

ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



CRAINQUEBILLE

PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES

HISTOIRE COMIQUE

ILLUSTRATIONS DE CLAUDE LACROIX

Distribué par le

CERCLE DU BIBLIOPHILE

Frontispice de Zorn

16 096 09 R2

CRAINQUEBILLE

PUTOIS, RIQUET
ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS
PROFITABLES

CRAINQUEBILLE

A Alexandre Steinlen et à Lucien Guitry,

qui ont su donner, l'un en une suite d'admirables dessins, l'autre par une belle création de son génie dramatique, un caractère de grandeur tragique à l'humble figure de mon pauvre marchand des quatre-saisons.

A. F.

Crainquebille

I

La majesté de la justice réside tout entière dans chaque sentence rendue par le juge au nom du peuple souverain. Jérôme Crainquebille, marchand ambulant, connut combien la loi est auguste, quand il fut traduit en police correctionnelle pour outrage à un agent de la force publique. Ayant pris place, dans la salle magnifique et sombre, sur le banc des accusés, il vit les juges, les greffiers, les avocats en robe, l'huissier portant la chaîne, les gendarmes et, derrière une cloison, les têtes nues des spectateurs silencieux. Et il se vit lui-même assis sur un siège élevé, comme si de paraître devant des magistrats l'accusé lui-même en recevait un funeste honneur. Au fond de la salle, entre les deux assesseurs, M. le président Bourriche siégeait. Les palmes d'officier d'académie étaient attachées sur sa poitrine. Un buste de la République et un Christ en croix surmontaient le prétoire, en sorte que toutes les lois divines et humaines étaient suspendues sur la tête de Crainquebille. Il en conçut une juste terreur. N'ayant point l'esprit philosophique, il ne se demanda pas ce que voulaient dire ce buste et ce crucifix et il ne rechercha pas si Jésus et Marianne, au Palais, s'accordaient ensemble. C'était pourtant matière à réflexion, car enfin la doctrine pontificale et le droit canon sont opposés,

sur bien des points, à la Constitution de la République et au Code civil. Les Décrétales n'ont point été abolies, qu'on sache. L'Église du Christ enseigne comme autrefois que seuls sont légitimes les pouvoirs auxquels elle a donné l'investiture. Or la République française prétend encore ne pas relever de la puissance pontificale. Crainquebille pouvait dire avec quelque raison :

— Messieurs les juges, le Président Loubet n'étant pas oint, ce Christ, pendu sur vos têtes, vous récuse par l'organe des Conciles et des Papes. Ou il est ici pour vous rappeler les droits de l'Église, qui infirment les vôtres, ou sa présence n'a aucune signification raisonnable.

A quoi le président Bourriche aurait peut-être répondu :

— Inculpé Crainquebille, les rois de France ont toujours été brouillés avec le Pape. Guillaume de Nogaret fut excommunié et ne se démit pas de ses charges pour si peu. Le Christ du prétoire n'est pas le Christ de Grégoire VII et de Boniface VIII. C'est, si vous voulez, le Christ de l'Évangile, qui ne savait pas un mot de droit canon et n'avait jamais entendu parler des sacrées Décrétales.

Alors il était loisible à Crainquebille de répondre :

— Le Christ de l'Évangile était un bousingot. De plus, il subit une condamnation que, depuis dix-neuf cents ans, tous les peuples chrétiens considèrent comme une grave erreur judiciaire. Je vous défie bien, monsieur le président, de me condamner, en son nom, seulement à quarante-huit heures de prison.

Mais Crainquebille ne se livrait à aucune considération historique, politique ou sociale. Il demeurait dans l'étonnement. L'appareil dont il était environné lui faisait concevoir une haute idée de la justice. Pénétré de respect, submergé d'épouvante, il était prêt à s'en rapporter aux

juges sur sa propre culpabilité. Dans sa conscience, il ne se croyait pas criminel; mais il sentait combien c'est peu que la conscience d'un marchand de légumes devant les symboles de la loi et les ministres de la vindicte sociale. Déjà son avocat l'avait à demi persuadé qu'il n'était pas innocent.

Une instruction sommaire et rapide avait relevé les charges qui pesaient sur lui.

II

L'AVENTURE DE CRAINQUEBILLE

Jérôme Crainquebille, marchand des quatre-saisons, allait par la ville, poussant sa petite voiture et criant : *Des choux, des navets, des carottes!* Et, quand il avait des poireaux, il criait : *Bottes d'asperges!* parce que les poireaux sont les asperges du pauvre. Or, le 20 octobre, à l'heure de midi, comme il descendait la rue Montmartre, madame Bayard, la cordonnière, sortit de sa boutique et s'approcha de la voiture légumière. Soulevant dédaigneusement une botte de poireaux :

— Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

— Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

— Quinze sous, trois mauvais poireaux?

Et elle rejeta la botte dans la charrette, avec un geste de dégoût.

C'est alors que l'agent 64 survint et dit à Crainquebille :

— Circulez!

Crainquebille, depuis cinquante ans, circulait du matin au soir. Un tel ordre lui sembla légitime et conforme à la nature des choses. Tout disposé à y obéir, il pressa la bourgeoise de prendre ce qui était à sa convenance.

— Faut encore que je choisisse la marchandise, répondit aigrement la cordonnière.

Et elle tâta de nouveau toutes les bottes de poireaux, puis elle garda celle qui lui parut la plus belle et elle la tint contre son sein comme les saintes, dans les tableaux d'église, pressent sur leur poitrine la palme triomphale.

— Je vas vous donner quatorze sous. C'est bien assez. Et encore il faut que j'aille les chercher dans la boutique, parce que je ne les ai pas sur moi.

Et, tenant ses poireaux embrassés, elle rentra dans la cordonnerie où une cliente, portant un enfant, l'avait précédée.

A ce moment l'agent 64 dit pour la deuxième fois à Crainquebille :

— Circulez!

— J'attends mon argent, répondit Crainquebille.

— Je ne vous dis pas d'attendre votre argent; je vous dis de circuler, reprit l'agent avec fermeté.

Cependant la cordonnière, dans sa boutique, essayait des souliers bleus à un enfant de dix-huit mois dont la mère était pressée. Et les têtes vertes des poireaux reposaient sur le comptoir.

Depuis un demi-siècle qu'il poussait sa voiture dans les rues, Crainquebille avait appris à obéir aux représentants de l'autorité. Mais il se trouvait cette fois dans une situation particulière, entre un devoir et un droit. Il n'avait pas l'esprit juridique. Il ne comprit pas que la jouissance d'un droit individuel ne le dispensait pas d'accomplir un devoir social. Il considéra trop son droit qui était de recevoir quatorze sous, et il ne s'attacha pas assez à son devoir qui était de pousser sa voiture et d'aller plus avant et toujours plus avant. Il demeura.

Pour la troisième fois, l'agent 64, tranquille et sans colère, lui donna l'ordre de circuler. Contrairement à la coutume du brigadier Montauciel, qui menace sans cesse



et ne sévit jamais, l'agent 64 est sobre d'avertissements et prompt à verbaliser. Tel est son caractère. Bien qu'un peu sournois, c'est un excellent serviteur et un loyal soldat. Le courage d'un lion et la douceur d'un enfant. Il ne connaît que sa consigne.

— Vous n'entendez donc pas, quand je vous dis de circuler!

Crainquebille avait de rester en place une raison trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante. Il l'exposa simplement et sans art :

— Nom de nom! puisque je vous dis que j'attends mon argent!

L'agent 64 se contenta de répondre :

— Voulez-vous que je vous f... une contravention? Si vous le voulez, vous n'avez qu'à le dire.

En entendant ces paroles, Crainquebille haussa lentement les épaules et coula sur l'agent un regard douloureux qu'il éleva ensuite vers le ciel. Et ce regard disait :

« Que Dieu me voie! Suis-je un contempteur des lois? Est-ce que je me ris des décrets et des ordonnances qui régissent mon état ambulatoire? A cinq heures du matin, j'étais sur le carreau des Halles. Depuis sept heures, je me brûle les mains à mes brancards en criant : *Des choux, des navets, des carottes!* J'ai soixante ans sonnés. Je suis las. Et vous me demandez si je lève le drapeau noir de la révolte. Vous vous moquez et votre raillerie est cruelle. »

Soit que l'expression de ce regard lui eût échappé, soit qu'il n'y trouvât pas une excuse à la désobéissance, l'agent demanda d'une voix brève et rude si c'était compris.

Or, en ce moment précis, l'embarras des voitures était extrême dans la rue Montmartre. Les fiacres, les haquets,

les tapissières, les omnibus, les camions, pressés les uns contre les autres, semblaient indissolublement joints et assemblés. Et sur leur immobilité frémissante s'élevaient des jurons et des cris. Les cochers de fiacre échangeaient de loin, et lentement, avec les garçons bouchers des injures héroïques, et les conducteurs d'omnibus, considérant Crainquebille comme la cause de l'embarras, l'appelaient « sale poireau. »

Cependant, sur le trottoir, des curieux se pressaient, attentifs à la querelle. Et l'agent, se voyant observé, ne songea plus qu'à faire montre de son autorité.

— C'est bon, dit-il.

Et il tira de sa poche un calepin crasseux et un crayon très court.

Crainquebille suivait son idée et obéissait à une force intérieure. D'ailleurs il lui était impossible maintenant d'avancer ou de reculer. La roue de sa charrette était malheureusement prise dans la roue d'une voiture de laitier.

Il s'écria, en s'arrachant les cheveux sous sa casquette :

— Mais, puisque je vous dis que j'attends mon argent! C'est-il pas malheureux! Misère de misère! Bon sang de bon sang!

Par ces propos, qui pourtant exprimaient moins la révolte que le désespoir, l'agent 64 se crut insulté. Et comme, pour lui, toute insulte revêtait nécessairement la forme traditionnelle, régulière, consacrée, rituelle et pour ainsi dire liturgique de « Mort aux vaches! » c'est sous cette forme que spontanément il recueillit et concréta dans son oreille les paroles du délinquant.

— Ah? vous avez dit : « Mort aux vaches! » C'est bon. Suivez-moi.

Crainquebille, dans l'excès de la stupeur et de la détresse, regardait avec ses gros yeux brûlés du soleil l'agent 64, et de sa voix cassée, qui lui sortait tantôt de dessus la tête et tantôt de dessous les talons, s'écriait, les bras croisés sur sa blouse bleue :

— J'ai dit : « Mort aux vaches »? Moi?... Oh!

Cette arrestation fut accueillie par les rires des employés de commerce et des petits garçons. Elle contentait le goût que toutes les foules d'hommes éprouvent pour les spectacles ignobles et violents. Mais, s'étant frayé un passage à travers le cercle populaire, un vieillard très triste, vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de haute forme, s'approcha de l'agent et lui dit très doucement et très fermement, à voix basse :

— Vous vous êtes mépris. Cet homme ne vous a pas insulté.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, lui répondit l'agent, sans proférer de menaces, car il parlait à un homme proprement mis.

Le vieillard insista avec beaucoup de calme et de ténacité. Et l'agent lui intima l'ordre de s'expliquer chez le commissaire.

Cependant Crainquebille s'écriait :

— Alors! que j'ai dit : « Mort aux vaches! » Oh!...

Il prononçait ces paroles étonnées quand madame Bayard, la cordonnière, vint à lui, les quatorze sous dans la main. Mais déjà l'agent 64 le tenait au collet, et madame Bayard, pensant qu'on ne devait rien à un homme conduit au poste, mit les quatorze sous dans la poche de son tablier.

Et, voyant tout à coup sa voiture en fourrière, sa liberté perdue, l'abîme sous ses pas et le soleil éteint, Crainquebille murmura :

— Tout de même!...

Devant le commissaire, le vieillard déclara que, arrêté sur son chemin par un embarras de voitures, il avait été témoin de la scène et qu'il affirmait que l'agent n'avait pas été insulté, et qu'il s'était totalement mépris. Il donna ses nom et qualités : docteur David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur. En d'autres temps, un tel témoignage aurait suffisamment éclairé le commissaire. Mais alors, en France, les savants étaient suspects.

Crainquebille, dont l'arrestation fut maintenue, passa la nuit au violon et fut transféré, le matin, dans le panier à salade, au Dépôt.

La prison ne lui parut ni douloureuse, ni humiliante. Elle lui parut nécessaire. Ce qui le frappa en y entrant, ce fut la propreté des murs et du carrelage. Il dit:

— Pour un endroit propre, c'est un endroit propre. Vrai de vrai! On mangerait par terre.

Laissé seul, il voulut tirer son escabeau; mais il s'aperçut qu'il était scellé au mur. Il en exprima tout haut sa surprise:

— Quelle drôle d'idée! Voilà une chose que j'aurais pas inventée, pour sûr.

S'étant assis, il tourna ses pouces et demeura dans l'étonnement. Le silence et la solitude l'accablaient. Il s'ennuyait et il pensait avec inquiétude à sa voiture mise en fourrière encore toute chargée de choux, de carottes, de céleri, de mâche et de pissenlit. Et il se demandait anxieux:

— Où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?

Le troisième jour, il reçut la visite de son avocat, maître Lemerle, un des plus jeunes membres du barreau

de Paris, président d'une des sections de la « Ligue de la Patrie française. »

Crainquebille essaya de lui conter son affaire, ce qui ne lui était pas facile, car il n'avait pas l'habitude de la parole. Peut-être s'en serait-il tiré pourtant, avec un peu d'aide. Mais son avocat secouait la tête d'un air méfiant à tout ce qu'il disait, et, feuilletant des papiers, murmurait:

— Hum! hum! je ne vois rien de tout cela au dossier...

Puis, avec un peu de fatigue, il dit en frisant sa moustache blonde:

— Dans votre intérêt, il serait peut-être préférable d'avouer. Pour ma part j'estime que votre système de dénégations absolues est d'une insigne maladresse.

Et dès lors Crainquebille eût fait des aveux s'il avait su ce qu'il fallait avouer.

III

CRAINQUEBILLE DEVANT LA JUSTICE

Le président Bourriche consacra six minutes pleines à l'interrogatoire de Crainquebille. Cet interrogatoire aurait apporté plus de lumière si l'accusé avait répondu aux questions qui lui étaient posées. Mais Crainquebille n'avait pas l'habitude de la discussion, et dans une telle compagnie le respect et l'effroi lui fermaient la bouche. Aussi gardait-il le silence, et le président faisait lui-même les réponses; elles étaient accablantes. Il conclut:

— Enfin, vous reconnaissez avoir dit : « Mort aux vaches! »

— J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce que monsieur l'agent a dit : « Mort aux vaches! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches! »

Il voulait faire entendre qu'étonné par l'imputation la plus imprévue, il avait, dans sa stupeur, répété les paroles étranges qu'on lui prêtait faussement et qu'il n'avait certes point prononcées. Il avait dit : « Mort aux vaches! » comme il eût dit : « Moi! tenir des propos injurieux, l'avez-vous pu croire? »

M. le président Bourriche ne le prit pas ainsi.

— Prétendez-vous, dit-il, que l'agent a proféré ce cri le premier?

Crainquebille renonça à s'expliquer. C'était trop difficile.

— Vous n'insistez pas. Vous avez raison, dit le président.

Et il fit appeler les témoins.

L'agent 64, de son nom Bastien Matra, jura de dire la vérité et de ne rien dire que la vérité. Puis il déposa en ces termes :

— Étant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai, dans la rue Montmartre, un individu qui me sembla être un vendeur ambulant et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 328, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtempérer. Et sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant : « Mort aux vaches! » ce qui me sembla être injurieux.

Cette déposition, ferme et mesurée, fut écoutée avec une évidente faveur par le Tribunal. La défense avait cité madame Bayard, cordonnière, et M. David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur. Madame Bayard n'avait rien vu ni entendu. Le docteur Matthieu se trouvait dans la foule assemblée autour de l'agent qui sommait le marchand de circuler. Sa déposition amena un incident.

— J'ai été témoin de la scène, dit-il. J'ai remarqué que l'agent s'était mépris : il n'avait pas été insulté. Je m'approchai et lui en fis l'observation. L'agent maintint le marchand en état d'arrestation et m'invita à le suivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

— Vous pouvez vous asseoir, dit le président. Huissier, rappelez le témoin Matra. — Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'accusé, monsieur le docteur Matthieu ne vous a-t-il pas fait observer que vous vous mépreniez?

— C'est-à-dire, monsieur le président, qu'il m'a insulté.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit : « Mort aux vaches! »

Une rumeur et des rires s'élevèrent dans l'auditoire.

— Vous pouvez vous retirer, dit le président avec précipitation.

Et il avertit le public que, si ces manifestations indécentes se reproduisaient, il ferait évacuer la salle. Cependant la défense agitait triomphalement les manches de sa robe, et l'on pensait en ce moment que Crainquebille serait acquitté.

Le calme s'étant rétabli, maître Lemerle se leva. Il commença sa plaidoirie par l'éloge des agents de la Préfecture, « ces modestes serviteurs de la société, qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent des fatigues et affrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats. Soldats, ce mot dit tout... »

Et maître Lemerle s'éleva, sans effort, à des considérations très hautes sur les vertus militaires. Il était de ceux, dit-il, « qui ne permettent pas qu'on touche à l'armée, à cette armée nationale à laquelle il était fier d'appartenir. »

Le président inclina la tête.

Maître Lemerle, en effet, était lieutenant dans la réserve. Il était aussi candidat nationaliste dans le quartier des Vieilles-Haudriettes.

Il poursuivit :

— Non certes, je ne méconnais pas les services modestes et précieux que rendent journellement les gardiens de la paix à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti à vous présenter, messieurs, la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. On accuse mon client d'avoir dit : « Mort aux vaches! » Le sens de cette phrase n'est pas douteux. Si vous feuilletez le *Dictionnaire de la langue*

verte, vous y lirez « *Vachard*, paresseux, fainéant; qui » s'étend paresseusement comme une vache, au lieu de » travailler. — *Vache*, qui se vend à la police; mouchard. » *Mort aux vaches!* se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci : Comment Crainquebille l'a-t-il dit? Et même, l'a-t-il dit? Permettez-moi, messieurs, d'en douter.

» Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accomplit, comme nous l'avons dit, une tâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'ouïe. Et, quand il vient vous dire, messieurs, que le docteur David Matthieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un prince de la science et un homme du monde, a crié : « Mort aux vaches! » nous sommes bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession et, si le terme n'est pas trop fort, au délire de la persécution.

» Et alors même que Crainquebille aurait crié : « Mort aux vaches! » il resterait à savoir si ce mot a, dans sa bouche, le caractère d'un délit. Crainquebille est l'enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson, il est né alcoolique. Vous le voyez ici abruti par soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu'il est irresponsable. »

Maître Lemerle s'assit et M. le président Bourriche lut entre ses dents un jugement qui condamnait Jérôme Crainquebille à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende. Le Tribunal avait fondé sa conviction sur le témoignage de l'agent Matra.

Mené par les longs couloirs sombres du Palais, Crainquebille ressentit un immense besoin de sympathie. Il se

tourna vers le garde de Paris qui le conduisait et l'appela trois fois :

— Cipal!... Cipal!... Hein? cipal!...

Et il soupira :

— Il y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive!...

Puis il fit cette réflexion :

— Ils parlent trop vite, ces messieurs. Ils parlent bien, mais ils parlent trop vite. On peut pas s'expliquer avec eux... Cipal, vous trouvez pas qu'ils parlent trop vite?

Mais le soldat marchait sans répondre ni tourner la tête.

Crainquebille lui demanda :

— Pourquoi que vous me répondez pas?

Et le soldat garda le silence. Et Crainquebille lui dit avec amertume :

— On parle bien à un chien. Pourquoi que vous me parlez pas? Vous ouvrez jamais la bouche : vous avez donc pas peur qu'elle pue?

IV

APOLOGIE POUR M. LE PRÉSIDENT BOURRICHE

Quelques curieux et deux ou trois avocats quittèrent l'audience après la lecture de l'arrêt, quand déjà le greffier appelait une autre cause. Ceux qui sortaient ne faisaient point de réflexion sur l'affaire Crainquebille qui ne les avait guère intéressés, et à laquelle ils ne songeaient plus. Seul M. Jean Lermite, graveur à l'eau-forte, qui était venu d'aventure au Palais, méditait sur ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Passant son bras sur l'épaule de maître Joseph Aubarrée :

— Ce dont il faut louer le président Bourriche, lui dit-il, c'est d'avoir su se défendre des vaines curiosités de l'esprit et se garder de cet orgueil intellectuel qui veut tout connaître. En opposant l'une à l'autre les dépositions contradictoires de l'agent Matra et du docteur David Matthieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. La méthode qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice. Si le magistrat avait l'imprudence de suivre cette méthode, ses jugements dépendraient de sa sagacité personnelle, qui le plus souvent est petite, et de l'infirmité humaine, qui est constante. Quelle en serait l'autorité? On ne peut

nier que la méthode historique est tout à fait impropre à lui procurer les certitudes dont il a besoin. Il suffit de rappeler l'aventure de Walter Raleigh.

» Un jour que Walter Raleigh, enfermé à la Tour de Londres, travaillait, selon sa coutume, à la seconde partie de son *Histoire du Monde*, une rixe éclata sous sa fenêtre. Il alla regarder ces gens qui se querellaient, et, quand il se remit au travail, il pensait les avoir très bien observés. Mais le lendemain, ayant parlé de cette affaire à un de ses amis qui y avait été présent et qui même y avait pris part, il fut contredit par cet ami sur tous les points. Réfléchissant alors à la difficulté de connaître la vérité sur des événements lointains, quand il avait pu se méprendre sur ce qui se passait sous ses yeux, il jeta au feu le manuscrit de son histoire.

» Si les juges avaient les mêmes scrupules que sir Walter Raleigh, ils jetteraient au feu toutes leurs instructions. Et ils n'en ont pas le droit. Ce serait de leur part un déni de justice, un crime. Il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger. Ceux qui veulent que les arrêts des tribunaux soient fondés sur la recherche méthodique des faits sont de dangereux sophistes et des ennemis perfides de la justice civile et de la justice militaire. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes. Il les fonde sur des dogmes et les assied sur la tradition, en sorte que ses jugements égalent en autorité les commandements de l'Église. Ses sentences sont canoniques. J'entends qu'il les tire d'un certain nombre de sacrés canons. Voyez, par exemple, qu'il classe les témoignages non d'après les caractères incertains et trompeurs de la vraisemblance et de l'humaine vérité, mais d'après des

caractères intrinsèques, permanents et manifestes. Il les pèse au poids des armes. Y a-t-il rien de plus simple et de plus sage à la fois? Il tient pour irréfutable le témoignage d'un gardien de la paix, abstraction faite de son humanité et conçu métaphysiquement en tant qu'un numéro matricule et selon les catégories de la police idéale. Non pas que Matra (Bastien), né à Cinto-Monte (Corse), lui paraisse incapable d'erreur. Il n'a jamais pensé que Bastien Matra fût doué d'un grand esprit d'observation, ni qu'il appliquât à l'examen des faits une méthode exacte et rigoureuse. A vrai dire, il ne considère pas Bastien Matra, mais l'agent 64. — Un homme est faillible, pense-t-il. Pierre et Paul peuvent se tromper. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Newton, Bichat et Claude Bernard ont pu se tromper. Nous nous trompons tous et à tout moment. Nos raisons d'errer sont innombrables. Les perceptions des sens et les jugements de l'esprit sont des sources d'illusion et des causes d'incertitude. Il ne faut pas se fier au témoignage d'un homme : *Testis unus*, *testis nullus*. Mais on peut avoir foi dans un numéro. Bastien Matra, de Cinto-Monte, est faillible. Mais l'agent 64, abstraction faite de son humanité, ne se trompe pas. C'est une entité. Une entité n'a rien en elle de ce qui est dans les hommes et les trouble, les corrompt, les abuse. Elle est pure, inaltérable et sans mélange. Aussi le Tribunal n'a-t-il point hésité à repousser le témoignage du docteur David Matthieu, qui n'est qu'un homme, pour admettre celui de l'agent 64, qui est une idée pure, et comme un rayon de Dieu descendu à la barre.

» En procédant de cette manière, le président Bourriche s'assure une sorte d'infaillibilité, et la seule à laquelle un juge puisse prétendre. Quand l'homme qui témoigne est armé d'un sabre, c'est le sabre qu'il faut entendre et non l'homme. L'homme est méprisable et peut avoir tort. Le

sabre ne l'est point et il a toujours raison. Le président Bourriche a profondément pénétré l'esprit des lois. La société repose sur la force, et la force doit être respectée comme le fondement auguste des sociétés. La justice est l'administration de la force. Le président Bourriche sait que l'agent 64 est une parcelle du Prince. Le Prince réside dans chacun de ses officiers. Ruiner l'autorité de l'agent 64, c'est affaiblir l'État. Manger une des feuilles de l'artichaut, c'est manger l'artichaut, comme dit Bossuet en son sublime langage. *(Politique tirée de l'Écriture sainte, passim.)*

» Toutes les épées d'un État sont tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres, on subvertit la république. C'est pourquoi l'inculpé Crainquebille fut condamné justement à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende, sur le témoignage de l'agent 64. Je crois entendre le président Bourriche expliquer lui-même les raisons hautes et belles qui inspirèrent sa sentence. Je crois l'entendre dire :

» — J'ai jugé cet individu en conformité avec l'agent 64, parce que l'agent 64 est l'émanation de la force publique. Et, pour reconnaître ma sagesse, il vous suffit d'imaginer que j'aie agi inversement. Vous verrez tout de suite que c'eût été absurde. Car, si je jugeais contre la force, mes jugements ne seraient pas exécutés. Remarquez, messieurs, que les juges ne sont obéis que tant qu'ils ont la force avec eux. Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur. Je me nuirais si je donnais tort à un gendarme. D'ailleurs le génie des lois s'y oppose. Désarmer les forts et armer les faibles ce serait changer l'ordre social que j'ai mission de conserver. La justice est la sanction des injustices établies. La vit-on jamais opposée aux conquérants et contraire aux usurpateurs? Quand s'élève un pouvoir illégitime, elle n'a qu'à le reconnaître pour le

rendre légitime. Tout est dans la forme, et il n'y a entre le crime et l'innocence que l'épaisseur d'une feuille de papier timbré. — C'était à vous, Crainquebille, d'être le plus fort. Si, après avoir crié : « Mort aux vaches! » vous vous étiez fait déclarer empereur, dictateur, président de la République ou seulement conseiller municipal, je vous assure que je ne vous aurais pas condamné à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende. Je vous aurais tenu quitte de toute peine. Vous pouvez m'en croire.

» Ainsi sans doute eût parlé le président Bourriche, car il a l'esprit juridique et il sait ce qu'un magistrat doit à la société. Il en défend les principes avec ordre et régularité. La justice est sociale. Il n'y a que de mauvais esprits pour la vouloir humaine et sensible. On l'administre avec des règles fixes et non avec les frissons de la chair et les clartés de l'intelligence. Surtout ne lui demandez pas d'être juste, elle n'a pas besoin de l'être puisqu'elle est justice, et je vous dirai même que l'idée d'une justice juste n'a pu germer que dans la tête d'un anarchiste. Le président Magnaud rend, il est vrai, des sentences équitables. Mais on les lui casse, et c'est justice.

» Le vrai juge pèse les témoignages au poids des armes. Cela s'est vu dans l'affaire Crainquebille, et dans d'autres causes plus célèbres.

Ainsi parla M. Jean Lermite, en parcourant d'un bout à l'autre bout la salle des Pas-Perdus.

Maître Joseph Aubarrée, qui connaissait le Palais, lui répondit en se grattant le bout du nez :

— Si vous voulez avoir mon avis, je ne crois pas que monsieur le président Bourriche se soit élevé jusqu'à une si haute métaphysique. A mon sens, en admettant le témoignage de l'agent 64 comme l'expression de la vérité, il

fit simplement ce qu'il avait toujours vu faire. C'est dans l'imitation qu'il faut chercher la raison de la plupart des actions humaines. En se conformant à la coutume on passera toujours pour un honnête homme. On appelle gens de bien ceux qui font comme les autres.

V

DE LA SOUMISSION DE CRAINQUEBILLE AUX LOIS DE LA RÉPUBLIQUE

Crainquebille, reconduit en prison, s'assit sur son escabeau enchaîné, plein d'étonnement et d'admiration. Il ne savait pas bien lui-même que les juges s'étaient trompés. Le Tribunal lui avait caché ses faiblesses intimes sous la majesté des formes. Il ne pouvait croire qu'il eût raison contre des magistrats dont il n'avait pas compris les raisons : il lui était impossible de concevoir que quelque chose clochât dans une si belle cérémonie. Car, n'allant ni à la messe, ni à l'Élysée, il n'avait, de sa vie, rien vu de si beau qu'un jugement en police correctionnelle. Il savait bien qu'il n'avait pas crié « Mort aux vaches! » Et, qu'il eût été condamné à quinze jours de prison pour l'avoir crié, c'était, en sa pensée, un auguste mystère, un de ces articles de foi auxquels les croyants adhèrent sans les comprendre, une révélation obscure, éclatante, adorable et terrible.

Ce pauvre vieil homme se reconnaissait coupable d'avoir mystiquement offensé l'agent 64, comme le petit garçon qui va au catéchisme se reconnaît coupable du péché d'Ève. Il lui était enseigné, par son arrêt, qu'il avait crié : « Mort aux vaches! » C'était donc qu'il avait crié « Mort aux vaches! » d'une façon mystérieuse, inconnue de lui-même.

Il était transporté dans un monde surnaturel. Son jugement était son apocalypse.

S'il ne se faisait pas une idée nette du délit, il ne se faisait pas une idée plus nette de la peine. Sa condamnation lui avait paru une chose solennelle, rituelle et supérieure, une chose éblouissante qui ne se comprend pas, qui ne se discute pas, et dont on n'a ni à se louer, ni à se plaindre. A cette heure il aurait vu le président Bourriche, une auréole au front, descendre, avec des ailes blanches, par le plafond entr'ouvert, qu'il n'aurait pas été surpris de cette nouvelle manifestation de la gloire judiciaire. Il se serait dit : « Voilà mon affaire qui continue! »

Le lendemain, son avocat vint le voir :

— Eh bien! mon bonhomme, vous n'êtes pas trop mal? Du courage! deux semaines sont vite passées. Nous n'avons pas trop à nous plaindre.

— Pour ça, on peut dire que ces messieurs ont été bien doux, bien polis; pas un gros mot. J'aurais pas cru. Et le cipal avait mis des gants blancs. Vous avez pas vu?

— Tout pesé, nous avons bien fait d'avouer.

— Possible.

— Crainquebille, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Une personne charitable, que j'ai intéressée à votre position, m'a remis pour vous une somme de cinquante francs qui sera affectée au payement de l'amende à laquelle vous avez été condamné.

— Alors quand que vous me donnerez les cinquante francs?

— Ils seront versés au greffe. Ne vous en inquiétez pas.

— C'est égal. Je remercie tout de même la personne.

Et Crainquebille méditatif murmura :

— C'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

— N'exagérez rien, Crainquebille. Votre cas n'est pas rare, loin de là.

— Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?

VI

CRAINQUEBILLE DEVANT L'OPINION

Crainquebille, sorti de prison, poussait sa voiture rue Montmartre en criant : *Des choux, des navets, des carottes!* Il n'avait ni orgueil, ni honte de son aventure. Il n'en gardait pas un souvenir pénible. Cela tenait, dans son esprit, du théâtre, du voyage et du rêve. Il était surtout content de marcher dans la boue, sur le pavé de la ville, et de voir sur sa tête le ciel tout en eau et sale comme le ruisseau, le bon ciel de sa ville. Il s'arrêtait à tous les coins de rue pour boire un verre; puis, libre et joyeux, ayant craché dans ses mains pour en lubrifier la paume calleuse, il empoignait les brancards et poussait la charrette, tandis que, devant lui, les moineaux, comme lui matineux et pauvres, qui cherchaient leur vie sur la chaussée, s'envolaient en gerbe avec son cri familier : *Des choux, des navets, des carottes!* Une vieille ménagère, qui s'était approchée, lui disait en tâtant des céleris :

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, père Crainquebille? Il y a bien trois semaines qu'on ne vous a pas vu. Vous avez été malade? Vous êtes un peu pâle.

— Je vas vous dire, m'ame Mailloche, j'ai fait le rentier.

Rien n'est changé dans sa vie, à cela près qu'il va chez le troquet plus souvent que d'habitude, parce qu'il a l'idée

que c'est fête, et qu'il a fait connaissance avec des personnes charitables. Il rentre, un peu gai, dans sa soupente. Étendu dans le plumard, il ramène sur lui les sacs que lui a prêtés le marchand de marrons du coin et qui lui servent de couverture, et il songe : « La prison, il n'y a pas à se plaindre; on y a tout ce qui vous faut. Mais on est tout de même mieux chez soi. »

Son contentement fut de courte durée. Il s'aperçut vite que les clientes lui faisaient grise mine.

— Des beaux céleris, m'ame Cointreau!

— Il ne me faut rien.

— Comment, qu'il ne vous faut rien? Vous vivez pourtant pas de l'air du temps.

Et m'ame Cointreau, sans lui faire de réponse, rentrait fièrement dans la grande boulangerie dont elle était la patronne. Les boutiquières et les concierges, naguère assidues autour de sa voiture verdoyante et fleurie, maintenant se détournaient de lui. Parvenu à la cordonnerie de « l'Ange Gardien », qui est le point où commencèrent ses aventures judiciaires, il appela :

— M'ame Bayard, m'ame Bayard, vous me devez quinze sous de l'autre fois.

Mais m'ame Bayard, qui siégeait à son comptoir, ne daigna pas tourner la tête.

Toute la rue Montmartre savait que le père Crainquebille sortait de prison, et toute la rue Montmartre ne le connaissait plus. Le bruit de sa condamnation était parvenu jusqu'au faubourg et à l'angle tumultueux de la rue Richer. Là, vers midi, il aperçut madame Laure, sa bonne et fidèle cliente, penchée sur la voiture du petit Martin. Elle tâtait un gros chou. Ses cheveux brillaient au soleil comme d'abondants fils d'or largement tordus. Et le petit Martin,

un pas grand'chose, un sale coco, lui jurait, la main sur son cœur, qu'il n'y avait pas plus belle marchandise que la sienne. A ce spectacle le cœur de Crainquebille se déchira. Il poussa sa voiture sur celle du petit Martin et dit à madame Laure, d'une voix plaintive et brisée :

— C'est pas bien de me faire des infidélités.

Madame Laure, comme elle le reconnaissait elle-même, n'était pas duchesse. Ce n'est pas dans le monde qu'elle s'était fait une idée du panier à salade et du Dépôt. Mais on peut être honnête dans tous les états, pas vrai? Chacun a son amour-propre, et l'on n'aime pas avoir affaire à un individu qui sort de prison. Aussi ne répondit-elle à Crainquebille qu'en simulant un haut-le-cœur. Et le vieux marchand ambulant, ressentant l'affront, hurla :

— Dessalée! va!

Madame Laure en laissa tomber son chou vert et s'écria :

— Eh! va donc, vieux cheval de retour! Ça sort de prison, et ça insulte les personnes!

Crainquebille, s'il avait été de sang-froid, n'aurait jamais reproché à madame Laure sa condition. Il savait trop qu'on ne fait pas ce qu'on veut dans la vie, qu'on ne choisit pas son métier, et qu'il y a du bon monde partout. Il avait coutume d'ignorer sagement ce que faisaient chez elles les clientes, et il ne méprisait personne. Mais il était hors de lui. Il donna par trois fois à madame Laure les noms de dessalée, de charogne et de roulure. Un cercle de curieux se forma autour de madame Laure et de Crainquebille, qui échangèrent encore plusieurs injures aussi solennelles que les premières, et qui eussent égrené tout du long leur chapelet, si un agent soudainement apparu ne les avait, par son silence et son immobilité, rendus

tout à coup aussi muets et immobiles que lui. Ils se séparèrent. Mais cette scène acheva de perdre Crainquebille dans l'esprit du faubourg Montmartre et de la rue Richer.

VII

LES CONSÉQUENCES

Et le vieil homme allait marmonnant :

— Pour sûr que c'est une morue. Et même y a pas plus morue que cette femme-là.

Mais dans le fond de son cœur, ce n'est pas de cela qu'il lui faisait un reproche. Il ne la méprisait pas d'être ce qu'elle était. Il l'en estimait plutôt, la sachant économe et rangée. Autrefois ils causaient tous deux volontiers ensemble. Elle lui parlait de ses parents qui habitaient la campagne. Et ils formaient tous deux le même vœu de cultiver un petit jardin et d'élever des poules. C'était une bonne cliente. De la voir acheter des choux au petit Martin, un sale coco, un pas grand'chose, il en avait reçu un coup dans l'estomac; et, quand il l'avait vue faisant mine de le mépriser, la moutarde lui avait monté au nez, et dame!

Le pis, c'est qu'elle n'était pas la seule qui le traitât comme un galeux. Personne ne voulait plus le connaître. Tout comme madame Laure, madame Cointreau la boulangère, madame Bayard de « l'Ange Gardien » le méprisaient et le repoussaient. Toute la société, quoi.

Alors! parce qu'on avait été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'était plus bon seulement à vendre des poireaux! Est-ce que c'était juste? Est-ce qu'il y avait du

bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il avait eu des difficultés avec les flics? S'il ne pouvait plus vendre ses légumes, il n'avait plus qu'à crever.

Comme le vin mal traité, il tournait à l'aigre. Après avoir eu « des mots » avec madame Laure, il en avait maintenant avec tout le monde. Pour un rien, il disait leur fait aux chalandes, et sans mettre de gants, je vous prie de le croire. Si elles tâtaient un peu longtemps la marchandise, il les appelait proprement râleuses et purées; pareillement chez le troquet, il engueulait les camarades. Son ami, le marchand de marrons, qui ne le reconnaissait plus, déclarait que ce sacré père Crainquebille était un vrai porc-épic. On ne peut le nier : il devenait incongru, mauvais coucheur, mal embouché, fort en gueule. C'est que, trouvant la société imparfaite, il avait moins de facilité qu'un professeur de l'École des sciences morales et politiques à exprimer ses idées sur les vices du système et sur les réformes nécessaires, et que ses pensées ne se déroulaient pas dans sa tête avec ordre et mesure.

Le malheur le rendait injuste. Il se revanchait sur ceux qui ne lui voulaient pas de mal et quelquefois sur de plus faibles que lui. Une fois, il donna une gifle à Alphonse, le petit du marchand de vin, qui lui avait demandé si l'on était bien à l'ombre. Il le gifla et lui dit :

— Sale gosse! c'est ton père qui devrait être à l'ombre au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

Acte et parole qui ne lui faisaient pas honneur; car, ainsi que le marchand de marrons le lui remontra justement, on ne doit pas battre un enfant, ni lui reprocher son père, qu'il n'a pas choisi.

Il s'était mis à boire. Moins il gagnait d'argent, plus il buvait d'eau-de-vie. Autrefois économe et sobre, il s'émerveillait lui-même de ce changement.

— J'ai jamais été fricoteur, disait-il. Faut croire qu'on devient moins raisonnable en vieillissant.

Parfois il jugeait sévèrement son inconduite et sa paresse :

— Mon vieux Crainquebille, t'es plus bon que pour lever le coude.

Parfois il se trompait lui-même et se persuadait qu'il buvait par besoin :

— Faut comme ça, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Et il y a encore que la boisson comme rafraîchissement.

Souvent il lui arrivait de manquer la criée matinale et il ne se fournissait plus que de marchandise avariée qu'on lui livrait à crédit. Un jour, se sentant les jambes molles et le cœur las, il laissa sa voiture dans la remise et passa toute la sainte journée à tourner autour de l'étal de madame Rose, la tripière, et devant tous les troquets des Halles. Le soir, assis sur un panier, il songea, et il eut conscience de sa déchéance. Il se rappela sa force première et ses antiques travaux, ses longues fatigues et ses gains heureux, ses jours innombrables, égaux et pleins; les cent pas, la nuit, sur le carreau des Halles, en attendant la criée; les légumes enlevés par brassées et rangés avec art dans la voiture, le petit noir de la mère Théodore avalé tout chaud d'un coup, au pied levé, les brancards empoignés solidement; son cri, vigoureux comme le chant du coq, déchirant l'air matinal, sa course par les rues populeuses, toute sa vie innocente et rude de cheval humain, qui, durant un demi-siècle, porta, sur son étal roulant, aux citadins brûlés de veilles et de soucis, la fraîche moisson des jardins potagers. Et secouant la tête il soupira :

— Non! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi!

Enfin il était démoralisé. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un homme par terre et incapable de se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.

VIII

LES DERNIÈRES CONSÉQUENCES

La misère vint, la misère noire. Le vieux marchand ambulant, qui rapportait autrefois du faubourg Montmartre les pièces de cent sous à plein sac, maintenant n'avait plus un rond. C'était l'hiver. Expulsé de sa soupente, il coucha sous des charrettes, dans une remise. Les pluies étant tombées pendant vingt-quatre jours, les égouts débordèrent et la remise fut inondée.

Accroupi dans sa voiture, au-dessus des eaux empoisonnées, en compagnie des araignées, des rats et des chats faméliques, il songeait dans l'ombre. N'ayant rien mangé de la journée et n'ayant plus pour se couvrir les sacs du marchand de marrons, il se rappela les deux semaines durant lesquelles le gouvernement lui avait donné le vivre et le couvert. Il envia le sort des prisonniers, qui ne souffrent ni du froid ni de la faim, et il lui vint une idée :

— Puisque je connais le truc, pourquoi que je m'en servirais pas?

Il se leva et sortit dans la rue. Il n'était guère plus de onze heures. Il faisait un temps aigre et noir. Une bruine tombait, plus froide et plus pénétrante que la pluie. De rares passants se coulaient au ras des murs.

Crainquebille longea l'église Saint-Eustache et tourna dans la rue Montmartre. Elle était déserte. Un gardien de la paix se tenait planté sur le trottoir, au chevet de l'église,

sous un bec de gaz, et l'on voyait, autour de la flamme, tomber une petite pluie rousse. L'agent la recevait sur son capuchon, il avait l'air transi, mais soit qu'il préférât la lumière à l'ombre, soit qu'il fût las de marcher, il restait sous son candélabre, et peut-être s'en faisait-il un compagnon, un ami. Cette flamme tremblante était son seul entretien dans la nuit solitaire. Son immobilité ne paraissait pas tout à fait humaine; le reflet de ses bottes sur le trottoir mouillé, qui semblait un lac, le prolongeait inférieurement et lui donnait de loin l'aspect d'un monstre amphibie, à demi sorti des eaux. De plus près, encapuchonné et armé, il avait l'air monacal et militaire. Les gros traits de son visage, encore grossis par l'ombre du capuchon, étaient paisibles et tristes. Il avait une moustache épaisse, courte et grise. C'était un vieux sergot, un homme d'une quarantaine d'années.

Crainquebille s'approcha doucement de lui et, d'une voix hésitante et faible, lui dit :

— Mort aux vaches!

Puis il attendit l'effet de cette parole consacrée. Mais elle ne fut suivie d'aucun effet. Le sergot resta immobile et muet, les bras croisés sous son manteau court. Ses yeux, grands ouverts et qui luisaient dans l'ombre, regardaient Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris.

Crainquebille, étonné, mais gardant encore un reste de résolution, balbutia :

— Mort aux vaches! que je vous ai dit.

Il y eut un long silence durant lequel tombait la pluie fine et rousse et régnait l'ombre glaciale. Enfin le sergot parla :

— Ce n'est pas à dire... Pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge on devrait avoir plus de connaissance... Passez votre chemin.

— Pourquoi que vous m'arrêtez pas? demanda Crainquebille.

Le sergot secoua la tête sous son capuchon humide :

— S'il fallait empoigner tous les poivrots qui disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage!... Et de quoi que ça servirait?

Crainquebille, accablé par ce dédain magnanime, demeura longtemps stupide et muet, les pieds dans le ruisseau. Avant de partir, il essaya de s'expliquer :

— C'était pas pour vous que j'ai dit : « Mort aux vaches! » C'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

Le sergot répondit avec une austère douceur :

— Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire, parce que, quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

Crainquebille, la tête basse et les bras ballants, s'enfonça sous la pluie dans l'ombre.

PUTOIS

A Georges Brandès

Putois

I

Ce jardin de notre enfance, dit M. Bergeret, ce jardin qu'on parcourait tout entier en vingt pas, fut pour nous un monde immense, plein de sourires et d'épouvantes.

— Lucien, tu te rappelles Putois? demanda Zoé en souriant à sa coutume, les lèvres closes et le nez sur son ouvrage d'aiguille.

— Si je me rappelle Putois!... De toutes les figures qui passèrent devant mes yeux quand j'étais enfant, celle de Putois est restée la plus nette dans mon souvenir. Tous les traits de son visage et de son caractère me sont présents à la mémoire. Il avait le crâne pointu...

— Le front bas, ajouta mademoiselle Zoé.

Et le frère et la sœur récitèrent alternativement, d'une voix monotone, avec une gravité baroque, les articles d'une sorte de signalement :

— Le front bas.

— Les yeux vairons.

— Le regard fuyant.

— Une patte d'oie à la tempe.

— Les pommettes aiguës, rouges et luisantes.

— Ses oreilles n'étaient point ourlées.

— Les traits de son visage étaient dénués de toute expression.

— Ses mains, toujours en mouvement, trahissaient seules sa pensée.

— Maigre, un peu voûté, débile en apparence...

— Il était en réalité d'une force peu commune.

— Il ployait facilement une pièce de cent sous entre l'index et le pouce...

— Qu'il avait énorme.

— Sa voix était traînante...

— Et sa parole mielleuse.

Tout à coup M. Bergeret s'écria vivement :

— Zoé! nous avons oublié « les cheveux jaunes et le poil rare. » Recommençons.

Pauline, qui avait entendu avec surprise cette étrange récitation, demanda à son père et à sa tante comment ils avaient pu apprendre par cœur ce morceau de prose, et pourquoi ils le récitaient comme une litanie.

M. Bergeret répondit gravement :

— Pauline, ce que tu viens d'entendre est un texte consacré, je puis dire liturgique, à l'usage de la famille Bergeret. Il convient qu'il te soit transmis, pour qu'il ne périsse pas avec ta tante et moi. Ton grand-père, ma fille, ton grand-père Éloi Bergeret, qu'on n'amusait pas avec des niaiseries, estimait ce morceau, principalement en considération de son origine. Il l'intitula : « l'Anatomie de Putois. » Et il avait coutume de dire qu'il préférait, à certains égards, l'anatomie de Putois à l'anatomie de Quaresmeprenant. « Si la description faite par Xénomanes, disait-il, est plus savante et plus riche en termes rares et précieux, la description de Putois l'emporte de beaucoup pour la clarté des idées et la limpidité du style. » Il en jugeait de la sorte parce que le docteur Ledouble, de Tours,

n'avait pas encore expliqué les chapitres trente, trente-un et trente-deux du quart livre de Rabelais.

— Je ne comprends pas du tout, dit Pauline.

— C'est faute de connaître Putois, ma fille. Il faut que tu saches que Putois fut la figure la plus familière à mon enfance et à celle de ta tante Zoé. Dans la maison de ton grand-père Bergeret on parlait sans cesse de Putois. Chacun à son tour le croyait voir.

Pauline demanda :

— Qu'est-ce que c'était que Putois?

Au lieu de répondre, M. Bergeret se mit à rire, et mademoiselle Bergeret aussi rit, les lèvres closes.

Pauline portait son regard de l'un à l'autre. Elle trouvait étrange que sa tante rît de si bon cœur, et plus étrange encore qu'elle rît d'accord et en sympathie avec son frère. C'était singulier, en effet, car le frère et la sœur n'avaient pas le même tour d'esprit.

— Papa, dis-moi ce que c'était que Putois. Puisque tu veux que je le sache, dis-le moi.

— Putois, ma fille, était jardinier. Fils d'honorables cultivateurs artésiens, il s'établit pépiniériste à Saint-Omer. Mais il ne contenta pas sa clientèle et fit de mauvaises affaires. Ayant quitté son commerce, il allait en journée. Ceux qui l'employaient n'eurent pas toujours à se louer de lui.

A ces mots, mademoiselle Bergeret, riant encore :

— Tu te rappelles, Lucien : quand notre père ne trouvait plus sur son bureau son encrier, ses plumes, sa cire, ses ciseaux, il disait : « Je soupçonne Putois d'avoir passé par ici. »

— Ah! dit M. Bergeret, Putois n'avait pas une bonne réputation.

— C'est tout? demanda Pauline.

— Non, ma fille, ce n'est pas tout. Putois eut ceci de remarquable, qu'il nous était connu, familier, et que pourtant...

— ... il n'existait pas, dit Zoé.

M. Bergeret regarda sa sœur d'un air de reproche :

— Quelle parole, Zoé! et pourquoi rompre ainsi le charme? Putois n'existait pas. L'oses-tu dire, Zoé? Zoé, le pourrais-tu soutenir? Pour affirmer que Putois n'exista point, que Putois ne fut jamais, as-tu assez considéré les conditions de l'existence et les modes de l'être? Putois existait, ma sœur. Mais il est vrai que c'était d'une existence particulière.

— Je comprends de moins en moins, dit Pauline découragée.

— La vérité t'apparaîtra clairement tout à l'heure, ma fille. Apprends que Putois naquit dans la maturité de l'âge. J'étais encore enfant, ta tante était déjà fillette. Nous habitions une petite maison, dans un faubourg de Saint-Omer. Nos parents y menaient une vie tranquille et retirée, jusqu'à ce qu'ils fussent découverts par une vieille dame audomaroise, nommée madame Cornouiller, qui vivait dans son manoir de Monplaisir, à cinq lieues de la ville, et qui se trouva être une grand'tante de ma mère. Elle usa d'un droit de parenté pour exiger que notre père et notre mère vinssent dîner tous les dimanches à Monplaisir, où ils s'ennuyaient excessivement. Elle disait qu'il était honnête de dîner en famille le dimanche et que seuls les gens mal nés n'observaient pas cet ancien usage. Mon père pleurait d'ennui à Monplaisir. Son désespoir faisait peine à voir. Mais madame Cornouiller ne le voyait pas. Elle ne voyait rien. Ma mère avait plus de courage. Elle souffrait autant que mon père, et peut-être davantage, et elle souriait.

— Les femmes sont faites pour souffrir, dit Zoé.

— Zoé, tout ce qui vit au monde est destiné à la souffrance. En vain nos parents refusaient ces funestes invitations. La voiture de madame Cornouiller venait les prendre chaque dimanche, après midi. Il fallait aller à Monplaisir; c'était une obligation à laquelle il était absolument interdit de se soustraire. C'était un ordre établi, que la révolte pouvait seule rompre. Mon père enfin se révolta, et jura de ne plus accepter une seule invitation de madame Cornouiller, laissant à ma mère le soin de trouver à ces refus des prétextes décents et des raisons variées, c'est ce dont elle était le moins capable. Notre mère ne savait pas feindre.

— Dis, Lucien, qu'elle ne voulait pas. Elle aurait pu mentir comme les autres.

— Il est vrai de dire que, lorsqu'elle avait de bonnes raisons, elle les donnait plutôt que d'en inventer de mauvaises. Tu te rappelles, ma sœur, qu'il lui arriva un jour de dire, à table : « Heureusement que Zoé a la coqueluche : nous n'irons pas de longtemps à Monplaisir. »

— C'est pourtant vrai! dit Zoé.

— Tu guéris, Zoé. Et madame Cornouiller vint dire un jour, à notre mère : « Ma mignonne, je compte bien que vous viendrez avec votre mari dîner dimanche à Monplaisir. » Notre mère, chargée expressément par son mari de présenter à madame Cornouiller un valable motif de refus, imagina, en cette extrémité, une raison qui n'était pas véritable. « Je regrette vivement, chère madame. Mais cela nous sera impossible. Dimanche, j'attends le jardinier. »

» A cette parole, madame Cornouiller regarda, par la porte-fenêtre du salon, le petit jardin sauvage, où les fusains et les lilas avaient tout l'air d'ignorer la serpe et de devoir

l'ignorer toujours. « Vous attendez le jardinier! Pourquoi? — Pour travailler au jardin. »

» Et ma mère, ayant tourné involontairement les yeux sur ce carré d'herbes folles et de plantes à demi sauvages, qu'elle venait de nommer un jardin, reconnut avec effroi l'invraisemblance de son invention. « Cet homme, dit madame Cornouiller, pourra bien venir travailler à votre... jardin lundi ou mardi. D'ailleurs, cela vaudra mieux. On ne doit pas travailler le dimanche. — Il est occupé dans la semaine. »

» J'ai remarqué souvent que les raisons les plus absurdes et les plus saugrenues sont les moins combattues : elles déconcertent l'adversaire. Madame Cornouiller insista moins qu'on ne pouvait l'attendre d'une personne aussi peu disposée qu'elle à démordre. En se levant de dessus son fauteuil, elle demanda : « Comment l'appelez-vous, ma mignonne, votre jardinier? — Putois », répondit ma mère sans hésitation.

» Putois était nommé. Dès lors il exista. Madame Cornouiller s'en alla en ronchonnant : « Putois! Il me semble bien que je connais ça. Putois? Putois! Je ne connais que lui. Mais je ne me rappelle pas... Où demeure-t-il? — Il travaille en journées. Quand on a besoin de lui, on le lui fait dire chez l'un ou chez l'autre. — Ah! je le pensais bien : un fainéant et un vagabond... un rien du tout. Méfiez-vous de lui, ma mignonne. »

» Putois avait désormais un caractère.

II

Messieurs Goubin et Jean Marteau étant survenus, M. Bergeret les mit au point de la conversation :

— Nous parlions de celui qu'un jour ma mère fit naître jardinier à Saint-Omer et nomma par son nom. Dès lors il agit.

— Cher maître, voudriez-vous répéter? dit M. Goubin en essuyant le verre de son lorgnon.

— Volontiers, répondit M. Bergeret. Il n'y avait pas de jardinier. Le jardinier n'existait pas. Ma mère dit : « J'attends le jardinier. » Aussitôt le jardinier fut. Et il agit.

— Cher maître, demanda M. Goubin, comment agit-il, puisqu'il n'existait pas?

— Il avait une sorte d'existence, répondit M. Bergeret.

— Vous voulez dire une existence imaginaire, répliqua dédaigneusement M. Goubin.

— N'est-ce donc rien qu'une existence imaginaire? s'écria le maître. Et les personnages mythiques ne sont-ils donc pas capables d'agir sur les hommes? Réfléchissez sur la mythologie, monsieur Goubin, et vous vous apercevrez que ce sont, non point des êtres réels, mais des êtres imaginaires qui exercent sur les âmes l'action la plus profonde et la plus durable. Partout et toujours des

êtres, qui n'ont pas plus de réalité que Putois, ont inspiré aux peuples la haine et l'amour, la terreur et l'espérance, conseillé des crimes, reçu des offrandes, fait les mœurs et les lois. Monsieur Goubin, réfléchissez sur l'éternelle mythologie. Putois est un personnage mythique, des plus obscurs, j'en conviens, et de la plus basse espèce. Le grossier satyre, assis jadis à la table de nos paysans du Nord, fut jugé digne de paraître dans un tableau de Jordaëns et dans une fable de La Fontaine. Le fils velu de Sycorax entra dans le monde sublime de Shakespeare. Putois, moins heureux, sera toujours méprisé des artistes et des poètes. Il lui manque la grandeur et l'étrangeté, le style et le caractère. Il naquit dans des esprits trop raisonnables, parmi des gens qui savaient lire et écrire et n'avaient point cette imagination charmante qui sème les fables. Je pense, messieurs, que j'en ai dit assez pour vous faire connaître la véritable nature de Putois.

— Je la conçois, dit M. Goubin.

Et M. Bergeret poursuivit son discours :

— Putois était. Je puis l'affirmer. Il était. Regardez-y, messieurs, et vous vous assurerez qu'être n'implique nullement la substance et ne signifie que le lien de l'attribut au sujet, n'exprime qu'une relation.

— Sans doute, dit Jean Marteau, mais être sans attributs, c'est être aussi peu que rien. Je ne sais plus qui a dit autrefois : « Je suis celui qui est. » Excusez le défaut de ma mémoire. On ne peut tout se rappeler. Mais l'inconnu qui parla de la sorte commit une rare imprudence. En donnant à entendre par ce propos inconsidéré qu'il était dépourvu d'attributs et privé de toutes relations, il proclama qu'il n'existait pas et se supprima lui-même étourdiment. Je parie qu'on n'a plus entendu parler de lui.

— Vous avez perdu, répliqua M. Bergeret. Il a corrigé le mauvais effet de cette parole égoïste en s'appliquant des potées d'adjectifs, et l'on a beaucoup parlé de lui, le plus souvent sans aucun bon sens.

— Je ne comprends pas, dit M. Goubin.

— Il n'est pas nécessaire de comprendre, répondit Jean Marteau.

Et il pria M. Bergeret de parler de Putois.

— Vous êtes bien aimable de me le demander, fit le maître.

» Putois naquit dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, à Saint-Omer. Il lui aurait mieux valu naître quelques siècles auparavant dans la forêt des Ardennes ou dans la forêt de Brocéliande. Ç'aurait été alors un mauvais esprit d'une merveilleuse adresse.

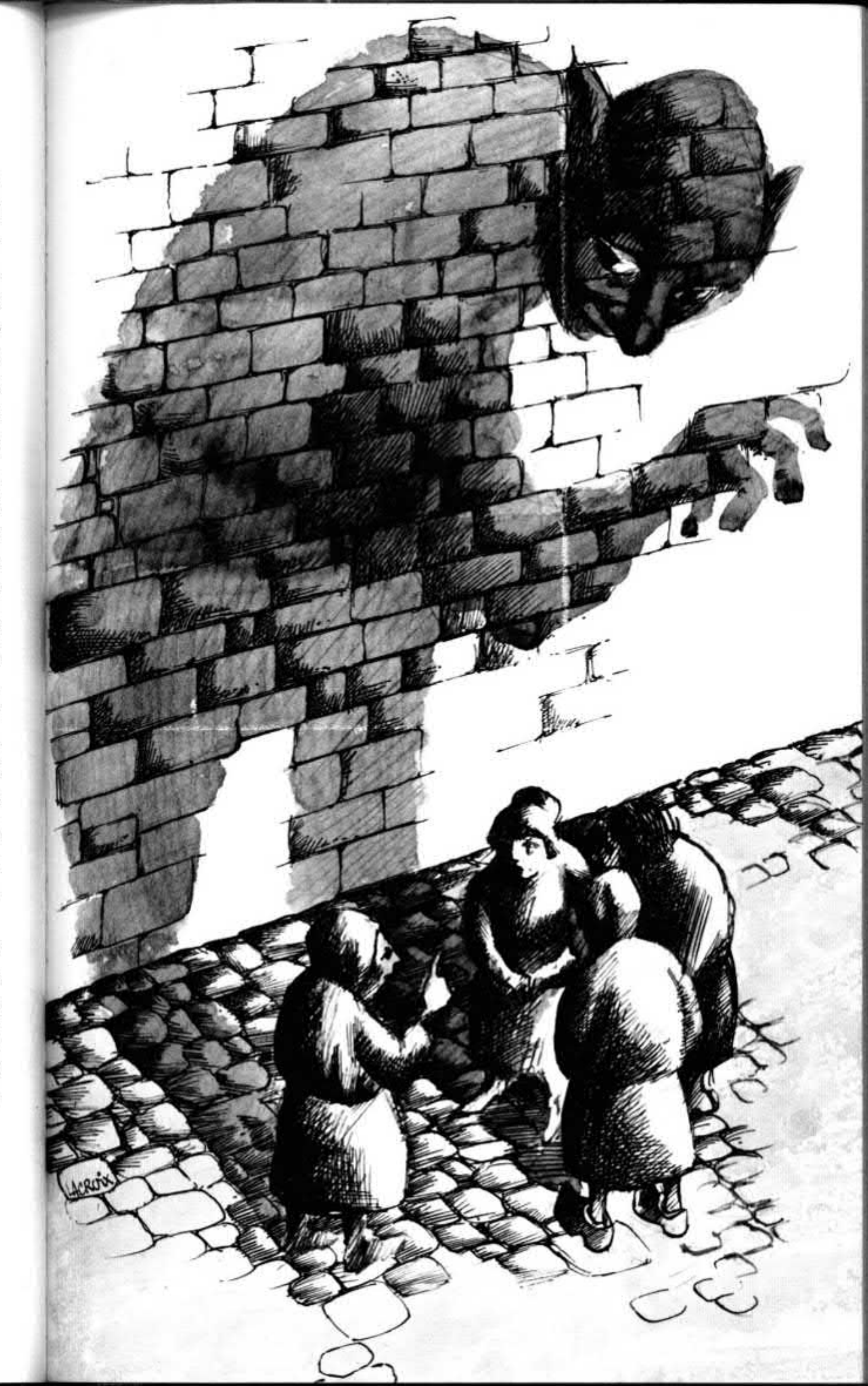
— Une tasse de thé, monsieur Goubin, dit Pauline.

— Putois était-il donc un mauvais esprit? demanda Jean Marteau.

— Il était mauvais, répondit M. Bergeret; il l'était en quelque manière, mais il ne l'était pas absolument. Il en est de lui comme des diables qu'on dit très méchants, mais en qui l'on découvre de bonnes qualités quand on les fréquente. Et je serais disposé à croire qu'on a fait tort à Putois. Madame Cornouiller, qui, prévenue contre lui, l'avait tout de suite soupçonné d'être un fainéant, un ivrogne et un voleur, réfléchit que, puisque ma mère l'employait, elle qui n'était pas riche, c'était qu'il se contentait de peu, et elle se demanda si elle n'aurait pas avantage à le faire travailler préférablement à son jardinier qui avait meilleur renom, mais aussi plus d'exigences. On entrait dans la saison de tailler les ifs. Elle pensa que si madame Éloi Bergeret, qui était pauvre, ne donnait pas grand'chose à Putois, elle-même, qui était riche, lui

donnerait moins encore, puisque c'est l'usage que les riches payent moins cher que les pauvres. Et elle voyait déjà ses ifs taillés en murailles, en boules et en pyramides, sans qu'elle y fît grande dépense. « J'aurai l'œil, se dit-elle, à ce que Putois ne flâne point et ne me vole point. Je ne risque rien et ce sera tout profit. Ces vagabonds travaillent quelquefois avec plus d'adresse que les ouvriers honnêtes. » Elle résolut d'en faire l'essai et dit à ma mère : « Mignonne, envoyez-moi Putois. Je le ferai travailler à Monplaisir. » Ma mère le lui promit. Elle l'eût fait volontiers. Mais vraiment ce n'était pas possible. Madame Cornouiller attendit Putois à Monplaisir, et l'attendit en vain. Elle avait de la suite dans les idées et de la constance dans ses projets. Quand elle revit ma mère, elle se plaignit à elle de n'avoir pas de nouvelles de Putois. « Mignonne, vous ne lui avez donc pas dit que je l'attendais? — Si! mais il est étrange, bizarre... — Oh! je connais ce genre-là. Je le sais par cœur votre Putois. Mais il n'y a pas d'ouvrier assez lunatique pour refuser de venir travailler à Monplaisir. Ma maison est connue, je pense. Putois se rendra à mes ordres, et lestement, ma mignonne. Dites-moi seulement où il loge; j'irai moi-même le trouver. » Ma mère répondit qu'elle ne savait pas où logeait Putois, qu'on ne lui connaissait pas de domicile, qu'il était sans feu ni lieu. « Je ne l'ai pas revu, madame. Je crois qu'il se cache. » Pouvait-elle mieux dire?

» Madame Cornouiller pourtant ne l'écouta pas sans défiance; elle la soupçonna de circonvenir Putois, de le soustraire aux recherches, dans la crainte de le perdre ou de le rendre plus exigeant. Et elle la jugea vraiment trop égoïste. Beaucoup de jugements acceptés par tout le monde, et que l'histoire a consacrés, sont aussi bien fondés que celui-là.



— C'est pourtant vrai, dit Pauline.

— Qu'est-ce qui est vrai? demanda Zoé, à demi sommeillant.

— Que les jugements de l'histoire sont souvent faux. Je me souviens, papa, que tu as dit un jour : « Madame Roland était bien naïve d'en appeler à l'impartiale postérité et de ne pas s'apercevoir que, si ses contemporains étaient de mauvais singes, leur postérité serait aussi composée de mauvais singes. »

— Pauline, demanda sévèrement mademoiselle Zoé, quel rapport y a-t-il entre l'histoire de Putois et ce que tu nous contes là?

— Un très grand, ma tante.

— Je ne le saisis pas.

M. Bergeret, qui n'était pas ennemi des digressions, répondit à sa fille :

— Si toutes les injustices étaient finalement réparées en ce monde, on n'en aurait jamais imaginé un autre pour ces réparations. Comment voulez-vous que la postérité juge équitablement tous les morts? Comment les interroger dans l'ombre où ils fuient? Dès qu'on pourrait être juste envers eux, on les oublie. Mais peut-on jamais être juste? Et qu'est-ce que la justice? Madame Cornouiller, du moins, fut bien obligée de reconnaître à la longue que ma mère ne la trompait pas et que Putois était introuvable.

» Pourtant elle ne renonça pas à le découvrir. Elle demanda à tous ses parents, amis, voisins, domestiques, fournisseurs, s'ils connaissaient Putois. Deux ou trois seulement répondirent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Pour la plupart, ils croyaient bien l'avoir vu. « J'ai entendu ce nom-là, dit la cuisinière, mais je ne peux pas mettre un visage dessus. — Putois! je ne

connais que lui, dit le cantonnier en se grattant l'oreille. Mais je ne saurais pas vous dire qui c'est. » Le renseignement le plus précis vint de monsieur Blaise, receveur de l'enregistrement, qui déclara avoir employé Putois à fendre du bois dans sa cour, du 19 au 23 octobre, l'année de la Comète.

» Un matin, madame Cornouiller tomba en soufflant dans le cabinet de mon père : « Je viens de voir Putois. — Ah! — Je l'ai vu. — Vous croyez? — J'en suis sûre. Il rasait le mur de monsieur Tenchant. Puis il a tourné dans la rue des Abbesses, il marchait vite. Je l'ai perdu. — Était-ce bien lui? — Sans aucun doute. Un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, voûté, l'air d'un vagabond, une blouse sale. — Il est vrai, dit mon père, que ce signalement peut s'appliquer à Putois. — Vous voyez bien! D'ailleurs, je l'ai appelé. J'ai crié : « Putois! » et il s'est retourné. — C'est le moyen, dit mon père, que les agents de la Sûreté emploient pour s'assurer de l'identité des malfaiteurs qu'ils recherchent. — Quand je vous le disais, que c'était lui!... J'ai bien su le trouver, moi, votre Putois. Eh bien! c'est un homme de mauvaise mine. Vous avez été bien imprudents, vous et votre femme, de l'employer chez vous. Je me connais en physionomies et, quoique je ne l'aie vu que de dos, je jurerais que c'est un voleur, et peut-être un assassin. Ses oreilles ne sont point ourlées, et c'est un signe qui ne trompe point. — Ah! vous avez remarqué que ses oreilles n'étaient point ourlées? — Rien ne m'échappe. Mon cher Monsieur Bergeret, si vous ne voulez point être assassiné avec votre femme et vos enfants, ne laissez plus entrer Putois chez vous. Un conseil : faites changer toutes vos serrures. »

» Or, à quelques jours de là, il advint à madame Cornouiller qu'on lui vola trois melons de son potager. Le

voleur n'ayant pu être trouvé, elle soupçonna Putois. Les gendarmes furent appelés à Monplaisir et leurs constatations confirmèrent les soupçons de madame Cornouiller. Des bandes de maraudeurs ravageaient alors les jardins de la contrée. Mais cette fois le vol semblait commis par un seul individu, et avec une adresse singulière. Nulle trace d'effraction, pas d'empreintes de souliers dans la terre humide. Le voleur ne pouvait être que Putois. C'était l'avis du brigadier, qui en savait long sur Putois et qui se faisait fort de mettre la main sur cet oiseau-là.

» Le *Journal de Saint-Omer* consacra un article aux trois melons de madame Cornouiller et publia, d'après des renseignements fournis en ville, un portrait de Putois. « Il » a, disait le journal, le front bas, les yeux vairons, le » regard fuyant, une patte d'oie à la tempe, les pommettes » aiguës, rouges et luisantes. Les oreilles ne sont point » ourlées. Maigre, un peu voûté, débile en apparence, il » est en réalité d'une force peu commune : il ploie facile» ment une pièce de cent sous entre l'index et le pouce. »

» On avait de bonnes raisons, affirmait le journal, de lui attribuer une longue suite de vols accomplis avec une habileté surprenante.

» Toute la ville s'occupait de Putois. On apprit un jour qu'il avait été arrêté et écroué dans la prison. Mais on reconnut bientôt que l'homme qu'on avait pris pour lui était un marchand d'almanachs nommé Rigobert. Comme on ne put relever aucune charge contre lui, on le renvoya après quatorze mois de détention préventive. Et Putois demeurait introuvable. Madame Cornouiller fut victime d'un nouveau vol, plus audacieux que le premier. On prit dans son buffet trois petites cuillers d'argent.

» Elle reconnut la main de Putois, fit mettre une chaîne à la porte de sa chambre et ne dormit plus.

III

VERS dix heures du soir, Pauline ayant regagné sa chambre, mademoiselle Bergeret dit à son frère :

— N'oublie pas de raconter comment Putois séduisit la cuisinière de madame Cornouiller.

— J'y songeais, ma sœur, répondit M. Bergeret. L'omettre serait perdre le plus beau de l'histoire. Mais tout doit se faire avec ordre. Putois fut soigneusement recherché par la justice, qui ne le trouva pas. Quand on sut qu'il était introuvable, chacun mit son amour-propre à le trouver; les gens malins y réussirent. Et, comme il y avait beaucoup de gens malins à Saint-Omer et aux environs, Putois était vu en même temps dans les rues, dans les champs et dans les bois. Un trait fut ainsi ajouté à son caractère. On lui accorda ce don d'ubiquité que possèdent tant de héros populaires. Un être capable de franchir en un moment de longues distances, et qui se montre tout à coup à l'endroit où on l'attendait le moins, effraye justement. Putois fut la terreur de Saint-Omer. Madame Cornouiller, persuadée que Putois lui avait volé trois melons et trois petites cuillers, vivait dans l'épouvante, barricadée à Monplaisir. Les verrous, les grilles et les serrures ne la rassuraient pas. Putois était pour elle

un être effroyablement subtil, qui passait à travers les portes. Un événement domestique redoubla son épouvante. Sa cuisinière ayant été séduite, il vint un moment où elle ne put cacher sa faute. Mais elle se refusa obstinément à désigner son séducteur.

— Elle se nommait Gudule, dit mademoiselle Zoé.

— Elle se nommait Gudule et on la croyait protégée contre les dangers de l'amour par une barbe qu'elle portait au menton, longue et fourchue. Une barbe soudaine protégea la virginité de cette sainte fille de roi que Prague vénère. Une barbe qui n'était plus adolescente ne suffit pas à défendre la vertu de Gudule. Madame Cornouiller pressa Gudule de nommer l'homme qui, ayant abusé d'elle, la laissait ensuite dans l'embarras. Gudule fondait en larmes et gardait le silence. Les prières, les menaces ne furent d'aucun effet. Madame Cornouiller fit une longue et minutieuse enquête. Elle interrogea adroitement ses voisins, voisines et fournisseurs, le jardinier, le cantonnier, les gendarmes; rien ne la mit sur la trace du coupable. Elle tenta de nouveau d'obtenir de Gudule des aveux complets. « Dans votre intérêt, Gudule, dites-moi qui c'est. » Gudule restait muette. Tout à coup un trait de lumière traversa l'esprit de madame Cornouiller : « C'est Putois! » La cuisinière pleura et ne répondit pas. « C'est Putois! Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt? C'est Putois! Malheureuse! malheureuse! malheureuse! »

» Et madame Cornouiller demeura persuadée que Putois avait fait un enfant à sa cuisinière. Tout le monde à Saint-Omer, depuis le président du Tribunal jusqu'au roquet de l'allumeur de réverbères, connaissait Gudule et son panier. A la nouvelle que Putois avait séduit Gudule, la ville fut pleine de surprise, d'admiration et de gaîté. Putois fut célébré comme un grand abatteur de quilles et

l'amoureux des onze mille vierges. On lui attribua, sur des indices légers, la paternité de cinq ou six autres enfants qui vinrent au monde cette année-là, et qui eussent aussi bien fait de n'y pas venir, pour le plaisir qui les y attendait et la joie qu'ils causaient à leur mère. On désignait, entre autres, la servante de monsieur Maréchal, débitant, « Au Rendez-Vous des pêcheurs », une porteuse de pain et la petite bossue du Pont-Biquet, qui, pour avoir écouté Putois, s'étaient accrues d'un petit enfant. « Le monstre! » s'écriaient les commères.

» Et Putois, invisible satyre, menaçait d'accidents irréparables toutes les jeunesses d'une ville où, disaient les vieillards, les filles, de mémoire d'homme, avaient toujours été tranquilles.

» Ainsi répandu dans la cité et les environs, il restait attaché à notre maison par mille liens subtils. Il passait devant notre porte et l'on croit qu'il escaladait parfois le mur de notre jardin. On ne le voyait jamais en face. Mais à tout moment nous reconnaissions son ombre, sa voix, les traces de ses pas. Plus d'une fois nous crûmes voir son dos dans le crépuscule, au tournant d'un chemin. Avec ma sœur et moi, il changeait un peu de caractère. Il restait mauvais et malfaisant, mais il devenait puéril et très naïf. Il se faisait moins réel et, j'ose dire, plus poétique. Il entrait dans le cycle ingénu des traditions enfantines. Il tournait au Croquemitaine, au père Fouettard et au marchand de sable qui ferme, le soir, les yeux des petits enfants. Ce n'était pas ce lutin qui emmêle, la nuit, dans l'écurie, la queue des poulains. Moins rustique et moins charmant, mais également espiègle avec candeur, il faisait des moustaches d'encre aux poupées de ma sœur. Dans notre lit, avant de nous endormir, nous l'écoutions :

il pleurait sur les toits avec les chats, il aboyait avec les chiens, il emplissait de gémissements les trémies et imitait dans la rue les chants des ivrognes attardés.

» Ce qui nous rendait Putois présent et familier, ce qui nous intéressait à lui, c'est que son souvenir était associé à tous les objets qui nous entouraient. Les poupées de Zoé, mes cahiers d'écolier, dont il avait tant de fois embrouillé et barbouillé les pages, le mur du jardin audessus duquel nous avions vu luire, dans l'ombre, ses yeux rouges, le pot de faïence bleue qu'une nuit d'hiver il avait fendu, à moins que ce ne fût la gelée; les arbres, les rues, les bancs, tout nous rappelait Putois, notre Putois, le Putois des enfants, être local et mythique. Il n'égalait pas en grâce et en poésie le plus lourd égipan, le faune le plus épais de Sicile ou de Thessalie. Mais c'était un demi-dieu encore.

» Pour notre père, il avait un tout autre caractère : il était emblématique et philosophique. Notre père avait une grande pitié des hommes. Il ne les croyait pas très raisonnables; leurs erreurs, quand elles n'étaient point cruelles, l'amusaient et le faisaient sourire. La croyance en Putois l'intéressait comme un abrégé et un compendium de toutes les croyances humaines. Comme il était ironique et moqueur, il parlait de Putois ainsi que d'un être réel. Il y mettait parfois tant d'insistance et marquait les circonstances avec une telle exactitude, que ma mère en était toute surprise et lui disait, dans sa candeur : « On dirait que tu parles sérieusement, mon ami : tu sais pourtant bien... »

» Il répondait gravement : « Tout Saint-Omer croit à l'existence de Putois. Serais-je un bon citoyen si je la niais? Il faut y regarder à deux fois avant de supprimer un article de la foi commune. »

» Un esprit parfaitement honnête a seul de semblables scrupules. Au fond, mon père était gassendiste. Il accordait son sentiment particulier avec le sentiment public, croyant comme les Audomarois à l'existence de Putois, mais n'admettant pas son intervention directe dans le vol des melons et la séduction des cuisinières. Enfin il professait sa croyance en l'existence d'un Putois, pour être bon Audomarois; et il se passait de Putois pour expliquer les événements qui s'accomplissaient dans la ville. De sorte qu'en cette circonstance, comme en toute autre, il fut un galant homme et un bon esprit.

» Quant à notre mère, elle se reprochait un peu la naissance de Putois, et non sans raison. Car enfin Putois était né d'un mensonge de notre mère, comme Caliban du mensonge du poète. Sans doute les fautes n'étaient pas égales et ma mère était plus innocente que Shakespeare. Pourtant elle était effrayée et confuse de voir son mensonge bien mince grandir démesurément, et sa légère imposture remporter un si prodigieux succès, qui ne s'arrêtait pas, qui s'étendait sur toute une ville et menaçait de s'étendre sur le monde. Un jour même elle pâlit, croyant qu'elle allait voir son mensonge se dresser devant elle. Ce jour-là, une bonne qu'elle avait, nouvelle dans la maison et dans le pays, vint lui dire qu'un homme demandait à la voir. Il avait, disait-il, besoin de parler à madame. « Quel homme est-ce? — Un homme en blouse. Il a l'air d'un ouvrier de la campagne. — A-t-il dit son nom? — Oui, madame. — Eh bien! comment se nomme-t-il? — Putois. — Il vous a dit qu'il se nommait?... — Putois, oui, madame. — Il est ici?... — Oui, madame. Il attend dans la cuisine. — Vous l'avez vu? — Oui, madame. — Qu'est-ce qu'il veut? — Il ne me l'a pas dit. Il ne veut le dire qu'à madame. — Allez le lui demander. »

» Quand la servante retourna dans la cuisine, Putois n'y était plus. Cette rencontre de la servante étrangère et de Putois ne fut jamais éclaircie. Mais je crois qu'à partir de ce jour ma mère commença à croire que Putois pouvait bien exister, et qu'elle pouvait bien n'avoir pas menti.

RIQUET

A J.-A. Coulangheon

Riquet

Le terme étant venu, M. Bergeret quittait avec sa sœur et sa fille la vieille maison ruinée de la rue de Seine pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard. Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures du déménagement, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches troublaient son repos et venaient jusque dans la cuisine fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre derrière, qui, dans sa propre maison, ne savait plus où se mettre.

Disons à son honneur qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais à son appel personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en point douter, il était combattu. Mademoiselle Zoé lui avait dit sèchement : « Tais-toi donc! » Et mademoiselle Pauline avait ajouté : « Riquet, tu es ridicule! »

Renonçant désormais à donner des avertissements inu-

tiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait en silence les ruines de la maison et cherchait vainement de chambre en chambre un peu de tranquillité. Quand les déménageurs pénétraient dans la pièce où il s'était réfugié, il se cachait par prudence sous une table ou sous une commode qui demeuraient encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car bientôt le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

Et ces incommodités, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son cœur. En lui, c'est le moral, comme on dit, qui était le plus affecté.

Les meubles de l'appartement lui représentaient, non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes les divinités de la cuisine; fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme. Heureusement que, semblable à l'âme humaine, elle était facile à distraire et prompte à l'oubli des maux.

Durant les longues absences des déménageurs altérés, quand le balai de la vieille Angélique soulevait l'antique poussière du parquet, Riquet respirait une odeur de souris, épiait la fuite d'une araignée, et sa pensée légère en était divertie. Mais il retombait bientôt dans la tristesse.

Le jour du départ, voyant les choses empirer d'heure en heure, il se désola. Il lui parut spécialement funeste

qu'on empilât le linge dans de sombres caisses. Pauline, avec un empressement joyeux, mettait ses robes dans une malle. Il se détourna d'elle, comme si elle accomplissait une œuvre mauvaise. Et, rencogné au mur, il pensait : « Voilà le pire! C'est la fin de tout. » Et, soit qu'il crût que les choses n'étaient plus quand il ne les voyait plus, soit qu'il évitât seulement un pénible spectacle, il prit soin de ne pas regarder du côté de Pauline. Le hasard voulut qu'en allant et venant, elle remarquât l'attitude de Riquet. Cette attitude était triste. Elle la trouva comique et se mit à rire. Et, en riant, elle l'appela : « Viens! Riquet, viens! » Mais il ne bougea pas de son coin et ne tourna pas la tête. Il n'avait pas en ce moment le cœur à caresser sa jeune maîtresse et, par un secret instinct, par une sorte de pressentiment, il craignait d'approcher de la malle béante. Elle l'appela plusieurs fois. Et, comme il ne répondait pas, elle l'alla prendre et le souleva dans ses bras. « Qu'on est donc malheureux! lui dit-elle; qu'on est donc à plaindre! » Son ton était ironique. Riquet ne comprenait pas l'ironie. Il restait dans les bras de Pauline inerte et morne, et il affectait de ne rien voir et de ne rien entendre. « Riquet, regarde-moi! » Elle fit trois fois cette objurgation et la fit trois fois en vain. Après quoi, simulant une violente colère : « Stupide animal, disparais, » et elle le jeta dans la malle, dont elle renversa le couvercle sur lui. A ce moment sa tante l'ayant appelée, elle sortit de la chambre, laissant Riquet dans la malle.

Il y éprouvait une vive inquiétude. Il était à mille lieues de supposer qu'il avait été mis dans cette malle par simple jeu et par badinage. Estimant que sa situation était déjà assez fâcheuse, il s'efforça de ne point l'aggraver par son imprudence. Et il resta quelques instants immobile, sans souffler. Puis il jugea utile d'explorer sa prison

ténébreuse. Il tâta avec ses pattes les jupons et les chemises sur lesquels il avait été si misérablement précipité, et il chercha quelque issue pour sortir de ce lieu redoutable. Il s'y appliquait depuis deux ou trois minutes quand M. Bergeret, qui s'apprêtait à sortir, l'appela :

— Viens, Riquet, viens. Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. On y a bâti une gare d'une difformité supérieure et d'une laideur éclatante. L'architecture est un art perdu. On démolit la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac et qui avait bon air. On la remplacera sans doute par quelque vilaine bâtisse. Puissent du moins nos architectes ne pas introduire sur le quai d'Orsay le style barbare dont ils ont donné, à l'angle de la rue Washington, sur l'avenue des Champs-Élysées, un épouvantable exemple!... Viens, Riquet!... Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. Mais l'architecture est bien déchue depuis les temps de Gabriel et de Louis... Où est le chien?... Riquet! Riquet!...

La voix de M. Bergeret apporta à Riquet un grand réconfort. Il y répondait par le bruit de ses pattes qui, dans la malle, grattaient éperdument la paroi d'osier.

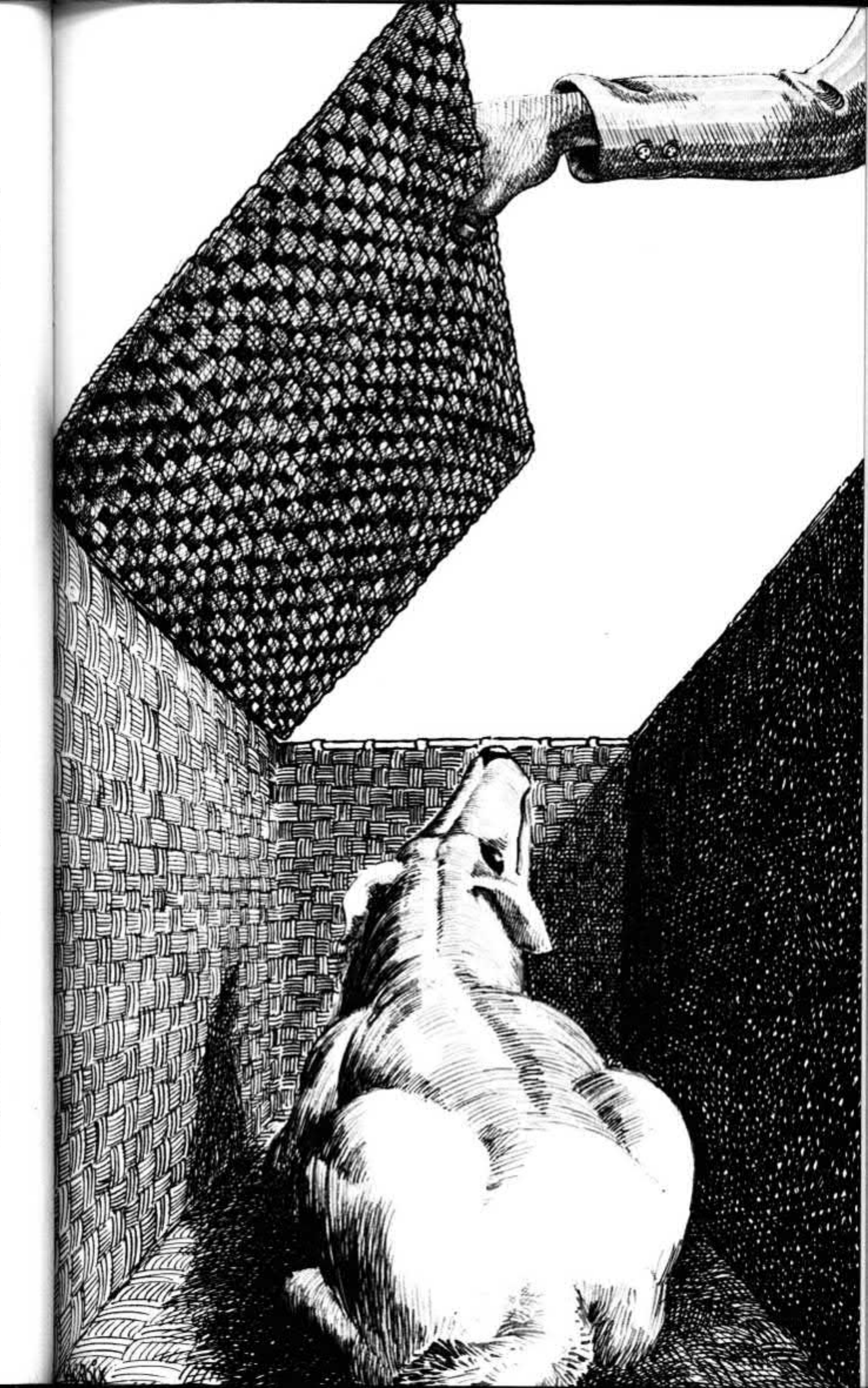
— Où est le chien? demanda M. Bergeret à Pauline qui revenait portant une pile de linge.

— Papa, il est dans la malle.

— Comment est-il dans la malle, et pourquoi y est-il? demanda M. Bergeret.

— Parce qu'il était stupide, répondit Pauline.

M. Bergeret délivra son ami. Riquet le suivit jusqu'à l'antichambre en agitant la queue. Puis une pensée traversa son esprit. Il rentra dans l'appartement, courut vers Pauline, se dressa contre les jupes de la jeune fille. Et ce n'est qu'après les avoir embrassées tumultueusement en



signe d'adoration qu'il rejoignit son maître dans l'escalier. Il aurait cru manquer de sagesse et de religion en ne donnant pas ces marques d'amour à une personne dont la puissance l'avait plongé dans une malle profonde.

Dans la rue, M. Bergeret et son chien eurent le spectacle lamentable de leurs meubles domestiques étalés sur le trottoir. Pendant que les déménageurs étaient allés boire chez le mastroquet du coin, l'armoire à glace de mademoiselle Zoé reflétait la file des passants, ouvriers, élèves des Beaux-Arts, filles, marchands, et les haquets, les fiacres et les tapissières, et la boutique du pharmacien avec ses bocaux et les serpents d'Esculape. Accoté à une borne, M. Bergeret père souriait dans son cadre, avec un air de douceur et de finesse pâle et les cheveux en coup de vent. M. Bergeret considéra son père avec un respect affectueux et le retira du coin de la borne. Il rangea aussi à l'abri des offenses le petit guéridon de Zoé, qui semblait honteux de se trouver dans la rue.

Cependant, Riquet frotta de ses pattes les jambes de son maître, leva sur lui ses beaux yeux affligés, et son regard disait :

« Toi naguère si riche et si puissant, est-ce que tu serais devenu pauvre? Est-ce que tu serais devenu faible, ô mon maître? Tu laisses des hommes couverts de haillons vils envahir ton salon, ta chambre à coucher, ta salle à manger, se ruer sur tes meubles et les traîner dehors, traîner dans l'escalier ton fauteuil profond, ton fauteuil et le mien, le fauteuil où nous reposions tous les soirs, et bien souvent le matin, à côté l'un de l'autre. Je l'ai entendu gémir dans les bras des hommes mal vêtus, ce fauteuil qui est un grand fétiche et un esprit bienveillant. Tu ne t'es pas opposé à ces envahisseurs. Si tu n'as plus aucun des

génies qui remplissaient ta demeure, si tu as perdu jusqu'à ces petites divinités que tu chaussais, le matin, au sortir du lit, ces pantoufles que je mordillais en jouant, si tu es indigent et misérable, ô mon maître, que deviendrai-je? »

PENSÉES DE RIQUET

Pensées de Riquet

I

Les hommes, les animaux, les pierres grandissent en s'approchant et deviennent énormes quand ils sont sur moi. Moi non. Je demeure toujours aussi grand partout où je suis.

II

Quand le maître me tend sous la table sa nourriture, qu'il va mettre dans sa bouche, c'est pour me tenter et me punir si je succombe à la tentation. Car je ne puis croire qu'il se prive pour moi.

III

L'odeur des chiens est délicieuse.

IV

Mon maître me tient chaud quand je suis couché derrière lui dans son fauteuil. Et cela vient de ce qu'il est un dieu. Il y a aussi devant la cheminée une dalle chaude. Cette dalle est divine.

V

JE parle quand je veux. De la bouche du maître il sort aussi des sons qui forment des sens. Mais ces sens sont bien moins distincts que ceux que j'exprime par les sons de ma voix. Dans ma bouche tout a un sens. Dans celle du maître il y a beaucoup de vains bruits. Il est difficile et nécessaire de deviner la pensée du maître.

VI

MANGER est bon. Avoir mangé est meilleur. Car l'ennemi qui vous épie pour prendre votre nourriture est prompt et subtil.

VII

TOUT passe et se succède. Moi seul je demeure.

VIII

JE suis toujours au milieu de tout, et les hommes, les animaux et les choses sont rangés, hostiles ou favorables, autour de moi.

IX

ON voit dans le sommeil des hommes, des chiens, des maisons, des arbres, des formes aimables et des formes terribles. Et, quand on s'éveille, ces formes ont disparu.

X

MÉDITATION. J'aime mon maître Bergeret parce qu'il est puissant et terrible.

XI

UNE action pour laquelle on a été frappé est une mauvaise action. Une action pour laquelle on a reçu des caresses ou de la nourriture est une bonne action.

XII

A LA tombée de la nuit des puissances malfaisantes rôdent autour de la maison. J'aboie pour que le maître averti les chasse.

XIII

PRIÈRE. O mon maître Bergeret, dieu du carnage, je t'adore. Terrible, sois loué! Sois loué, favorable! Je rampe à tes pieds : je te lèche les mains. Tu es très grand et très beau quand tu dévores, devant la table dressée, des viandes abondantes. Tu es très grand et très beau quand, d'un mince éclat de bois faisant jaillir la flamme, tu changes la nuit en jour. Garde-moi dans ta maison à l'exclusion de tout autre chien. Et toi, Angélique la cuisinière, divinité très bonne et très grande, je te crains et je te vénère afin que tu me donnes beaucoup à manger.

XIV

UN chien qui n'a pas de piété envers les hommes et qui méprise les fétiches assemblés dans la maison du maître mène une vie errante et misérable.

XV

Un jour, un broc percé, rempli d'eau, qui traversait le salon, mouilla le parquet ciré. Je pense que ce broc malpropre fut fessé.

XVI

Les hommes exercent cette puissance divine d'ouvrir toutes les portes. Je n'en puis ouvrir seul qu'un petit nombre. Les portes sont de grands fétiches qui n'obéissent pas volontiers aux chiens.

XVII

La vie d'un chien est pleine de dangers. Et, pour éviter la souffrance, il faut veiller à toute heure, pendant les repas, et même pendant le sommeil.

XVIII

On ne sait jamais si l'on a bien agi envers les hommes. Il faut les adorer sans chercher à les comprendre. Leur sagesse est mystérieuse.

XIX

Invocation. O Peur, Peur auguste et maternelle, Peur sainte et salutaire, pénètre en moi, emplis-moi dans le danger, afin que j'évite ce qui pourrait me nuire, et de crainte que, me jetant sur un ennemi, j'aie à souffrir de mon imprudence.

XX

Il y a des voitures que des chevaux traînent par les rues. Elles sont terribles. Il y a des voitures qui vont

toutes seules en soufflant très fort. Celles-là aussi sont pleines d'inimitié. Les hommes en haillons sont haïssables, et ceux aussi qui portent des paniers sur leur tête ou qui roulent des tonneaux. Je n'aime pas les enfants qui, se cherchant, se fuyant, courent et poussent de grands cris dans les rues. Le monde est plein de choses hostiles et redoutables.

LA CRAVATE

A madame Félix Decori

La Cravate

M. Bergeret enfonçait des clous dans les murs de son nouvel appartement. S'apercevant qu'il y prenait plaisir, il se mit à chercher les raisons pour lesquelles il lui était plaisant d'enfoncer des clous dans un mur. Il trouva les raisons et perdit le plaisir. Car le plaisir avait été d'enfoncer des clous sans chercher les raisons des choses. Et, tout en méditant sur les disgrâces de l'esprit philosophique, il accrocha dans le salon, à la place qui lui parut la plus honorable, le portrait de son père.

— Il est trop penché, dit Zoé.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. Il a l'air de tomber.

M. Bergeret raccourcit les cordons par lesquels le portrait était suspendu.

— Il n'est pas droit, dit mademoiselle Bergeret.

— Tu crois?

— C'est bien visible. Il penche à gauche.

M. Bergeret prit soin de le redresser.

— Et maintenant?

— Il penche un peu à droite.

M. Bergeret fit ce qu'il put pour que la base du cadre fût enfin parallèle à la ligne de l'horizon, puis il recula de trois pas pour juger de son travail.

— Il me semble, dit-il, qu'il est bien.

— Il est bien, à présent, dit Zoé. Quand un tableau n'est pas droit, j'en éprouve une impression désagréable.

— Cela ne t'est pas particulier, Zoé. Beaucoup de personnes en ressentent une sorte de malaise. Les irrégularités choquent dans des figures simples, parce qu'alors on saisit vivement la différence de ce qui est et de ce qui devrait être. Il y a des gens qui souffrent en voyant un papier de tenture mal raccordé. On est homme, c'est-à-dire dans une condition atroce et terrible, et l'on s'inquiète d'un cadre de travers.

— Il n'y a rien là qui doive t'étonner, Lucien. Les petites choses occupent une grande place dans la vie. Toi-même, tu t'intéresses à tout moment à des bagatelles.

— Depuis de si longues années que je vois ce portrait, dit M. Bergeret, je n'avais pas remarqué ce qui me frappe en ce moment. Je m'aperçois à l'instant que ce portrait de notre père est le portrait d'un homme jeune.

— Mais, Lucien, quand le peintre Gosselin fit ce portrait, à son retour de Rome, notre père n'avait pas plus de trente ans.

— C'est vrai, ma sœur. Mais, quand j'étais petit, ce portrait me donnait l'idée d'un homme avancé en âge, et cette impression m'était restée. Elle vient de tomber tout à coup. La peinture de Gosselin s'est assombrie; les chairs ont pris sous le vernis ancien un ton d'ambre; des ombres olivâtres en noient les contours. Le visage de notre père semble se perdre peu à peu dans un lointain profond. Mais ce front lisse, ces grands yeux ardents, ces joues d'une maigreur tranquille et pure, cette chevelure noire, abondante et lustrée, sont, je le vois pour la première fois, d'un homme plein de jeunesse.

— Certainement, dit Zoé.

— La coiffure et le costume sont du vieux temps où il était jeune. Il a les cheveux en coup de vent. Le collet de son habit vert-bouteille monte haut; il a un gilet de nankin et sa large cravate de soie noire fait trois fois le tour de son cou.

— Il y a une dizaine d'années, dit Zoé, on voyait encore des vieillards qui portaient des cravates semblables.

— C'est possible, dit M. Bergeret. Mais il est certain que monsieur Malorey n'en porta jamais d'autres.

— Tu veux parler, Lucien, du doyen de la Faculté des lettres à Saint-Omer... Il y a trente ans qu'il est mort, et même davantage.

— Il avait plus de soixante ans, Zoé, quand j'en avais moins de douze. Et je commis alors sur sa cravate un attentat d'une audace inouïe.

— Je crois, dit Zoé, me rappeler cette espièglerie qui n'avait guère de sel.

— Non, Zoé, non, tu ne te rappelles pas mon attentat. Si tu en avais gardé le souvenir, tu en parlerais autrement. Tu sais que monsieur Malorey avait un grand respect de sa personne, et qu'il gardait en toute circonstance beaucoup de dignité. Tu sais qu'il observait exactement toutes les bienséances. Il avait de vieilles façons de dire qui étaient excellentes. Un jour qu'il avait invité nos parents à dîner, il présenta lui-même, pour la deuxième fois, un plat d'artichauts à notre mère, et lui dit : « Encore un petit cu, madame. » C'était en user et parler conformément aux meilleures traditions de la civilité et du langage. Car nos anciens ne disaient point : Un fond d'artichaut. Mais le terme était suranné et notre mère eut grand'peine à ne pas éclater de rire. Nous apprîmes, Zoé, je ne sais comment, l'histoire du plat d'artichauts.

— Nous l'apprîmes, dit Zoé, qui ourlait des rideaux

blancs, nous l'apprîmes parce que notre père la conta un jour devant nous sans s'apercevoir de notre présence.

— Et depuis lors, Zoé, tu ne pouvais plus voir monsieur Malorey sans avoir envie de rire.

— Toi aussi tu riais.

— Non, Zoé, je n'ai pas ri de cela. Ce qui fait rire les autres hommes ne me fait pas rire, et ce qui me fait rire ne fait pas rire les autres hommes. Je l'ai bien des fois remarqué. Je me donne la comédie dans des endroits où personne ne va l'entendre. Je ris et je m'attriste à rebours, et cela m'a souvent donné l'air d'un imbécile.

M. Bergeret monta à l'échelle pour accrocher une vue du Vésuve, la nuit, pendant une éruption, tableau à l'aquarelle qui lui venait d'un aïeul paternel.

— Mais je ne t'ai pas conté, ma sœur, mes torts à l'égard de monsieur Malorey.

Mademoiselle Zoé lui dit :

— Lucien, pendant que tu as l'échelle, pose les tringles aux fenêtres, je te prie.

— Volontiers, répondit M. Bergeret. Nous habitions alors une maisonnette dans un faubourg de Saint-Omer.

— Les pitons sont dans la boîte aux clous.

— Je les vois... Une maisonnette avec un jardin.

— Un très joli jardin, dit Zoé. Il était plein de lilas. Il y avait sur la pelouse un petit jardinier en terre cuite, au fond un labyrinthe et une grotte en rocaille, et sur le mur deux grands pots bleus.

— Oui, Zoé, deux grands pots bleus. Un matin, un matin d'été, monsieur Malorey vint dans notre maison pour consulter des livres qui manquaient à sa bibliothèque et qu'il n'eût point trouvés dans celle de la ville, qui avait péri dans un incendie. Mon père avait

mis son cabinet de travail à la disposition de son doyen, et monsieur Malorey avait accepté cette offre. Il était convenu qu'après avoir conféré ses textes, il déjeunerait chez nous.

— Vois donc, Lucien, si les rideaux ne sont pas trop longs.

— Volontiers. La chaleur de cette matinée était étouffante. Les oiseaux se taisaient dans les feuilles immobiles. Assis sous un arbre du jardin, j'apercevais dans l'ombre du cabinet de travail le dos de monsieur Malorey et ses longs cheveux blancs répandus sur le collet de sa redingote. Il ne bougeait pas, sa main seule faisait de petits mouvements sur une feuille de papier. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire. Il écrivait. Mais ce qui me parut plus étrange...

— Eh bien, sont-ils assez longs?

— Il s'en faut de quatre doigts, ma bonne Zoé.

— Comment, de quatre doigts? Fais-moi voir, Lucien.

— Regarde... Ce qui me parut plus étrange, ce fut de voir la cravate de monsieur Malorey posée sur la barre d'appui de la fenêtre. Le doyen, vaincu du soleil, avait dégagé son cou de la pièce de soie noire qui en faisait trois fois le tour. Et la longue cravate pendait d'un côté et de l'autre de la fenêtre ouverte. Je fus saisi d'une envie irrésistible de la prendre. Je me glissai doucement contre le mur de la maison, j'allongeai le doigt jusqu'à la cravate, je la tirai; rien ne bougea dans le cabinet; je la tirai encore; elle me resta dans la main et j'allai la cacher dans un des grands pots bleus du jardin.

— Ce n'était pas une plaisanterie bien spirituelle, mon Lucien.

— Non... Je la cachai dans un des grands pots bleus et j'eus soin même de la recouvrir de feuilles et de

mousse. Monsieur Malorey travailla longtemps encore dans le cabinet. Je voyais son dos immobile et ses longs cheveux blancs répandus sur le collet de sa redingote. Puis la bonne m'appela pour le déjeuner. En entrant dans la salle à manger, le spectacle le plus inattendu frappa mes regards. Je vis, aux côtés de mon père et de ma mère, monsieur Malorey, grave, tranquille et n'ayant point sa cravate. Il gardait sa noblesse coutumière. Il était presque auguste. Mais il n'avait pas sa cravate. Et c'est cela qui me remplissait de surprise. Je savais qu'il ne pouvait pas l'avoir, puisqu'elle était dans le pot bleu. Et j'étais prodigieusement étonné qu'il ne l'eût point. « Je ne puis concevoir, madame, » disait-il doucement à ma mère... Elle l'interrompit : « Mon mari vous en prêtera une, cher monsieur. »

» Et je songeais : « Je la lui ai cachée pour rire, et c'est pour de bon qu'il ne l'a pas trouvée. » Et j'étais étonné.

LES GRANDES MANŒUVRES A MONTIL

A Octave Mirbeau

Les Grandes manœuvres à Montil

L'ACTION était engagée, tout allait bien. Le général Decuir, de l'armée du Sud, dont la brigade occupait une forte position sous les bois de Saint-Colomban, fit opérer, à dix heures du matin, une brillante reconnaissance qui ne signala la présence d'aucun ennemi. Après quoi les cavaliers mangèrent la soupe, et le général, laissant son escorte à Saint-Luchaire, monta avec le capitaine Varnot dans l'automobile qui était venue le prendre, et se rendit au château de Montil où madame la baronne de Bonmont l'avait prié à déjeuner. Le village de Montil était pavoisé. Le général passa sous un arc de triomphe élevé en son honneur, à l'entrée du parc, avec des drapeaux, des trophées d'armes et des branches de chêne unies à des rameaux de laurier.

Madame la baronne de Bonmont reçut le général sur le perron du château et le conduisit dans la salle d'armes immense et tout étincelante de fer.

— Vous habitez une superbe résidence, madame, dit le général, et dans un beau pays. J'y ai beaucoup chassé, particulièrement chez les Brécé, où j'ai eu le plaisir de rencontrer votre fils, si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas, dit Ernest de Bonmont qui avait amené le général de Saint-Luchaire. Et ce qu'on se rase chez les Brécé! c'est rien de le dire.

C'était un déjeuner tout intime. Avec le général, le capitaine, la baronne et son fils, il n'y avait que madame Worms-Clavelin et Joseph Lacrisse.

— Comme à la guerre! dit madame de Bonmont en faisant asseoir le général à sa droite, devant la table fleurie que surmontait un Napoléon à cheval, en biscuit de Sèvres.

Le général parcourut du regard la longue galerie tendue des plus belles tapisseries qu'on connaisse de Van Orley.

— C'est grand, ici?

— Le général aurait pu amener sa brigade, dit le capitaine.

— J'aurais été heureuse de la recevoir, répondit la baronne en souriant.

La conversation fut simple, tranquille et cordiale. On eut le bon goût de ne pas parler politique. Le général était monarchiste. Il ne le disait pas; mais on le savait. Il était d'une correction parfaite. Ses deux fils s'étaient fait arrêter en criant : « Panama! » sur les boulevards lors de l'avènement du Président Loubet; quant à lui, son attitude avait toujours été réservée. On parla chevaux et canons.

— Le nouveau 75 est un bijou, dit le général.

— Et l'on ne saurait trop admirer, ajouta le capitaine Varnot, l'aisance avec laquelle se règle le tir. C'est vraiment merveilleux.

— Et dans la manœuvre, dit madame Worms-Clavelin, les couvercles des caissons, par une disposition ingénieuse et nouvelle, servent d'abri aux servants.

On admira les connaissances militaires de la préfète.

Madame Worms-Clavelin fit aussi apprécier son caractère en parlant de Notre-Dame des Belles-Feuilles.

— Vous savez, général, que nous avons dans le département, à Brécé même, une statue miraculeuse de la Sainte-Vierge.

— J'en ai entendu parler, répondit le général.

— L'abbé Guitrel, poursuivit madame Worms-Clavelin, avant d'être nommé évêque, s'intéressait beaucoup aux apparitions de Notre-Dame des Belles-Feuilles. Il a même écrit un petit livre pour prouver que Notre-Dame des Belles-Feuilles est la protectrice spéciale de l'armée française.

— Je le lirai, dit le général. Où le trouve-t-on?

Madame Worms-Clavelin promit de le lui envoyer.

Enfin, il ne fut tenu à table aucun propos malsonnant ou prêtant à la malveillance. Après le déjeuner, on fit un tour de parc. Le capitaine Varnot prit congé.

— Que mon escorte m'attende à Saint-Luchaire, capitaine, dit le général.

Et, se tournant vers Lacrisse :

— Les grandes manœuvres sont une image de la guerre, mais c'est une image infidèle sous ce rapport que tout y est prévu, tandis que la part de l'imprévu est considérable à la guerre.

— Voulez-vous voir la faisanderie, général? demanda madame de Bonmont.

— Volontiers, madame.

Elle se retourna :

— Tu ne viens pas, Ernest?

Ernest avait été arrêté au passage par le bonhomme Raulin, maire de Montil :

— Excusez-moi, monsieur le baron. Mais si vous pouviez dire deux mots au général Decuir, parce que, des fois, si on pouvait faire passer l'artillerie par la côte Saint-Jean, sur mon champ de luzerne.

— Elle n'est donc pas belle, Raulin, votre luzerne, que vous voulez qu'on vous l'abîme?

— Si, si! qu'elle est belle, monsieur le baron; j'en tirerai une belle coupe le mois prochain. Mais l'indemnité c'est bon à prendre. La dernière fois, c'est Houssiaux qui a eu l'indemnité. N'est-il pas juste que je l'aie à c't'heure! Je suis le maire, j'ai toutes les charges de la commune, c'est donc juste que quand y a une bonification à revenir...

Le général fut mené à la faisanderie.

— Il faut, dit-il, que je rejoigne ma brigade.

— Oh! dit le petit baron, avec ma trente chevaux on est tout porté.

On visita le chenil, les écuries, les jardins.

— Ces roses sont superbes, dit le général qui adorait les fleurs.

Le bruit du canon mourait à leurs oreilles dans l'air parfumé.

— C'est un bruit de fête, dit Lacrisse, qui met la joie au cœur.

— Comme le son des cloches, dit madame Worms-Clavelin.

— Vous êtes une vraie Française, madame, dit le général. Toutes vos paroles sonnent le patriotisme le plus pur.

Il était quatre heures. Le général ne pouvait pas rester une minute de plus. Heureusement qu'avec la « trente chevaux » on était tout porté.

Il y monta avec le petit baron, Lacrisse et le mécanicien, et repassa sous son arc de triomphe.

En quarante minutes, il fut à Saint-Luchaire. Mais il n'y trouva pas son escorte. Tous quatre ils cherchèrent en vain le capitaine Varnot. Le village était désert. Plus

un soldat. Un boucher, qui passait dans sa voiture et à qui ils demandèrent où était la brigade Decuir, leur répondit :

— Voyez voir sur la chaussée de Cagny. Tout à l'heure on entendait le canon dans la direction de Cagny. Ça pétait ferme, pour sûr.

— Cagny, où ça se trouve-t-il? demanda le général.

— Ne vous inquiétez pas, je sais, dit le petit baron. Je vais vous conduire.

Et, comme la course devait être un peu longue, il passa au général un cache-poussière, une casquette et des lunettes.

Ils s'engagèrent sur la route départementale, passèrent Saint-André, Villeneuve, Letaf, Saint-Porçain, Truphême, Mirange, et virent l'étang de Cagny cuivré par le soleil couchant. Ils rencontrèrent sur la chaussée des dragons de l'armée du Nord, qui ne savaient pas où se trouvait la brigade Decuir, mais qui affirmèrent que des troupes de l'armée du Sud étaient engagées à Saint-Paulain.

Saint-Paulain était à quarante-cinq kilomètres dans la direction de Montil.

L'automobile vira, reprit la route départementale, repassa Mirange, Truphême, Saint-Porçain, Letaf, Villeneuve et Saint-André.

— Donnez plus de vitesse, commanda le petit baron.

Et la voiture traversa les rues de Verry-les-Fougerais, de Suttières et de Rary-la-Vicomté, soulevant un nuage de poussière dorée comme une gloire et écrasant les poules et les cochons, et elle rencontra, à deux kilomètres de Saint-Paulain, les avant-postes de l'armée du Sud qui tenaient La Saulaie, Mesville et Le Sourdais. Là ils apprirent que toute l'armée du Nord était de l'autre côté de l'Ilette.

Ils se dirigèrent sur Torcy-la-Mirande pour atteindre la rivière à la hauteur du Vieux-Bac.

Après une heure de marche, comme ils voyaient dans la clarté du soir de blanches vapeurs trembler au creux des prairies :

— Bigre, dit le jeune baron, nous ne pouvons pas passer : le pont de l'Ilette est détruit.

— Comment! s'écria le général, le pont de l'Ilette est détruit? Qu'est-ce que vous dites là? Le pont détruit!

— Dame! mon général, dans le thème des manœuvres, il est détruit fictivement.

Le général Decuir n'aimait pas les mauvaises plaisanteries.

— Vous avez de l'esprit, jeune homme, dit-il amèrement.

A Vieux-Bac ils passèrent le pont de fer avec un bruit de tonnerre et suivirent l'ancienne route romaine qui relie Torcy-la-Mirande au chef-lieu du département. Dans le ciel, Vénus, près du croissant de la lune, allumait sa flamme argentée. Ils firent trente kilomètres environ sans rencontrer de troupes. Il y eut à Saint-Évariste une côte terrible à monter. La machine, comme un animal fatigué, gémit, mais ne s'arrêta pas. A la descente, elle passa sur des pierres et fut près de verser dans un fossé. La route ensuite est excellente jusqu'à Mallemanche, où ils arrivèrent de nuit, pendant une alerte.

Le ciel brillait d'étoiles. Les clairons sonnaient. Sur la route bleue, des falots agitaient leurs chevelures de lumière fauve. Des fantassins dévalaient des maisons. Les habitants étaient aux fenêtres.

— Ces opérations, dit Lacrisse, quoique fictives, sont réellement impressionnantes.

Le général apprit que sa brigade occupait Villeneuve, sur le flanc gauche de l'armée victorieuse. L'ennemi était en pleine retraite.

Villeneuve est au confluent de l'Ilette et de la Claine, à vingt kilomètres de Mallemanche.

— A Villeneuve! dit le général. Enfin nous savons à quoi nous en tenir. Ce n'est pas malheureux!

La route de Villeneuve était encombrée de canons, de caissons et d'artilleurs endormis dans leurs grands manteaux, à travers lesquels la voiture eut grand'peine à se faire un chemin. Une cantinière, assise dans sa voiture éclairée de lanternes chinoises, héla les chauffeurs pour leur offrir le café et les liqueurs.

— Ce n'est pas de refus, dit le général. Nous avons avalé pas mal de poussière, en manœuvre.

Ils burent un petit verre et poussèrent jusqu'à Villeneuve, qui était occupé par de l'infanterie.

— Et ma brigade! s'écria le général inquiet.

Ils interrogèrent anxieusement les officiers qu'ils rencontrèrent. Mais on n'avait pas de nouvelles de la brigade Decuir.

— Comment! pas de nouvelles? Elle n'est pas à Villeneuve? C'est incroyable!

Une voix de femme sonna en l'air comme une clochette :

— Messieurs...

Ils levèrent la tête et virent la tête étoilée de papillotes de la buraliste des postes.

— Messieurs, il y a deux Villeneuve. Ici, c'est Villeveuve-sur-Claine. Vous vouliez peut-être aller à Villeneuve-la-Bataille?

— Peut-être, dit le jeune baron.

— C'est que c'est loin, dit la buraliste. Il faudrait aller d'abord à Montil... Vous connaissez Montil?

— Oui, répondit le petit baron, nous connaissons Montil.

— Vous allez ensuite à Saint-Michel-du-Mont; vous prenez la route nationale, et...

De la maison voisine, à panonceaux dorés, une tête sortit, encornée d'un foulard :

— Messieurs...

Et le notaire de Villeneuve-sur-Claine donna son avis :

— Pour aller à Villeneuve-la-Bataille, vous aurez plus tôt fait de traverser la forêt de Tongues... Vous allez à la Croix-du-Perron, vous tournez à droite...

— Suffit. Je connais la forêt de Tongues, dit le petit baron, j'y ai chassé avec les Brécé... Merci, monsieur... Merci, mademoiselle.

— Il n'y a pas de quoi, dit la buraliste.

— A votre service, messieurs, dit le notaire.

— Si nous allions à l'auberge, faire un cocktail? dit le petit baron.

— Je mangerais bien un morceau, dit Lacrisse. Je suis fourbu.

— Un peu de courage, messieurs, dit le général. Nous nous referons à Villeneuve-la-Bataille.

Et ils partirent. Ils traversèrent Vély, La Roche, Les Saules, Meulette, La Taillerie, et ils entrèrent dans la forêt de Tremble. Une lumière éclatante courait devant eux dans l'ombre de la nuit et des bois. Ils atteignirent la Croix-du-Perron, puis le carrefour du Roi-Henri. Ils roulaient éperdument dans le silence et la solitude.

Ils virent passer des cerfs, ils virent des lueurs aux cabanes des charbonniers. Soudain, dans une allée creuse, un bruit sinistre d'explosion les fit tressaillir. La machine dérape et va buter contre un arbre.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le général culbuté.

Lacrisse gémit, étendu sur un lit de fougères.

Mais Ernest, une lanterne à la main, dit d'une voix sinistre :

— Le pneu est crevé... Et le plus mauvais de la chose, c'est que le train de devant est faussé.

ÉMILE

Émile

MADEMOISELLE BERGERET se taisait. Elle sourit, ce qui ne lui était pas habituel.

— Pourquoi ris-tu, Zoé? demanda M. Bergeret.

— Je pense à Émile Vincent.

— Quoi! Zoé, tu penses à cet excellent homme qui vient de mourir, que nous aimions, que nous pleurons, et tu ris!

— Je ris parce que je le revois comme il était autrefois, et que les vieux souvenirs sont les plus forts. Tu devrais pourtant savoir, Lucien, que tous les sourires ne sont pas joyeux, pas plus que toutes les larmes ne sont douloureuses. Il faut que ce soit une vieille fille qui t'explique cela.

— Je n'ignore pas, Zoé, que le rire est l'effet d'un trouble nerveux. Madame de Custine, en faisant ses adieux à son mari condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, fut prise d'un fou rire, dans la prison, à la vue d'un détenu qui passa près d'elle en robe de chambre et en bonnet de nuit, le visage fardé, un bougeoir à la main.

— Cela n'est pas comparable, dit Zoé.

— Non, répondit M. Bergeret. Mais je me rappelle ce qui m'advint à moi-même quand j'appris la mort de cette pauvre Demay qui chantait, dans les cafés-concerts,

des chansons joyeuses. C'était à la préfecture, un soir de réception. Worms-Clavelin nous dit : « Demay est morte. »

» Je reçus, pour ma part, cette nouvelle avec une tristesse décente. Et, songeant que l'on n'entendrait plus jamais la grosse fille chanter : *Je cass' des noisett's en m'asseyant d'ssus*, j'exprimai au dedans de moi toute la mélancolie contenue dans une telle idée, je l'égouttai dans mon âme et je gardai le silence. Le secrétaire général, monsieur Lacarelle, s'écria de sa voix profonde, dans ses moustaches nationales : « Demay est morte! Quelle perte pour la gaieté française! — C'était ce soir dans le journal, dit le juge Pilloux. — Effectivement, ajouta le général Cartier de Chalmot avec douceur, et l'on assure que cette personne est morte munie des sacrements de l'Église. »

» A ce simple propos du général, une imagination soudaine, bizarre, incongrue me vint à l'esprit. Je me représentai la fin du monde telle qu'elle est décrite dans le *Dies iræ*, au témoignage de David et de la Sibylle. Je vis le siècle réduit en cendres, je me figurai les morts sortant de leurs tombeaux et se pressant en foule devant le trône du Juge, à l'appel de l'ange, et la grosse Demay toute nue à la droite du Seigneur. A cette idée, j'éclatai de rire sous les regards surpris des fonctionnaires civils et militaires. Le pis est qu'incapable d'échapper à cette vision, je dis tout en riant : « Vous verrez que, par sa seule présence, elle ôtera tout sérieux au jugement dernier. » Jamais parole, Zoé, ne fut moins comprise. Jamais parole ne fut moins approuvée.

— Tu es absurde, Lucien. Je n'ai pas d'imaginations bizarres, moi. J'ai souri parce que je me suis représenté notre pauvre ami Vincent tel qu'il était dans la vie. Voilà

tout. C'est bien naturel. Je le regrette de tout mon cœur. Nous n'avions pas de meilleur ami.

— Comme toi, je l'aimais beaucoup, Zoé, et comme toi je suis tenté de sourire en pensant à lui. C'était un sujet de curiosité qu'il logeât dans un si petit corps tant d'ardeur militaire et qu'avec une figure ronde et poupine il eût une âme héroïque. Sa vie s'écoula tranquille dans le faubourg d'une ville de province. Il fabriquait des brosses aux Tintelleries. Mais ce soin n'emplissait pas son cœur.

— Il était encore plus petit que l'oncle Jean, dit mademoiselle Bergeret.

— Et il était martial, et il était civique et colonial, dit M. Bergeret.

— C'était un bon et honnête homme, dit mademoiselle Bergeret.

— Il avait fait la guerre en 1870, Zoé. Il avait vingt ans alors. Je n'en avais que douze. Il me semblait avancé en âge, grand par les ans. Un jour de l'Année terrible, il entra avec un bruit de ferrailles dans notre paisible maison provinciale. Il venait nous faire ses adieux. Il portait un effroyable costume de franc-tireur. De sa ceinture écarlate sortaient les crosses de deux pistolets d'arçon. Et, comme il faut qu'on puisse encore sourire dans les heures les plus tragiques, la fantaisie inconsciente d'un obscur armurier l'avait accroché à un démesuré sabre de cavalerie. Ne me reproche pas, Zoé, ce tour de langage; il est dans une lettre de Cicéron. « Qui donc, dit l'orateur, a accroché mon gendre à cette épée? »

» Ce qui m'étonna le plus dans l'équipement de notre ami Émile Vincent, ce fut ce démesuré sabre. J'en conçus, en mon âme enfantine, une espérance de victoire. Je crois, Zoé, que tu fis plus d'attention aux bottes, car tu levas la

tête de dessus ton ouvrage et tu t'écrias : « Tiens! le Chat botté! »

— J'ai dit : « le Chat botté! » Pauvre Émile!

— Tu as dit : « Tiens! le Chat botté! » N'en aie pas de regrets, Zoé. Madame d'Abrantès raconte dans ses Mémoires qu'une petite fille appela aussi « Chat botté » le jeune et maigre Bonaparte, un jour qu'elle le vit ridiculement accoutré en général de la République. Bonaparte lui en garda rancune. Notre ami, plus magnanime, ne s'offensa pas de ton propos. Émile Vincent fut mis avec sa compagnie à la disposition d'un général qui n'aimait pas les francs-tireurs et qui dit à ceux-là : « Ce n'est pas le tout que d'être habillés en mardi gras. Il faut se battre. »

» L'ami Vincent écouta sans trouble cette forte harangue. Il fut admirable durant toute la campagne. On le vit un jour s'approcher des avant-postes ennemis avec la tranquillité d'un héros et d'un myope. Il n'y voyait pas à trois pas devant lui. Rien ne pouvait le faire reculer. Durant les trente années qu'il lui restait à vivre, il se rappela ses mois de campagne en fabriquant des brosses de chiendent. Il lisait les journaux militaires, présidait les réunions de ses anciens compagnons d'armes, assistait aux inaugurations des monuments élevés aux combattants de 1870; il défilait à la tête des ouvriers de sa fabrique devant les statues de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc et des soldats de la Loire, à mesure qu'elles sortaient du sol français. Il faisait des discours patriotiques. Et nous touchons ici, Zoé, à une scène de comédie humaine dont on goûtera peut-être un jour la bouffonnerie lugubre. Émile Vincent s'avisa de dire, au cours de l'Affaire, qu'Esterhazy était un escroc et un traître. Il le disait parce qu'il le savait et qu'il était bien trop candide pour jamais cacher la

vérité. A compter de ce jour il passa pour un ennemi de la patrie et de l'armée. Il fut traité de traître et d'étranger. Le chagrin qu'il en eut hâta les progrès de la maladie de cœur dont il était atteint. Il mourut triste et surpris. La dernière fois que je le vis, il me parla de tactique et de stratégie. C'était le sujet préféré de ses conversations. Bien qu'il eût fait campagne, en 70, dans un grand désordre et une excessive confusion, il était persuadé que l'art de la guerre est le plus beau des arts. Et je crains de l'avoir fâché en lui disant qu'il n'y a pas à proprement parler un art de la guerre, et qu'à la vérité on emploie, quand on fait campagne, tous les arts de la paix, la boulangerie, la maréchalerie, la police, la chimie, etc.

— Pourquoi, Lucien, demanda mademoiselle Bergeret, as-tu dit des choses pareilles ?

— Par conviction, répondit M. Bergeret. Ce qu'on appelle stratégie est au fond l'art pratiqué par l'agence Cook. Il consiste essentiellement à passer les rivières sur des ponts et à franchir les montagnes par les cols. Quant à la tactique, les règles en sont puériles. Les grands capitaines n'en tiennent pas compte. Sans l'avouer, ils laissent beaucoup faire au hasard. Leur art est de créer des préjugés qui leur sont favorables. Il leur devient facile de vaincre quand on les croit invincibles. C'est sur la carte seulement qu'une bataille prend cet aspect d'ordre et de régularité qui révèle une volonté supérieure.

— Ce pauvre Émile Vincent! soupira mademoiselle Bergeret. Il est vrai qu'il aimait beaucoup les militaires. Et je suis sûre, comme toi, qu'il a cruellement souffert quand il s'est vu traité en ennemi par le monde de l'armée. La générale Cartier de Chalmot a été bien dure

pour lui. Elle savait mieux que personne qu'il donnait beaucoup aux œuvres militaristes. Pourtant elle rompit toutes relations avec lui quand elle sut qu'il avait dit qu'Esterhazy était un escroc et un traître. Et elle rompit sans ménagements. Comme il s'était présenté chez elle, elle s'approcha de l'antichambre où il attendait, et elle cria de façon à être entendue de lui : « Dites que je n'y suis pas. » Pourtant, ce n'est pas une méchante femme.

— Non, certes, répliqua M. Bergeret. Elle a agi avec cette sainte simplicité dont on vit en d'autres temps des exemples plus admirables encore. Nous n'avons plus que des vertus médiocres. Et ce pauvre Émile n'est mort que de chagrin.

ADRIENNE BUQUET

Au docteur Georges Dumas

Adrienne Buquet

Comme nous finissions de dîner au cabaret :

— J'en conviens, me dit Laboullée, tous ces faits qui se rapportent à un état encore mal défini de l'organisme, double vue, suggestion à distance, pressentiments véridiques, ne sont pas constatés, la plupart du temps, d'une manière assez rigoureuse pour satisfaire à toutes les exigences de la critique scientifique. Ils reposent presque tous sur des témoignages qui, même sincères, laissent subsister de l'incertitude sur la nature du phénomène. Ces faits sont encore mal définis : je te l'accorde. Mais leur possibilité ne fait plus de doute pour moi depuis que j'en ai moi-même constaté UN. Par le plus heureux hasard, il m'a été donné de réunir tous les éléments d'observation. Tu peux me croire quand je te dis que j'ai procédé avec méthode et pris soin d'écarter toute cause d'erreur.

En articulant cette phrase, le jeune docteur Laboullée frappait à deux mains sa poitrine creuse, rembourrée de brochures, et avançait vers moi, par-dessus la table, son crâne agressif et chauve.

— Oui, mon cher, ajouta-t-il, par une chance unique un de ces phénomènes, classés par Myers et Podmore sous la désignation de *fantômes des vivants*, s'est déroulé dans toutes ses phases sous les yeux d'un homme de science. J'ai tout constaté, tout noté.

— J'écoute.

— Les faits, reprit Laboullée, remontent à l'été de 91. Mon ami Paul Buquet, dont je t'ai souvent parlé, habitait alors avec sa femme un petit appartement dans la rue de Grenelle, vis-à-vis de la fontaine. Tu n'as pas connu Buquet?

— Je l'ai vu deux ou trois fois. Un gros garçon, avec de la barbe jusque dans les yeux. Sa femme était brune, pâle, les traits grands et de longs yeux gris.

— C'est cela : tempérament bilieux et nerveux, assez bien équilibré. Mais une femme qui vit à Paris, les nerfs prennent le dessus et... va te faire fiche!... Tu l'as vue, Adrienne?

— Je l'ai rencontrée un soir rue de la Paix, arrêtée avec son mari devant la boutique d'un bijoutier, le regard allumé sur des saphirs. Une belle personne, et fichtrement élégante, pour la femme d'un pauvre diable enfoncé dans les sous-sols de la chimie industrielle. Il n'avait guère réussi, Buquet?

— Buquet travaillait depuis cinq ans dans la maison Jacob, qui vend, boulevard Magenta, des produits et des appareils pour la photographie. Il s'attendait d'un jour à l'autre à être associé. Sans gagner des mille et des mille, sa position n'était pas mauvaise. Il avait de l'avenir. Un patient, un simple, un laborieux. Il était fait pour réussir à la longue. En attendant, sa femme n'était pas un embarras pour lui. En vraie Parisienne, elle savait s'ingénier et elle trouvait à chaque instant des occasions extraordinaires de linge, de robes, de dentelles, de bijoux. Elle étonnait son mari par son art à s'habiller merveilleusement pour presque rien, et Paul était flatté de la voir toujours si bien mise avec des dessous élégants. Mais ce que je te dis là est sans intérêt.

— Cela m'intéresse beaucoup, mon cher Laboullée.

— En tout cas, ce bavardage nous éloigne du but. J'étais, tu le sais, le camarade de collège de Paul Buquet. Nous nous étions connus en seconde à Louis-le-Grand, et nous n'avions pas cessé de nous fréquenter quand, à vingt-six ans, sans position, il épousa Adrienne par amour, et, comme on dit, avec sa chemise. Ce mariage ne fit point cesser notre intimité. Adrienne me témoigna plutôt de la sympathie, et je dînais très souvent dans le jeune ménage. Je suis, comme tu sais, le médecin de l'acteur Laroche; je fréquente les artistes, qui me donnent de temps en temps des billets. Adrienne et son mari aimaient beaucoup le théâtre. Quand j'avais une loge pour le soir, j'allais manger la soupe chez eux et je les emmenais ensuite à la Comédie-Française. J'étais toujours sûr de trouver au moment du dîner Buquet qui rentrait régulièrement à six heures et demie de sa fabrique, sa femme et l'ami Géraud.

— Géraud, demandai-je, Marcel Géraud, qui avait un emploi dans une banque et qui portait de si belles cravates?

— Lui-même. C'était un familier de la maison. Comme il était vieux garçon et aimable convive, il y dînait tous les jours. Il apportait des homards, des pâtés et toutes sortes de friandises. Il était gracieux, aimable, et parlait peu. Buquet ne pouvait se passer de lui, et nous l'emmenions au théâtre.

— Quel âge avait-il?

— Géraud? Je ne sais pas. Entre trente et quarante ans... Un jour donc que Laroche m'avait donné une loge, j'allai, comme de coutume, rue de Grenelle, chez les amis Buquet. J'étais un peu en retard et, quand j'arrivai, le dîner était servi. Paul criait la faim; mais Adrienne ne se décidait pas à se mettre à table en l'absence de Géraud. « Mes enfants, m'écriai-je, j'ai une seconde loge pour les

Français! on joue *Denise!* — Allons, dit Buquet, mangeons vite la soupe et tâchons de ne pas manquer le premier acte. » La bonne servit. Adrienne semblait soucieuse et l'on voyait que le cœur lui levait à chaque cuillerée de potage. Buquet avalait à grand bruit le vermicelle dont il rattrapait avec sa langue les fils pendus à sa moustache. « Les femmes sont extraordinaires, s'écria-t-il. Figure-toi, Laboullée, qu'Adrienne est inquiète de ce que Géraud n'est pas venu dîner ce soir. Elle se fait des idées. Dis-lui donc que c'est absurde. Géraud peut avoir eu des empêchements. Il a ses affaires. Il est garçon ; il n'a à rendre compte de son temps à personne. Ce qui m'étonne c'est, au contraire, qu'il nous consacre presque toutes ses soirées. C'est gentil à lui. Il n'est que juste de lui laisser un peu de liberté. Moi, j'ai un principe, c'est de ne pas m'inquiéter de ce que font mes amis. Mais les femmes ne sont pas de même. » Madame Buquet répondit d'une voix altérée : « Je ne suis pas tranquille; je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose à monsieur Géraud. » Cependant Buquet activait le repas. « Sophie! criait-il à la bonne, le bœuf, la salade! Sophie, le fromage! le café! » J'observai que madame Buquet n'avait rien mangé. « Allons, lui dit son mari, va t'habiller. Va, ne nous fais pas manquer le premier acte. Une pièce de Dumas n'est pas comme ces opérettes dont il suffit d'attraper un air ou deux. C'est une suite logique de déductions, dont il ne faut rien perdre. Va, ma chérie. Quant à moi, je n'ai qu'à passer ma redingote. » Elle se leva et s'en alla dans sa chambre d'un pas lent et comme involontaire.

» Nous prîmes le café, son mari et moi, en fumant des cigarettes. « Ce brave Géraud, me dit Paul, je suis tout de même contrarié qu'il ne soit pas venu ce soir. Ça l'aurait amusé de voir *Denise*. Mais conçois-tu

Adrienne qui se tourmente de son absence? J'ai beau lui faire entendre que cet excellent garçon peut avoir des affaires qu'il ne nous dit pas, que sais-je, des affaires de femmes. Elle ne comprend pas. Passe-moi une cigarette. » Au moment où je lui tendis mon étui, nous entendîmes sortir de la pièce voisine un long cri d'épouvante, suivi du bruit d'une chute lourde et molle. « Adrienne! » s'écria Buquet. Et il s'élança dans la chambre à coucher. Je l'y suivis. Nous y trouvâmes Adrienne couchée de son long sur le parquet, la face blanche, les yeux révulsés, immobile. Le sujet ne présentait aucun symptôme d'un état épileptique ou épileptiforme. Pas d'écume aux lèvres. Les membres étaient allongés, sans rigidité. Le pouls inégal et court. J'aidai son mari à la mettre dans un fauteuil. Presque aussitôt la circulation se rétablit, son teint, ordinairement d'un blanc mat, s'inonda de rose. « Là! dit-elle, en montrant son armoire à glace, là! je l'ai vu. Comme je boutonnais mon corsage, je l'ai vu dans la glace. Je me suis retournée, croyant qu'il était derrière moi. Mais, ne voyant personne, j'ai compris et je suis tombée. »

» Cependant je recherchais si sa chute n'avait pas produit quelque lésion et je n'en trouvais aucune. Buquet lui faisait avaler de l'eau de mélisse avec du sucre. « Voyons, ma chérie, lui disait-il, remets-toi! Qui diable as-tu vu? et qu'est-ce que tu dis? » Elle pâlit de nouveau. « Oh! je l'ai vu, lui, Marcel. — Elle a vu Géraud! c'est particulier! s'écria Buquet. — Oui, je l'ai vu, reprit-elle gravement, il m'a regardée, sans rien dire; comme cela. » Et elle faisait un visage hagard. Buquet m'interrogea de l'œil. « Ne vous inquiétez pas, lui répondis-je; ces troubles ne sont pas graves; peut-être viennent-ils d'une affection de l'estomac. C'est ce que nous étudierons à

loisir. Pour le moment, il n'y a pas à s'en occuper. J'ai connu à la Charité un sujet gastralgique qui voyait des chats sous tous les meubles. »

» En quelques minutes madame Buquet s'étant tout à fait remise, son mari tira sa montre et me dit : « Si vous croyez, Laboullée, que le théâtre ne lui fera pas mal, il est temps de partir. Je vais dire à Sophie d'aller chercher une voiture. » Adrienne mit brusquement son chapeau. « Paul! Paul! docteur! écoutez : passons d'abord chez monsieur Géraud. Je suis inquiète, je suis plus inquiète que je ne peux dire. — Tu es folle! s'écria Buquet. Qu'est-ce que tu veux qui soit arrivé à Géraud? Nous l'avons vu hier en parfaite santé. » Elle me jeta un regard suppliant, dont la brûlante lumière me traversa le cœur. « Laboullée, mon ami, passons chez monsieur Géraud, tout de suite, n'est-ce pas? » Je le lui promis. Elle me l'avait si bien demandé! Paul grognait; il voulait voir le premier acte. Je lui dis : « Allons toujours chez Géraud, cela ne fait pas un grand détour. » La voiture nous attendait. Je criai au cocher : « 5, rue du Louvre. Et marchez bon train. »

» Géraud habitait au 5 de la rue du Louvre, pas loin de sa banque, un petit appartement de trois pièces, rempli de cravates. C'était le grand luxe de ce brave garçon. A peine arrêtés devant sa maison, Buquet sauta hors du fiacre et, passant la tête dans la loge, demanda : « Comment va monsieur Géraud? » La concierge lui répondit : « Monsieur Géraud est rentré à cinq heures, il a pris ses lettres. Et il n'est pas ressorti. Si vous voulez le voir, c'est l'escalier au fond, au quatrième, à droite. » Mais déjà Buquet à la portière de la voiture criait : « Géraud, il est chez lui. Tu vois bien que tu n'avais pas le sens commun, ma chérie. Cocher, à la Comédie-Française. » Alors Adrienne se jeta à demi hors de la voiture. « Paul, je t'en conjure,

monte chez lui. Vois-le. Vois-le, il le faut. — Monter quatre étages! dit-il en haussant les épaules. Adrienne, tu vas nous faire manquer le théâtre. Enfin, quand une femme a une idée dans la tête... »

» Je restai seul dans la voiture avec madame Buquet, dont je voyais luire dans l'ombre les yeux tournés sur la porte de la maison. Paul reparut enfin : « Ma foi, dit-il, j'ai sonné trois fois. Il ne m'a pas répondu. Après tout, ma chère, il avait sans doute ses raisons de vouloir n'être pas dérangé. Il est peut-être avec une femme. Qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant à cela? » Le regard d'Adrienne prit une expression si tragique, que j'en ressentis moi-même un sentiment d'inquiétude. Et puis, en y songeant, il ne me semblait pas très naturel que Géraud, qui ne dînait jamais chez lui, y fût resté depuis cinq heures du soir jusqu'à sept et demie. « Attendez-moi là, dis-je à monsieur et madame Buquet; je vais parler à la concierge. » Cette femme, elle aussi, trouvait singulier que Géraud ne fût pas sorti pour aller dîner comme d'habitude. C'était elle qui faisait le ménage de son locataire du quatrième, aussi avait-elle la clé du logement. Elle prit cette clé au râtelier, et m'offrit de monter avec moi. Arrivés tous deux sur le palier, elle ouvrit la porte, et, de l'antichambre, elle appela trois ou quatre fois : « Monsieur Géraud! » Ne recevant pas de réponse, elle se risqua à entrer dans la pièce suivante qui servait de chambre à coucher. Elle appela encore : « Monsieur Géraud! Monsieur Géraud! » Rien ne répondit, il faisait noir. Nous n'avions pas d'allumettes. « Il doit y avoir une boîte de suédoises sur la table de nuit », me dit la femme qui commençait à trembler et ne pouvait faire un pas. Je me mis à tâter sur la table et sentis mes doigts se prendre dans quelque chose de gluant. « Je connais ça, pensai-je, c'est du sang. »

» Quand enfin nous eûmes allumé une bougie, nous vîmes Géraud étendu sur son lit, la tête fracassée. Son bras pendait jusque sur le tapis où son revolver était tombé. Une lettre tachée de sang était ouverte sur la table. Écrite de sa main, elle était adressée à monsieur et à madame Buquet et commençait ainsi : « Mes chers amis, vous avez été la joie et le charme de ma vie... » Il leur annonçait ensuite sa résolution de mourir, sans leur en révéler positivement les motifs. Mais il donnait à entendre que des embarras d'argent avaient déterminé son suicide. Je reconnus que la mort remontait à une heure environ; ainsi donc il s'était tué au moment même où madame Buquet l'avait vu dans la glace.

» N'est-ce pas là, comme je te le disais, mon cher, un cas parfaitement constaté de double vue ou, pour parler plus exactement, un exemple de ces étranges synchronismes psychiques que la science étudie aujourd'hui avec plus de zèle que de succès?

— C'est peut-être autre chose, répondis-je. Es-tu bien sûr qu'il n'y avait rien entre Marcel Géraud et madame Buquet?

— Mais... je ne me suis jamais aperçu de rien. Et puis, qu'est-ce que cela ferait?...

LA PIERRE GRAVÉE

La Pierre gravée

J'ÉTAIS venu chez lui à midi, comme il m'en avait prié. Pendant le déjeuner, dans cette salle à manger, aussi longue qu'une nef d'église, où il a rassemblé un trésor d'orfèvreries anciennes, je le trouvai, non point triste, mais songeur. Çà et là reparaissait dans ses propos la vive élégance de son esprit. Parfois un mot révélait ses goûts artistes, d'une si rare finesse, ou ses ardeurs sportives que n'a point calmées la terrible chute de cheval dont il eut la tête fendue. Mais ses idées s'arrêtaient court. Les unes après les autres, elles donnaient, eût-on dit, contre une barre.

De cette conversation assez fatigante à suivre, je retins seulement qu'il venait d'envoyer une paire de paons blancs à son château de Raray, et que, sans motif, il négligeait depuis trois semaines ses amis, délaissait même les plus intimes, monsieur et madame N***. Évidemment il ne m'avait pas fait venir pour entendre des confidences de cette sorte. En prenant le café, je lui demandai ce qu'il avait à me dire. Il me regarda un peu surpris :

— J'avais quelque chose à te dire?

— Dame! tu m'as écrit : « Viens déjeuner demain avec moi. Je voudrais te parler. »

Comme il se taisait, je tirai de ma poche la lettre et la lui montrai. L'adresse était écrite de sa jolie écriture vive, un

peu brisée. Il y avait sur l'enveloppe un cachet de cire violette.

Il effleura son front du doigt.

— Je me rappelle. Fais-moi le plaisir de passer chez Féral. Il te montrera une esquisse de Romney, une jeune femme : des cheveux d'or dont le reflet lui dore le front et les joues... Des prunelles d'un bleu sombre qui lui bleuissent tout l'orbite de l'œil... La fraîcheur chaude de la peau... C'est délicieux. Mais un bras en baudruche. Enfin vois et tâche de savoir si...

Il s'interrompit. Et, la main sur le bouton de la porte :

— Attends-moi. Je vais passer une jaquette. Nous allons sortir ensemble.

Resté seul dans la salle à manger, je m'approchai d'une fenêtre et je regardai le cachet de cire violette plus attentivement que je n'avais fait encore. C'était l'empreinte d'une intaille antique représentant un satyre qui soulevait les voiles d'une nymphe endormie au pied d'un cippe, sous un laurier, sujet cher aux peintres et aux graveurs sur pierre de la belle époque romaine. Cette réplique me parut excellente. La pureté du style, l'incomparable sentiment de la forme, l'harmonie de la composition faisaient de cette scène grande comme l'ongle une composition vaste et puissante.

J'étais sous le charme, quand mon ami se montra par la porte entre-bâillée.

— Allons! viens!

Il avait son chapeau sur la tête et semblait pressé de sortir.

Je lui fis compliment de son cachet.

— Je ne te connaissais pas cette admirable pierre.

Il me répondit qu'il l'avait depuis peu de temps, depuis six semaines environ. C'était une trouvaille. Il la tira

de son doigt, où il la portait montée en bague, et me la tendit.

On sait que les pierres gravées de ce beau style classique sont pour la plupart des cornalines. Je fus donc un peu surpris de voir une gemme mate, d'un violet sombre.

— Tiens! m'écriai-je, une améthyste.

— Oui, une pierre triste, n'est-ce pas, et qui porte malheur. Crois-tu que celle-ci soit antique?

Il fit apporter une loupe. Le verre grossissant me permit de mieux admirer le modelé des creux. C'était, à n'en point douter, un chef-d'œuvre de la glyptique grecque, aux premiers temps de l'Empire; je n'avais rien vu de plus beau au musée de Naples, où pourtant sont rassemblées tant de pierres. On distinguait à la loupe, sur le cippe, l'emblème si souvent figuré sur les monuments consacrés à des sujets du cycle de Bacchus. Je lui en fis la remarque.

Il haussa les épaules et sourit. La pierre était montée à jour. Je m'avisai d'en examiner l'avers et je fus très surpris d'y voir des signes tracés avec une maladresse choquante et qui dataient évidemment d'une époque très postérieure à celle de l'intaille. Ils offraient quelque ressemblance avec les gravures de ces abraxas bien connus des antiquaires, et, malgré mon inexpérience, je crus reconnaître des signes magiques. C'était aussi la croyance de mon ami.

— On prétend, dit-il, que c'est une formule cabalistique, des imprécations qui se retrouvent dans un poète grec...

— Lequel?

— Je ne les distingue pas bien.

— Théocrite?

— Théocrite, peut-être.

A la loupe, je lus distinctement un groupe de quatre lettres :

KHPH

— Cela ne fait pas un nom, dit mon ami.

Je lui fis observer qu'en grec cela faisait :

KÈRÈ

Et je lui rendis la pierre, qu'il contempla longuement dans une sorte de stupeur et qu'il remit ensuite à son doigt. Puis :

— Partons, me dit-il vivement, partons! Où vas-tu, toi?

— Du côté de la Madeleine. Et toi?

— Moi... où vais-je donc, moi?... Parbleu! je vais chez Gaulot voir un cheval qu'il ne veut pas acheter avant que je l'aie examiné. Tu sais que je suis maquignon, et même un peu vétérinaire. Je suis aussi brocanteur, tapissier, architecte, horticulteur et au besoin coulissier. Mais, mon ami, je roulerais tous les juifs, si ce n'était pas si fatigant.

Nous descendîmes le faubourg, et mon ami se mit à marcher d'une allure qui contrastait avec sa nonchalance habituelle. Bientôt son pas devint si rapide que j'avais peine à le suivre. Une femme, assez bien habillée, était devant nous. Il me la fit remarquer.

— Le dos est rond et la taille un peu lourde. Mais regarde la cheville. Je suis sûr que la jambe est charmante. Vois-tu? les chevaux, les femmes, tous les beaux animaux sont construits de même. Leurs membres, gros et arrondis dans les parties charnues, vont s'amincissant vers les jointures, où se montre la finesse des os. Regarde-la, cette femme, au-dessus de la taille, ce n'est rien du tout. Mais descends. Comme la forme est libre et puissante, tiens! on la voit se déplacer par belles masses bien équilibrées. Et le bas de jambe, comme il est fin. Je suis sûr que le jarret est svelte et nerveux, et que c'est vraiment une très jolie chose.



Et il ajouta, avec cette sagesse qu'il avait bien acquise et qu'il communiquait volontiers :

— Il ne faut pas tout demander à une femme, et l'on doit prendre l'exquis où il se trouve. C'est bigrement rare, l'exquis!

Tout aussitôt, par une mystérieuse association d'idées, il souleva la main gauche pour regarder son intaille. Je lui dis :

— Tu as remplacé par cette merveilleuse bacchanale tes armoiries, le petit arbre?

— Ah! oui, le hêtre, le fau de Du Fau. Mon arrière-grand-père était, en Poitou, sous Louis XVI, ce qu'on appelait homme noble, c'est-à-dire notable roturier. Il devint par la suite membre du club révolutionnaire de Poitiers et acquéreur de biens nationaux, ce qui m'assure aujourd'hui l'amitié des princes et le rang d'aristocrate dans notre société d'israélites et d'Américains. Pourquoi ai-je abandonné le fau de Du Fau? Pourquoi? Il valait presque le chêne de Duchesne de la Sicotière. Et je l'ai échangé contre la bacchanale, le laurier stérile et le cippe emblématique.

Au moment où il prononçait ces paroles avec une emphase railleuse, nous atteignîmes l'hôtel de son ami Gaulot, mais Du Fau ne s'arrêta pas devant les deux marteaux de cuivre en forme de Neptune, qui reluisent à la porte comme des robinets de baignoire.

— Tu étais si pressé d'aller chez Gaulot?

Il ne semblait point m'entendre et forçait le pas. Il poussa ainsi d'une haleine jusqu'à la rue Matignon, dans laquelle il s'engagea. Puis brusquement il s'arrêta devant une grande et triste maison à cinq étages. Il se taisait et regardait anxieusement la plate façade de plâtre, percée de nombreuses fenêtres.

— Vas-tu rester longtemps là ? lui demandai-je. Sais-tu que c'est dans cette maison que demeure madame Cère ?

J'étais sûr de l'irriter à ce nom d'une femme dont il avait toujours détesté la fausse beauté, la vénalité célèbre et la sottise éclatante, et qu'on soupçonnait, vieillie et défaite, de voler des dentelles dans les magasins. Mais il me répondit d'une voix faible, presque plaintive :

— Crois-tu?

— J'en suis sûr. Tiens! vois aux fenêtres du second ses affreux rideaux, à léopards rouges.

Il hocha la tête.

— Madame Cère, oui, je crois, je crois vraiment qu'elle demeure là. Je crois qu'elle est en ce moment derrière un de ces léopards rouges.

Il semblait vouloir lui faire une visite. Je lui en témoignai ma surprise.

— Elle te déplaisait autrefois, quand tout le monde la trouvait belle et décorative, quand elle inspirait des passions fatales et des amours tragiques. Tu disais : « Ce ne « serait que le grain de sa peau, cette femme m'inspirerait « un dégoût insurmontable. Mais il y a encore sa taille plate « et ses gros poignets. » Maintenant, dans la ruine de toute sa personne, découvres-tu un de ces petits coins exquis dont tu disais tout à l'heure qu'il fallait se contenter? Qu'est-ce que tu penses de la finesse de sa cheville et de la noblesse de son âme? Une grande haquenée, sans poitrine ni cuisses, qui jetait en entrant dans un salon un regard tout autour de la tête et par ce simple moyen attirait à elle la foule des imbéciles et des vaniteux, qui se ruinent pour des femmes qui ne peuvent pas se déshabiller.

Je m'arrêtai, un peu honteux d'avoir ainsi parlé d'une femme. Mais celle-là avait donné des preuves si abon-

dantes de son horrible méchanceté, que j'avais pu céder au sentiment défavorable qu'elle inspire. En vérité, je ne me serais pas exprimé de cette façon si je n'avais connu son mauvais cœur et sa perfidie. D'ailleurs j'eus la satisfaction de m'apercevoir que Du Fau n'avait pas entendu un seul mot de ce que j'avais dit.

Il se mit à parler comme en dedans de lui-même.

— Que j'aille chez elle ou que je n'y aille pas, cela est bien indifférent. Depuis six semaines, je ne peux plus entrer dans un salon sans l'y voir. Des maisons où je ne suis pas allé depuis plusieurs années, et où je retourne, je ne sais pas pourquoi! De drôles de maisons!

Je le laissai planté devant la porte ouverte, sans m'expliquer l'attrait qui l'y retenait. Que Du Fau, qui avait eu horreur de madame Cère quand elle était belle et avait repoussé les avances de cette dame dans les années d'éclat, la recherchât vieille et morphinée, c'était l'effet d'une dépravation qui me surprenait chez mon ami. J'aurais affirmé qu'une telle erreur des sens est impossible si l'on pouvait établir rien de certain dans le domaine obscur de la pathologie passionnelle.

⁂

Un mois plus tard, je quittai Paris sans avoir eu l'occasion de revoir Paul Du Fau. Après quelques jours passés en Bretagne, j'allai voir à Trouville ma cousine B***, qui y était installée avec ses enfants. La première semaine de mon séjour au chalet des Alcyons se passa à donner des leçons d'aquarelle à mes nièces, à faire des armes avec mes neveux et à entendre ma cousine jouer du Wagner.

Le dimanche matin, j'accompagnai ma famille à l'église et j'allai pendant la messe faire un tour dans la ville. En

suivant la rue bordée de boutiques de jouets et de magasins de bric-à-brac, qui descend à la plage, je vis devant moi madame Cère. Elle allait vers les cabines, seule, molle, abandonnée. Elle traînait les pieds comme si elle eût été chaussée de savates. Sa robe, pauvre et fripée, n'avait pas l'air de lui tenir sur le corps. Un moment elle se retourna. Ses yeux creux, sans regard, et sa bouche pendante me firent peur. Tandis que les femmes lui jetaient des regards de côté, elle allait, morne, indifférente.

Visiblement, la pauvre femme était empoisonnée de morphine. Au bout de la rue elle s'arrêta devant l'étalage de madame Guillot, et, de sa longue main maigre, se mit à tâter les dentelles. Dans ce moment, son regard avide me fit songer à ce qu'on disait de ses mauvaises histoires dans les grands magasins. La grosse madame Guillot, qui reconduisait des clientes, parut à la porte. Et madame Cère, lâchant les dentelles, reprit sa marche désolée vers la plage.

— Vous ne m'achetez plus rien! Quel mauvais client vous faites! me cria madame Guillot en m'apercevant. Venez voir des boucles et des éventails que mesdemoiselles vos nièces ont trouvés très jolis. Elles embellissent bien, ces demoiselles!

Puis elle regarda madame Cère qui s'éloignait et elle secoua la tête comme pour dire :

— Hein? n'est-ce pas malheureux?

Il me fallut choisir des boucles de stras à l'intention de mes nièces. Pendant que la marchande me faisait un petit paquet, je vis à travers la vitre Du Fau qui descendait à la plage. Il marchait très vite, l'air soucieux. Comme il portait ses ongles à ses dents, à la manière des gens inquiets, je vis qu'il avait au doigt l'améthyste.

Cette rencontre me surprit d'autant plus que Du Fau

avait annoncé qu'il allait à Dinard, où il a un chalet, et où il fait courir. J'allai reprendre ma cousine à l'église. Je lui demandai si elle savait que Du Fau était à Trouville. Elle fit signe que oui. Et, avec un peu d'embarras :

— Notre pauvre ami est bien ridicule. Il ne quitte pas cette femme. Et vraiment...

Elle s'arrêta et reprit :

— Et c'est lui qui la poursuit. C'est inexplicable.

C'est lui qui la poursuivait.

J'en eus, en peu de jours, des preuves certaines. Je le vis sans cesse sur les pas de madame Cère et de monsieur Cère, dont on ne sait encore s'il est un mari stupide ou complaisant. Son imbécillité l'a sauvé. Il subsiste des doutes sur son infamie. Autrefois, cette femme cherchait éperdument à plaire à Du Fau, qui, volontiers, rend service à des ménages embarrassés et fastueux. Mais Du Fau ne lui cachait pas son antipathie. Il disait devant elle : « Une fausse belle femme est plus fâcheuse qu'une laide. « Avec une laide on peut avoir d'agréables surprises. « L'autre, c'est le fruit rempli de cendre. » En cette occasion, la force du sentiment élevait la parole de Du Fau au style de l'Écriture sainte. Maintenant, madame Cère ne faisait pas attention à lui. Devenue indifférente aux hommes, elle ne connaissait plus que sa seringue de Pravaz et son amie, la comtesse V***. Ces deux femmes ne se quittaient guère, et l'on admettait que leur liaison pouvait être innocente, pour cette raison qu'elles étaient expirantes toutes deux. Cependant, Du Fau les accompagnait dans des excursions. Je le vis un jour chargé de leurs manteaux et portant en bandoulière l'énorme jumelle marine de M. Cère. Il obtint de se promener en barque avec madame Cère et toute la plage les lorgna avec une joie pénible.

Il était naturel que, dans cette dépendance, j'eusse peu envie de le fréquenter, et, comme il se trouvait constamment dans une sorte d'état de somnambulisme, je quittai Trouville sans avoir échangé dix paroles avec mon malheureux ami, que je laissai livré aux Cère et à la comtesse V***.

Je le retrouvai un soir à Paris, chez ses amis et voisins, les N***, qui reçoivent avec beaucoup de bonne grâce. Je reconnus dans l'arrangement de leur joli hôtel de l'avenue Kléber le goût très délicat de madame N*** et celui de Du Fau, qui s'accordent fort bien ensemble. C'était une réception assez intime dans laquelle Paul Du Fau montrait, comme par le passé, ce tour d'esprit qui lui est propre, cette délicatesse raffinée qui rejoint, on ne sait comment, la brutalité la plus pittoresque. Madame N*** a de l'esprit et l'on cause assez joliment chez elle. Pourtant, les premiers propos que j'entendis en entrant étaient d'une ennuyeuse banalité. Un magistrat, M. le conseiller Nicolas, contait longuement l'histoire rebattue de cette guérite dans laquelle tous les factionnaires se suicidaient l'un après l'autre et qu'on dut abattre pour arrêter cette épidémie d'un nouveau genre. En suite de quoi madame N*** me demanda si je croyais aux talismans. M. le conseiller Nicolas me tira de l'embarras de répondre en affirmant que je devais être superstitieux puisque j'étais incrédule.

— Vous ne vous trompez guère, répliqua madame N***. Il ne croit ni à Dieu ni à diable. Et il adore les histoires de l'autre monde.

Je regardais cette charmante femme tandis qu'elle parlait, et j'admirais la grâce discrète de ses joues, de son cou, de ses épaules. Toute sa personne donne l'idée

d'une chose rare et précieuse. Je ne sais ce que Du Fau pense du pied de madame N***. Je le trouve exquis.

Paul Du Fau vint me serrer la main. Je remarquai qu'il n'avait plus de bague au doigt.

— Qu'as-tu fait de ton améthyste?

— Je l'ai perdue.

— Une pierre gravée plus belle que toutes les pierres gravées de Rome et de Naples, tu l'as perdue?

Sans lui laisser le temps de répondre, N***, qui ne le quitte jamais, s'écria :

— Oui, c'est une histoire bizarre. Il a perdu son améthyste.

N*** est un excellent homme, très confiant, un peu volumineux, d'une simplicité qui prête parfois à sourire. Il appela tumultueusement sa femme :

— Marthe, ma chère amie, regardez quelqu'un qui ne savait pas encore que Du Fau a perdu son améthyste.

Et, se tournant vers moi :

— C'est toute une histoire. Imaginez-vous que notre ami nous avait tout à fait abandonnés. Je disais à ma femme : « Qu'est-ce que tu as fait à Du Fau? » Elle me répondait :
« Moi? Rien, mon ami. » C'était incompréhensible. Et notre surprise redoubla en apprenant qu'il ne quittait plus cette pauvre madame Cère.

Madame N*** interrompit son mari :

— Quel intérêt cela peut-il avoir?

Mais N*** insista :

— Permettez, ma chère amie! Ce que je dis est pour expliquer l'histoire de l'améthyste. Donc, cet été, notre ami Du Fau avait refusé de venir, comme à l'ordinaire, chez nous à la campagne. Nous l'avions invité, ma femme et moi, très cordialement. Mais il restait à Trou-

ville, chez sa cousine de Maureil, dans un milieu ennuyeux.

Madame N*** ayant protesté :

— Parfaitement, reprit N***, un milieu ennuyeux. Il se promenait toute la journée en barque avec madame Cère.

Du Fau nous fit remarquer tranquillement qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que disait N***. Celui-ci mit la main sur l'épaule de son meilleur ami :

— Ose me démentir!

Et il acheva son récit :

— Du Fau se promenait jour et nuit avec madame Cère ou avec son ombre, car madame Cère n'est plus, dit-on, que l'ombre d'elle-même. Cère restait sur la plage, avec sa jumelle. Pendant une de ces promenades, Du Fau perdit son améthyste. Après ce malheur, il ne voulut pas rester un seul jour à Trouville. Il quitta la plage sans dire adieu à personne, prit le train et arriva chez nous, aux Eyzies, où personne ne l'attendait plus. Il était deux heures du matin. « Me voici », me dit-il tranquillement. Quel original !

— Et l'améthyste? demandai-je.

— C'est vrai, me répondit Du Fau, qu'elle est tombée dans la mer. Elle repose dans le sable fin. Du moins aucun pêcheur ne me l'a rapportée dans le ventre d'un poisson, comme c'est l'usage.

A quelques jours de là, je passai, comme je fais assez souvent, chez Hendel, rue de Châteaudun, et je lui demandai s'il n'avait pas quelque bibelot à ma convenance. Il sait que je recherche, en dehors de toute mode, les bronzes et les marbres antiques. Il ouvrit silencieusement certaine vitrine connue des seuls amateurs et il en tira un petit scribe égyptien en pierre dure, de style primitif,

un joyau! Mais, quand j'en sus le prix, je le remis moi-même à sa place, non sans lui donner un regard de regret. Je vis alors dans la vitrine une empreinte en cire de l'intaille que j'avais tant admirée chez Du Fau.

Je reconnaissais la nymphe, le cippe, le laurier. Pas de doute possible.

— Vous aviez la pierre? demandai-je à Hendel.

— Oui, je l'ai vendue l'année dernière.

— Une bonne pièce! D'où vous venait-elle?

— Elle venait de Marc Delion, le financier qui s'est tué, il y cinq ans, pour une femme du monde... Madame... vous connaissez peut-être... madame Cère.

LA SIGNORA CHIARA

A Ugo Ojetti

La Signora Chiara

Le professeur Giacomo Tedeschi, de Naples, est un praticien renommé dans sa ville. Sa maison, fortement odorante, située proche l'Incoronata, est fréquentée par toutes sortes de personnes et particulièrement par les belles filles qui vendent, à Santa Lucia, les fruits de la mer. Il débite des drogues pour toutes les maladies, ne dédaigne pas de vous tirer de la bouche une dent cariée, excelle à recoudre, au lendemain des fêtes, la peau fendue des braves, et sait user du dialecte de la côte, mêlé de latin d'école, pour rassurer ses clientes étendues dans la plus vaste, la plus boiteuse, la plus gémissante et la plus crasseuse chaise longue qui se puisse voir en aucune ville maritime de l'univers. C'est un homme de taille exiguë, au visage plein, avec de petits yeux verts et un long nez descendant sur une bouche sinueuse, et dont les épaules rondes, le ventre pointu et les jambes grêles rappellent l'antique atellane.

Giacomo épousa sur le tard la jeune Chiara Mammi, fille d'un vieux forçat très estimé à Naples qui, s'étant fait boulanger sur le Borgo di Santo, mourut pleuré de toute la ville. Mûrie au soleil qui dore les raisins de Torre et les oranges de Sorrente, la beauté de la signora Chiara s'épanouit dans une florissante splendeur.

Le professeur Giacomo Tedeschi croit décemment que sa femme est aussi vertueuse qu'elle est belle. Il sait d'ailleurs combien est fort le sentiment de l'honneur féminin dans les familles des bandits. Mais il est médecin et n'ignore pas les troubles et les défaillances auxquels la nature des femmes est sujette. Il éprouva quelque inquiétude après qu'Ascanio Ranieri, de Milan, établi tailleur pour dames sur la place dei Martiri, eut pris l'habitude de fréquenter sa maison. Ascanio était jeune, beau et toujours souriant. Assurément, la fille de l'héroïque Mammi, le boulanger patriote, était trop bonne Napolitaine pour oublier ses devoirs avec un Milanais. Pourtant Ascanio faisait ses visites proche l'Incoronata de préférence en l'absence du docteur, et la signora le recevait volontiers sans témoins.

— Un jour que le professeur rentra au logis plus tôt qu'on ne l'attendait, il surprit Ascanio aux pieds de Chiara. Tandis que la signora s'éloignait de ce pas tranquille qui révèle une déesse, Ascanio se mit debout.

Giacomo Tedeschi s'approcha de lui avec les apparences de la plus vive sollicitude.

— Mon ami, je vois que vous êtes souffrant. Vous avez bien fait de venir me trouver. Je suis médecin et voué au soulagement des misères humaines. Vous êtes souffrant, ne le niez pas. Vous êtes souffrant, très souffrant. Vous avez le visage en feu... Un mal de tête, un grand mal de tête, sans doute. Que vous avez bien fait de venir me voir! Vous m'attendiez avec impatience, j'en suis sûr. Un terrible mal de tête.

Et, tout en parlant de la sorte, le vieillard, fort comme un bœuf sabin, poussait Ascanio dans son cabinet de consultation et le forçait de s'asseoir dans cette illustre

chaise longue sur laquelle avaient passé quarante années de maladies napolitaines.

Puis, l'y tenant enfoncé :

— Je vois ce que c'est, vous avez mal aux dents. C'est cela! Vous avez très mal aux dents.

Il tira de sa trousse une énorme clé de dentiste, lui ouvrit de force la bouche toute grande et d'un tour de la clé lui arracha une dent.

Ascanio s'enfuit en crachant tout le sang de sa mâchoire et le professeur Giacomo Tedeschi criait avec une joie féroce :

— Une belle dent! une belle, une très belle dent!...

LES JUGES INTÈGRES

A madame Marcelle Tinayre

Les Juges intègres

J'ai vu, dit Jean Marteau, des juges intègres. Ce fut en peinture. J'avais passé en Belgique pour échapper à un magistrat curieux, qui voulait que j'eusse comploté avec des anarchistes. Je ne connaissais pas mes complices et mes complices ne me connaissaient pas. Ce n'était pas là une difficulté pour ce magistrat. Rien ne l'embarrassait. Rien ne l'instruisait et il instruisait toujours. Sa manie me parut redoutable. Je passai en Belgique et je m'arrêtai à Anvers, où je trouvai une place de garçon épicier. Un dimanche, je vis deux juges intègres dans un tableau de Mabuse, au musée. Ils appartiennent à une espèce perdue. Je veux dire que ce sont des juges ambulants, qui cheminent au petit trot de leur bidet. Des gens d'armes à pied, armés de lances et de pertuisanes, leur font escorte. Ces deux juges, chevelus et barbus, portent, comme les rois des vieilles Bibles flamandes, une coiffure bizarre et magnifique qui tient à la fois du bonnet de nuit et du diadème. Leurs robes de brocart sont toutes fleuries. Le vieux maître a su leur donner un air de gravité, de calme et de douceur. Leurs chevaux sont doux et calmes comme eux. Pourtant ils n'ont, ces juges, ni le même caractère ni la même doctrine. Cela se voit tout de suite. L'un tient à la main un papier et montre du doigt le texte. L'autre, la main gauche sur

le pommeau de la selle, lève la droite avec plus de bienveillance que d'autorité. Il semble retenir entre le pouce et l'index une poudre impalpable. Et ce geste de sa main soigneuse indique une pensée prudente et subtile. Ils sont intègres tous deux, mais visiblement le premier s'attache à la lettre, le second à l'esprit. Appuyé à la barre qui les sépare du public, je les écoutai parler. Le premier juge dit :

— Je m'en tiens à ce qui est écrit. La première loi fut écrite sur la pierre, en signe qu'elle durerait autant que le monde.

L'autre juge répondit :

— Toute loi écrite est déjà périmée. Car la main du scribe est lente et l'esprit des hommes est agile et leur destinée mouvante.

Et ces deux bons vieillards poursuivirent leur entretien sentencieux :

PREMIER JUGE. — La loi est stable.

SECOND JUGE. — En aucun moment la loi n'est fixée.

PREMIER JUGE. — Procédant de Dieu, elle est immuable.

SECOND JUGE. — Produit naturel de la vie sociale, elle dépend des conditions mouvantes de cette vie.

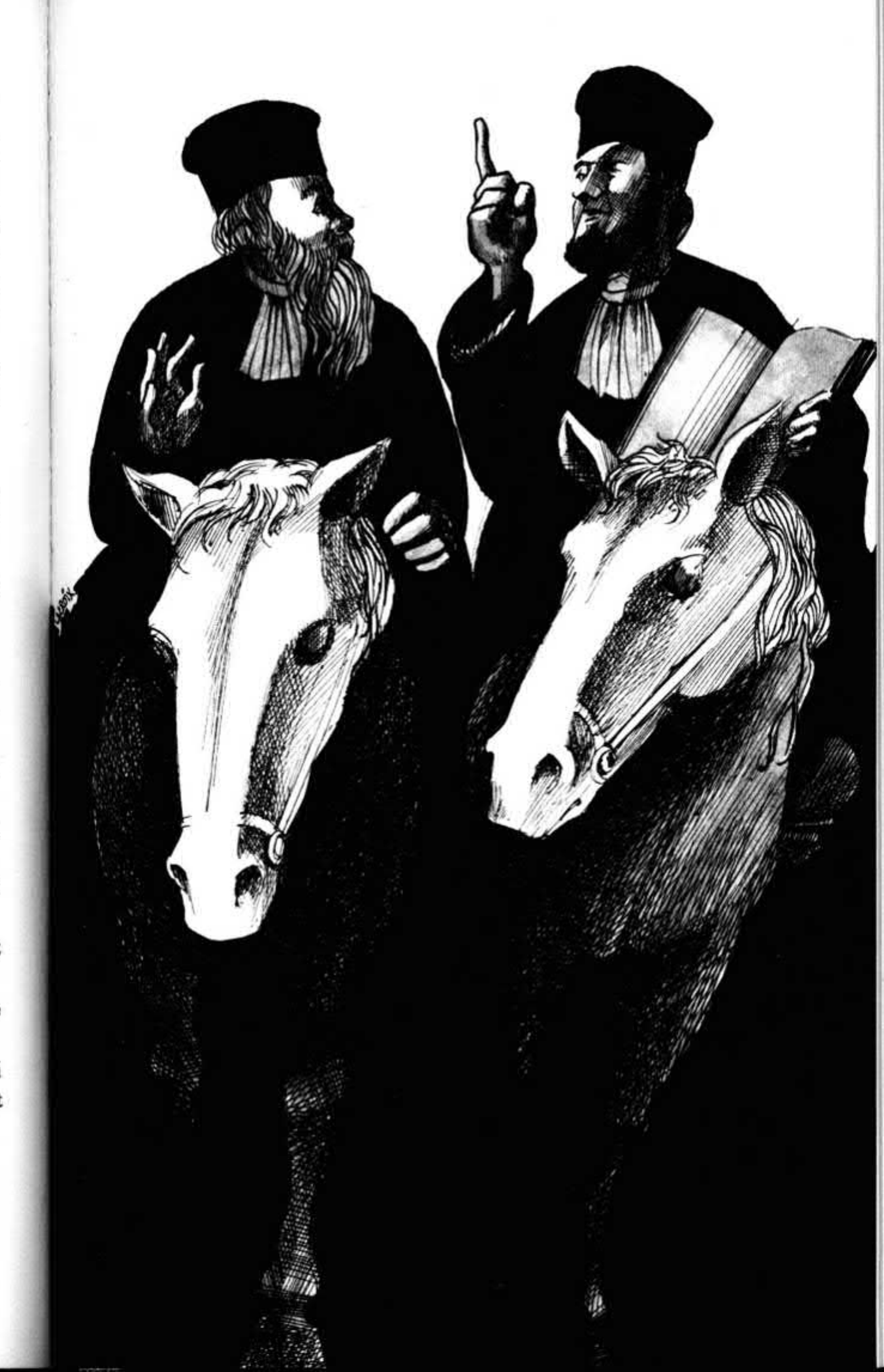
PREMIER JUGE. — Elle est la volonté de Dieu, qui ne change pas.

SECOND JUGE. — Elle est la volonté des hommes, qui change sans cesse.

PREMIER JUGE. — Elle fut avant l'homme et lui est supérieure.

SECOND JUGE. — Elle est de l'homme, infirme comme lui, et comme lui perfectible.

PREMIER JUGE. — Juge, ouvre ton livre et lis ce qui est écrit. Car c'est Dieu qui l'a dicté à ceux qui croyaient



en lui : *Sic locutus est patribus nostris, Abraham et semini ejus in sæcula.*

SECOND JUGE. — Ce qui est écrit par les morts sera biffé par les vivants, sans quoi la volonté de ceux qui ne sont plus s'imposerait à ceux qui sont encore, et ce sont les morts qui seraient les vivants, et ce sont les vivants qui seraient les morts.

PREMIER JUGE. — Aux lois dictées par les morts les vivants doivent obéir. Les vivants et les morts sont contemporains devant Dieu. Moïse et Cyrus, César Justinien et l'empereur d'Allemagne nous gouvernent encore. Car nous sommes leurs contemporains devant l'Éternel.

SECOND JUGE. — Les vivants doivent tenir leurs lois des vivants. Zoroastre et Numa Pompilius ne valent pas, pour nous instruire de ce qui nous est permis et de ce qui nous est défendu, le savetier de Sainte-Gudule.

PREMIER JUGE. — Les premières lois nous furent révélées par la Sagesse infinie. Une loi est d'autant meilleure qu'elle est plus proche de cette source.

SECOND JUGE. — Ne voyez-vous point qu'on en fait chaque jour de nouvelles, et que les Constitutions et les Codes sont différents selon les temps et selon les contrées?

PREMIER JUGE. — Les nouvelles lois sortent des anciennes. Ce sont les jeunes branches du même arbre, et que la même sève nourrit.

SECOND JUGE. — Le vieil arbre des lois distille un suc amer. Sans cesse on y porte la cognée.

PREMIER JUGE. — Le juge n'a pas à rechercher si les lois sont justes, puisqu'elles le sont nécessairement. Il n'a qu'à les appliquer justement.

SECOND JUGE. — Nous avons à rechercher si la loi que nous appliquons est juste ou injuste, parce que, si nous

l'avons reconnue injuste, il nous est possible d'apporter quelque tempérament dans l'application que nous sommes obligés d'en faire.

PREMIER JUGE. — La critique des lois n'est pas compatible avec le respect que nous leur devons.

SECOND JUGE. — Si nous n'en voyons pas les rigueurs, comment pourrons-nous les adoucir?

PREMIER JUGE. — Nous sommes des juges, et non pas des législateurs et des philosophes.

SECOND JUGE. — Nous sommes des hommes.

PREMIER JUGE. — Un homme ne saurait juger les hommes. Un juge, en siégeant, quitte son humanité. Il se divinise, et il ne sent plus ni joie ni douleur.

SECOND JUGE. — La justice qui n'est pas rendue avec sympathie est la plus cruelle des injustices.

PREMIER JUGE. — La justice est parfaite quand elle est littérale.

SECOND JUGE. — Quand elle n'est pas spirituelle, la justice est absurde.

PREMIER JUGE. — Le principe des lois est divin et les conséquences qui en découlent, même les moindres, sont divines. Mais, si la loi n'était pas toute de Dieu, si elle était toute de l'homme, il faudrait l'appliquer à la lettre. Car la lettre est fixe, et l'esprit flotte.

SECOND JUGE. — La loi est tout entière de l'homme et elle naquit imbécile et cruelle dans les faibles commencements de la raison humaine. Mais fût-elle d'essence divine, il en faudrait suivre l'esprit et non la lettre, parce que la lettre est morte et que l'esprit est vivant.

Ayant ainsi parlé, les deux juges intègres mirent pied à terre et se rendirent avec leur escorte au Tribunal où ils étaient attendus pour rendre à chacun son dû. Leurs chevaux, attachés à un pieu, sous un grand orme,

conversèrent ensemble. Le cheval du premier juge parla d'abord.

— Quand la terre, dit-il, sera aux chevaux (et elle leur appartiendra sans faute un jour, car le cheval est évidemment la fin dernière et le but final de la création), quand la terre sera aux chevaux et quand nous serons libres d'agir à nos guises, nous vivrons sous des lois comme des hommes, et nous nous donnerons le plaisir d'emprisonner, de pendre et de rouer nos semblables. Nous serons des êtres moraux. Cela se connaîtra aux prisons, aux gibets et aux estrapades qui se dresseront dans nos villes. Il y aura des chevaux législateurs. Qu'en penses-tu, Roussin?

Roussin, qui était la monture du second juge, répondit qu'il pensait que le cheval était le roi de la création, et qu'il espérait bien que son règne arriverait tôt ou tard.

— Blanchet, quand nous aurons bâti des villes, ajouta-t-il, il faudra, comme tu dis, instituer la police des villes. Je voudrais qu'alors les lois des chevaux fussent chevalines, je veux dire favorables aux chevaux, et pour le bien hippique.

— Comment l'entends-tu, Roussin? demanda Blanchet.

— Je l'entends comme il faut. Je demande que les lois assurent à chacun sa part de picotin et sa place à l'écurie; et qu'il soit permis à chacun d'aimer à son gré, durant la saison. Car il y a temps pour tout. Je veux enfin que les lois chevalines soient en conformité avec la nature.

— J'espère, répondit Blanchet, que nos législateurs penseront plus hautement que toi, Roussin. Ils feront des lois sous l'inspiration du cheval céleste qui a créé tous les chevaux. Il est souverainement bon, puisqu'il est souverainement puissant. La puissance et la bonté sont ses attributs. Il a destiné ses créatures à supporter le frein,

à tirer le licol, à sentir l'éperon et à crever sous les coups. Tu parles d'aimer, camarade : il a voulu que beaucoup d'entre nous fussent faits hongres. C'est son ordre. Les lois devront maintenir cet ordre adorable.

— Mais es-tu bien sûr, ami, demanda Roussin, que ces maux viennent du cheval céleste qui nous a créés, et non pas seulement de l'homme, sa créature inférieure?

— Les hommes sont les ministres et les anges du cheval céleste, répondit Blanchet. Sa volonté est manifeste dans tout ce qui arrive. Elle est bonne. Puisqu'il nous veut du mal, c'est que le mal est un bien. Il faut donc que la loi, pour être bonne, nous fasse du mal. Et, dans l'empire des chevaux, nous serons contraints et torturés de toutes les manières, par édits, arrêts, décrets, sentences et ordonnances, pour complaire au cheval céleste.

» Il faut, Roussin, ajouta Blanchet, il faut que tu aies une tête d'onagre, puisque tu ne comprends pas que le cheval a été mis au monde pour souffrir, que, s'il ne souffre pas, il va en sens contraire de ses fins, et que le cheval céleste se détourne des chevaux heureux.

LE CHRIST DE L'OCÉAN

A Ivan Strannik

Le Christ de l'Océan

En cette année-là, plusieurs de ceux de Saint-Valery, qui étaient allés à la pêche, furent noyés dans la mer. On trouva leurs corps roulés par le flot sur la plage avec les débris de leurs barques, et l'on vit pendant neuf jours, sur la route montueuse qui mène à l'église, des cercueils portés à bras et que suivaient des veuves pleurant, sous leur grande cape noire, comme des femmes de la Bible.

Le patron Jean Lenoël et son fils Désiré furent ainsi déposés dans la grande nef, sous la voûte où ils avaient suspendu naguère, en offrande à Notre-Dame, un navire avec tous ses agrès. C'étaient des hommes justes et qui craignaient Dieu. Et M. Guillaume Truphème, curé de Saint-Valery, ayant donné l'absoute, dit d'une voix mouillée de larmes :

— Jamais ne furent portés en terre sainte, pour y attendre le jugement de Dieu, plus braves gens et meilleurs chrétiens que Jean Lenoël et son fils Désiré.

Et, tandis que les barques avec leurs patrons périssaient sur la côte, de grands navires sombraient au large, et il n'y avait de jour où l'Océan n'apportât quelque épave. Or, un matin, des enfants qui conduisaient une barque virent une figure couchée sur la mer. C'était celle de Jésus-Christ, en grandeur d'homme, sculptée dans du bois dur et peinte

au naturel et qui semblait un ouvrage ancien. Le Bon Dieu flottait sur l'eau, les bras étendus. Les enfants le tirèrent à bord et le rapportèrent à Saint-Valery. Il avait le front ceint de la couronne d'épines; ses pieds et ses mains étaient percés. Mais les clous manquaient ainsi que la croix. Les bras encore ouverts pour s'offrir et bénir, il apparaissait tel que l'avaient vu Joseph d'Arimathie et les saintes femmes au moment de l'ensevelir.

Les enfants le remirent à M. le curé Truphème qui leur dit :

— Cette image du Sauveur est d'un travail antique, et celui qui la fit est mort sans doute depuis longtemps. Bien que les marchands d'Amiens et de Paris vendent aujourd'hui cent francs et même davantage des statues admirables, il faut reconnaître que les ouvriers d'autrefois avaient aussi du mérite. Mais je me réjouis surtout à la pensée que si Jésus-Christ est venu ainsi, les bras ouverts, à Saint-Valery, c'est pour bénir la paroisse si cruellement éprouvée et annoncer qu'il a pitié des pauvres gens qui vont à la pêche au péril de leur vie. Il est le Dieu qui marchait sur les eaux et qui bénissait les filets de Céphas.

Et M. le curé Truphème, ayant fait déposer le Christ dans l'église, sur la nappe du maître-autel, s'en alla commander au charpentier Lemerre une belle croix en cœur de chêne.

Quand elle fut faite, on y attacha le Bon Dieu avec des clous tout neufs et on le dressa dans la nef, au-dessus du banc d'œuvre.

C'est alors qu'on vit que ses yeux étaient pleins de miséricorde et comme humides d'une pitié céleste.

Un des marguilliers, qui assistait à la pose du crucifix, crut voir des larmes couler sur la face divine. Le

lendemain matin, quand M. le Curé entra dans l'église avec l'enfant de chœur pour dire sa messe, il fut bien surpris de trouver la croix vide au-dessus du banc d'œuvre et le Christ couché sur l'autel.

Sitôt qu'il eut célébré le saint sacrifice, il fit appeler le charpentier et lui demanda pourquoi il avait détaché le Christ de sa croix. Mais le charpentier répondit qu'il n'y avait point touché, et, après avoir interrogé le bedeau et les fabriciens, M. Truphème s'assura que personne n'était entré dans l'église depuis le moment où le Bon Dieu avait été placé sur le banc d'œuvre.

Il eut alors le sentiment que ces choses étaient merveilleuses, et il les médita avec prudence. Le dimanche qui suivit, il en parla au prône à ses paroissiens, et il les invita à contribuer par leurs dons à l'érection d'une nouvelle croix plus belle que la première et plus digne de porter Celui qui racheta le monde.

Les pauvres pêcheurs de Saint-Valery donnèrent autant d'argent qu'ils purent, et les veuves apportèrent leur anneau. Si bien que M. Truphème put aller tout de suite à Abbeville commander une croix de bois noir, très luisant, que surmontait un écriteau avec l'inscription INRI en lettres d'or. Deux mois plus tard, on la planta à la place de la première et l'on y attacha le Christ entre la lance et l'éponge.

Mais Jésus la quitta comme l'autre, et il alla, dès la nuit, s'étendre sur l'autel.

M. le curé, en l'y retrouvant le matin, tomba à genoux et pria longtemps. Le bruit de ce miracle se répandit tout alentour, et les dames d'Amiens firent des quêtes pour le Christ de Saint-Valery. Et M. Truphème reçut de Paris de l'argent et des bijoux, et la femme du ministre de la Marine, madame Hyde de Neuville, lui

envoya un cœur de diamants. En disposant de toutes ces richesses, un orfèvre de la rue Saint-Sulpice composa, en deux ans, une croix d'or et de pierreries qui fut inaugurée en grande pompe dans l'église de Saint-Valery, le deuxième dimanche après Pâques de l'année 18... Mais Celui qui n'avait pas refusé la croix douloureuse s'échappa de cette croix si riche, et alla s'étendre de nouveau sur le lin blanc de l'autel.

De peur de l'offenser, on l'y laissa, cette fois, et il y reposait depuis plus de deux ans, quand Pierre, le fils à Pierre Caillou, vint dire à M. le curé Truphème qu'il avait trouvé sur la grève la vraie croix de Notre-Seigneur.

Pierre était un innocent, et, comme il n'avait pas assez de raison pour gagner sa vie, on lui donnait du pain, par charité; il était aimé parce qu'il ne faisait jamais de mal. Mais il tenait des propos sans suite, que personne n'écoutait.

Pourtant M. Truphème, qui ne cessait de méditer le mystère du Christ de l'Océan, fut frappé de ce que venait de dire le pauvre insensé. Il se rendit avec le bedeau et deux fabriciens à l'endroit où l'enfant disait avoir vu une croix, et il y trouva deux planches garnies de clous, que la mer avait longtemps roulées et qui vraiment formaient une croix.

C'étaient les épaves d'un ancien naufrage. On distinguait encore sur une de ces planches deux lettres peintes en noir, un J. et un L., et l'on ne pouvait douter que ce ne fût un débris de la barque de Jean Lenoël, qui, cinq ans auparavant, avait péri en mer avec son fils Désiré.

A cette vue, le bedeau et les fabriciens se mirent à rire de l'innocent qui prenait les ais rompus d'un bateau pour la croix de Jésus-Christ. Mais M. le curé Truphème arrêta leurs moqueries. Il avait beaucoup médité et beaucoup prié depuis la venue parmi les pêcheurs du Christ de l'Océan, et le mystère de la charité infinie commençait à lui apparaître. Il s'agenouilla sur le sable, récita l'oraison pour les fidèles défunts, puis il ordonna au bedeau et aux fabriciens de porter cette épave sur leurs épaules et de la déposer dans l'église. Quand ce fut fait, il souleva le Christ de dessus l'autel, le posa sur les planches de la barque et l'y cloua lui-même, avec les clous que la mer avait rongés.

Par son ordre, cette croix prit, dès le lendemain, au-dessus du banc d'œuvre, la place de la croix d'or et de pierreries. Le Christ de l'Océan ne s'en est jamais détaché. Il a voulu rester sur ce bois où des hommes sont morts en invoquant son nom et le nom de sa Mère. Et là, entr'ouvrant sa bouche auguste et douloureuse, il semble dire : « Ma croix est faite de toutes les souffrances des hommes, car je suis véritablement le Dieu des pauvres et des malheureux. »

JEAN MARTEAU

Jean Marteau

I

UN RÊVE

COMME on parlait du sommeil et des songes, Jean Marteau dit qu'un rêve avait laissé une impression ineffaçable dans son cerveau.

— Était-il prophétique? demanda M. Goubin.

— Ce rêve, répondit Jean Marteau, n'a rien de remarquable en soi, pas même son incohérence. Mais j'y ai perçu des images avec une acuité douloureuse qui n'est comparable à rien. Rien au monde, rien ne me fut jamais aussi présent, aussi sensible que les visions de ce rêve. C'est par là qu'il est intéressant. Il m'a fait comprendre les illusions des mystiques. Si l'esprit scientifique m'avait fait défaut, je l'aurais certainement pris pour une apocalypse et une révélation, et j'y aurais cherché les principes de ma conduite et les règles de ma vie. Je dois vous dire que je fis ce rêve dans des circonstances particulières. C'était au printemps de 1895; j'avais vingt ans. Nouveau venu à Paris, je traversais des temps difficiles. Cette nuit-là je m'étais étendu dans un taillis des bois de Versailles, sans avoir mangé depuis vingt-quatre heures. Je ne souffrais pas. J'étais dans un état de douceur et d'allégeance, traversé par moments d'une impression d'inquiétude. Et il me semblait que je ne dormais ni ne veillais. Une petite fille, une toute petite fille, en capeline bleue et en tablier blanc, marchait sur des béquilles dans une plaine, au

crépuscule. Ses béquilles, à chaque pas qu'elle faisait, s'allongeaient et la soulevaient comme des échasses. Elles devinrent bientôt plus hautes que les peupliers qui bordaient la rivière. Une femme, qui *vit* ma surprise, me dit : « Vous ne savez donc pas que les béquilles poussent » au printemps? Mais il y a des moments où leur croissance » est d'une rapidité effrayante. »

» Un homme, dont je ne pus voir le visage, ajouta : « C'est l'heure climatérique! »

» Alors, avec un bruit faible et mystérieux qui m'effraya, les herbes se mirent à monter autour de moi. Je me levai et gagnai une plaine couverte de plantes pâles, cotonneuses et mortes. J'y rencontrai Vernaux, le seul ami que j'eusse à Paris, où il vivait aussi misérablement que moi. Nous marchâmes longtemps côte à côte, en silence. Dans le ciel, les étoiles énormes et sans rayonnements étaient comme des disques d'or pâle.

» J'en savais la cause et je l'expliquai à Vernaux. « C'est un phénomène d'optique, lui dis-je. Notre œil n'est » pas au point. »

» Et je poursuivis, avec un soin minutieux et des peines infinies, une démonstration qui reposait principalement sur l'entière identité de l'œil humain et de la lunette astronomique.

» Tandis que je le raisonnais ainsi, Vernaux trouva à terre, dans les herbes livides, un énorme chapeau noir, en forme de melon, et à côtes, avec un galon d'or et une boucle de diamants. Il me dit, en le mettant sur sa tête : « C'est le chapeau du lord-maire. — Évidemment, » lui répondis-je.

» Et je repris ma démonstration. Elle était si ardue, que la sueur m'en coulait du front. A tout moment j'en perdais le fil, et je recommençais indéfiniment cette phrase : « Les



» grands sauriens qui nageaient dans les eaux chaudes » des mers primitives avaient l'œil construit comme une » lunette... »

» Je ne m'arrêtai qu'en m'apercevant que Vernaux avait disparu. Je le retrouvai bientôt dans un pli de terrain. Il était à la broche, sur un feu de broussailles. Des Indiens, les cheveux noués au sommet de la tête, l'arrosaient avec une longue cuiller et tournaient la broche. Vernaux me dit d'une voix claire : « Mélanie est venue. »

» Je m'aperçus seulement alors qu'il avait une tête et un cou de poulet. Mais je ne pensais plus qu'à trouver Mélanie que, par illumination soudaine, je savais être la plus belle des femmes. Je courus, et, ayant atteint l'orée d'un bois, je vis, à la clarté de la lune, une forme blanche qui fuyait. Des cheveux d'un roux magnifique coulaient sur sa nuque. Une lueur argentée caressait ses épaules, une ombre bleue emplissait le creux qui partageait son dos étincelant; et les fossettes de ses reins, qui s'élevaient et s'abaissaient à chacun de ses pas, souriaient d'un divin sourire. Je voyais distinctement l'ombre azurée croître et décroître au creux du jarret, selon que la jambe était tendue ou pliée. Je remarquai aussi la plante rose de ses pieds. Je la poursuivis longtemps sans fatigue et d'un pas léger comme le vol d'un oiseau. Mais une ombre épaisse la voilait, et sa fuite incessante me conduisit dans un chemin si étroit qu'un petit poêle de fonte le barrait entièrement. C'était un de ces poêles à longs tuyaux coudés qu'on met dans les ateliers. Il était chauffé à blanc. La porte était incandescente et la fonte rougissait tout autour. Un chat à poil ras se tenait assis dessus et me regardait. En approchant, j'aperçus par les fentes de sa peau grillée une pâte ardente de fer fondu qui remplissait son corps. Il miaulait et je compris qu'il me demandait de

l'eau. Pour en trouver, je descendis la pente d'un bois frais, planté de frênes et de bouleaux. Un ruisseau y coulait, au fond d'une ravine. Mais des blocs de grès et des touffes de chênes nains le surplombaient et je ne pouvais en approcher. Tandis que je me laissais glisser sur une pierre moussue, mon bras gauche se détacha de mon épaule sans blessure ni douleur. Je le pris dans ma main droite. Il était insensible et froid; son contact me fut désagréable. Je fis cette réflexion que maintenant j'étais exposé à le perdre et que c'était pour le reste de ma vie un pénible assujettissement que de veiller sans cesse à sa conservation. Je me promis de faire une boîte en ébène pour le renfermer quand je ne m'en servirais pas. Comme j'avais très froid dans ce creux humide, j'en sortis par un sentier rustique qui me mena sur un plateau battu des vents, où tous les arbres étaient douloureusement courbés. Là, par un chemin jaune, passait une procession. Elle était rustique, humble, toute semblable à la procession des Rogations dans le village de Brécé, que notre maître, monsieur Bergeret, connaît bien. Le clergé, les confréries, les fidèles n'offraient rien de singulier, à cela près qu'aucun n'avait de pieds et qu'ils allaient tous sur de petites roulettes. Je reconnus sous le dais monsieur l'abbé Lantaigne, devenu curé de village et qui pleurait des larmes de sang. Je voulus lui crier : « Je suis ministre » plénipotentiaire. » Mais la voix s'arrêta dans ma gorge, et une grande ombre, descendue sur moi, me fit lever la tête. C'était une des béquilles de la petite boiteuse. Elles montaient maintenant à mille mètres dans le ciel, et j'aperçus l'enfant comme un point noir devant la lune. Les étoiles avaient grandi encore et pâli, et je distinguai parmi elles trois planètes dont la forme sphérique apparaissait nettement à l'œil. Je crus même reconnaître

quelques taches à leur surface. Mais ces taches ne correspondaient pas aux dessins de Mars, de Jupiter et de Saturne que j'avais vus naguère dans les livres d'astronomie.

» Mon ami Vernaux s'étant approché de moi, je lui demandai s'il ne voyait pas les canaux de la planète Mars. « Le ministère est renversé, » me dit-il.

» Il ne portait plus trace de la broche dont je l'avais vu transpercé, mais il avait sa tête et son cou de poulet, et il était ruisselant de sauce. J'éprouvais un besoin irrésistible de lui exposer ma théorie optique, et de reprendre mon raisonnement au point où je l'avais laissé. « Les grands sauriens, lui dis-je, qui nageaient dans » les eaux chaudes des mers primitives avaient l'œil » construit comme une lunette... »

» Au lieu de m'écouter, il se mit à un lutrin, qui se trouvait dans la campagne, ouvrit un antiphonaire et se mit à chanter comme un coq.

» Impatienté, je lui tournai le dos et sautai dans un tram qui passait. Je trouvai dedans une vaste salle à manger, semblable à celles des grands hôtels et des transatlantiques. Elle était couverte de cristaux et de fleurs. Des femmes décolletées et des hommes en habit étaient assis autour à perte de vue, devant des candélabres et des lustres qui formaient une perspective infinie de lumière. Un maître d'hôtel me présenta des viandes dont je pris ma part. Mais elles exhalaient une odeur fétide, et le morceau que je portai à ma bouche me souleva le cœur. D'ailleurs *je n'avais pas faim.* Les convives quittèrent la table sans que j'eusse avalé une bouchée. Tandis que les valets emportaient les flambeaux, Vernaux s'approcha de moi et me dit : « Tu n'as pas vu la dame décolletée » qui était assise près de toi? C'était Mélanie. Regarde. »

» Et il me montra par la portière des épaules baignées d'une lumière blanche dans la nuit, sous les arbres. Je sautai dehors, je m'élançai à la poursuite de la forme charmante. Cette fois, je l'approchai, je l'effleurai. Je sentis un moment palpiter sous mes doigts une chair délicieuse. Mais elle glissa entre mes bras, et j'embrassai des ronces.

» Voilà mon rêve.

— Il est vrai qu'il est triste, dit M. Bergeret, en empruntant son langage à la simple Stratonice;

La vision de soi peut faire quelque horreur.

II

LA LOI EST MORTE
MAIS LE JUGE EST VIVANT

Quelques jours après, dit Jean Marteau, il m'arriva de coucher dans un taillis du bois de Vincennes. Je n'avais pas mangé depuis trente-six heures.

M. Goubin essuya les verres de son lorgnon. Il avait les yeux tendres et le regard dur. Il examina minutieusement Jean Marteau et lui dit d'un ton de reproche :

— Comment? cette fois encore vous n'aviez pas mangé depuis vingt-quatre heures?

— Cette fois encore, répondit Jean Marteau; je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures. Mais j'avais tort. Il n'est pas convenable de manquer de pain. C'est une incorrection. La faim devrait être un délit comme le vagabondage. Mais en fait les deux délits se confondent et l'article 269 punit de trois à six mois de prison les gens qui n'ont pas de moyens de subsistance. Le vagabondage, dit le Code, est l'état des vagabonds, des gens sans aveu, qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement aucun métier, aucune profession. Ce sont de grands coupables.

— Il est remarquable, dit M. Bergeret, que l'état de ces vagabonds, passibles de six mois de prison et de dix ans de surveillance, est précisément celui où le bon saint François mit ses compagnons, à Sainte-Marie-des-Anges,

et les filles de sainte Claire, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, s'ils venaient prêcher aujourd'hui à Paris, risqueraient fort d'aller dans le panier à salade au dépôt de la Préfecture. Ce que j'en dis n'est pas pour dénoncer à la police les moines mendiants qui pullulent maintenant et trublionnent chez nous. Ceux-là ont des moyens d'existence et ils exercent tous les métiers.

— Ils sont respectables puisqu'ils sont riches, dit Jean Marteau, et la mendicité n'est interdite qu'aux pauvres. Si j'avais été trouvé sous mon arbre, j'aurais été mis en prison, et c'eût été justice. Ne possédant rien, j'étais un ennemi présumé de la propriété, et il est juste de défendre la propriété contre ses ennemis. La tâche auguste du juge est d'assurer à chacun ce qui lui revient, au riche sa richesse et au pauvre sa pauvreté.

— J'ai médité la philosophie du droit, dit M. Bergeret, et j'ai reconnu que toute la justice sociale reposait sur ces deux axiomes : le vol est condamnable; le produit du vol est sacré. Ce sont là les principes qui assurent la sécurité des individus et maintiennent l'ordre dans l'État. Si l'un de ces principes tutélaires était méconnu, la société tout entière s'écroulerait. Ils furent établis au commencement des âges. Un chef vêtu de peaux d'ours, armé d'une hache de silex et d'une épée en bronze, rentra avec ses compagnons dans l'enceinte de pierres où les enfants de la tribu étaient renfermés avec les troupeaux des femmes et des rennes. Ils ramenaient les jeunes filles et les jeunes garçons de la tribu voisine et rapportaient des pierres tombées du ciel, qui étaient précieuses parce qu'on en faisait des épées qui ne pliaient pas. Le chef monta sur un tertre, au milieu de l'enceinte, et dit : « Ces esclaves et ce fer, que j'ai pris à des hommes faibles » et méprisables, sont à moi. Quiconque étendra la main

» dessus sera frappé de ma hache. » Telle est l'origine des lois. Leur esprit est antique et barbare. Et c'est parce que la justice est la consécration de toutes les injustices, qu'elle rassure tout le monde.

» Un juge peut être bon, car les hommes ne sont pas tous méchants; la loi ne peut pas être bonne, parce qu'elle est antérieure à toute idée de bonté. Les changements qu'on y a apportés dans la suite des âges n'ont pas altéré son caractère originel. Les juristes l'ont rendue subtile et l'ont laissée barbare. C'est à sa férocité même qu'elle doit d'être respectée et de paraître auguste. Les hommes sont enclins à adorer les dieux méchants, et ce qui n'est point cruel ne leur semble point vénérable. Les justiciables croient à la justice des lois. Ils n'ont point une autre morale que les juges, et ils pensent comme eux qu'une action punie est une action punissable. J'ai été souvent touché de voir, en police correctionnelle ou en Cour d'assises, que le coupable et le juge s'accordent parfaitement sur les idées de bien et de mal. Ils ont les mêmes préjugés, et une morale commune.

— Il n'en saurait être autrement, dit Jean Marteau. Un malheureux qui a volé à un étalage une saucisse ou une paire de souliers n'a pas pour cela pénétré d'un regard profond et d'un esprit intrépide les origines du droit et les fondements de la justice. Et ceux qui, comme nous, n'ont pas craint de voir la consécration de la violence et de l'iniquité à l'origine des Codes, ceux-là sont incapables de voler un centime.

— Mais enfin, dit M. Goubin, il y a des lois justes.

— Croyez-vous? demanda Jean Marteau.

— Monsieur Goubin a raison, dit M. Bergeret. Il y a des lois justes. Mais la loi, étant instituée pour la défense de la société, ne saurait être, dans son esprit, plus

équitable que cette société. Tant que la société sera fondée sur l'injustice, les lois auront pour fonction de défendre et de soutenir l'injustice. Et elles paraîtront d'autant plus respectables qu'elles seront plus injustes. Remarquez aussi qu'anciennes pour la plupart, elles représentent non pas tout à fait l'iniquité présente, mais une iniquité passée, plus rude et plus grossière. Ce sont des monuments des âges mauvais, qui subsistent dans des jours plus doux.

— Mais on les corrige, dit M. Goubin.

— On les corrige, répondit M. Bergeret. La Chambre et le Sénat y travaillent quand ils n'ont pas autre chose à faire. Mais le fond subsiste : il est âpre. A vrai dire, je ne craindrais pas beaucoup les mauvaises lois si elles étaient appliquées par de bons juges. La loi est inflexible, dit-on. Je ne le crois pas. Il n'y a point de texte qui ne se laisse solliciter. La loi est morte. Le magistrat est vivant; c'est un grand avantage qu'il a sur elle. Malheureusement il n'en use guère. D'ordinaire, il se fait plus mort, plus froid, plus insensible que le texte qu'il applique. Il n'est point humain; il n'a point de pitié. L'esprit de caste étouffe en lui toute sympathie humaine.

» Je ne parle ici que des magistrats honnêtes.

— C'est le plus grand nombre, dit M. Goubin.

— C'est le plus grand nombre, répondit M. Bergeret, si nous considérons la probité vulgaire et la morale commune. Mais est-ce assez que d'être à peu près un honnête homme pour exercer sans erreurs et sans abus le pouvoir monstrueux de punir? Le bon juge devrait unir l'esprit philosophique à la simple bonté. C'est beaucoup demander à un homme qui fait sa carrière et veut avancer. Sans compter que, s'il fait paraître une morale supérieure à celle de son temps, il sera odieux à ses confrères et soulèvera l'indignation générale. Car nous appelons immoralité toute

morale qui n'est point la nôtre. Tous ceux qui ont apporté un peu de bonté nouvelle au monde essuyèrent le mépris des honnêtes gens. C'est bien ce qui est arrivé au président Magnaud.

» J'ai là ses jugements réunis en un petit volume et commentés par Henry Leyret. Ces jugements, quand ils furent prononcés, indignèrent les magistrats austères et les législateurs vertueux. Ils témoignent de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus tendre. Ils sont pleins de pitié, ils sont humains, ils sont vertueux. On estima dans la magistrature que le président Magnaud n'avait pas l'esprit juridique, et les amis de monsieur Méline l'accusèrent de ne point assez respecter la propriété. Et il est vrai que les « attendus » dont s'appuient les jugements de monsieur le président Magnaud sont singuliers; car on y rencontre à chaque ligne les pensées d'un esprit libre et les sentiments d'un cœur généreux.

M. Bergeret, prenant sur la table un petit volume rouge, le feuilleta et lut :

« *La probité et la délicatesse sont deux vertus infiniment plus faciles à pratiquer quand on ne manque de rien, que lorsqu'on est dénué de tout.* »

∴

« *Ce qui ne peut être évité ne saurait être puni.* »

∴

« *Pour équitablement apprécier le délit de l'indigent, le juge doit, pour un instant, oublier le bien-être dont il jouit, afin de s'identifier autant que possible avec la situation lamentable de l'être abandonné de tous.* »

∴

« *Le souci du juge, dans son interprétation de la loi, ne doit pas être seulement limité au cas spécial qui lui est soumis, mais s'étendre encore aux conséquences bonnes ou mauvaises que peut produire sa sentence dans un intérêt plus général.* »

∴

« *C'est l'ouvrier seul qui produit, et qui expose sa santé ou sa vie au profit exclusif du patron, lequel ne peut compromettre que son capital.* »

— Et j'ai cité presque au hasard, ajouta M. Bergeret en fermant le livre. Voilà des paroles nouvelles et qui rendent le son d'une grande âme!

MONSIEUR THOMAS

Monsieur Thomas

J'AI connu un juge austère. Il s'appelait Thomas de Maulan et était de petite noblesse provinciale. Il s'était destiné à la magistrature sous le septennat du maréchal de Mac-Mahon, dans l'espoir de rendre un jour la justice au nom du Roi. Il avait des principes qu'il pouvait croire inébranlables, ne les ayant jamais remués. Dès qu'on remue un principe, on trouve quelque chose dessous, et l'on s'aperçoit que ce n'était pas un principe. Thomas de Maulan tenait soigneusement à l'abri de sa curiosité ses principes religieux et ses principes sociaux.

Il était juge au Tribunal de première instance dans la petite ville de X***, où j'habitais alors. Ses dehors inspiraient l'estime et même une certaine sympathie. C'était un long corps sec, la peau collée aux os, la face jaune. Sa parfaite simplicité lui donnait assez grand air. Il se faisait appeler Monsieur Thomas, non qu'il eût sa noblesse en mépris, mais parce qu'il se jugeait trop pauvre pour la soutenir. Je l'ai assez pratiqué pour reconnaître que ses apparences ne trompaient pas et qu'avec une intelligence étroite et un tempérament faible, il avait une âme haute. Je lui découvris de grandes qualités morales. Mais, ayant eu occasion d'observer comment il remplissait ses fonctions de magistrat instructeur et de juge, je

m'aperçus que sa probité même et l'idée qu'il se faisait de son devoir le rendaient inhumain, et parfois lui ôtaient toute clairvoyance. Comme il était d'une piété extrême, l'idée de péché et d'expiation dominait dans son esprit, sans qu'il en eût conscience, l'idée de délit et de peine, et il était visible qu'il punissait les coupables avec l'agréable idée de les purifier. Il considérait la justice humaine comme une image affaiblie mais belle encore de la justice divine. On lui avait appris dans son enfance que la souffrance est bonne, qu'elle a par elle-même un mérite, des vertus, qu'elle est expiatrice. Il le croyait fermement et il estimait que la souffrance est due à quiconque a failli. Il aimait à châtier. C'était l'effet de sa bonté. Accoutumé à rendre grâces à Dieu qui lui envoyait des maux de dents et des coliques hépatiques en punition du péché d'Adam et pour son salut éternel, il accordait aux rôdeurs et aux vagabonds la prison et l'amende comme un bienfait et comme un secours. Il tirait de son catéchisme la philosophie des lois, et il était impitoyable par droiture et simplicité d'esprit. On ne peut pas dire qu'il fût cruel. Mais, n'étant pas sensuel, il n'était pas non plus sensible. Il ne se faisait pas de la souffrance humaine une idée concrète et physique. Il s'en faisait une idée purement morale et dogmatique. Il avait pour le système cellulaire une prédilection un peu mystique, et ce n'est pas sans quelque joie de son cœur et de ses yeux qu'un jour il me montra une belle prison qu'on venait de bâtir dans son ressort : une chose blanche, propre, muette, terrible; des cellules en cercle, et le gardien au centre dans un phare. Cela vous avait l'air d'un laboratoire établi par des fous pour fabriquer des fous. Et ce sont bien des fous sinistres, que ces inventeurs du système cellulaire qui pour

moraliser un malfaiteur le soumettent à un régime qui le rend stupide ou furieux. Monsieur Thomas en jugeait autrement. Il regardait en silence avec satisfaction ces atroces cellules. Il avait son idée de derrière la tête : il pensait que le prisonnier n'est jamais seul puisque Dieu est avec lui. Et son regard tranquille et satisfait disait : « J'en ai mis là cinq ou six tout seuls en face de leur Créateur et Souverain Juge. Il n'y a pas au monde de sort plus enviable que le leur. »

Ce magistrat fut chargé d'instruire plusieurs affaires, et entre autres celle d'un instituteur. L'enseignement laïque et l'enseignement congréganiste étaient alors en guerre déclarée. Les républicains ayant dénoncé l'ignorance et la brutalité des Frères, le journal clérical de la région accusa un instituteur laïque d'avoir assis un enfant sur un poêle rouge. Cette accusation trouva crédit dans l'aristocratie rurale. On rapporta le fait avec des détails révoltants et la rumeur publique éveilla l'attention de la justice. M. Thomas, qui était honnête homme, n'aurait jamais obéi à ses passions, s'il avait su que c'étaient des passions. Mais il les prenait pour des devoirs, parce qu'elles étaient religieuses. Il crut de son devoir d'accueillir les plaintes portées contre l'école sans Dieu, et il ne s'aperçut pas de son extrême promptitude à les accueillir. Je dois dire qu'il instruisit l'affaire avec un soin minutieux et des peines infinies. Il l'instruisit selon les méthodes ordinaires à la justice, et il en obtint de merveilleux résultats. Trente enfants de l'école, curieusement interrogés, lui répondirent mal d'abord, mieux ensuite, très bien enfin. Après un mois d'interrogations, ils répondaient si bien qu'ils faisaient tous la même réponse. Les trente dépositions concordaient, elles étaient identiques, littéralement semblables, et ces enfants qui,

le premier jour, disaient n'avoir rien vu, déclaraient maintenant d'une voix claire, en employant tous exactement les mêmes mots, que leur petit camarade avait été assis, le derrière nu, sur un poêle rouge. M. le juge Thomas se félicitait d'un si beau succès, quand l'instituteur établit sur des preuves irréfutables qu'il n'y avait jamais eu de poêle dans l'école. M. Thomas eut alors quelque soupçon que les enfants mentaient. Mais ce dont il ne s'aperçut point, c'est qu'il leur avait lui-même, sans le vouloir, dicté et appris par cœur leur témoignage.

L'affaire se termina par une ordonnance de non-lieu. L'instituteur fut renvoyé chez lui après une sévère admonestation du juge, qui lui conseilla vivement de refréner à l'avenir ses instincts brutaux. Les petits enfants des Frères vinrent faire des charivaris devant son école désertée. Quand il sortait de sa maison, on lui criait : « Oh! eh! Grille-Cul! » et on lui jetait des pierres. M. l'inspecteur primaire, instruit de cet état de choses, fit un rapport constatant que cet instituteur n'avait pas d'autorité sur ses élèves et concluant à son déplacement immédiat. Il fut envoyé dans un village où l'on parle un patois qu'il ne comprend pas. Il y est appelé Grille-Cul. C'est le seul terme français qu'on y sache.

Dans la fréquentation de M. Thomas, j'ai appris comment il se fait que les témoignages recueillis par un magistrat instructeur sont tous du même style. Il me reçut dans son cabinet pendant qu'assisté de son greffier, il interrogeait un témoin. Je pensai me retirer, mais il me pria de rester, ma présence n'étant nuisible en rien à la bonne administration de la justice.

Je m'assis dans un coin et j'entendis les questions et les réponses :

— Duval, vous avez vu le prévenu à six heures du soir?

— C'est-à-dire, monsieur le juge, que ma femme était à la fenêtre. Alors elle m'a dit : « Voilà Socquardot qui » passe! »

— Sa présence sous vos fenêtres lui semblait de nature à être remarquée, puisqu'elle a pris soin de vous la signaler expressément. Et les allures du prévenu vous parurent suspectes?

— Je vais vous dire, monsieur le juge. Ma femme m'a dit : « Voilà Socquardot qui passe! » Alors j'ai regardé et j'ai dit : « Effectivement! C'est Socquardot! »

— C'est cela! Greffier, écrivez : « A six heures de » relevée, les époux Duval aperçurent le prévenu qui rôdait » autour de la maison avec des allures suspectes. »

M. Thomas fit encore quelques questions au témoin, qui était journalier de son état; il recueillit les réponses et en dicta au greffier la traduction en jargon judiciaire. Puis le témoin entendit la lecture de sa déposition, signa, salua et se retira.

— Pourquoi, demandai-je alors, ne recueillez-vous pas les dépositions telles qu'elles vous sont apportées, au lieu de les traduire dans une langue qui n'est pas celle du témoin?

M. Thomas me regarda avec surprise et me répondit avec tranquillité :

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Je recueille les dépositions aussi fidèlement que possible. Tous les magistrats en font autant. Et l'on ne cite pas, dans les annales de la magistrature, un seul exemple d'une déposition altérée ou tronquée par un juge. Si, conformément à l'usage constant de mes collègues, je modifie les termes mêmes employés par les témoins, c'est que les témoins, comme ce Duval que vous venez d'entendre, s'expriment mal et qu'il serait contraire à la dignité de la justice de

recueillir des termes incorrects, bas, et souvent grossiers, quand il n'y a pas nécessité à le faire. Mais je crois que vous ne vous rendez pas un compte exact, cher monsieur, des conditions dans lesquelles se fait une instruction judiciaire. Il ne faut pas perdre de vue l'objet même que se propose le magistrat en recueillant et en groupant les témoignages. Il doit non seulement s'éclairer, mais éclairer le tribunal. Il ne suffit pas que la lumière se fasse dans son esprit : il faut qu'il la fasse dans l'esprit des juges. Il importe donc qu'il mette en évidence les charges qui parfois sont dissimulées dans le récit équivoque ou diffus d'un témoin comme dans les réponses ambiguës du prévenu. S'ils étaient enregistrés sans ordre ni méthode, les témoignages les plus probants paraîtraient faibles, et la plupart des coupables échapperaient au châtiment.

— Mais ce procédé qui consiste à préciser la pensée flottante des témoins, ce procédé, demandai-je, n'est-il pas dangereux?

— Il le serait si les magistrats n'étaient pas consciencieux. Mais je n'ai pas encore connu un seul magistrat qui n'eût pas une haute conscience de ses devoirs. Et pourtant j'ai siégé à côté de protestants, de déistes et de juifs. Mais ils étaient magistrats.

— Du moins, monsieur Thomas, votre manière de faire a-t-elle cet inconvénient que le témoin, quand vous lui lisez sa déposition, ne peut guère la comprendre, puisque vous y avez introduit des termes dont il n'a pas l'usage et dont le sens lui échappe. Que représente à ce journalier votre expression d' « allures suspectes »?

Il me répondit vivement :

— J'y ai pensé, et je prends contre ce danger des précautions minutieuses. Je vais vous en donner un exemple. Il y a peu de temps, un témoin d'une intelligence

assez bornée, et dont la moralité m'est inconnue, me parut inattentif à la lecture que le greffier lui donna de sa propre déposition. Je lui en fis faire une seconde lecture, après l'avoir invité à y prêter une attention soutenue. Je crus voir qu'il n'en fit rien. C'est alors que j'usai d'un stratagème pour l'amener à une plus juste appréciation de son devoir et de sa responsabilité. Je dictai au greffier une dernière phrase qui contredisait toutes les précédentes. Et j'invitai le témoin à signer. Au moment où il posait la plume sur le papier, je lui arrêtai le bras : « Malheureux! m'écriai-je, vous allez signer une » déclaration contraire à celle que vous venez de faire et » accomplir ainsi une action criminelle. »

— Eh bien! que vous dit-il?

— Il me répondit piteusement : « Monsieur le juge, » vous êtes plus instruit que moi, vous devez savoir mieux » que moi ce qu'il fallait écrire. » Vous voyez, ajouta M. Thomas, qu'un juge soucieux de bien remplir sa fonction se garde de toute cause d'erreur. Croyez-le bien, cher monsieur, l'erreur judiciaire est un mythe.

VOL DOMESTIQUE

A Henri Monod

Vol domestique

Il y a environ dix ans, peut-être plus, peut-être moins, je visitai une prison de femmes. C'était un ancien château construit sous Henri IV et dont les hauts toits d'ardoise dominaient une sombre petite ville du Midi, au bord d'un fleuve. Le directeur de cette prison touchait à l'âge de la retraite; il portait une perruque noire et une barbe blanche. C'était un directeur extraordinaire. Il pensait par lui-même et avait des sentiments humains. Il ne se faisait pas d'illusions sur la moralité de ses trois cents pensionnaires, mais il n'estimait pas qu'elle fût bien au-dessous de la moralité de trois cents femmes prises au hasard dans une ville.

— Il y a de tout ici comme ailleurs, semblait-il me dire de son regard doux et las.

Quand nous traversâmes la cour, une longue file de détenues achevait la promenade silencieuse et regagnait les ateliers. Il y avait beaucoup de vieilles, l'air brut et sournois. Mon ami le docteur Cabane, qui nous accompagnait, me fit remarquer que presque toutes ces femmes avaient des tares caractéristiques, que le strabisme était fréquent parmi elles, que c'étaient des dégénérées, et qu'il s'en trouvait bien peu qui ne fussent marquées des stigmates du crime, ou tout au moins du délit.

Le directeur secoua lentement la tête. Je vis bien qu'il

n'était guère accessible aux théories des médecins criminalistes et qu'il demeurait persuadé que dans notre société les coupables ne sont pas toujours très différents des innocents.

Il nous mena dans les ateliers. Nous vîmes les boulangères, les blanchisseuses, les lingères à l'ouvrage. Le travail et la propreté mettaient là presque un peu de joie. Le directeur traitait toutes ces femmes avec bonté. Les plus stupides et les plus méchantes ne lui faisaient pas perdre sa patience ni sa bienveillance. Il estimait qu'on doit passer bien des choses aux personnes avec lesquelles on vit, qu'il ne faut pas trop demander même à des délinquantes et à des criminelles ; et, contrairement à l'usage, il n'exigeait pas des voleuses et des entremetteuses qu'elles fussent parfaites parce qu'elles étaient punies. Il ne croyait guère à l'efficacité morale des châtiments, et il désespérait de faire de la prison une école de vertu. Ne pensant pas qu'on rend les gens meilleurs en les faisant souffrir, il épargnait le plus qu'il pouvait les souffrances à ces malheureuses. Je ne sais s'il avait des sentiments religieux, mais il n'attachait aucune signification morale à l'idée d'expiation.

— J'interprète le règlement, me dit-il, avant de l'appliquer. Et je l'explique moi-même aux détenues. Le règlement prescrit, par exemple, le silence absolu. Or, si elles gardaient absolument le silence, elles deviendraient toutes idiotes ou folles. Je pense, je dois penser, que ce n'est pas cela que veut le règlement. Je leur dis : le règlement vous ordonne de garder le silence. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que les surveillantes ne doivent pas vous entendre. Si l'on vous entend, vous serez punies; si l'on ne vous entend pas, on n'a pas de reproche à vous faire. Je n'ai pas à vous demander compte de vos pensées.

Si vos paroles ne font pas plus de bruit que vos pensées, je n'ai pas à vous demander compte de vos paroles. Ainsi averties, elles s'étudient à parler sans pour ainsi dire proférer de sons. Elles ne deviennent pas folles et la règle est suivie.

Je lui demandai si ses supérieurs hiérarchiques approuvaient cette interprétation du règlement.

Il me répondit que les inspecteurs lui faisaient souvent des reproches; qu'alors il les conduisait jusqu'à la porte extérieure et leur disait : « Vous voyez cette grille; elle est en bois. Si l'on enfermait ici des hommes, au bout de huit jours il n'en resterait pas un. Les femmes n'ont pas l'idée de s'évader. Mais il est prudent de ne pas les rendre enragées. Le régime de la prison n'est pas déjà très favorable à leur santé physique et morale. Je ne me charge plus de les garder si vous leur imposez la torture du silence. »

L'infirmerie et les dortoirs, que nous visitâmes ensuite, étaient installés dans de grandes salles blanchies à la chaux, et qui ne gardaient plus de leur antique splendeur que des cheminées monumentales de pierre grise et de marbre noir surmontées de pompeuses Vertus en ronde bosse. Une Justice, sculptée vers 1600 par quelque artiste flamand italianisé, la gorge libre et la cuisse hors de sa tunique fendue, tenait d'un bras gras ses balances affolées dont les plateaux se choquaient comme des cymbales. Cette déesse tournait la pointe de son glaive contre une petite malade couchée dans un lit de fer, sur un matelas aussi mince qu'une serviette pliée. On eût dit un enfant.

— Eh bien! cela va mieux? demanda le docteur Cabane.

— Oh! oui, monsieur, beaucoup mieux.

Et elle sourit.

— Allons, soyez bien sage, et vous guérirez.

Elle regarda le médecin avec de grands yeux pleins de joie et d'espérance.

— C'est qu'elle a été bien malade, cette petite, dit le docteur Cabane.

Et nous passâmes.

— Pour quel délit a-t-elle été condamnée?

— Ce n'est pas pour un délit, c'est pour un crime.

— Ah!

— Infanticide.

Au bout d'un long corridor, nous entrâmes dans une petite pièce assez gaie, toute garnie d'armoires, et dont les fenêtres, qui n'étaient pas grillées, donnaient sur la campagne. Là, une jeune femme, fort jolie, écrivait devant un bureau. Debout, près d'elle, une autre, très bien faite, cherchait une clé dans un trousseau pendu à sa ceinture. J'aurais cru volontiers que ce fussent les filles du directeur. Il m'avertit que c'étaient deux détenues.

— Vous n'avez pas vu qu'elles ont le costume de la maison?

Je ne l'avais pas remarqué, sans doute parce qu'elles ne le portaient pas comme les autres.

— Leurs robes sont mieux faites et leurs bonnets, plus petits, laissent voir leurs cheveux.

— C'est, me répondit le vieux directeur, qu'il est bien difficile d'empêcher une femme de montrer ses cheveux, quand ils sont beaux. Celles-ci sont soumises au régime commun et astreintes au travail.

— Que font-elles?

— L'une est archiviste et l'autre bibliothécaire.

Il n'y avait pas besoin de le demander : c'étaient deux « passionnelles. » Le directeur ne nous cacha pas qu'aux délinquantes il préférait les criminelles.

— J'en sais, dit-il, qui sont comme étrangères à leur crime. Ce fut un éclair dans leur vie. Elles sont capables de droiture, de courage et de générosité. Je n'en dirais pas autant de mes voleuses. Leurs délits, qui restent médiocres et vulgaires, forment le tissu de leur existence. Elles sont incorrigibles. Et cette bassesse, qui leur fit commettre des actes répréhensibles, se retrouve à tout instant dans leur conduite. La peine qui les atteint est relativement légère et, comme elles ont peu de sensibilité physique et morale, elles la supportent le plus souvent avec facilité.

» Ce n'est pas à dire, ajouta-t-il vivement, que ces malheureuses soient toutes indignes de pitié et ne méritent point qu'on s'intéresse à elles. Plus je vis, plus je m'aperçois qu'il n'y a pas de coupables et qu'il n'y a que des malheureux.

Il nous fit entrer dans son cabinet et donna à un surveillant l'ordre de lui amener la détenue 503.

— Je vais, nous dit-il, vous donner un spectacle que je n'ai point préparé, je vous prie de le croire, et qui vous inspirera sans doute des réflexions neuves sur les délits et les peines. Ce que vous allez voir et entendre, je l'ai vu et entendu cent fois dans ma vie.

Une détenue, accompagnée d'une surveillante, entra dans le cabinet. C'était une jeune paysanne assez jolie, l'air simple, nice et doux.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, lui dit le directeur. Monsieur le Président de la République, instruit de votre bonne conduite, vous remet le reste de votre peine. Vous sortirez samedi.

Elle écoutait, la bouche entr'ouverte, les mains jointes sur le ventre. Mais les idées n'entraient pas vite dans sa tête.

— Vous sortirez samedi prochain de cette maison. Vous serez libre.

Cette fois elle comprit, ses mains se soulevèrent dans un geste de détresse, ses lèvres tremblèrent :

— C'est-il vrai qu'il faut que je m'en aille? Alors qu'est-ce que je vas devenir? Ici j'étais nourrie, vêtue, et tout. Est-ce que vous pourriez pas le dire à ce bon monsieur, qu'il vaut mieux que je reste où je suis?

Le directeur lui représenta avec une douce fermeté qu'elle ne pouvait refuser la grâce qui lui était faite; puis il l'avertit qu'à son départ elle recevrait une certaine somme, dix ou douze francs.

Elle sortit en pleurant.

Je demandai ce qu'elle avait fait, celle-là.

Il feuilleta un registre :

— 503. Elle était servante chez des cultivateurs... Elle a volé un jupon à ses maîtres... Vol domestique... Vous savez, la loi punit sévèrement le vol domestique.

EDMÉE

OU

LA CHARITÉ BIEN PLACÉE

A H. Harduin

Edmée
ou
la Charité bien placée

HORTEUR, le fondateur de l'*Étoile*, le directeur politique et littéraire de la *Revue Nationale* et du *Nouveau Siècle illustré*, Horteur, m'ayant reçu dans son cabinet, me dit du fond de son siège directorial :

— Mon bon Marteau, faites-moi un conte pour mon numéro exceptionnel du *Nouveau Siècle*. Trois cents lignes, à l'occasion du « jour de l'an. » Quelque chose de bien vivant, avec un parfum d'aristocratie.

Je répondis à Horteur que je n'étais pas bon, au sens du moins où il le disait, mais que je lui donnerais volontiers un conte.

— J'aimerais bien, me dit-il, que cela s'appelât : Conte pour les riches.

— J'aimerais mieux : Conte pour les pauvres.

— C'est ce que j'entends. Un conte qui inspire aux riches de la pitié pour les pauvres.

— C'est que précisément je n'aime pas que les riches aient pitié des pauvres.

— Bizarre!

— Non pas bizarre, mais scientifique. Je tiens la pitié du riche envers le pauvre pour injurieuse et contraire à la fraternité humaine. Si vous voulez que je parle aux riches, je leur dirai : « Épargnez aux pauvres votre pitié : il n'en

ont que faire. Pourquoi la pitié, et non pas la justice? Vous êtes en compte avec eux. Réglez le compte. Ce n'est pas une affaire de sentiment. C'est une affaire économique. Si ce que vous leur donnez gracieusement est pour prolonger leur pauvreté et votre richesse, ce don est inique et les larmes que vous y mêlerez ne le rendront pas équitable. « Il faut restituer, » comme disait le procureur au juge après le sermon du bon Frère Maillard. Vous faites l'aumône pour ne pas restituer. Vous donnez un peu pour garder beaucoup, et vous vous félicitez. Ainsi le tyran de Samos jeta son anneau à la mer. Mais la Némésis des dieux ne reçut point cette offrande. Un pêcheur rapporta au tyran son anneau dans le ventre d'un poisson. Et Polycrate fut dépouillé de toutes ses richesses.

— Vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas. Je veux faire entendre aux riches qu'ils sont bienfaisants au rabais et généreux à bon compte, qu'ils amusent le créancier, et que ce n'est pas ainsi qu'on fait les affaires. C'est un avis qui peut leur être utile.

— Et vous voulez mettre des idées pareilles dans le *Nouveau Siècle*, pour couler la feuille! Pas de ça! mon ami, pas de ça!

— Pourquoi voulez-vous que le riche agisse avec les pauvres autrement qu'avec les riches et les puissants? Il leur paye ce qu'il leur doit, et, s'il ne leur doit rien, il ne leur paye rien. C'est la probité. S'il est probe, qu'il en fasse autant pour les pauvres. Et ne dites point que les riches ne doivent rien aux pauvres. Je ne crois pas qu'un seul riche le pense. C'est sur l'étendue de la dette que commencent les incertitudes. Et l'on n'est pas pressé d'en sortir. On aime mieux rester dans le vague. On sait qu'on doit. On ne sait pas ce qu'on doit, et l'on verse de temps

en temps un petit acompte. Cela s'appelle la bienfaisance, et c'est avantageux.

— Mais ce que vous dites là n'a pas le sens commun, mon cher collaborateur. Je suis peut-être plus socialiste que vous, mais je suis pratique. Supprimer une souffrance, prolonger une existence, réparer une parcelle des injustices sociales, c'est un résultat. Le peu de bien qu'on fait est fait. Ce n'est pas tout, mais c'est quelque chose. Si le petit conte que je vous demande attendrit une centaine de mes riches abonnés et les dispose à donner, ce sera autant de gagné sur le mal et la souffrance. C'est ainsi que peu à peu on rend la condition des pauvres supportable.

— Est-il bon que la condition des pauvres soit supportable? La pauvreté est indispensable à la richesse, la richesse est nécessaire à la pauvreté. Ces deux maux s'engendrent l'un l'autre et s'entretiennent l'un par l'autre. Il ne faut pas améliorer la condition des pauvres; il faut la supprimer. Je n'induirai pas les riches en aumône, parce que leur aumône est empoisonnée, parce que l'aumône fait du bien à celui qui donne et du mal à celui qui reçoit, et parce qu'enfin, la richesse étant par elle-même dure et cruelle, il ne faut pas qu'elle revête l'apparence trompeuse de la douceur. Puisque vous voulez que je fasse un conte pour les riches, je leur dirai : « Vos pauvres sont vos chiens, que vous nourrissez pour mordre. Les assistés font aux possédants une meute qui aboie aux prolétaires. Les riches ne donnent qu'à ceux qui demandent. Les travailleurs ne demandent rien. Et ils ne reçoivent rien. »

— Mais les orphelins, les infirmes, les vieillards?...

— Ils ont le droit de vivre. Pour eux je n'exciterai pas la pitié, j'invoquerai le droit.

— Tout cela, c'est de la théorie! Revenons à la réalité.

Vous me ferez un petit conte à l'occasion des étrennes, et vous pourrez y mettre une pointe de socialisme. Le socialisme est assez à la mode. C'est une élégance. Je ne parle pas, bien entendu, du socialisme de Guesde, ni du socialisme de Jaurès; mais d'un bon socialisme que les gens du monde opposent avec à-propos et esprit au collectivisme. Mettez-moi dans votre conte des figures jeunes. Il sera illustré, et l'on n'aime, dans les images, que les sujets gracieux. Mettez en scène une jeune fille, une charmante jeune fille. Ce n'est pas difficile.

— Non, ce n'est pas difficile.

— Ne pourriez-vous pas introduire aussi dans le conte un petit ramoneur? J'ai une illustration toute faite, une gravure en couleurs, qui représente une jeune fille faisant l'aumône à un petit ramoneur, sur les marches de la Madeleine. Ce serait une occasion de l'employer... Il fait froid, il neige; la jolie demoiselle fait la charité au petit ramoneur... Vous voyez cela?

— Je vois cela.

— Vous broderez sur ce thème.

— Je broderai. Le petit ramoneur, transporté de reconnaissance, se jette au cou de la jolie demoiselle qui se trouve être la propre fille de monsieur le comte de Linotte. Il lui donne un baiser et imprime sur la joue de cette gracieuse enfant un petit O de suie, un joli petit O tout rond et tout noir. Il l'aime. Edmée (elle se nomme Edmée) n'est pas insensible à un sentiment si sincère et si ingénu... Il me semble que l'idée est assez touchante.

— Oui... vous pourrez en faire quelque chose.

— Vous m'encouragez à continuer... Rentrée dans son appartement somptueux du boulevard Malesherbes, Edmée éprouve pour la première fois de la répugnance à se débarbouiller : elle voudrait garder sur la joue l'empreinte

des lèvres qui s'y sont posées. Cependant le petit ramoneur l'a suivie jusqu'à sa porte; il reste en extase sous les fenêtres de l'adorable jeune fille... Cela va-t-il?

— Mais oui...

— Je poursuis. Le lendemain matin, Edmée, couchée dans son petit lit blanc, voit le petit ramoneur sortir de la cheminée de sa chambre. Il se jette ingénument sur la délicieuse enfant et la couvre de petits O de suie, tout ronds. J'ai oublié de vous dire qu'il est d'une beauté merveilleuse. La comtesse de Linotte le surprend dans ce doux travail. Elle crie, elle appelle. Il est si occupé qu'il ne la voit ni ne l'entend.

— Mon cher Marteau...

— Il est si occupé qu'il ne la voit ni ne l'entend. Le comte accourt. Il a l'âme d'un gentilhomme. Il prend le petit ramoneur par le fond de la culotte, qui précisément se présente à ses yeux, et le jette par la fenêtre.

— Mon cher Marteau...

— J'abrège... Neuf mois après, le petit ramoneur épousait la noble jeune fille. Et il n'était que temps. Voilà les suites d'une charité bien placée.

— Mon cher Marteau, vous vous êtes assez payé ma tête.

— N'en croyez rien. J'achève. Ayant épousé mademoiselle de Linotte, le petit ramoneur devint comte du Pape et se ruina aux courses. Il est aujourd'hui fumiste, rue de la Gaîté, à Montparnasse. Sa femme tient la boutique et vend des salamandres, à dix-huit francs, payables en huit mois.

— Mon cher Marteau, ce n'est pas drôle.

— Prenez garde, mon cher Horteur. Ce que je viens de vous conter, c'est, au fond, *la Chute d'un ange* de Lamartine, et l'*Eloa* d'Alfred de Vigny. Et, à tout prendre, cela vaut mieux que vos petites histoires larmoyantes, qui font

croire aux gens qu'ils sont très bons alors qu'ils ne sont pas bons du tout, qu'ils font du bien alors qu'ils ne font pas de bien, qu'il leur est facile d'être bienfaisants, alors que c'est la chose la plus difficile du monde. Mon conte est moral. De plus il est optimisme et finit bien. Car Edmée trouva dans la boutique de la rue de la Gaîté le bonheur qu'elle aurait cherché en vain dans les divertissements et les fêtes, si elle avait épousé un diplomate ou un officier... Mon cher directeur, est-ce entendu : Prenez-vous *Edmée ou la Charité bien placée* pour le *Nouveau Siècle illustré?*

— C'est que vous avez l'air de me le demander sérieusement?...

— Je vous le demande sérieusement. Si vous ne voulez pas de mon conte, je le publierai ailleurs.

— Où?

— Dans une feuille bourgeoise.

— Je vous en défie bien.

— Vous verrez[1].

1. Le journal *Le Figaro*, sous la direction de M. de Rodays, publia *Edmée ou la Charité bien placée*. On peut dire même qu'il offrit ce petit ouvrage en étrennes à ses lecteurs.

HISTOIRE COMIQUE

I

C'ÉTAIT dans une loge d'actrice, à l'Odéon. Sous la lampe électrique, Félicie Nanteuil, la tête poudrée, du bleu aux paupières, du rouge aux joues et aux oreilles, du blanc au cou et aux épaules, donnait le pied à madame Michon, l'habilleuse, qui lui mettait de petits souliers noirs à talons rouges. Le docteur Trublet, médecin du théâtre et ami des actrices, appuyait sur un coussin du divan son crâne chauve, et, les mains jointes sur le ventre, croisait ses jambes courtes. Il interrogeait :

— Quoi encore, ma chère enfant?

— Est-ce que je sais!... Des étouffements... des vertiges... Tout d'un coup, une angoisse comme si j'allais mourir. C'est même ça le plus pénible.

— Êtes-vous prise quelquefois d'une soudaine envie de rire ou de pleurer, sans cause apparente, sans raison?

— Ça, je ne peux pas vous dire, parce que, dans la vie, on a tant de raisons de rire ou de pleurer!...

— Êtes-vous sujette à des éblouissements?

— Non... Mais imaginez-vous, docteur, que je crois voir, la nuit, sous les meubles, un chat qui me regarde avec des yeux de braise.

— Tâchez de ne plus rêver de chat, dit madame Michon; parce que c'est mauvais signe... Voir un chat, ça annonce trahison par des amis et perfidie de femme.

— Mais ce n'est pas en rêvant que je vois un chat! C'est tout éveillée.

Trublet, qui n'était de service à l'Odéon qu'une fois par mois, y venait en voisin presque tous les soirs. Il aimait les comédiennes, prenait plaisir à causer avec elles, leur donnait des conseils et jouissait de leur confiance avec délicatesse. Il promit à Félicie de lui faire tout de suite une ordonnance :

— Ma chère enfant, nous soignerons l'estomac et vous ne verrez plus de chats sous les meubles.

Madame Michon rectifiait le corset. Et le docteur, subitement assombri, la regardait qui tirait sur les lacets.

— Ne froncez pas le sourcil, docteur, dit Félicie, je ne me serre jamais. Avec la taille que j'ai, ce serait vraiment bête de ma part.

Elle ajouta, pensant à sa meilleure camarade du théâtre :

— C'est bon pour Fagette, qui n'a ni épaules ni hanches... Elle est toute droite... Michon, tu peux gagner encore un peu... Je sais que vous êtes l'ennemi des corsets, docteur. Je ne peux pourtant pas m'habiller comme les femmes esthètes, avec des langes... Venez passer votre main, vous verrez que je ne me serre pas trop.

Il se défendit d'être l'ennemi des corsets, ne condamnant que les corsets trop serrés. Il déplora que les femmes n'eussent aucun sens de l'harmonie des lignes et qu'elles attachassent à la finesse de la taille une idée de grâce et de beauté, sans comprendre que cette beauté consistait tout entière dans les molles inflexions par lesquelles le corps, après avoir fourni le superbe épanouissement de la poitrine, s'amincit lentement au-dessous du thorax

pour se magnifier ensuite dans l'ample et tranquille évasement des flancs.

— La taille, dit-il, la taille, puisqu'il faut employer ce mot affreux, doit être un passage lent, insensible et doux entre les deux gloires de la femme, sa poitrine et son ventre. Et vous l'étranglez stupidement, vous vous défoncez le thorax, qui entraîne les seins dans sa ruine, vous vous aplatissez les fausses côtes, vous vous creusez un horrible sillon au-dessus du nombril. Les négresses, qui se taillent les dents en pointe et qui se fendent les lèvres pour y introduire un disque de bois, se défigurent avec moins de barbarie. Car, enfin, on conçoit qu'il reste encore de la splendeur féminine à une créature qui s'est passé un anneau dans les cartilages du nez et dont la lèvre est distendue par une rondelle d'acajou grande comme ce pot de pommade. Mais la dévastation est entière quand la femme exerce ses ravages dans le centre sacré de son empire.

Insistant sur un sujet qui lui tenait à cœur, il reprit une à une les déformations du squelette et des muscles causées par le corset, et fit des descriptions imagées et précises, des peintures lugubres et bouffonnes. Nanteuil riait en l'écoutant. Elle riait parce que, étant femme, elle avait du penchant à rire des laideurs et des misères physiques, parce que, rapportant tout à son petit monde d'artistes, chaque difformité décrite par le docteur lui rappelait une camarade du théâtre et s'imprimait dans son esprit en caricature, et parce que, se sachant bien faite, elle se réjouissait de son jeune corps, en se représentant toutes ces disgrâces de la chair. Riant d'un rire clair, elle allait par la loge vers le docteur, entraînant madame Michon, qui tenait les lacets comme des rênes, avec un air de sorcière emportée au sabbat.

— Restez donc tranquille! fit-elle.

Et elle objecta que les femmes de la campagne, qui ne mettaient pas de corset, étaient encore plus abîmées que les femmes de la ville.

Le docteur reprocha amèrement aux civilisations occidentales leur mépris et leur ignorance de la beauté vivante.

Trublet, né dans l'ombre des tours de Saint-Sulpice, était allé, jeune, exercer la médecine au Caire. Il en avait rapporté un peu d'argent, une maladie de foie et la connaissance des mœurs diverses des hommes. En son âge mûr, de retour au pays natal, il ne quittait plus guère sa vieille rue de Seine et prenait grand plaisir à vivre, un peu triste seulement de voir ses contemporains si malhabiles à se reconnaître dans le déplorable malentendu qui, voilà dix-huit siècles, brouilla l'humanité avec la nature.

On frappa; une voix de femme cria du couloir :

— C'est moi!

Félicie, tandis qu'elle passait sa jupe rose, pria le docteur d'ouvrir la porte. Madame Doulce entra, pesante, laissant à l'abandon son corps massif, qu'elle avait su longtemps rassembler sur la scène et tendre à la dignité des mères nobles.

— Bonjour, mignonne. Bonjour, docteur... Tu sais, Félicie, je ne suis pas complimenteuse. Eh bien! je t'ai vue avant-hier et je t'assure que dans le « deux » de *la Mère confidente* tu fais des choses très bien et qui ne sont pas faciles.

Nanteuil sourit des yeux, et, comme il arrive toujours quand on reçoit un compliment, elle en attendit un autre.

Madame Doulce, invitée par le silence de Nanteuil, murmura de nouvelles louanges :

— ... des choses excellentes, des choses personnelles.

— Vous trouvez, madame Doulce? Tant mieux! parce que je ne sens pas bien ce rôle-là. Et puis la grande Perrin m'ôte tous mes moyens. C'est vrai! quand je m'assois sur les genoux de cette femme-là, ça me fait un effet... Vous ne savez pas toutes les horreurs qu'elle me dit à l'oreille pendant que nous sommes en scène. Elle est enragée... Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent... Michon, est-ce que le corsage ne fronce pas dans le dos, à droite?

— Ma chère enfant, s'écria Trublet avec enthousiasme, vous venez de prononcer une parole admirable.

— Laquelle? demanda simplement Nanteuil.

— Vous avez dit : « Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent. » Vous comprenez tout; les actions et les pensées des hommes vous apparaissent comme des cas particuliers de la mécanique universelle, vous n'en concevez ni colère ni haine. Mais il y a des choses qui vous dégoûtent; vous avez de la délicatesse, et il est bien vrai que la morale est affaire de goût. Mon enfant, je voudrais qu'on pensât aussi sainement que vous à l'Académie des Sciences morales. Oui, vous avez raison. Les instincts que vous attribuez à votre camarade, il est aussi vain de les lui reprocher que de reprocher à l'acide lactique d'être un acide à fonctions mixtes.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que nous ne pouvons plus louer ni blâmer aucune pensée, aucune action humaine, une fois que la nécessité de ces actions et de ces pensées nous est démontrée.

— Alors, vous approuvez les mœurs de la grande Perrin, vous, un homme décoré! C'est du propre!

Le docteur se souleva et dit :

— Mon enfant, prêtez-moi, je vous prie, un moment d'attention. Je vais vous faire un récit instructif :

» Autrefois, la nature humaine était différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avait non seulement des hommes et des femmes, mais aussi des androgynes, c'est-à-dire des êtres qui réunissaient en eux les deux sexes. Ces trois sortes d'hommes avaient quatre bras, quatre jambes et deux visages. Ils étaient robustes et tournaient rapidement sur eux-mêmes comme des roues. Leur force leur inspira l'audace de combattre les dieux à l'exemple des Géants. Jupiter, ne pouvant souffrir une telle insolence...

— Michon, est-ce que la jupe ne traîne pas trop à gauche? demanda Nanteuil.

— ... résolut, poursuivit le docteur, de les rendre moins forts et moins hardis. Il sépara chaque homme en deux, de manière qu'il n'eut plus que deux bras, deux jambes et une tête, et la race humaine fut dès lors ce qu'elle est aujourd'hui. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme qui a été séparée de son tout comme on divise une sole en deux parts. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. L'amour que nous avons les uns pour les autres n'est que la force qui nous pousse à réunir nos deux moitiés pour nous rétablir dans notre ancienne perfection. Les hommes qui proviennent de la séparation des androgynes aiment les femmes; les femmes qui ont cette même origine aiment les hommes. Mais les femmes qui proviennent de la séparation des femmes primitives n'accordent pas grande attention aux hommes et sont portées vers les femmes. Ne soyez donc plus surprise quand vous voyez...

— C'est vous, docteur, qui avez imaginé cette histoire-

là? demanda Nanteuil, en piquant une rose à son corsage.

Le docteur se défendit avec force d'en avoir rien inventé. Au contraire, il en avait, disait-il, retranché une partie.

— Tant mieux! s'écria Nanteuil. Parce que je vais vous dire : Celui qui a trouvé ça n'est pas malin.

— Il est mort, dit Trublet.

Nanteuil exprima de nouveau le dégoût que lui inspirait sa partenaire; mais madame Doulce, qui était prudente et déjeunait quelquefois chez Jeanne Perrin, détourna la conversation.

— Enfin, mignonne, tu le tiens, le rôle d'Angélique. Seulement, rappelle-toi ce que je t'ai dit : il faut garder le geste un peu étroit, la taille un peu raide. C'est le secret des ingénues. Défie-toi de ta jolie souplesse naturelle. Les jeunes filles du répertoire doivent être un rien poupée. C'est de style. Le costume le veut. Vois-tu, Félicie, ce que tu dois observer avant tout, quand tu joues dans *la Mère confidente*, qui est une délicieuse pièce...

Félicie l'interrompit :

— Moi, vous savez, pourvu que j'aie un bon rôle, la pièce, je m'en fiche. Et puis, je n'aime pas bien Marivaux... Vous riez, docteur? Est-ce que j'ai fait une gaffe? Ce n'est pas de Marivaux, *la Mère confidente*?

— Mais si!

— Alors!... Vous cherchez toujours à m'embrouiller... Je disais que cette Angélique m'agace. Je voudrais quelque chose de plus étoffé, de plus en dehors... Ce soir, surtout, ce rôle m'horripile.

— C'est une raison de croire que tu le joueras très bien, ma mignonne, dit madame Doulce.

Et elle professa :

— Nous n'entrons jamais mieux dans nos rôles que lorsque nous y entrons de force et malgré nous. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples. Et moi-même, dans la *Vivandière d'Austerlitz*, j'ai étonné la salle entière par l'accent de ma gaieté, au moment où l'on venait de m'annoncer que mon pauvre Doulce, si grand artiste et si bon mari, avait été foudroyé d'apoplexie, à l'orchestre de l'Opéra, en saisissant son cornet à piston.

— Pourquoi veut-on absolument que je ne sois qu'une ingénue? demanda Nanteuil, qui voulait être aussi une amoureuse, une grande coquette et jouer tous les rôles.

— Et cela se comprend, poursuivit obstinément madame Doulce. L'art de la comédie est un art d'imitation. Or, ce qu'on n'éprouve pas, on l'imite d'autant mieux.

— Ne vous faites pas d'illusions, mon enfant, dit le docteur à Félicie. Quand on est une ingénue, on le reste à jamais. On naît Angélique ou Dorine, Célimène ou madame Pernelle. Au théâtre, les unes ont toujours vingt ans, les autres toujours trente, les autres toujours soixante... Vous, mademoiselle Nanteuil, vous aurez toujours dix-huit ans et vous serez toujours une ingénue.

— Je suis très contente de mon emploi, répondit Nanteuil, mais vous ne pouvez pas exiger que j'interprète avec le même plaisir toutes les ingénues. Il y a un rôle, par exemple, que je voudrais bien jouer! C'est Agnès de l'*École des femmes*.

Au seul nom d'Agnès, le docteur, ravi, murmura dans ses coussins :

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?

— Agnès, voilà un beau rôle! s'écria Nanteuil. Je l'ai demandé à Pradel.

Pradel, directeur du théâtre, était un ancien comédien, avisé et bonhomme, dépouillé d'illusions et ne nourrissant point de trop hautes espérances. Il aimait la paix, les livres et les femmes. Nanteuil n'avait qu'à se louer de Pradel et elle parlait de lui sans malveillance, avec une honnête liberté.

— Il a été ignoble, il a été dégoûtant, infect, dit-elle; il m'a refusé le rôle d'Agnès pour le donner à Falempin. Il faut dire aussi que je ne le lui avais pas demandé comme il fallait. Tandis que Falempin, elle sait la manière, elle! je vous en réponds. Mais ça m'est égal : si Pradel ne me laisse pas jouer Agnès, je l'envoie promener, lui et son sale guignol!

Madame Doulce continua de prodiguer ses enseignements inécoutés. Comédienne de mérite, mais vieillie, usée, jamais plus engagée, elle donnait des conseils aux débutantes, leur écrivait leurs lettres, et gagnait ainsi l'unique repas qu'elle faisait presque chaque jour, le matin ou le soir.

Félicie, tandis que madame Michon lui nouait un velours noir autour du cou, interrogea Trublet :

— Docteur, vous dites que mes vertiges viennent de l'estomac : vous êtes sûr?

Avant que Trublet eût pu répondre, madame Doulce s'écria que les vertiges venaient toujours de l'estomac, et qu'elle avait au sien, deux ou trois heures après les repas, des gonflements douloureux. Puis, elle demanda un remède au docteur.

Cependant Félicie réfléchissait, car elle était capable de réflexion. Tout à coup :

— Docteur, je voudrais vous faire une question que vous trouverez peut-être drôle... mais je voudrais bien savoir si, de connaître tout ce qu'il y a dans le corps, d'avoir vu toutes les affaires que nous avons au dedans de

nous, ça ne vous gêne pas, des moments, avec les femmes. Il me semble que, d'avoir l'idée de tout ça, ça devrait vous dégoûter.

Trublet, du fond de ses coussins, envoya un baiser à Félicie :

— Ma chère enfant, il n'y a pas de plus fin, de plus riche, de plus beau tissu que la peau d'une jolie femme. C'est ce que je me disais à l'instant en contemplant votre nuque, et vous concevez aisément que, sous cette impression...

Elle lui fit une grimace de guenon dédaigneuse.

— Croyez-vous que c'est spirituel, de répondre par des imbécillités à une question sérieuse?

— Eh bien, mademoiselle, puisque vous le voulez, je vais vous faire une réponse instructive. Il y a vingt ans, nous avions à l'hôpital Saint-Joseph, dans la salle d'autopsie, un vieux surveillant ivrogne, le père Rousseau, qui, tous les jours, à onze heures du matin, déjeunait au bord de la table sur laquelle le cadavre était étendu. Il déjeunait parce qu'il avait faim. Ceux qui ont faim, rien ne les empêche de manger, dès qu'ils ont de quoi. Seulement, le père Rousseau disait : « Je ne sais pas si c'est l'air de la salle qui le veut, mais je ne peux rien manger que de frais et d'appétissant. »

— Je comprends, dit Félicie. Il vous faut des petites bouquetières... C'est défendu, vous savez... Mais vous êtes là assis comme un Turc, et vous ne m'avez pas écrit mon ordonnance.

Elle l'interrogea du regard.

— L'estomac, où est-ce au juste?

La porte était restée entr'ouverte. Un jeune homme très joli, très élégant, la poussa, et, après avoir fait deux pas dans la loge, demanda gentiment s'il pouvait entrer.

— Vous, dit Nanteuil.

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa avec plaisir, correction et fatuité.

Il traita madame Doulce sans égards particuliers, et demanda :

— Comment vous portez-vous, docteur Socrate?

C'est ainsi qu'on appelait parfois Trublet, à cause de sa face camuse et de sa parole subtile.

Trublet, lui désignant Nanteuil :

— Monsieur de Ligny, voici une jeune personne qui ne sait pas précisément si elle a un estomac. La question est grave. Nous lui conseillons de s'en rapporter, pour la réponse, à la petite fille qui mangeait trop de confitures. Sa maman lui disait : « Tu te feras mal à l'estomac. » Et elle répondit : « C'est les dames qui ont des estomacs; les petites filles n'en n'ont pas. »

— Mon Dieu! que vous êtes bête, docteur! s'écria Nanteuil.

— Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle! La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée.

— Vous êtes paradoxal, mon cher docteur, observa M. de Ligny. Mais je vous accorde qu'il vaut mieux être bête comme tout le monde que d'avoir de l'esprit comme personne.

— C'est vrai, ce qu'il dit là, Robert! s'écria Nanteuil, sincère et pénétrée.

Et elle ajouta, d'un ton méditatif :

— Il y a au moins une chose certaine, docteur. C'est que la bêtise empêche souvent de faire des bêtises. Je l'ai remarqué bien des fois. Hommes ou femmes, ce ne sont pas les plus bêtes qui agissent le plus bêtement. Ainsi, il y a des femmes intelligentes qui sont stupides avec les hommes.

— Vous voulez dire celles qui ne peuvent pas s'en passer.

— On ne peut rien te cacher, mon petit Socrate.

— Ah! soupira la grande Doulce, quelle terrible servitude! Toute femme qui ne domine pas ses sens est perdue pour l'art.

Nanteuil haussa ses jolies épaules, encore un peu pointues de jeunesse :

— Oh! oh! la grande aïeule, n'essayez donc pas d'abrutir la petite classe. En voilà, des idées! De votre temps, est-ce que les comédiennes dominaient leurs... comment avez-vous dit ça? Allons donc! elles les dominaient pas du tout.

S'apercevant que Nanteuil devenait orageuse, la grande Doulce se retira avec prudence et dignité. Et, dans le couloir, elle fit encore une recommandation :

— Ma mignonne, souviens-toi de jouer Angélique en bouton de rose. Le rôle l'exige.

Mais Nanteuil, agacée, ne l'écoutait pas.

— C'est vrai, dit-elle en s'asseyant devant sa toilette, elle me fait bouillir, la vieille Doulce, avec sa morale! Elle croit qu'on a oublié ses histoires? Elle se trompe. Madame Ravaud les raconte six fois par semaine. Tout le monde sait qu'elle avait réduit son musicien de mari à un tel état d'épuisement qu'un soir il tomba dans son cornet à piston. Et ses amants, des hommes superbes, demandez à Michon, en moins de deux ans elle en faisait des souffles, des ombres. Voilà comment elle les dominait, ses... Et si on était venu lui dire qu'elle était perdue pour l'art!...

Le docteur Trublet tendit vers Nanteuil, comme pour l'arrêter, ses deux mains ouvertes :

— Ne vous indignez pas, mon enfant. Madame Doulce est sincère. Elle aimait les hommes, maintenant elle aime Dieu. On aime ce qu'on peut, comme on peut et avec ce



qu'on a. Elle est devenue chaste et pieuse à l'âge congruent. Elle observe toutes les pratiques de la religion : elle va à la messe les dimanches et fêtes, elle...

— Eh bien! elle a raison d'aller à la messe, déclara Nanteuil. Michon, allume-moi une bougie pour chauffer mon rouge. Il faut que je me refasse les lèvres... Certainement, elle a raison d'aller à la messe. Mais la religion ne défend pas d'avoir un amant.

— Vous croyez? demanda le docteur.

— Ah! je connais ma religion mieux que vous, bien sûr!

Une cloche lugubre sonna, et la voix lamentable de l'avertisseur monta dans les couloirs :

— La petite pièce est terminée!...

Nanteuil se leva et passa à son poignet un ruban de velours avec un médaillon d'acier.

Agenouillée, madame Michon arrangeait les trois plis Watteau de la robe rose et, la bouche pleine d'épingles, d'un coin de lèvres exprimait cette maxime :

— Ce qu'il y a de bon quand on est vieille, c'est que les hommes ne peuvent plus vous faire souffrir.

Robert de Ligny tira de son étui une cigarette :

— Vous permettez?...

Et il s'approcha de la bougie allumée sur la toilette.

Nanteuil, qui ne le quittait pas des yeux, vit, sous les moustaches ardentes et légères comme des flammes, les lèvres empourprées par la lumière aspirer et puis souffler la fumée. Elle en sentit une petite chaleur aux oreilles. Feignant de chercher ses bijoux, elle effleura de sa bouche le cou de Ligny et lui murmura :

— Attends-moi après le spectacle, dans un fiacre, au coin de la rue de Tournon.

A ce moment un bruit de voix et de pas monta du corridor. Les acteurs de la petite pièce regagnaient leurs loges.

— Docteur, passez-moi votre journal.

— Il est bien ennuyeux, mademoiselle.

— Passez-le-moi tout de même.

Elle le prit et le tint en abat-jour au-dessus de sa tête.

— La lumière me fait mal aux yeux.

Il était vrai que, parfois, une clarté trop vive lui donnait la migraine. Mais elle venait de se regarder dans la glace. Les paupières bleues, les cils enduits d'une pâte noire, les joues peintes, les lèvres dessinées au rouge en petit cœur, elle se trouvait un air de morte fardée avec des yeux de verre, et ne voulait pas que Ligny la vît ainsi.

Tandis qu'elle tenait son visage dans l'ombre, un grand maigre garçon entra dans la loge en se dandinant. Ses yeux sombres se creusaient au-dessus d'un nez en bec de corbeau; sa bouche riait d'un rire immobile; à son long cou, la pomme d'Adam faisait une grande ombre sur son rabat. Il était costumé en huissier du répertoire.

— C'est vous, Chevalier? Bonjour, mon ami, dit gaiement le docteur Trublet, qui aimait les cabots, préférait les mauvais et avait un goût spécial pour Chevalier.

— Tout le monde, alors! s'écria Nanteuil. Ce n'est plus une loge, c'est un moulin.

— Mes compliments tout de même à la meunière, dit Chevalier. Figurez-vous qu'il y a dans la salle un tas d'idiots. Vous ne le croiriez pas? ils m'ont emboîté.

— Ce n'est pas une raison pour entrer sans frapper, répondit Nanteuil, hargneuse.

Le docteur fit remarquer que M. de Ligny avait laissé la porte ouverte. Alors Nanteuil à Ligny, avec un accent de tendre reproche :

— Vraiment, vous avez fait cela?... Mais, quand on est entré, on ferme la porte aux autres : c'est élémentaire.

Elle s'enveloppa d'un manteau de flanelle blanche.

L'avertisseur appela les artistes en scène.

Elle prit la main que lui tendit Ligny et, cherchant des doigts le poignet, elle enfonça l'ongle à l'endroit où la peau, près des veines, est tendre. Puis elle disparut dans le corridor sombre.

II

CHEVALIER, après avoir remis son costume de ville, s'assit dans une baignoire, à côté de madame Doulce. Il contemplait Félicie, menue et lointaine sur la scène. Et, se rappelant qu'il l'avait tenue entre ses bras dans sa mansarde de la rue des Martyrs, il pleura de douleur et de rage.

Ils s'étaient rencontrés, l'année précédente, dans une fête donnée sous le patronage du député Lecureuil, au bénéfice des artistes pauvres du neuvième arrondissement. Il avait rôdé autour d'elle, muet, affamé, les dents longues et les yeux flamboyants. Et, durant quinze jours, il l'avait poursuivie sans repos. Elle, froide et tranquille, avait semblé l'ignorer ; puis elle avait cédé tout d'un coup et si brusquement que, ce jour-là, en la quittant, radieux et surpris encore, il lui avait dit une bêtise. Il lui avait dit : « Moi, qui te croyais en porcelaine !... » Durant trois mois entiers, il avait goûté des joies aiguës comme la douleur. Puis Félicie était devenue fuyante, lointaine, étrangère. Maintenant, elle ne l'aimait plus. Il en cherchait la raison sans pouvoir la trouver. Il souffrait de n'être plus aimé ; il souffrait plus encore d'être jaloux. Sans doute, aux premières et belles heures de son amour, il n'avait pas

ignoré que Félicie eût un amant, Girmandel, huissier rue de Provence; et il en avait été malheureux. Mais, ne le voyant jamais, il s'en faisait une idée si confuse et si mal déterminée que sa jalousie se perdait dans le vague. Félicie lui disait qu'avec Girmandel elle n'avait jamais pris aucune part à ce qui se passait, ni même essayé de feindre; il la croyait. Et c'était pour lui une vive satisfaction. Elle lui disait encore que, depuis longtemps, depuis des mois, Girmandel n'était pour elle qu'un ami, et il la croyait. Enfin, il trompait l'huissier et sentait agréablement cet avantage. Il avait appris aussi que Félicie, qui achevait sa seconde année de Conservatoire, ne s'était pas refusée à son professeur. Mais la peine qu'il en avait ressentie était adoucie par la considération d'un usage auguste et séculaire. Maintenant, Robert de Ligny lui causait d'intolérables souffrances. Depuis quelque temps, il le trouvait sans cesse près d'elle. Qu'elle aimât Robert, il n'en pouvait douter. Et, si parfois il pensait qu'elle ne s'était pas encore donnée à cet homme, c'était sans raison et seulement pour soulager de temps en temps sa souffrance.

Des applaudissements réguliers éclatèrent au fond du théâtre et quelques messieurs de l'orchestre, avec un léger murmure des lèvres, battirent des mains lentement et sans bruit. Nanteuil venait de donner sa dernière réplique à Jeanne Perrin.

— *Brava! brava!* Elle est délicieuse, cette petite, soupira madame Doulce.

Dans sa jalouse rage, Chevalier fut mauvais camarade. Il posa un doigt sur son front :

— Elle joue avec ça.

Puis, étendant la main sur son cœur :

— C'est avec ça qu'il faut jouer.

— Merci, mon ami, merci! murmura madame Doulce, reconnaissant dans ces maximes sa louange manifeste.

Elle disait, en effet, qu'on ne joue bien qu'en jouant avec son cœur; elle professait que, pour exprimer fortement une passion, il faut l'éprouver, et qu'il est nécessaire de sentir les impressions qu'on doit rendre. Elle se donnait volontiers en exemple. Reine tragique, après avoir vidé sur la scène une coupe de poison, elle avait eu toute la nuit les entrailles en feu. Elle disait néanmoins : « L'art dramatique est un art d'imitation, et l'on imite d'autant mieux un sentiment qu'on ne l'éprouve pas. » Et, pour illustrer cette maxime, elle trouvait encore des exemples dans sa carrière triomphale.

Elle poussa un long soupir :

— Cette petite est admirablement douée. Mais il faut la plaindre : elle vient dans de mauvais jours. Il n'y a plus de public, plus de critique, plus de pièces, plus de théâtres, plus d'artistes. C'est la décadence de l'art.

Chevalier secoua la tête :

— Ne la plaignez pas : elle aura tout ce qu'on peut désirer, le succès, la fortune. Elle est rosse. La rosserie mène à tout. Tandis que les gens de cœur n'ont qu'à se mettre une pierre au cou et à se jeter dans la rivière. Mais moi aussi, j'irai loin, moi aussi, je monterai haut. Moi aussi, je serai rosse.

Il se leva et sortit sans attendre la fin du spectacle. Il ne remonta pas à la loge de Félicie, de peur d'y rencontrer Ligny dont la vue lui était insupportable, et parce que, de la sorte, il pouvait s'imaginer que Ligny n'y était pas revenu.

Éprouvant un malaise physique à s'éloigner d'elle, il fit cinq ou six tours sous les galeries éteintes et désertes de l'Odéon, descendit les degrés dans la nuit et prit la

rue de Médicis. Les cochers sommeillaient sur leurs sièges, en attendant la fin du spectacle, et, sur la cime des platanes, la lune courait dans les nuées. Gardant un reste d'espoir absurde et doux, cette nuit-là comme les autres nuits, il allait attendre Félicie chez sa mère.

III

MADAME NANTEUIL habitait avec sa fille, au cinquième étage d'une maison du boulevard Saint-Michel, un petit appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin du Luxembourg. Elle reçut Chevalier avec bienveillance, lui sachant gré d'aimer Félicie et de n'être pas aimé d'elle, et ignorant, par principe, qu'il eût été l'amant de sa fille. Elle le fit asseoir près d'elle, dans la salle à manger où brûlait dans le poêle un feu de coke. A la clarté de la lampe, des revolvers d'ordonnance, des sabres avec la dragonne à glands d'or, luisaient sur le mur, autour d'une cuirasse de femme, armée de rondelles de fer-blanc à l'endroit des seins, pièce d'armure que, l'hiver précédent, Félicie, encore élève du Conservatoire, avait portée pour représenter Jeanne d'Arc chez une duchesse spirite. Veuve d'officier et mère d'actrice, madame Nanteuil, de son vrai nom madame Nanteau, conservait ces trophées.

— Félicie n'est pas encore rentrée, monsieur Chevalier. Je ne l'attends pas avant minuit. Elle est en scène jusqu'à la fin du spectacle.

— Je le sais : j'étais de la première pièce. J'ai quitté le théâtre après le « un » de la *Mère confidente*.

— Oh ! monsieur Chevalier, pourquoi n'êtes-vous pas resté jusqu'à la fin ? Ma fille aurait été bien contente si

vous étiez resté. Quand on joue, on aime à avoir des amis dans la salle.

Chevalier répondit d'une façon ambiguë :

— Oh! les amis, ce n'est pas ce qui manque.

— Vous vous trompez, monsieur Chevalier : les bons amis sont rares. Madame Doulce était là, sans doute? A-t-elle été contente de Félicie?

Et elle ajouta très humblement :

— Je serais vraiment heureuse qu'elle eût du succès. Il est si difficile de percer dans son état, quand on est seule, sans appui, sans protections! Et elle a bien besoin de réussir, la pauvre petite!

Chevalier n'avait pas le cœur à s'apitoyer sur Félicie. Il dit brusquement, en haussant les épaules :

— Ah! ne vous inquiétez donc pas. Elle réussira. Elle est comédienne dans l'âme. Elle a le théâtre dans le corps. Elle l'a dans les jambes.

Madame Nanteuil sourit paisiblement :

— La pauvre enfant! Elles ne sont pas bien grosses, ses jambes. Félicie n'a pas une mauvaise santé. Mais il ne faut pas qu'elle se fatigue. Elle a souvent des vertiges, des migraines.

La bonne vint mettre sur la table un plat de charcuterie, une bouteille et des assiettes.

Cependant Chevalier cherchait dans son esprit le moyen d'amener à propos une question qu'il avait sur les lèvres depuis le bas de l'escalier. Il voulait savoir si Félicie fréquentait encore Girmandel, dont il n'entendait plus parler. Nous formons des souhaits proportionnés à notre état. Maintenant, dans la misère de son existence, dans la détresse de son cœur, il désirait ardemment que Félicie, qui ne l'aimait plus, aimât Girmandel qu'elle aimait peu,

et toute son espérance était que Girmandel la gardât pour lui, la prît toute et ne laissât rien d'elle à Robert de Ligny. L'idée que la jeune fille était avec Girmandel soulageait sa jalousie, et il tremblait d'apprendre qu'elle avait quitté l'huissier.

Certes, il ne se serait jamais permis d'interroger une mère sur les amants de sa fille. Mais on pouvait parler de Girmandel à madame Nanteuil, qui ne voyait rien que d'honorable dans ses relations de famille avec l'officier ministériel, homme riche, marié et père de deux filles charmantes. Il fallait seulement, pour amener le nom de l'huissier dans la conversation, user d'un artifice. Chevalier en trouva un qui lui parut ingénieux.

— A propos, dit-il, j'ai rencontré Girmandel en voiture.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Il passait en fiacre sur le boulevard Saint-Michel. J'ai bien cru le reconnaître. Je serais surpris si ce n'était pas lui.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Sa barbe blonde, son visage rouge... Il est très reconnaissable, Girmandel.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Vous étiez très liées avec lui, dans le temps, vous et Félicie. Est-ce que vous le voyez toujours?

Madame Nanteuil répondit mollement :

— Monsieur Girmandel? mais oui, nous le voyons toujours...

A cette parole, Chevalier ressentit presque de la joie. Mais elle l'avait trompé; elle n'avait pas dit la vérité. Elle avait menti par amour-propre et pour ne pas révéler un secret domestique, qu'elle ne jugeait point à l'honneur de sa maison. Ce qui était vrai, c'est que, dans l'emportement de son amour pour Ligny, Félicie avait plaqué Girmandel,

et l'huissier, qui pourtant était homme du monde, avait cessé net d'éclairer. Madame Nanteuil, à son âge, avait repris un amant par amour maternel et pour que sa fille ne fût pas dans le besoin. Elle avait renoué sa vieille liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux de la rue de Clichy. Tony Meyer ne remplaçait pas avantageusement Girmandel : il donnait peu d'argent. Madame Nanteuil, qui était sage et savait le prix des choses, n'en murmurait pas, et elle était récompensée de son dévouement, car, depuis six semaines qu'elle était aimée à nouveau, elle rajeunissait.

Chevalier, qui suivait son idée, demanda :

— Girmandel, il n'est plus jeune?

— Il n'est pas vieux, dit madame Nanteuil. Un homme n'est pas vieux à quarante ans.

— Est-ce qu'il n'est pas ramolli?

— Mais non, répondit madame Nanteuil avec tranquillité.

Chevalier, songeur, se tut. Madame Nanteuil s'assoupit. Puis, tirée de sa somnolence par la bonne qui apportait la salière et la carafe, elle demanda :

— Et vous, monsieur Chevalier, êtes-vous content?

Non, il n'était pas content. Les critiques s'entendaient pour lui casser les reins. Et la preuve qu'ils étaient coalisés contre lui, c'est qu'ils disaient tous la même chose : ils disaient qu'il avait le masque ingrat.

— Un masque ingrat! s'écriait-il indigné, ils devraient dire : un masque prédestiné... Je vais vous expliquer, madame Nanteuil. Je vois grand : c'est ce qui me fait du tort. Ainsi, dans la *Nuit du 23 Octobre*, qu'on répète en ce moment, je fais Florentin : six répliques, une panne... Mais j'ai grandi le personnage démesurément. Durville est furieux. Il me coupe tous mes effets.

Madame Nanteuil, placide et bienveillante, trouva de bonnes paroles. Il y avait des obstacles, mais on finissait par les surmonter. Sa fille aussi s'était heurtée au mauvais vouloir de certains critiques.

— Minuit et demi! dit Chevalier assombri. Félicie est en retard.

Madame Nanteuil supposait qu'elle avait été retenue par madame Doulce.

— Madame Doulce se charge ordinairement de la ramener, et vous savez qu'elle n'est jamais pressée.

Chevalier se leva et fit mine de s'en aller, pour montrer qu'il avait de l'usage. Madame Nanteuil le retint.

— Restez donc : Félicie ne va pas tarder à rentrer. Elle sera bien contente de vous trouver ici. Vous souperez avec elle.

Madame Nanteuil s'assoupit de nouveau sur sa chaise. Chevalier, silencieux, attachait son regard au cartel pendu contre la muraille et, à mesure que l'aiguille s'avançait sur le cadran, il sentait une plaie brûlante s'agrandir dans sa poitrine, et chaque menu coup du balancier le touchait au vif, aiguillonnait sa jalousie, en marquant les moments que Nanteuil passait avec Ligny. Car il était sûr, maintenant, qu'ils étaient ensemble. Le silence de la nuit, interrompu seulement par le bruit sourd des fiacres qui roulaient sur le boulevard, favorisait les images et les réflexions qui le torturaient. Il les voyait.

Réveillée en sursaut par des chants montés du trottoir, madame Nanteuil confirma la pensée sur laquelle elle s'était endormie.

— C'est ce que je dis toujours à Félicie : on ne doit pas se décourager. Il y a dans la vie de mauvais jours...

Chevalier fit signe qu'il y en avait.

— Mais ceux qui souffrent, dit-il, n'ont que ce qu'ils

méritent. Il ne faut qu'un moment pour s'ôter tous les ennuis, pas vrai?

Elle approuva : certainement il y avait des chances subites, surtout au théâtre.

Il reprit d'une voix profonde, intérieure :

— Si l'on croit que c'est pour le théâtre que je me fais du mauvais sang... Le théâtre, je suis bien sûr de m'y faire une place, un jour, et belle!... Mais à quoi sert d'être un grand artiste, si l'on n'est pas heureux? Il y a des ennuis bêtes qui sont terribles. Des douleurs qui vous battent les tempes par petits coups égaux et réguliers comme le tic-tac de cette pendule et qui rendent fou.

Il s'arrêta; le regard sombre de ses yeux creux contemplait la panoplie suspendue au mur. Puis il reprit :

— Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche.

Et il tâta l'étui du revolver qu'il portait constamment dans sa poche.

Madame Nanteuil l'écoutait, sereine, avec cette douce volonté de ne rien savoir, qui était tout son génie dans la vie.

— Une chose terrible aussi, dit-elle, c'est la cuisine. Félicie est dégoûtée de tout. On ne sait que lui faire.

A partir de ce moment, la conversation languissante se traîna en paroles détachées, qui n'avaient que peu de sens. Madame Nanteuil, la bonne, le feu de coke, la lampe, l'assiette de charcuterie, dans une tristesse morne, attendaient Félicie. Une heure sonna. La souffrance de Chevalier était maintenant abondante et tranquille. Il possédait la certitude. Les voitures, plus rares, roulaient plus sonores sur la chaussée. Le bruit d'une de ces voitures s'arrêta devant la maison. Quelques instants après, il entendit le petit grillotis de la clé dans la

serrure, le choc d'une porte, des pas légers dans l'antichambre.

La pendule marquait une heure vingt-trois minutes. Il fut tout à coup agité de trouble et d'espérance. C'était elle! Qui sait ce qu'elle dirait? Peut-être qu'elle expliquerait ce retard de la façon la plus naturelle.

Félicie entra dans la salle à manger, les cheveux en désordre, l'œil brillant, les joues blanches, les lèvres avivées et froissées, lasse, indifférente, muette, heureuse, jolie, ayant l'air de garder sous son manteau, qu'elle tenait des deux mains fermé sur elle, un reste de chaleur et de volupté.

Sa mère lui dit :

— Je commençais à être inquiète... Tu ne te défais pas? Elle répondit :

— J'ai faim.

Elle se laissa tomber sur une chaise, devant la petite table ronde. Rejetant son manteau sur le dossier, elle découvrit son buste fin dans sa petite robe noire de pensionnaire, et, le coude gauche sur la toile cirée de la table, elle se mit à piquer de sa fourchette les tranches de saucisson.

— Est-ce que ça a bien marché ce soir? demanda madame Nanteuil.

— Très bien.

— Tu vois : Chevalier est venu te tenir compagnie. C'est gentil à lui, n'est-ce pas?

— Ah! Chevalier... Eh bien! qu'il se mette à table.

Et, sans plus répondre aux questions de sa mère, elle mangeait, avide et charmante, comme Cérès chez la vieille femme. Puis elle repoussa son assiette et, renversée sur sa chaise, les paupières mi-closes, la bouche entr'ouverte, elle sourit d'un sourire qui ressemblait à un baiser.

Madame Nanteuil, ayant pris son vin chaud, se leva.

— Vous m'excuserez, monsieur Chevalier : j'ai mes comptes à mettre à jour.

Tels étaient les termes par lesquels elle annonçait ordinairement qu'elle allait se coucher.

Resté seul avec Félicie, Chevalier lui dit violemment :

— C'est bête! c'est lâche! mais je t'aime à en devenir fou... Tu entends, Félicie?

— Pour sûr, que j'entends! Tu n'as pas besoin de parler si haut.

— C'est ridicule, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas ridicule, c'est...

Elle n'acheva pas.

Il s'approcha d'elle, tirant sa chaise sous lui.

— Tu es rentrée à une heure vingt-cinq. C'est Ligny qui t'a reconduite, j'en suis sûr. Il t'a reconduite en fiacre. J'ai entendu la voiture s'arrêter devant ta maison.

Comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Dis le contraire!

Elle se tut. Et il répéta d'une voix pressante et comme suppliante :

— Dis que non!...

Si elle avait voulu, d'une parole, d'un seul mot, d'un petit mouvement de la tête et des épaules, elle l'aurait rendu très doux et presque heureux. Mais elle garda un silence méchant. Les lèvres serrées, le regard lointain, elle semblait perdue dans un rêve.

Il poussa un soupir rauque :

— Imbécile que j'étais, je ne pensais pas à cela! Je me disais que tu reviendrais chez toi, comme les autres jours, avec madame Doulce, ou toute seule... Ah! si j'avais su que tu te ferais reconduire par cet individu!...

— Eh bien! qu'est-ce que tu aurais fait si tu avais su?

— Je vous aurais suivis, pardi!

Elle arrêta durement sur lui ses prunelles trop claires :

— Ça, je te le défends, tu m'entends! Si j'apprends que tu m'as suivie une seule fois, je ne te revois plus. D'abord, tu n'as pas le droit de me suivre. Je suis libre de faire ce que je veux, peut-être!

Suffoqué de surprise et de colère, il balbutia :

— Pas le droit? Pas le droit?... Tu dis que je n'ai pas le droit?...

— Non, tu n'as pas le droit... Et puis, je ne veux pas.

Son visage prit une expression de dégoût :

— C'est ignoble d'espionner une femme. Si tu essayes seulement une fois de savoir où je vais, je te fiche à la porte, et ce ne sera pas long.

— Alors, murmura-t-il, plein de stupeur, nous ne sommes rien l'un pour l'autre, je ne suis rien pour toi... Nous n'avons pas été ensemble... Voyons, Félicie, rappelle-toi...

Mais elle, impatientée :

— Ah! qu'est-ce que tu veux que je me rappelle?...

— Félicie, pense que tu t'es donnée à moi!

— Tu ne veux pas pourtant, mon cher, que j'y pense toute la journée. Ce serait abusif.

Il la regarda quelque temps avec plus de curiosité que de colère et lui dit, moitié amer et moitié doux :

— On peut dire que tu es rosse!... Sois-le, Félicie! Sois-le, tant que tu voudras! Qu'est-ce que ça fait, puisque je t'aime? Tu es à moi, je te reprends; je te reprends et je te garde. Voyons! je ne peux pas souffrir toujours comme une pauvre bête. Écoute : Je passerai l'éponge. Nous recommencerons notre amour. Et, cette fois, ce sera très bien. Et tu seras à moi pour toujours, à moi seul. Je suis un honnête

homme, tu sais. Tu peux compter sur moi. Je t'épouserai quand j'aurai une position.

Elle le regarda avec une surprise dédaigneuse. Il crut qu'elle avait des doutes sur son avenir dramatique, et, pour les dissiper, il dit, dressé sur ses longues jambes :

— Tu ne crois pas à mon étoile, Félicie? tu as tort. Je me sens capable de grandes créations. Qu'on me donne un rôle, et on verra. Et je n'ai pas seulement la comédie en moi, j'ai le drame, j'ai la tragédie... Oui, la tragédie. Je sais dire les vers. Et c'est un talent qui se fait rare aujourd'hui... Aussi ne crois pas, Félicie, que je te fasse un affront en t'offrant de t'épouser. Loin de là!... Nous nous marierons plus tard, quand ce sera possible et convenable. Rien ne presse, bien sûr. En attendant, nous reprendrons nos bonnes habitudes de la rue des Martyrs... Tu te souviens, Félicie : nous y avons été si heureux! Le lit n'était pas large, mais nous disions : « Ça ne fait rien... » J'ai maintenant deux belles chambres dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, derrière Saint-Étienne-du-Mont. Il y a ton portrait sur tous les murs... Tu y retrouveras le petit lit de la rue des Martyrs... Mais écoute-moi bien, j'ai trop souffert; je ne veux plus souffrir. J'exige que tu sois à moi, à moi seul.

Tandis qu'il parlait, Félicie était allée prendre sur la cheminée les cartes avec lesquelles sa mère jouait tous les soirs et elle les étalait sur la table.

— A moi seul... Tu m'entends, Félicie?

— Laisse-moi tranquille, je fais une réussite.

— Écoute-moi, Félicie. J'exige que tu ne reçoives plus dans ta loge cet imbécile...

Examinant ses cartes, elle murmura :

— Toutes les noires sont en bas.

— Cet imbécile, parfaitement. C'est un diplomate, et le ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui, c'est le refuge des incapables.

Il haussa la voix :

— Félicie, dans ton intérêt comme dans le mien, écoute-moi.

— Ne crie donc pas : maman dort.

Il reprit d'une voix sourde :

— Sache bien que je ne veux pas que Ligny devienne ton amant.

Elle releva sa petite tête méchante :

— Et s'il l'est?

Il fit un pas vers elle, sa chaise levée, la regarda d'un œil fou en riant d'un rire fêlé :

— S'il l'est, il ne le sera pas longtemps.

Et il laissa retomber sa chaise.

Maintenant elle avait peur. Elle s'efforça de sourire.

— Tu vois bien que je plaisante.

Elle réussit, sans trop de peine, à lui faire croire qu'elle lui avait parlé de cette manière seulement pour le punir, parce qu'il devenait insupportable. Il se calma. Elle lui dit alors qu'elle était lasse, qu'elle tombait de sommeil. Il se décida enfin à s'en aller. Sur le palier, il se retourna et dit :

— Félicie, je te conseille, pour éviter un malheur, de ne plus revoir Ligny.

Elle lui cria par la porte entre-bâillée :

— Tape au carreau de la loge pour qu'on t'ouvre!

IV

DANS la salle obscure, de grands pans de toile couvraient le balcon et les loges. L'orchestre était revêtu d'une housse immense, qui, retroussée sur les bords, laissait place à quelques figures humaines pâlissant en cette ombre, comédiens, machinistes, costumiers, amis du directeur, mères et amants d'actrices. Des yeux s'allumaient çà et là dans le creux noir des baignoires.

On répétait pour la cinquante-sixième fois la *Nuit du 23 Octobre 1812*, drame célèbre, vieux de vingt ans, et qui n'avait pas encore été représenté à ce théâtre. La pièce était sue et l'on avait fixé au lendemain cette dernière répétition particulière que, sur les scènes moins austères que l'Odéon, on nomme la « répétition des couturières ».

Nanteuil n'était pas de la pièce. Mais elle avait eu affaire ce jour-là au théâtre, et, comme on lui avait dit que Marie-Claire était exécrable dans le rôle de la générale Malet, elle était venue voir un peu, cachée au fond d'une baignoire.

La grande scène du « deux » commençait. Le décor représentait une mansarde de la maison de santé où le conspirateur était détenu en 1812. Durville, qui tenait le rôle du général Malet, venait de faire son entrée. Il répétait en costume : longue redingote bleue, avec le collet

par-dessus les oreilles, culotte chamois à pont. Et déjà même il s'était fait une tête, la tête glabre et martiale des généraux de l'Empire, avec la patte de lièvre qui passa des vainqueurs d'Austerlitz à leurs fils les bourgeois de Juillet. Debout, le coude droit dans la main gauche et le front dans la main droite, il exhalait l'orgueil de sa voix profonde et de sa culotte collante.

» — Seul, sans argent, du fond d'une prison, s'attaquer à ce colosse qui commande un million de soldats et qui fait trembler tous les peuples et tous les rois de l'Europe... Eh bien! ce colosse s'écroulera.

Du fond de la scène, le vieux Maury, qui faisait le conspirateur Jacquemont, donna la réplique :

» — Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute.

Soudain, des cris à la fois plaintifs et furieux s'élevèrent de l'orchestre.

L'auteur éclatait. C'était un homme de soixante-dix ans, qui bouillait de jeunesse.

— Qu'est-ce que je vois là, au fond? Ce n'est pas un acteur, c'est une cheminée. Il faudra faire venir les fumistes, les marbriers pour l'ôter de là... Maury, remuez-vous donc, sacrebleu!

Maury passa.

» — Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute... Je reconnais que ce ne sera pas de votre faute, général. Votre proclamation est excellente. Vous leur promettez une constitution, la liberté, l'égalité... C'est du machiavélisme!

Durville répliqua :

» — Et du meilleur. Race incorrigible, ils s'apprêtent à violer les serments qu'ils n'ont pas faits encore, et, parce qu'ils mentent, ils se croient des Machiavels... Le pouvoir absolu, qu'en ferez-vous donc, imbéciles?...

La voix stridente de l'auteur grinça :

— Vous n'y êtes pas, Dauville.

— Moi? demanda Durville étonné.

— Oui, vous, Dauville, vous ne comprenez pas un mot de ce que vous dites.

Pour humilier les cabots, pour abattre leur superbe, cet homme qui, de sa vie, n'avait oublié le nom d'une crémière ou d'un portier, dédaignait de retenir les noms des plus illustres comédiens.

— Dauville, mon ami, reprenez-moi ça.

Il jouait tous les rôles. Joyeux, funèbre, violent, tendre, impétueux, caressant, il prenait une voix tour à tour grave et flûtée; il soupirait, il rugissait, il riait, il pleurait. Il se transformait, ainsi que l'homme du conte populaire, en flamme, en fleuve, en femme, en tigre.

Dans les coulisses, les comédiens n'échangeaient entre eux que des propos insignifiants et brefs. Leur liberté de parole, leur facilité de mœurs, la familiarité de leurs habitudes ne les empêchaient pas de garder ce que, dans toute réunion d'hommes, il faut d'hypocrisie pour que les gens puissent se regarder les uns les autres sans horreur et sans dégoût. Même il régnait dans cet atelier d'art en pleine activité une belle apparence d'accord et d'union, un sentiment unanime créé par la pensée, haute ou médiocre, de l'auteur, un esprit d'ordre qui obligeait toutes les rivalités et tous les mauvais vouloirs à se changer en bonne volonté et en harmonieux concours.

Nanteuil, dans sa loge, se sentait mal à l'aise en pensant que Chevalier était là tout près. Depuis l'avant-veille, depuis la nuit où il avait proféré d'obscures menaces, elle ne l'avait pas revu et la peur qu'il lui avait faite restait en elle. « Félicie, pour éviter un malheur, je te conseille de

ne plus revoir Ligny » : qu'est-ce que cela voulait dire? Elle réfléchissait sur lui sérieusement. Ce garçon qui, l'avant-veille encore, lui semblait insignifiant et banal, qu'elle avait bien trop vu, qu'elle savait par cœur, comme il lui apparaissait maintenant mystérieux et plein de secrets! Comme elle s'apercevait tout à coup qu'elle ne le connaissait pas! De quoi était-il capable? Elle s'efforçait de le deviner. Qu'allait-il faire? Rien, sans doute. Tous les hommes qu'on quitte menacent et ne font rien. Mais Chevalier était-il un homme tout à fait comme les autres? On le disait fou. C'était une manière de parler. Mais elle ignorait elle-même s'il n'y avait pas en lui un peu de folie. A présent, elle l'étudiait avec un sincère intérêt. Très intelligente, elle ne lui avait jamais trouvé beaucoup d'intelligence; mais il l'avait surprise plusieurs fois par l'obstination de sa volonté. Elle se rappelait de lui des actes d'énergie sauvage. Naturellement jaloux, il y avait des choses qu'il comprenait. Il savait à quoi une femme est obligée, pour se faire une place au théâtre, ou pour avoir des toilettes; mais il ne voulait pas qu'on le trompât par amour. Était-ce un homme à commettre un crime, à faire un malheur? Voilà ce qu'elle ne pouvait découvrir. Elle se rappelait la manie que ce garçon avait de manier des armes. Quand elle allait le voir, rue des Martyrs, elle le trouvait toujours dans sa chambre démontant et nettoyant un vieux fusil. Pourtant il ne chassait jamais. Il se vantait d'être un excellent tireur et portait un revolver sur lui. Mais qu'est-ce que cela prouvait? Jamais encore elle n'avait tant pensé à lui.

Nanteuil s'inquiétait ainsi, dans sa baignoire, quand Jenny Fagette vint l'y rejoindre, Jenny Fagette, fine et frêle, la Muse d'Alfred de Musset, qui, la nuit, brûlait ses yeux de pervenche à rédiger des courriers mondains et

des articles de modes. Comédienne médiocre, mais femme adroite, merveilleusement active, c'était la meilleure amie de Nanteuil. Elles se reconnaissaient l'une à l'autre de grandes qualités, et des qualités différentes de celles qu'elles se trouvaient à elles-mêmes, et elles agissaient de concert comme les deux grandes puissances de l'Odéon. Cependant Fagette faisait tout son possible pour prendre Ligny à son amie, non par goût, car elle était sèche comme un cotret et méprisait les hommes, mais dans l'idée qu'une liaison avec un diplomate lui procurerait certains avantages et surtout pour ne pas perdre l'occasion d'être rosse. Nanteuil le savait. Elle savait que toutes ses camarades, Ellen Midi, Duvernet, Herschell, Falempin, Stella, Marie-Claire, voulaient lui prendre Ligny. Elle avait vu Louise Dalle, habillée comme une maîtresse de piano, ayant toujours l'air d'escalader l'omnibus et gardant jusque dans ses provocations et ses frôlements les apparences d'une irrémédiable honnêteté, poursuivre Ligny de ses jambes trop longues et l'obséder de ses regards de Pasiphaé pauvre. Et elle avait surpris, dans un couloir, la doyenne, cette bonne mère Ravaud, découvrant à l'approche de Ligny ce qui lui restait encore, ses magnifiques bras, depuis quarante ans illustres.

Fagette montra à Nanteuil avec dégoût, d'un bout de doigt ganté, la scène sur laquelle s'agitaient Durville, le vieux Maury et Marie-Claire.

— Regarde-moi ces gens-là. Ils ont l'air de jouer à soixante mètres sous l'eau.

— C'est parce que les herses ne sont pas allumées, observa Nanteuil.

— Non, non. Ce théâtre a toujours l'air d'être au fond de l'eau. Et dire que moi aussi, tout à l'heure, je vais entrer dans l'aquarium... Nanteuil, il ne faut pas que tu

restes plus d'une saison dans ce théâtre. On s'y noie. Mais regarde-les, regarde-les donc!

Durville devenait presque ventriloque, pour paraître plus grave et plus mâle :

» — La paix, l'abolition des droits réunis et de la conscription, une haute solde pour la troupe ; à défaut d'argent, quelques mandats sur la banque, quelques grades distribués à propos, ce sont là des moyens infaillibles.

Madame Doulce entra dans la loge. Ayant entr'ouvert son manteau tragiquement doublé d'antiques peaux de lapin, elle découvrit un petit livre écorné.

— Ce sont les lettres de madame de Sévigné, dit-elle. Vous savez que je fais, dimanche prochain, une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné.

— Où ça? demanda Fagette.

— Salle Renard.

Ce devait être une salle ignorée et lointaine. Nanteuil et Fagette ne la connaissaient pas.

— Je donne cette lecture au bénéfice des trois pauvres orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, mort si tristement de phtisie, cet hiver. Mes mignonnes, je compte sur vous pour placer des billets.

— C'est vrai, tout de même, qu'elle est ridicule, Marie-Claire! dit Nanteuil.

On gratta à la porte de la baignoire. C'était Constantin Marc, le jeune auteur d'une pièce que l'Odéon allait mettre tout de suite en répétition, *la Grille*, et Constantin Marc, bien que campagnard et vivant dans les bois, ne pouvait plus désormais respirer que dans le théâtre. Nanteuil devait jouer le grand rôle de la pièce : il la regardait avec émotion, comme l'amphore précieuse destinée à contenir sa pensée.

Cependant Durville s'enrouait :

» — Et si la France ne peut être sauvée qu'au prix de notre vie et de notre honneur, je dirai avec l'homme de 93 : « Périsse notre mémoire! »

Fagette désigna du doigt un jeune homme bouffi qui se tenait, la canne sous le menton, à l'orchestre.

— Est-ce que ce n'est pas le baron Deutz?

— Tu le demandes! répondit Nanteuil. Ellen Midi est de la pièce. Elle joue dans le quatre. Le baron Deutz est venu se montrer.

— Attendez un peu, mes enfants, je vais dire un mot à ce malotru, qui m'a rencontrée hier sur la place de la Concorde et qui ne m'a pas saluée.

— Le baron Deutz?... Il ne t'a pas vue!...

— Il m'a parfaitement vue. Mais il était en famille. Je vais le moucher; vous allez voir, mes amis.

Elle l'appela tout doucement :

— Deutz! Deutz!

Le baron s'approcha et vint s'accouder, souriant et satisfait, au rebord de la baignoire.

— Dites donc, monsieur Deutz, hier, quand vous m'avez rencontrée, vous étiez donc en bien mauvaise compagnie, que vous ne m'avez pas saluée?

Il la regarda, surpris :

— Moi? J'étais avec ma sœur.

— Ah!...

Et, sur la scène, Marie-Claire, suspendue au cou de Durville, s'écriait :

» — Va! triomphe ou succombe; dans la bonne ou la mauvaise fortune, ta gloire est égale. Et, quoi qu'il arrive, je saurai me montrer la femme d'un héros.

— Passez, madame Marie-Claire! dit Pradel.

A ce moment, Chevalier fit son entrée, et tout aussitôt l'auteur, s'arrachant les cheveux, vomit des imprécations :

— Ce n'est pas une entrée, c'est un écroulement, c'est une catastrophe, c'est un cataclysme. Bonté divine! un bolide, un aérolithe, un morceau de la lune tomberait sur la scène que ce ne serait pas un si effroyable désastre... Je retire ma pièce!... Chevalier, recommencez votre entrée, mon garçon.

Le peintre qui avait dessiné les costumes, Michel, jeune homme blond à la barbe mystique, était assis à la première travée, sur un bras de fauteuil. Il se pencha à l'oreille de Roger, le décorateur :

— Et dire que c'est la cinquante-sixième fois qu'il attrape Chevalier avec cette impétuosité, l'auteur!

— Tu sais : il est bigrement mauvais, Chevalier, répondit Roger sans hésitation.

— Ce n'est pas qu'il est mauvais, reprit Michel avec indulgence. Mais il a toujours l'air de rire, et il n'y a rien de pis pour un comique. Je l'ai connu tout petit à Montmartre. A la pension, ses maîtres lui demandaient : « Pourquoi riez-vous? » Il ne riait pas, il n'avait pas envie de rire : il recevait des gifles toute la journée. Ses parents voulaient le mettre dans les produits chimiques. Mais il rêvait le théâtre et passait ses journées sur la butte, dans l'atelier du peintre Montalent. Montalent travaillait alors, nuit et jour, à sa *Mort de saint Louis,* une grande machine qui lui était commandée pour la cathédrale de Carthage. Un jour, Montalent lui dit...

— Un peu de silence! cria Pradel.

— ... lui dit : « Chevalier, puisque tu n'as rien à faire, pose-moi donc Philippe le Hardi. — Je veux bien », dit Chevalier. Montalent lui fit prendre l'attitude d'un homme accablé de douleur. De plus, il lui plaqua sur les joues deux larmes grandes comme des verres de lunettes. Il termine son tableau, l'expédie à Carthage et fait monter

six bouteilles de champagne. Trois mois après, il recevait du Père Cornemuse, chef des missions françaises en Tunisie, une lettre lui annonçant que le tableau de la *Mort de saint Louis*, ayant été mis sous les yeux du cardinal-archevêque, avait été refusé par Son Éminence à cause de l'expression indécente de Philippe le Hardi, qui regardait en riant le saint roi, son père, expirant sur la paille. Montalent n'y comprenait rien; il était furieux et voulait faire un procès au cardinal-archevêque. Il reçoit son tableau, le déballe, le contemple dans un sombre silence, et s'écrie tout à coup : « C'est vrai que Philippe le Hardi a l'air de se gondoler. J'ai été stupide : je lui ai donné la tête de Chevalier, qui a toujours l'air de rire, l'animal! »

— Taisez-vous donc! hurla Pradel.

Et l'auteur s'écria :

— Pradel, mon bon ami, jetez-moi tout ce monde-là dehors.

Il mettait en scène infatigablement :

— Un peu plus en arrière, Trouville, là... Chevalier, vous vous approchez de la table, vous prenez les papiers les uns après les autres, et vous dites : « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... » Comprenez-vous?

— Oui, maître... « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... »

— Allons, Marie-Claire, mon enfant, du mouvement, sacrebleu! passez... C'est ça, très bien... Repassez; très bien, très bien, hardi donc!... Ah! la misérable; elle f... tout par terre!...

Il appela le directeur de la scène :

— Romilly, donnez un peu de lumière. On n'y voit goutte. Dauville, mon bon ami, qu'est-ce que vous faites

là devant le trou du souffleur? Vous n'en bougez pas! Mettez-vous donc une fois pour toutes dans la tête que vous n'êtes pas la statue du général Malet, que vous êtes le général Malet lui-même, et que ma pièce n'est pas un catalogue de figures de cire, mais une tragédie vivante, émouvante, qui vous arrache des larmes et...

Il ne put achever et sanglota longtemps dans son mouchoir. Puis il rugit :

— Sacré tonnerre! Pradel!... Romilly!... où est Romilly? Ah! le voilà, le gredin... Romilly, je vous avais dit de rapprocher le poêle de la lucarne. Vous ne l'avez pas fait. A quoi pensez-vous, mon ami?

On se trouvait arrêté tout à coup par une difficulté grave. Chevalier, porteur de papiers d'où dépendait le sort de l'Empire, devait s'échapper de la maison d'arrêt par la lucarne. Le jeu de scène n'avait pas été réglé encore : il n'avait pu l'être avant la plantation du décor. Et l'on s'apercevait que les mesures avaient été mal prises et que la lucarne n'était pas praticable.

L'auteur sauta sur la scène.

— Romilly, mon ami, le poêle n'est pas au repère. Comment voulez-vous que Chevalier passe par la lucarne? Poussez-moi tout de suite ce poêle à droite.

— Je veux bien, dit Romilly; mais nous boucherons la porte.

— Comment, nous boucherons la porte?

— Parfaitement.

Le directeur du théâtre, le directeur de la scène, les machinistes examinaient le décor avec une morne attention et l'auteur se taisait.

— Ne vous inquiétez pas, maître, dit Chevalier. Il n'y a besoin de rien changer : je sauterai bien.

Monté sur le poêle, il parvint en effet à saisir le bord

de la lucarne et à s'élever sur les coudes, ce qui n'avait pas semblé possible.

Un murmure d'admiration s'éleva de la scène, des coulisses et de la salle : Chevalier avait donné une idée étonnante de sa force et de son adresse.

— Très bien! s'écria l'auteur. Chevalier, c'est parfait, mon ami... Cet animal-là est agile comme un singe. Pas un de vous ne serait fichu d'en faire autant. Si tous les rôles étaient tenus comme celui de Florentin, la pièce irait aux nues.

Nanteuil, dans sa loge, l'admirait presque. Pendant une seconde, il lui était apparu plus qu'homme, homme et gorille, et la peur qu'elle avait de lui s'était démesurément agrandie. Elle ne l'aimait pas, elle ne l'avait jamais aimé; elle ne le désirait pas; le temps était loin où elle avait bien voulu de lui, et, depuis quelques jours, elle n'imaginait pas le plaisir avec un autre que Ligny; mais, si elle s'était trouvée, en ce moment, seule avec Chevalier, elle se serait sentie sans force, et elle aurait tâché de l'apaiser par sa soumission comme on apaise une puissance surnaturelle.

Sur la scène, pendant qu'un salon empire descendait des frises, l'auteur, dans le bruit de la manœuvre, sous la chute des portants, tenait à la fois dans sa main toute la troupe et tous les figurants et donnait en même temps à tous des conseils ou des exemples.

— Vous, la grosse, la marchande de gâteaux, madame Ravaud, vous n'avez donc jamais entendu crier dans les Champs-Élysées : « Régalez-vous! V'là le plaisir, mesdames! » Ça se chante. Apprenez-moi cet air-là pour demain... Et toi, le tapin, passe-moi ta caisse : je vais t'enseigner comment on fait un roulement, sacrebleu!...

Fagette, mon enfant, qu'est-ce que tu viens fiche au bal du Ministre de la police, si tu n'as pas de bas à coins d'or? Enfile-toi des bas de laine tricotée, tout de suite... C'est bien la dernière pièce que je donne à ce théâtre... Où est le colonel de la dixième cohorte? C'est toi?... Eh bien! mon ami, tes soldats défilent comme des porcs... Madame Marie-Claire, approchez un peu, que je vous apprenne à faire la révérence.

Il avait cent yeux, cent bouches, et des bras, des mains partout.

Dans la salle, Romilly serrait la main à M. Gombaut, des Sciences morales, venu en voisin.

— Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Gombaut, ce n'est peut-être pas exact au point de vue des faits, mais c'est théâtre.

— La conspiration de Malet, répondit M. Gombaut, reste, et restera sans doute longtemps encore, une énigme historique. L'auteur de ce drame a profité des points obscurs pour y introduire des éléments dramatiques. Mais ce qui, pour moi, est hors de doute, c'est que le général Malet, bien qu'associé à des royalistes, était lui-même républicain et travaillait à rétablir le gouvernement populaire. Il prononça dans son interrogatoire une parole sublime et profonde. Quand le président du conseil de guerre lui demanda : « Quels étaient vos complices? » Malet répondit : « Toute la France, et vous-même, si j'avais réussi. »

Appuyé à la loge de Nanteuil, un vieux sculpteur, vénérable et beau comme un satyre antique, contemplait, l'œil humide et la bouche riante, la scène en ce moment agitée et bouleversée.

— Êtes-vous content de la pièce, maître? lui demanda Nanteuil.

Et le maître, qui ne connaissait au monde que des os, des tendons et des muscles, répondit :

— Oh! oui, mademoiselle, oh! oui. Il y a là une petite, la petite Midi, qui a une attache d'épaule, un joyau...

Il la dessina du pouce. Des larmes lui venaient aux yeux.

Chevalier demanda s'il pouvait entrer dans la baignoire. Il était content, moins encore de son prodigieux succès que de voir Félicie. Il s'imaginait, dans sa folie, qu'elle était venue pour lui, qu'elle l'aimait, qu'elle se redonnait.

Elle le craignait, et, comme elle était peureuse, elle le flatta :

— Mes compliments, Chevalier. Tu as été étourdissant. Ta sortie est étonnante. Tu peux me croire. Je ne suis pas seule à le dire. Fagette t'a trouvé prodigieux.

— Vrai? demanda Chevalier.

Ce moment fut un des plus heureux de sa vie.

Une voix stridente, partie des hauteurs désertes des troisièmes galeries, traversa la salle comme un sifflet de locomotive.

— On ne vous entend pas du tout, mes enfants : parlez plus haut et prononcez distinctement.

Et l'auteur apparut, infiniment petit, dans les ténèbres de la coupole.

Alors la voix des acteurs, groupés sur le devant de la scène, autour d'un flambeau de bouillotte, s'éleva plus distincte :

» — L'Empereur laissera reposer trois semaines les troupes à Moscou; puis il s'élancera avec la rapidité de l'aigle à Saint-Pétersbourg.

» — Pique, trèfle, atout, je marque deux points.

» — Là, nous passerons l'hiver, et, au printemps prochain, nous pénétrerons dans l'Inde, en traversant la Perse, et c'en sera fait de la puissance britannique.

» — Trente-six en carreau.

» — Et moi, impériale d'as.

» — A propos, messieurs, que dites-vous du décret impérial sur les comédiens de Paris, daté du Kremlin? Voilà les querelles de mademoiselle Mars et de mademoiselle Leverd terminées!

— Regardez donc, dit Nanteuil, elle est très gentille, Fagette, dans sa robe bleue Marie-Louise, garnie de chinchilla.

Madame Doulce tira de dessous ses fourrures une botte de billets fanés déjà pour s'être trop offerts.

— Maître, dit-elle à Constantin Marc, vous savez que je fais dimanche prochain une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné, avec commentaire, au bénéfice des trois pauvres orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, qui est mort cet hiver d'une manière si déplorable.

— Avait-il du talent? demanda Constantin Marc.

— Pas du tout, dit Nanteuil.

— Eh bien, alors, en quoi sa mort est-elle déplorable?

— Oh! maître, soupira madame Doulce, n'affectez pas l'insensibilité.

— Je n'affecte pas l'insensibilité. Mais il y a une chose qui me surprend, c'est le prix que nous attachons à des existences qui ne nous intéressent en rien. Nous avons l'air de croire que la vie est en elle-même quelque chose de précieux. Pourtant la nature nous enseigne assez que rien n'est plus vil ni plus méprisable. Autrefois, on était moins barbouillé de sentimentalisme. Chacun tenait sa propre vie pour infiniment précieuse, mais ne professait aucun respect pour la vie d'autrui. On était alors plus près de la nature : nous sommes faits pour nous manger les uns les autres. Mais notre race faible, énervée, hypocrite, se plaît dans un cannibalisme sournois. Tout en nous

entre-dévorant, nous proclamons que la vie est sacrée, et nous n'osons plus avouer que la vie c'est le meurtre.

— La vie, c'est le meurtre, répéta Chevalier songeur et sans comprendre.

Puis il jaillit en idées fumeuses :

— Le meurtre et le carnage, peut-être! Mais le carnage amusant et le meurtre drôle. La vie, c'est la catastrophe burlesque, c'est le comique terrible, c'est le masque de carnaval sur des joues sanglantes. Voilà ce que c'est que la vie pour l'artiste; l'artiste au théâtre et l'artiste en action!

Nanteuil inquiète cherchait un sens à ces paroles confuses.

L'acteur exalté poursuivit :

— La vie, c'est autre chose encore : c'est la fleur et le couteau, c'est de voir rouge un jour et bleu le lendemain, c'est la haine et l'amour, la haine délicieuse et ravissante, l'amour cruel.

— Monsieur Chevalier, demanda Constantin Marc, du ton le plus tranquille, ne trouvez-vous pas naturel d'être meurtrier et ne croyez-vous pas que c'est seulement la peur d'être tué qui nous empêche de tuer?

Chevalier répondit d'une voix pensive et profonde :

— Certes, non! ce n'est pas la peur d'être tué qui m'empêcherait de tuer. Je n'ai pas peur de la mort. Mais j'ai le respect de la vie d'autrui. Je suis humain, c'est plus fort que moi. J'ai sérieusement examiné depuis quelque temps la question que vous me posez, monsieur Constantin Marc. J'y ai réfléchi pendant des jours et des nuits, et je sais maintenant que je ne pourrais tuer personne.

Alors Nanteuil, joyeuse, versa sur lui un regard de mépris. Elle ne le craignait plus et elle ne lui pardonnait pas de lui avoir fait peur.

Elle se leva.

— Bonsoir, j'ai mal à la tête... A demain, monsieur Constantin Marc.

Et elle sortit lestement.

Chevalier la poursuivit dans le couloir, dévala derrière elle l'escalier de la scène, et la rejoignit devant la loge du concierge.

— Félicie, viens dîner ce soir avec moi au cabaret. Je serai si content! Veux-tu?

— Oh! non, par exemple!

— Pourquoi ne veux-tu pas?

— Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies.

Elle voulut s'échapper. Il la retint.

— Je t'aime tant! ne me fais pas trop souffrir.

Elle s'avança sur lui, et, les lèvres retroussées, serrant les dents, lui siffla aux oreilles :

— C'est fini! fini! fini! tu entends. J'en ai soupé, de toi.

Alors, très doux, très grave :

— C'est la dernière fois que nous causons nous deux. Écoute, Félicie, avant qu'il y ait un malheur, je dois t'avertir. Je ne peux pas te forcer à m'aimer. Mais je ne veux pas que tu en aimes un autre. Pour la dernière fois, je te conseille de ne pas revoir monsieur de Ligny. Je t'empêcherai d'être à lui.

— Tu m'empêcheras, toi? pauvre ami!

Plus doucement encore, il répondit :

— Je le veux, je le ferai. On obtient ce qu'on veut; seulement, il faut y mettre le prix.

V

Rentrée chez elle, Félicie eut une crise de larmes. Elle revoyait Chevalier l'implorant d'une voix lamentable, avec un air de pauvre. Elle avait entendu cette voix et vu cette mine aux chemineaux exténués sur la route, quand sa mère, craignant que sa poitrine ne se prît, l'avait emmenée passer l'hiver à Antibes, chez une tante riche. Elle méprisait Chevalier de sa douceur et de sa tranquillité. Mais le souvenir de ce visage et de cette voix lui faisait mal. Elle ne put rien manger. Elle avait des étouffements. Le soir, une angoisse si cruelle la prit aux entrailles qu'elle eut peur de mourir. Elle pensa qu'elle éprouvait un tel énervement parce qu'elle était restée deux jours sans voir Robert. Il était neuf heures. Elle espéra le trouver encore chez lui et mit son chapeau.

— Maman, il faut que j'aille ce soir au théâtre. Je file.

Par égard pour sa mère, elle usait ainsi d'un langage voilé.

— Va, mon enfant, et ne rentre pas trop tard.

Ligny habitait chez ses parents. Il avait, sous les combles du joli hôtel de la rue Vernet, un petit appartement de garçon, éclairé par des fenêtres rondes, et qu'il appelait « son œil-de-bœuf ». Félicie le fit avertir par le portier qu'on l'attendait dans une voiture. Ligny n'aimait pas que les femmes vinssent trop souvent le

relancer dans sa famille. Son père, diplomate de carrière, très occupé des intérêts extérieurs de la France, demeurait dans une ignorance incroyable de ce qui se passait chez lui. Mais madame de Ligny se montrait attentive à faire observer les convenances dans sa maison. Et son fils était soucieux de satisfaire des exigences qui portaient sur les formes, sans jamais s'étendre au fond des choses. Elle le laissait entièrement libre d'aimer qui il voulait et c'est à peine si parfois, en de graves épanchements, elle lui donnait à entendre que la fréquentation des femmes du monde est utile aux jeunes gens. Aussi Robert avait-il toujours détourné Félicie de venir rue Vernet. Il avait loué, boulevard de Villiers, une petite maison où ils pouvaient se voir tout à l'aise. Mais, cette fois, après deux jours passés sans elle, il fut très content de sa visite imprévue et descendit tout de suite.

Blottis dans le fiacre, ils allèrent à travers l'ombre et la neige, au pas tranquille du canasson, par les rues et les boulevards, et l'épaisse nuit enveloppa leurs amours.

L'ayant ramenée à sa porte :

— A demain, dit-il.

— Oui, à demain, boulevard de Villiers. Viens de bonne heure.

Elle s'appuyait sur lui pour descendre de voiture. Brusquement, elle se rejeta en arrière.

— Là! là! entre les arbres... Il nous a vus... il nous guettait.

— Qui donc?

— Un homme... que je ne connais pas.

Elle venait de reconnaître Chevalier.

Elle descendit, sonna et, tremblante, attendit, plongée dans la pelisse de Robert, que la porte s'ouvrît. Puis elle le retint.

— Robert, monte avec moi. J'ai peur.

Non sans un peu d'impatience, il la suivit dans l'escalier.

Chevalier avait attendu Félicie, dans la petite salle à manger, devant l'armure de Jeanne d'Arc, en compagnie de madame Nanteuil, jusqu'à une heure du matin. Puis il était descendu et l'avait guettée sur le trottoir, et, quand il avait vu le fiacre s'arrêter devant la porte, il s'était dissimulé derrière un arbre. Il savait bien qu'elle reviendrait avec Ligny; mais, en les voyant ensemble, il lui avait semblé que la terre s'entr'ouvrait, et, pour ne pas tomber, il s'était retenu au tronc de l'arbre. Il resta jusqu'à ce que Ligny fût sorti de la maison; il l'observa qui, serré dans sa pelisse, gagnait sa voiture, fit deux pas pour s'élancer sur lui, s'arrêta, puis à grands pas descendit le boulevard.

Il allait, chassé par la pluie et le vent. Ayant trop chaud, il ôta son feutre et prit plaisir à sentir les gouttes d'eau froide sur son front. Il eut une vague conscience que des maisons, des arbres, des murs, des lumières passaient indéfiniment à ses côtés; il allait, songeant.

Il se trouva, sans savoir comment il y était venu, sur un pont qu'il connaissait à peine et au milieu duquel se dressait une statue colossale de femme. Maintenant il était tranquille, il avait pris une résolution. C'était une vieille idée qu'il avait cette fois enfoncée dans son cerveau comme un clou, et qui le traversait de part en part. Il ne l'examinait même plus. Il calculait froidement les moyens d'exécuter ce qu'il avait résolu. Il marcha devant lui, au hasard, absorbé, pensif, calme comme un géomètre.

Sur le pont des Arts, il s'aperçut qu'un chien le suivait. C'était un grand chien rustique à long poil, dont les

yeux vairons, pleins de douceur, exprimaient une détresse infinie. Il lui parla :

— Tu n'as pas de collier. Tu n'es pas heureux. Mon pauvre ami, je ne peux rien pour toi.

A quatre heures du matin, il se trouva dans l'avenue de l'Observatoire. Découvrant les maisons du boulevard Saint-Michel, il en ressentit une impression douloureuse et, brusquement, rebroussa vers l'Observatoire. Le chien avait disparu. Près du Lion de Belfort, Chevalier s'arrêta devant une tranchée profonde qui coupait la chaussée. Contre le remblai, sous une bâche soutenue par quatre pieux, un vieil homme veillait devant un brasier. Les oreilles de son bonnet de poil de lapin étaient rabattues; son nez énorme flamboyait. Il leva la tête; ses yeux, qui pleuraient, paraissaient tout blancs, sans prunelles dans un cercle de feu et de larmes. Il fourrait au fond de son brûle-gueule quelques brins de tabac de cantine, mêlés à des mies de pain, qui ne remplissaient pas même à demi le fourneau de la petite pipe.

— Voulez-vous du tabac, le vieux? demanda Chevalier en lui tendant sa blague.

L'homme fut lent à répondre. Il ne comprenait pas vite, et les politesses l'étonnaient.

Enfin il ouvrit une bouche toute noire :

— C'est pas de refus, dit-il.

Et il se souleva à demi. Un de ses pieds était chaussé d'un vieux soulier, l'autre entouré de linges. Lentement, de ses mains engourdies, il bourrait sa pipe. De la neige fondue tombait.

— Vous permettez? dit Chevalier.

Et il se coula, sous la bâche, à côté du vieil homme. De temps en temps, ils échangeaient une parole.

— Sale temps!

— C'est un temps de saison. L'hiver est dur. L'été est préférable.

— Alors vous gardez le chantier, la nuit, mon bonhomme?

Le vieux répondait volontiers aux questions. Avant qu'il parlât, sa gorge faisait entendre un susurrement très long et très doux :

— Je fais un jour une chose, un jour l'autre. Je bricole, quoi!

— Vous n'êtes pas de Paris?

— Je suis natif de la Creuse. J'ai travaillé comme terrassier dans les Vosges. Je m'en suis parti l'année qu'il est venu des Prussiens et d'autres peuples... Il y en avait des milliers. On ne peut pas comprendre d'où ils venaient... Tu as peut-être entendu parler de cette guerre des Prussiens, mon garçon?

Il resta longtemps sans parler, puis :

— Comme ça tu es en bordée, mon garçon. Tu ne veux pas rentrer au chantier?

— Je suis artiste dramatique, répondit Chevalier.

Le vieux, qui ne comprenait pas, demanda :

— Où qu'il est, ton chantier?

Chevalier voulut être admiré du vieillard :

— Je joue la comédie dans un grand théâtre, dit-il; je suis un des principaux acteurs de l'Odéon. Vous connaissez l'Odéon?

Le gardien secoua la tête. Il ne connaissait pas l'Odéon. Après un très long silence, il rouvrit sa bouche noire :

— Comme ça, mon garçon, tu es en bordée. Tu veux pas rentrer au chantier, pas vrai?

Chevalier lui répondit :

— Lisez le journal après-demain. Vous y verrez mon nom.

Le vieil homme essaya de trouver un sens à ces paroles; mais c'était trop difficile, il y renonça et revint à ses pensées familières.

— Quand on est en bordée, c'est, des fois, pour des semaines et des mois...

Au petit jour, Chevalier reprit sa course. Le ciel était de lait. Les roues lourdes réveillaient les pavés. Des voix, çà et là, résonnaient dans l'air frais. La neige ne tombait plus. Il allait au hasard devant lui. A voir renaître la vie, il s'égayait presque. Sur le pont des Arts, il regarda longtemps couler la Seine, puis il reprit sa course. Sur la place du Havre, il vit un café ouvert. Une faible lueur d'aurore rougissait les glaces de la façade. Les garçons sablaient le carrelage et posaient les tables. Il se jeta sur une chaise :

— Garçon, une verte!

VI

Dans le fiacre, par delà les fortifications où s'allongeait le boulevard désert, Félicie et Robert se tenaient pressés l'un contre l'autre.

— Tu ne l'aimes pas ta Félicie, dis?... Est-ce que ça ne te flatte pas d'avoir une petite femme qu'on acclame, qu'on applaudit et dont on parle dans les journaux?... Maman colle dans un album les articles qu'on fait sur moi. L'album est déjà rempli.

Il lui répondit qu'il n'avait pas attendu qu'elle eût du succès pour la trouver charmante. Et, de fait, leur liaison avait commencé lorsqu'elle débutait obscurément à l'Odéon dans une reprise ignorée.

— Quand tu m'as dit que tu me voulais, je ne t'ai pas fait attendre, hein? Ça a été fait tout de suite. N'est-ce pas que j'ai eu raison? Tu es trop intelligent pour me juger mal de ce que je n'ai pas traîné les choses. En te voyant pour la première fois, j'ai senti que je serais à toi. Alors, ce n'était pas la peine de tarder. Je ne regrette pas. Et toi?

Le fiacre s'arrêta, à peu de distance des fortifications, devant une grille de jardin.

La grille, qui n'avait pas été peinte depuis longtemps, posait sur un mur enduit de cailloutage, assez bas et

assez large pour que les enfants vinssent s'y percher. Elle était aveuglée à mi-hauteur par une plaque de tôle dentelée, et ne haussait pas à plus de trois mètres du sol ses pointes rouillées. Au milieu, entre deux piliers de maçonnerie surmontés de vases de fonte, cette grille formait une porte à double battant, pleine à sa partie inférieure et garnie, au dedans, d'une jalousie vermoulue.

Ils descendirent de voiture. Les arbres du boulevard dressaient sur quatre lignes, dans la brume, leurs légers squelettes. On entendait, à travers un vaste silence, le bruit décroissant de leur fiacre, qui regagnait la barrière, et le trot d'un cheval venant de Paris.

Elle dit en frissonnant :

— Comme c'est triste, la campagne!

— Mais, ma chérie, le boulevard de Villiers, ce n'est pas la campagne!

Il ne réussissait pas à ouvrir la grille, et la serrure grinçait.

Agacée, elle lui dit :

— Ouvre, je t'en prie : ce bruit me fait mal aux nerfs.

Elle s'aperçut que le fiacre venu de Paris était arrêté près de leur maison, à la distance d'une dizaine d'arbres; elle observa le cheval maigre et fumant, le cocher sordide, et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture?

— C'est un fiacre, ma chérie.

— Pourquoi s'arrête-t-il ici?

— Il ne s'arrête pas ici. Il s'arrête devant la maison à côté.

— Il n'y a pas de maison à côté; il y a un terrain vague.

— Eh bien! il s'arrête devant un terrain vague; qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

— Je ne vois personne en sortir.

— Le cocher attend peut-être un voyageur.

— Devant le terrain vague?

— Sans doute, ma chérie... Cette serrure est rouillée.

Elle alla, en se dissimulant derrière les arbres, jusqu'à l'endroit où le fiacre était arrêté, puis elle revint vers Ligny qui avait enfin réussi à ouvrir la grille.

— Robert, les stores sont baissés.

— C'est qu'il y a des amoureux dedans.

— Est-ce que tu ne trouves pas que ce fiacre est bizarre?

— Il n'est pas beau. Mais tous les fiacres sont vilains. Entre.

— Est-ce que ce n'est pas quelqu'un qui nous suit?

— Qui veux-tu qui nous suive?

— Je ne sais pas... Une de tes femmes.

Mais elle ne disait pas ce qu'elle pensait.

— Entre donc, ma chérie.

Quand elle fut entrée :

— Referme bien la grille, Robert.

Devant eux s'étendait une petite pelouse ovale. Au fond s'élevait la maison, avec son perron de trois marches, sa marquise de zinc, ses six fenêtres et son toit d'ardoise.

Ligny l'avait prise en location, pour une année, à un vieil employé de commerce, dégoûté de ce que les rôdeurs lui volaient la nuit ses poules et ses lapins. Des deux côtés de la pelouse, une allée sablée conduisait au perron. Ils prirent l'allée qui était à leur droite. Le sable criait sous leurs pas.

— Aujourd'hui encore, dit Ligny, madame Simonneau a oublié de fermer les volets.

Madame Simonneau était une femme de Neuilly qui venait tous les matins faire le ménage.

Un grand arbre de Judée, tout penché et qui semblait mort, allongeait jusqu'à la marquise une de ses branches rondes et noires.

— Je n'aime pas bien cet arbre, dit Félicie; ses branches ont l'air de gros serpents. Il y en a une qui entre presque dans notre chambre.

Ils montèrent les trois marches du perron. Et, tandis qu'il cherchait dans le trousseau la clé de la porte, elle posa sa tête sur son épaule.

Félicie avait dans ses dévoilements une fierté tranquille qui la rendait adorable. Elle montrait un si paisible orgueil de sa nudité que sa chemise, à ses pieds, semblait un paon blanc.

Et quand Robert la vit nue et claire comme les ruisseaux et les étoiles :

— Au moins, lui dit-il, tu ne te fais pas prier, toi!... C'est singulier : il y a des femmes qui, sans même qu'on leur demande rien, font tout ce qu'il est possible de faire et ne veulent pas qu'on leur voie pendant ce temps-là seulement un petit bout de peau.

— Pourquoi? demanda Félicie, en jouant avec les fils légers de sa chevelure.

Robert de Ligny avait la pratique des femmes. Pourtant il ne sentit pas combien cette question était insidieuse. Il avait reçu des enseignements moraux et il s'inspira, dans sa réponse, des professeurs dont il avait suivi les cours.

— Cela tient sans doute, dit-il, à l'éducation, à des principes religieux, à un sentiment inné qui subsiste alors même que...

Ce n'était point ainsi qu'il fallait répondre, car Félicie, haussant les épaules et mettant les poings sur ses hanches polies, l'interrompit vivement :

— Tu es naïf, toi... C'est qu'elles sont mal faites... L'éducation! la religion!... Ça me fait bouillir, d'entendre

des choses pareilles... Est-ce que j'ai été plus mal élevée que les autres? Est-ce que j'ai moins de religion qu'elles?... Dis donc, Robert, combien en as-tu vu de femmes bien faites? Compte un peu sur tes doigts... Oui, il y en a des tas de femmes qui ne montrent ni leurs épaules, ni rien! Tiens, Fagette, elle ne se montre pas même aux femmes : pendant qu'elle passe une chemise blanche, elle tient la vieille entre ses dents. Bien sûr, que j'en ferais autant, si j'étais bâtie comme elle!

Elle se tut, s'apaisa et, tranquille dans son orgueil, elle coula lentement la paume de ses mains sur ses flancs, sur ses reins, et dit fièrement :

— Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il n'y en a pas trop.

Elle savait ce que l'élégante minceur de ses formes donnait de grâce à sa beauté.

Maintenant, sa tête renversée baignait dans la chevelure blonde qui coulait de toutes parts; son corps gracile, un peu soulevé par un oreiller glissé sous les reins, était étendu sans mouvement; une jambe allongée au bord du lit brillait et le pied aigu la terminait en pointe d'épée. La clarté du grand feu allumé dans la cheminée dorait cette chair, faisait palpiter des lumières et des ombres sur ce corps inerte, le revêtait de splendeur et de mystère, tandis que les vêtements et le linge, couchés sur les meubles, sur le tapis, attendaient comme un troupeau docile.

Elle se souleva sur son coude, et, la joue dans la main :

— Ah! tu es bien le premier. Je ne te mens pas : les autres, ça n'existe pas.

Il n'était pas jaloux du passé et ne craignait pas les comparaisons. Il la questionna.

— Alors, les autres?...

— D'abord, il n'y en a que deux : mon professeur, et, naturellement, celui-là ne compte pas, et puis celui que

je t'ai dit, un homme sérieux, que ma mère m'avait donné.

— Pas d'autre?

— Je te jure.

— Et Chevalier?

— Lui? Ah! non, par exemple!... Tu ne voudrais pas!

— Et l'homme sérieux, que ta mère t'avait donné, il ne compte pas non plus?

— Je t'assure qu'avec toi, je suis une autre femme. Ah! bien vrai! tu es le premier qui m'ait eue... C'est drôle, tout de même. Dès que je t'ai vu, je t'ai voulu. Tout de suite, j'ai eu envie de toi. J'avais deviné. A quoi? Je serais bien embarrassée de le dire... Oh! je n'ai pas réfléchi!... Avec tes manières correctes, sèches, froides, ton air de petit loup bichonné, tu m'as plu, voilà!... Maintenant, je ne pourrais pas me passer de toi. Oh! non, je ne le pourrais pas.

Il l'assura qu'en la possédant il avait eu de délicieuses surprises et il lui dit des choses caressantes et jolies, qui toutes avaient été dites avant lui.

Elle lui prit la tête dans ses mains :

— C'est vrai que tu as des dents de loup. Je crois que c'est tes dents, qui, le premier jour, m'avaient donné envie de toi. Mords-moi.

Il la pressa contre lui et sentit ce corps souple et ferme répondre à son étreinte. Tout à coup elle se dégagea :

— Est-ce que tu n'entends pas crier le sable?

— Non.

— Écoute : j'entends un bruit de pas dans l'allée.

Assise, repliée sur elle-même, elle tendait l'oreille.

Il était déçu, agacé, irrité, et peut-être un peu blessé dans son amour-propre.

— Qu'est-ce qui te prend? C'est stupide.



Elle lui cria très sec :

— Tais-toi donc!

Elle épiait un bruit léger et proche comme de branches cassées.

Tout à coup elle sauta du lit avec une telle vivacité d'instinct et un mouvement si rapide de jeune animal que Ligny, bien qu'il fût peu littéraire, songea à la chatte métamorphosée en femme.

— Tu es folle! où vas-tu?

Elle souleva un bord du rideau, essuya la buée sur un coin de vitre et regarda par la fenêtre. Elle ne vit rien que la nuit. Tout bruit avait cessé.

Pendant ce temps, Ligny, rencogné dans la ruelle, maussade, grognait :

— Comme tu voudras, mais, si tu attrapes un rhume, tant pis pour toi!

Elle se recoula dans le lit. D'abord il lui garda un peu rancune; mais elle l'enveloppa d'une fraîcheur délicieuse.

Et, quand ils revinrent à eux, ils furent étonnés de voir à la montre qu'il était sept heures.

Il alluma la lampe, une lampe à pétrole en forme de colonne, avec une ampoule de cristal, dans laquelle la mèche s'enroulait comme un ténia. Elle se rhabilla très vite. Ils avaient un étage à descendre par un escalier de bois étroit et noir. Il passa le premier, la lampe à la main, et s'arrêta dans le couloir.

— Sors, ma chérie, avant que j'éteigne.

Elle ouvrit la porte, et, aussitôt, elle recula en poussant un grand cri. Elle venait de voir Chevalier sur le perron, les bras étendus, long, noir, dressé comme une croix. Il tenait un revolver à la main. L'arme ne brillait pas. Pourtant elle la vit très distinctement.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Ligny qui baissait la mèche de la lampe.

— Écoutez, et n'approchez pas! cria Chevalier d'une voix forte. Je vous défends d'être l'un à l'autre. C'est ma dernière volonté. Adieu, Félicie.

Et il mit dans sa bouche le canon du revolver.

Blottie au mur du couloir, elle ferma les yeux... Quand elle les rouvrit, Chevalier était couché sur le côté en travers de la porte. Il avait les paupières grandes ouvertes, l'air de regarder et de rire. Un filet de sang coulait de sa bouche sur la dalle du perron. Un tremblement convulsif agitait son bras. Puis il ne bougea plus. Replié sur lui-même, il avait l'air plus petit qu'avant.

Au coup de revolver, Ligny était accouru. Il souleva le corps dans la nuit noire. Et, tout de suite, le reposant doucement sur la dalle, il frotta des allumettes que le vent soufflait aussitôt. Enfin, dans une lueur, il vit que la balle avait emporté un morceau du crâne et que les méninges étaient mises à découvert sur une surface grande comme le creux de la main, grise et sanguinolente, très irrégulière, et dont les contours lui rappelèrent l'Afrique telle qu'elle est figurée dans les atlas. Et il fut pris devant ce mort d'un respect subit. Il le tira par les aisselles avec des précautions minutieuses jusque dans l'antichambre. Là, il l'abandonna et courut par la maison, cherchant et appelant Félicie.

Il la trouva dans la chambre à coucher qui, la tête sous les draps du lit défait, criait : « Maman! maman! » et récitait des prières.

— Ne reste pas là, Félicie.

Elle descendit avec lui l'escalier. Mais, dans le corridor :

— Tu sais bien qu'on ne peut pas passer.

Il la fit sortir par la porte de la cuisine.

VII

Demeuré seul dans la maison silencieuse, Robert de Ligny ralluma la lampe. Il commençait à entendre des voix graves, et même un peu solennelles, qui parlaient au dedans de lui. Formé dès l'enfance aux règles de la responsabilité morale, il éprouvait un regret douloureux, qui ressemblait à un remords. Songeant qu'il avait causé la mort de cet homme, bien que c'eût été sans le vouloir et sans le savoir, il ne se sentait pas tout à fait innocent. Des lambeaux d'enseignement philosophique et religieux revenaient troubler sa conscience. Des phrases de moralistes et de sermonnaires, apprises au collège et tombées tout au fond de sa mémoire, lui remontaient subitement à la pensée. Ses voix intérieures les lui récitaient. Elles disaient, d'après quelque vieil orateur sacré : « En se livrant aux désordres les moins coupables dans l'opinion du monde, on s'expose à commettre les actes les plus condamnables... Nous voyons par d'effroyables exemples que la volupté conduit au crime. » Ces maximes, sur lesquelles il n'avait jamais réfléchi, prenaient pour lui, tout à coup, un sens précis et rigoureux. Il y songea sérieusement. Mais, parce qu'il n'avait pas l'esprit profondément religieux et qu'il n'était pas capable de nourrir des scrupules exagérés, il n'en conçut qu'une édification

médiocre, et sans cesse décroissante. Bientôt, il les jugea importunes et sans application possible à sa situation. « En se livrant aux désordres les moins coupables dans l'opinion du monde... Nous voyons par d'effroyables exemples... » Ces phrases, qui tout à l'heure retentissaient dans son âme comme un grondement de tonnerre, il les percevait maintenant dans les nasillements et les grasseyements des professeurs et des prêtres qui les lui avaient apprises et il les trouvait un peu ridicules. Par une naturelle association d'idées il se rappela un passage d'une vieille histoire romaine, qu'il avait lu, en seconde, pendant une étude, et qui l'avait frappé, quelques lignes sur une dame convaincue d'adultère et accusée d'avoir mis le feu à Rome. « Tant il est vrai, disait l'historien, qu'une personne qui trahit la pudeur est capable de tous les crimes. » A ce souvenir, il sourit intérieurement et pensa que les moralistes avaient tout de même de drôles d'idées sur la vie.

La mèche, qui charbonnait, éclairait mal. Il ne parvenait pas à la moucher et elle répandait une infecte odeur de pétrole. Songeant à l'auteur de la phrase sur la dame romaine, il se disait :

« Vrai! Celui-là, il en avait une couche!... »

Il était rassuré sur son innocence. Ses légers remords s'étaient entièrement dissipés, et il ne concevait pas qu'il eût pu se croire un moment responsable de la mort de Chevalier. Toutefois cette affaire l'ennuyait...

Subitement il pensa :

« S'il vivait encore! »

Tout à l'heure, l'espace d'une seconde, à la lueur d'une allumette soufflée aussitôt qu'éprise, il avait vu le crâne troué du comédien. Mais s'il avait mal vu? S'il avait pris pour un ravage de la cervelle et du crâne une déchirure de la peau? Garde-t-on le jugement dans ces premiers

moments de surprise et d'horreur? Une blessure peut être hideuse sans être mortelle, ni même très grave. Il lui avait bien paru que cet homme était mort. Mais était-il médecin pour en juger sûrement?

Il s'impatienta après la mèche qui charbonnait encore et murmura :

— Cette lampe empoisonne.

Puis, se rappelant une manière de dire habituelle au docteur Socrate et dont il ignorait l'origine, il la répéta mentalement :

— Cette lampe pue comme trente-six mille charretées de diables.

Les exemples lui revinrent à l'esprit de plusieurs suicides manqués. Il se rappela avoir lu dans un journal qu'un mari, après avoir tué sa femme, s'était tiré, comme Chevalier, un coup de revolver dans la bouche et n'avait réussi qu'à se fracasser la mâchoire; il se rappela qu'à son cercle, après un scandale de jeu, un sportsman connu, ayant voulu se brûler la cervelle, s'était fait sauter l'oreille. Ces exemples s'appliquaient au cas de Chevalier avec une exactitude frappante.

« S'il n'était pas mort?... »

Il désirait, espérait contre toute évidence, que ce malheureux respirât encore et pût être sauvé. Il songeait à chercher des linges et à faire les premiers pansements. Pour examiner de nouveau l'homme étendu dans l'antichambre, il souleva trop brusquement la lampe encore mal allumée et l'éteignit.

Alors, surpris par les ténèbres subites, il perdit patience et s'écria :

— La rosse!

En la rallumant, il se flattait de l'idée que Chevalier, porté à l'hôpital, reprendrait connaissance, vivrait. Et, le

voyant déjà debout, juché sur ses longues jambes, criant, toussant, ricanant, il désirait moins ardemment cette guérison, il commençait même à ne plus la souhaiter, à la trouver importune et désobligeante. Il se demandait avec inquiétude, dans un véritable malaise :

— Que reviendrait-il faire en ce monde, le sombre cabot? Rentrerait-il à l'Odéon? Promènerait-il dans les couloirs sa grande cicatrice? Faudrait-il le voir rôder encore autour de Félicie?

Il approcha du corps la lampe allumée et reconnut la plaie livide et sanguinolente dont les contours irréguliers lui rappelaient l'Afrique de ses cartes d'écolier.

Visiblement la mort avait été instantanée, et il ne comprenait pas comment il avait pu en douter un moment.

Il sortit de la maison et se mit à marcher à grands pas dans le jardin. L'image de la blessure flottait devant ses yeux comme l'impression d'une lumière trop vive. Elle allait et grandissait; elle formait dans la nuit sur le ciel noir un continent pâle d'où il voyait jaillir éperdus des négrillons armés de flèches.

Il jugea que la première chose à faire était d'appeler madame Simonneau, qui demeurait tout près, sur le boulevard Bineau, dans la maison du café. Il ferma soigneusement la porte de la grille et alla chercher la femme de ménage. Sur le boulevard il retrouva le calme de l'esprit et des sens. Il s'accommoda de l'événement. Il acceptait le fait accompli, mais il chicanait la destinée sur les circonstances. Puisqu'il fallait un mort, il consentait à ce qu'il y en eût un, mais il en aurait préféré un autre. Il éprouvait à l'égard de celui-ci un sentiment de dégoût et de répulsion. Il se disait vaguement :

« J'admets un suicide. Mais à quoi bon un suicide ridicule et déclamatoire? Cet homme ne pouvait-il se tuer

chez lui? Ne pouvait-il, si sa résolution était inébranlable, l'exécuter avec une vraie fierté, d'une façon discrète? C'est ainsi qu'à sa place eût agi un galant homme. On aurait plaint et respecté sa mémoire. »

Il se rappela mot pour mot les paroles que, dans la chambre à coucher, une heure avant le drame, il avait échangées avec Félicie. Il lui avait demandé si elle n'avait pas été un peu avec Chevalier. Il le lui avait demandé, non pour le savoir, car il n'en doutait guère, mais pour montrer qu'il le savait. Et elle lui avait répondu, indignée : « Lui! Ah! non, par exemple... Tu ne voudrais pas!... »

Il ne la blâmait pas d'avoir menti. Toutes les femmes mentent. Il goûtait plutôt la jolie désinvolture avec laquelle elle avait jeté ce garçon hors de son passé. Mais il lui en voulait de s'être donnée à un bas cabot. Sa délicatesse en était blessée. Chevalier lui gâtait Félicie. Pourquoi prenait-elle des amants de cette espèce? Elle manquait donc de goût? Elle ne choisissait donc pas? Elle faisait donc comme les filles? Elle n'avait donc pas le sens d'une certaine propreté qui avertit les femmes de ce qu'elles peuvent faire et de ce qu'elles ne peuvent pas faire? Elle ne savait donc pas se tenir? Eh bien! voilà ce qui arrive quand on n'a pas de tenue! Il la chargea du malheur advenu et fut soulagé d'un grand poids.

Madame Simonneau n'était pas chez elle. Il la demanda aux garçons du café, aux garçons de l'épicier, aux filles de la blanchisseuse, aux gardiens de la paix, au facteur. Enfin, sur l'indication d'une voisine, il la trouva qui mettait des cataplasmes à une vieille dame, car elle était garde-malade. Son visage était pourpre et elle puait l'eau-de-vie. Il l'envoya veiller le mort. Il lui recommanda de le recouvrir d'un drap et de se tenir à la disposition du commissaire et du médecin qui viendraient pour les

constatations. Elle répondit, un peu blessée, qu'elle savait, Dieu merci, ce qu'elle avait à faire. Elle le savait, en effet. Madame Simonneau était née dans une société soumise aux autorités constituées et qui respecte les morts. Mais lorsque, ayant interrogé M. de Ligny, elle apprit qu'il avait traîné le corps dans l'antichambre, elle ne put lui cacher que cette façon d'agir était imprudente et l'exposait à des désagréments.

— Vous ne deviez pas, lui dit-elle. Quand une personne s'est détruite, il ne faut jamais y toucher avant que la police arrive.

Ligny alla ensuite avertir le commissaire. La première émotion passée, il n'éprouvait aucune surprise, sans doute parce que les événements qui, de loin, eussent semblé étranges, quand ils sont accomplis près de nous paraissent naturels, comme ils le sont en effet, se développent d'une façon commune, se décomposent en une succession de petits faits et vont se perdre dans la banalité courante de la vie. Il était distrait de la mort violente d'un malheureux par les circonstances mêmes de cette mort, par la part qu'il y avait et l'occupation qu'elle lui donnait. En se rendant chez le commissaire, il se sentait aussi tranquille et libre d'esprit que lorsqu'il allait au ministère pour y déchiffrer des dépêches.

A neuf heures du soir, le commissaire de police pénétra dans le jardin avec son secrétaire et un agent de police. Le médecin de la ville, M. Hibry, arriva au même moment. Déjà, par l'industrie de madame Simonneau, toujours intéressée aux fournitures, la maison exhalait une violente odeur de phénol et brillait de bougies allumées. Et madame Simonneau s'agitait dans un pressant désir de procurer au mort un crucifix et un rameau de buis bénit. A la clarté d'une bougie, le médecin examina le cadavre.

C'était un gros homme, au teint rouge et à la respiration forte, qui venait de dîner.

— La balle, de gros calibre, dit-il, a pénétré par la voûte palatine, elle a traversé le cerveau, et elle est venue briser le pariétal gauche, emportant une partie de la substance cérébrale et faisant sauter un morceau du crâne. La mort a été instantanée.

Il remit la bougie à madame Simonneau, et poursuivit :

— Des éclats du crâne ont été projetés à une certaine distance. On pourra les retrouver dans le jardin. Je conjecture que la balle était ronde. Une balle conique aurait causé moins de ravages.

Cependant le commissaire, M. Josse-Arbrissel, grand et maigre, à longue moustache grise, ne semblait ni voir ni entendre. Un chien hurlait devant la grille.

— La direction de la blessure, dit le médecin, ainsi que les doigts de la main droite encore repliés, prouvent surabondamment le suicide.

Il alluma un cigare.

— Nous sommes suffisamment édifiés, dit le commissaire.

— Je regrette, messieurs, de vous avoir dérangés, dit Robert de Ligny, et je vous remercie de la bonne grâce avec laquelle vous avez rempli votre office.

Le secrétaire du commissariat et l'agent de police, conduits par madame Simonneau, montèrent le corps au premier étage.

M. Josse-Arbrissel se mordait les ongles et regardait dans le vague.

— Un drame de la jalousie, dit-il, rien de plus commun. Nous avons ici, à Neuilly, une moyenne constante de morts volontaires. Sur cent suicides, trente ont pour cause le jeu. Le reste est dû à des désespoirs d'amour, à la misère ou à des maladies incurables.

— Chevalier? demanda le docteur Hibry, qui était amateur de spectacles, Chevalier? attendez donc. Je l'ai vu... Je l'ai vu dans un bénéfice, aux Variétés. Parfaitement. Il récitait un monologue.

Le chien hurlait devant la grille.

— On ne peut s'imaginer, reprit le commissaire, les ravages que le pari mutuel exerce dans cette commune. Je n'exagère pas, trente pour cent au bas mot des suicides que je constate sont causés par le jeu. Tout le monde joue, ici. Autant de boutiques de coiffeurs, autant d'agences clandestines. Pas plus tard que la semaine dernière, un concierge de l'avenue du Roule a été trouvé pendu dans le Bois. Encore, les ouvriers, les domestiques, les petits employés qui jouent, ne sont pas réduits à se tuer. Ils changent de quartier, ils disparaissent. Mais un homme établi, un fonctionnaire que le jeu a ruiné, qui est accablé de dettes criardes, menacé de saisie et sous le coup de plaintes au parquet, il ne peut pas disparaître. Que voulez-vous qu'il devienne?

— J'y suis! s'écria le docteur. Il récita *le Duel dans la Savane*. On est un peu fatigué des monologues; mais celui-là est très drôle. Vous vous rappelez : « Voulez-vous vous battre à l'épée? Non, monsieur. Au pistolet? Non, monsieur. Au sabre, au couteau? Non, monsieur. Alors je vois ce que vous voulez. Vous n'êtes pas dégoûté. Vous voulez le duel dans la savane. J'y consens. Nous remplacerons la savane par une maison à cinq étages. Vous êtes autorisé à vous dissimuler dans le feuillage. » Chevalier disait très drôlement *le Duel dans la Savane*. Il m'a beaucoup amusé ce soir-là. Il est vrai que je suis bon public. J'adore le théâtre.

Le commissaire de police n'entendait pas. Il suivait sa pensée.

— On ne saura jamais ce que le pari mutuel dévore par année de fortunes et d'existences. Le jeu ne lâche jamais ses victimes; quand il leur a tout pris, il reste leur unique espérance. En effet, par quel autre moyen peut-on espérer?...

Il s'arrêta de parler, tendit l'oreille au cri lointain d'un camelot, se jeta sur l'avenue à la poursuite de l'ombre fuyante et glapissante, l'appela, lui arracha un journal de courses qu'il déploya sous un bec de gaz pour y chercher des noms de chevaux, *Fleur-des-pois*, *la Châtelaine*, *Lucrèce*. Puis, l'œil hagard, les mains tremblantes, stupide, assommé, il laissa tomber la feuille : son cheval ne gagnait pas.

Et le docteur Hibry, en l'observant de loin, songeait que, médecin des morts, il pourrait bien être appelé un jour à constater le suicide de son commissaire de police, et il se déterminait par avance à conclure autant que possible à la mort accidentelle.

Tout à coup, saisissant son parapluie :

— Je file. On m'a donné pour ce soir une place à l'Opéra-Comique. Ce serait dommage de la perdre.

Avant de quitter la maison, Ligny demanda à madame Simonneau :

— Où l'avez-vous mis?

— Dans le lit, répondit madame Simonneau. C'était plus convenable.

Il ne fit point d'objection, et, levant les yeux sur la façade de la maison, il vit aux fenêtres de la chambre à coucher, à travers les rideaux de mousseline, la lueur des deux bougies que la femme de ménage avait allumées sur la table de nuit.

— On pourrait peut-être, dit-il, faire venir une religieuse pour le veiller.

— C'est inutile, répondit madame Simonneau qui avait invité des voisines et commandé son vin et son fricot, c'est inutile : je le veillerai moi-même.

Ligny n'insista pas.

Le chien hurlait encore devant la grille.

En regagnant à pied la barrière, il vit sur Paris une lueur rouge qui remplissait tout le ciel. Aux faîtes des cheminées, les tuyaux se dressaient, grotesques et noirs, devant cette brume ardente et semblaient regarder avec une familiarité ridicule l'embrasement mystérieux d'un monde. Les rares passants qu'il rencontra sur le boulevard allaient tranquillement, sans lever la tête. Bien qu'il sût que, dans les nuits des villes, souvent l'air humide reflète les lumières et se colore de cette lueur égale qui ne palpite pas, il s'imaginait voir le reflet d'un immense incendie. Il acceptait sans réflexion que Paris s'abîmât dans une conflagration prodigieuse; il trouvait naturel que la catastrophe intime à laquelle il était mêlé se confondît avec un désastre public et que cette nuit, enfin, fût pour tout un peuple, comme pour lui-même, une nuit sinistre.

Ayant très faim, il prit une voiture à la barrière et se fit conduire à une taverne de la rue Royale. Dans la salle lumineuse et chaude, il ressentit une impression de bien-être. Après avoir fait son menu, il ouvrit un journal du soir et vit, dans le compte rendu des Chambres, que son ministre avait prononcé un discours. En parcourant ce discours, il étouffa un petit rire; il se rappelait certaines histoires, contées au quai d'Orsay. Le ministre des Affaires étrangères était amoureux de madame de Neuilles, cocotte vieillie, haussée par la rumeur publique à l'état

d'aventurière et d'espionne. Il essayait, disait-on, sur elle les discours qu'il devait prononcer devant le Parlement. Ligny, qui avait été un peu l'amant, autrefois, de madame de Neuilles, se figurait l'homme d'État en chemise récitant à son amie cette déclaration : « Non certes, je ne méconnais pas les justes susceptibilités du sentiment national. Résolument pacifique, mais soucieux de l'honneur de la France, le gouvernement saura, etc. » Et cette vision le mettait en gaieté. Il tourna la page et lut : « Demain, à l'Odéon, première représentation (à ce théâtre) de : *La Nuit du 23 Octobre 1812*, avec messieurs Durville, Maury, Romilly, Destrée, Vicar, Léon Clim, Valroche, Aman, Chevalier...

VIII

Le lendemain, à une heure, au foyer du théâtre, on répétait *la Grille* pour la première fois. Une lumière triste s'amortissait sur les pierres grises de la voûte, des tribunes et des colonnes. Dans la majesté maussade de cette pâle architecture, sous la statue de Racine, les acteurs principaux lisaient leurs rôles, qu'ils ne savaient pas encore, devant Pradel, directeur du théâtre, Romilly, directeur de la scène, et Constantin Marc, auteur de la pièce, assis tous trois sur un canapé de velours rouge, tandis que, d'une banquette reculée dans un entre-colonnement, s'exhalaient les haines attentives et les jalousies chuchotantes des actrices sacrifiées. L'amoureux, Paul Delage, déchiffrait péniblement une réplique :

» — Je reconnais le château aux murs de brique, aux toits d'ardoise, le parc où j'ai si souvent enlacé, sur l'écorce des arbres, son chiffre et le mien, l'étang dont les eaux endormies...

Fagette reprenait :

» — Craignez, Aimeri, que le château ne vous reconnaisse pas, que le parc ait oublié votre nom, que l'étang murmure : « Quel est cet étranger? »

Mais elle était enrhumée et lisait sur une copie pleine de fautes.

— Ne restez pas là, Fagette : c'est le pavillon rustique, dit Romilly.

— Comment voulez-vous que je le sache?

— On a mis une chaise.

» — ... Que l'étang murmure : « Quel est cet étranger? »

— Mademoiselle Nanteuil, à vous... Où est donc Nanteuil?... Nanteuil!

Nanteuil parut, emmitouflée dans ses fourrures, son petit sac et son rôle à la main, blanche comme un linge, les yeux battus, les jambes molles. Elle avait passé une nuit pleine d'épouvantes. Tout éveillée, elle avait vu le mort entrer dans sa chambre.

Elle demanda :

— Par où est-ce que j'entre?

— Par la droite.

— C'est bon.

Et elle lut :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin. Je n'en sais pas la cause. Pourriez-vous me la dire?

Delage lut sa réplique :

» — C'est peut-être, Cécile, par une permission spéciale de la Providence ou de la destinée. Le Dieu qui vous aime vous laisse le sourire à l'heure des larmes et des grincements de dents.

— Nanteuil, tu passes, ma mignonne, dit Romilly. Delage, efface-toi un peu pour la laisser passer.

Nanteuil passa :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri? Nos jours sont ce que nous les faisons. Ils ne sont terribles que pour les méchants.

Romilly interrompit :

— Delage, efface-toi un peu, fais attention de ne pas la cacher aux spectateurs... Reprends, Nanteuil.

Nanteuil reprit :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri? Nos jours sont ce que nous les faisons. Ils ne sont terribles que pour les méchants.

Constantin Marc ne reconnaissait plus son œuvre, n'entendait plus même le son de ses phrases bien-aimées, qu'il s'était répétées tant de fois à lui-même dans ses bois du Vivarais. Étonné, stupide, il se taisait.

Nanteuil passa gentiment et se remit à lire :

» — Vous me jugerez peut-être bien folle, Aimeri; dans le couvent où j'ai été élevée, j'ai souvent envié le sort des victimes.

Delage donna sa réplique; mais il sauta un feuillet de la copie :

» — Le temps est superbe. Déjà les invités vont et viennent dans le jardin.

Il fallut tout reprendre :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri...

Et ils allaient, sans s'inquiéter de comprendre, mais attentifs à régler leurs mouvements, comme s'ils étudiaient des figures de danse.

— Dans l'intérêt de la pièce, il faudra faire des coupures, dit Pradel à l'auteur consterné.

Et Delage poursuivait :

» — Ne m'accusez point, Cécile : j'eus pour vous une amitié d'enfance, une de ces amitiés fraternelles, qui donnent à l'amour qu'elles font naître l'apparence inquiétante de l'inceste.

— L'inceste! s'écria Pradel. Vous ne pouvez pas laisser l'inceste, monsieur Constantin Marc. Le public a des

susceptibilités que vous ne soupçonnez pas. Et puis, il faut intervertir l'ordre des deux répliques qui viennent ensuite. L'optique de la scène l'exige.

La répétition fut interrompue. Romilly, avisant Durville qui, dans une embrasure, contait des histoires joyeuses :

— Durville, vous pouvez vous en aller. On ne répétera pas le « deux » aujourd'hui.

Avant de se retirer, le vieux comédien alla serrer la main à Nanteuil. Jugeant opportun de lui apporter l'expression de sa douloureuse sympathie, il se fit des yeux noyés, comme eût fait à sa place tout porteur de condoléances. Mais il se les fit bien. Ses prunelles nageaient dans leurs orbites, pareilles à la lune dans les nuées. Les coins abattus de ses lèvres tombaient dans deux plis profonds qui les prolongeaient jusqu'au bas du menton. Il avait l'air vraiment affligé.

— Ma pauvre mignonne, soupira-t-il, je te plains, va!... De voir un être pour lequel on a éprouvé un... sentiment... avec lequel on a... vécu dans l'intimité... de le voir emporté par un coup... tragique, c'est rude... c'est terrible!...

Et il lui tendait ses mains compatissantes.

Nanteuil, énervée, serrant dans ses poings son petit mouchoir et son manuscrit, lui tourna le dos et siffla entre ses dents :

— Vieil idiot!

Fagette la prit par la taille, la mena doucement à l'écart au pied de la statue de Racine et lui souffla dans l'oreille :

— Ma chérie, écoute-moi! Il faut absolument étouffer cette affaire-là. On ne parle pas d'autre chose. Si tu laisses dire le monde, on fera de toi la veuve Chevalier pour la vie.

Et, comme elle avait du style, elle ajouta :

— Je te connais, je suis ta meilleure amie. Je sais ce que tu vaux. Mais prends garde, Félicie : les femmes ont le prix qu'elles se donnent.

Tous les traits de Fagette portèrent. Nanteuil, les joues en feu, retint ses larmes. Trop jeune pour posséder ou même souhaiter la prudence qui vient aux comédiennes célèbres quand elles sont en âge de passer femmes du monde, elle était pleine d'amour-propre, et, depuis qu'elle aimait, elle avait envie d'effacer de son passé toute inélégance; elle sentait que Chevalier, en se suicidant pour elle, avait agi publiquement à son égard avec une familiarité qui la rendait ridicule. Ne sachant pas encore que tout s'oublie et se perd au cours rapide des heures, que toutes nos actions coulent comme l'eau des fleuves entre des rivages sans mémoire, elle songeait, irritée et triste, aux pieds de Jean Racine, qui entendait ses douleurs.

— Regarde-la donc, dit madame Marie-Laure au jeune Delage. Elle a envie de pleurer. Je la comprends. Un homme s'est tué pour moi. J'en ai été très ennuyée. C'était un comte.

— Reprenons, dit Pradel... Mademoiselle Nanteuil, allons! donnez votre réplique.

Et Nanteuil :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin...

Soudain, madame Doulce parut. Grande et douloureuse, elle laissa tomber ces mots :

— Une bien triste nouvelle. Le curé lui refuse l'entrée de son église.

Chevalier n'ayant plus de parents, hors une sœur ouvrière à Pantin, madame Doulce s'était chargée de commander l'enterrement, aux frais des comédiens.

On l'entourait. Elle reprit :

— L'Église le repousse comme un maudit. C'est affreux.

— Pourquoi? demanda Romilly.

Madame Doulce répondit très bas et comme à regret :

— Parce qu'il s'est suicidé.

— Il faut arranger ça, dit Pradel.

Romilly montra de l'empressement.

— Le curé me connaît, dit-il; c'est un brave homme. Je vais donner un coup de pied jusqu'à Saint-Étienne-du-Mont et je serais bien surpris si...

Madame Doulce secoua tristement la tête :

— Tout est inutile.

— Il faut pourtant que nous ayons un service religieux, dit Romilly, avec l'autorité d'un directeur de la scène.

— Certes, dit madame Doulce.

Madame Marie-Laure, agitée, pensait qu'on pouvait forcer les prêtres à dire une messe.

— Restons calmes, dit Pradel, en caressant sa barbe vénérable. Sous Louis XVIII, le peuple enfonça les portes de Saint-Roch, fermées au cercueil de mademoiselle Raucourt. Les temps et les circonstances sont autres. Usons de moyens plus doux.

Constantin Marc, voyant, plein de regrets, sa pièce abandonnée, s'était approché, lui aussi, de madame Doulce; il lui demanda :

— Pourquoi voulez-vous que Chevalier soit béni par l'Église? Pour ma part, je suis catholique. Chez moi, ce n'est pas une foi, c'est un système, et je considère comme un devoir de participer à toutes les pratiques extérieures du culte. Je suis pour toutes les autorités, pour le juge, pour le soldat, pour le prêtre. Je ne puis donc être suspect de favoriser les enterrements civils. Mais je ne comprends guère que vous vous obstiniez à offrir au curé

de Saint-Étienne-du-Mont un mort qu'il repousse. Pourquoi voulez-vous donc que ce malheureux Chevalier aille à l'église?

— Pourquoi? répondit madame Doulce. Pour le salut de son âme et parce que c'est plus convenable.

— Ce qui serait convenable, répliqua Constantin Marc, ce serait d'obéir aux lois de l'Église, qui excommunie les suicidés.

— Monsieur Constantin Marc, avez-vous lu *les Soirées de Neuilly*? demanda Pradel qui était grand bouquineur et liseur. Vous n'avez pas lu *les Soirées de Neuilly*, par M. de Fongeray? Vous avez eu tort. C'est un livre curieux, qu'on trouve parfois encore sur les quais. Il est orné d'une lithographie d'Henry Monnier représentant, je ne sais pourquoi, Stendhal en caricature. Fongeray est le pseudonyme de deux libéraux de la Restauration, Dittmer et Cavé. Cet ouvrage se compose de comédies et de drames qui ne peuvent être joués, mais qui contiennent des scènes de mœurs fort intéressantes. Vous y verrez comment, sous le règne de Charles X, un vicaire d'une des églises de Paris, l'abbé Mouchaud, refusa d'enterrer une dame pieuse et voulut à toute force enterrer un athée. Madame d'Hautefeuille était pieuse, mais elle possédait des biens nationaux. Elle mourut administrée par un prêtre janséniste. C'est pourquoi après sa mort elle ne fut pas reçue par l'abbé Mouchaud dans l'église où elle avait passé sa vie. En même temps que madame d'Hautefeuille, sur la même paroisse, un gros banquier, monsieur Dubourg, se laissa mourir. Par son testament, il avait ordonné qu'on le portât directement au cimetière. « C'est un catholique, pensa l'abbé Mouchaud, il nous appartient. » Aussitôt il fit un paquet de son étole et de son surplis, courut chez le mort, lui donna l'extrême-onction et l'amena dans son église.

— Eh bien! répondit Constantin Marc, ce vicaire était un excellent politique. Les athées ne sont pas pour l'Église des ennemis redoutables. Ce ne sont pas des adversaires. Ils ne peuvent élever une Église contre elle, et ils n'y songent pas. Il y a eu de tout temps des athées parmi les chefs et les princes de l'Église, et plusieurs d'entre eux ont rendu à la papauté d'éclatants services. Au contraire, quiconque ne se soumet pas strictement à la discipline ecclésiastique et rompt sur un point avec la tradition, quiconque oppose une foi à la foi, une opinion, une pratique à l'opinion reçue et à la pratique commune, est une cause de désordre, une menace de péril, et doit être extirpé. Le vicaire Mouchaud l'avait compris. Il fallait en faire un évêque et un cardinal.

Madame Doulce avait eu l'art de ne pas tout dire à la fois; elle ajouta :

— Je ne me suis pas laissé abattre par la résistance de monsieur le curé. J'ai prié, j'ai supplié. Et il m'a répondu : « Nous sommes respectueusement soumis à l'ordinaire. Allez à l'archevêché. Je ferai ce que Monseigneur m'ordonnera. » Il ne me reste plus qu'à suivre ce conseil. Je cours à l'archevêché.

— Travaillons, dit Pradel.

Romilly appela Nanteuil :

— Nanteuil, allons, Nanteuil, reprends toute ta scène.

Et Nanteuil reprit :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin...

IX

Ce qui rendait difficiles les négociations du Théâtre avec l'Église, c'était l'éclat donné par les journaux au suicide du boulevard de Villiers. Les reporters en avaient publié toutes les circonstances, et, comme le disait M. l'abbé Mirabelle, second vicaire de l'archevêque, au point où en étaient les choses, ouvrir à Chevalier les portes de sa paroisse, c'était publier le droit des excommuniés aux prières de l'Église.

D'ailleurs M. Mirabelle, qui se montra, dans cette affaire, plein de sagesse et de prudence, indiqua la voie.

— Vous comprenez bien, dit-il à madame Doulce, que ce n'est pas l'opinion des journaux qui peut nous toucher. Elle nous est absolument indifférente, et nous ne nous inquiétons en aucune manière de ce que cinquante feuilles publiques disent de ce malheureux jeune homme. Que les journalistes aient servi ou trahi la vérité, c'est leur affaire et non la mienne. J'ignore et veux ignorer ce qu'ils ont écrit. Mais le fait du suicide est notoire. Vous ne pouvez le contester. Il conviendrait maintenant d'examiner de près, avec les lumières de la science, les circonstances dans lesquelles ce fait a été accompli. Ne vous étonnez pas que j'invoque ainsi la science. Elle n'a pas de meilleure amie que la religion. Or la science médicale peut nous être ici d'un grand secours. Vous allez tout de suite le

comprendre. L'Église ne retranche de son sein le suicidé qu'en tant que le suicide constitue un acte de désespoir. Les fous qui attentent à leur vie ne sont pas des désespérés, et l'Église ne leur refuse point ses prières : elle prie pour tous les malheureux. Ah! s'il pouvait être établi que ce pauvre enfant a agi sous l'influence d'une fièvre chaude ou d'une maladie mentale, si un médecin était à même de certifier que cet infortuné ne jouissait pas de sa raison lorsqu'il se détruisit de ses propres mains, le service religieux serait célébré sans obstacle.

Ayant recueilli ces paroles de M. l'abbé Mirabelle, madame Doulce courut au théâtre. La répétition de *la Grille* était terminée. Elle trouva Pradel dans son cabinet avec deux jeunes actrices, qui lui demandaient l'une un engagement, l'autre un congé. Il refusait, conformément à son principe de ne jamais accueillir une demande qu'après l'avoir d'abord rejetée. Il donnait ainsi du prix aux moindres choses qu'il accordait. Ses yeux luisants et sa barbe de patriarche, ses façons à la fois amoureuses et paternelles le faisaient ressembler à Loth, tel qu'on le voit entre ses deux filles dans les estampes des vieux maîtres. Posée sur la table, une amphore de carton doré aidait à l'illusion.

— Ce n'est pas possible, disait-il à chacune; ce n'est vraiment pas possible, mon enfant... Enfin revenez demain.

Après les avoir congédiées, il demanda, tout en signant des lettres :

— Eh bien! madame Doulce, quelles nouvelles?

Constantin Marc, survenu avec Nanteuil, s'écria précipitamment :

— Et mes décors? Monsieur Pradel!

Puis il décrivit pour la vingtième fois le paysage sur lequel devait se lever la toile.

— Au premier plan, un vieux parc. Les troncs des grands arbres, du côté du nord, sont verdis par la mousse. Il faut qu'on sente l'humidité de la terre.

Et le directeur répondit :

— Soyez sûr qu'on fera tout ce qu'il sera possible de faire et que ce sera très convenable... Eh bien! madame Doulce, quelles nouvelles?

— Il y a une lueur d'espérance, répondit-elle.

— Au fond, dans une brume légère, dit l'auteur, les pierres grises et les toits d'ardoise fine de l'Abbaye-aux-Dames...

— Parfaitement. Asseyez-vous donc, madame Doulce, je suis à vous.

— J'ai reçu, à l'archevêché, le meilleur accueil, dit madame Doulce.

— Monsieur Pradel, il est nécessaire que les murs de l'Abbaye paraissent sourds, profonds et pourtant subtilisés par la brume du soir. Un ciel d'or pâle...

— Monsieur l'abbé Mirabelle, reprit madame Doulce, est un prêtre de la plus haute distinction...

— Monsieur Marc, vous tenez beaucoup à votre ciel d'or pâle? demanda le directeur. Continuez, madame Doulce, continuez, je vous écoute...

— ... Et d'une politesse exquise. Il a fait une délicate allusion aux indiscrétions des journaux...

A ce moment, M. Marchegeay, le régisseur, bondit dans le cabinet. Ses yeux verts étincelaient et ses moustaches rouges dansaient comme des flammes. Il parla avec volubilité :

— Ça recommence!... Lydie, la petite figurante, pousse des cris de putois dans les escaliers. Elle dit que Delage a voulu la violer. C'est bien la dixième fois depuis un mois qu'elle nous recommence cette histoire-là. En voilà une scie!

— Ce n'est pas tolérable dans une maison comme celle-ci, dit Pradel. Vous ficherez Delage à l'amende... Madame Doulce, continuez, je vous prie.

— Monsieur l'abbé Mirabelle m'a expliqué avec une parfaite clarté que le suicide est un acte de désespoir.

Mais Constantin Marc demanda avec intérêt à Pradel si Lydie, la petite figurante, était jolie.

— Vous l'avez vue, dans *la Nuit du 23 Octobre*, elle fait la femme du peuple qui, sur la plaine de Grenelle, achète des plaisirs à madame Ravaud.

— Il me semble que c'est une très belle fille, dit Constantin Marc.

— Certainement, répondit Pradel. Mais elle serait une plus belle fille encore si elle n'avait pas les chevilles comme des poteaux.

Constantin Marc, méditatif, reprit :

— Et Delage l'a violée... Cet homme a le sens de l'amour. L'amour est un acte simple et primitif. C'est la lutte, c'est la haine. La violence y est nécessaire. L'amour par le consentement mutuel n'est qu'une fastidieuse corvée.

Et il s'écria, très excité :

— Delage est prodigieux!

— Ne vous emballez pas, dit Pradel. Cette petite Lydie aguiche mes acteurs dans sa loge, puis, tout à coup, elle crie qu'on la viole pour qu'on lui donne de l'argent... C'est son amant qui lui a appris le truc, et qui touche la galette... Vous disiez donc, madame Doulce...

— Après une longue et intéressante conversation, reprit madame Doulce, monsieur l'abbé Mirabelle m'a fait entrevoir une solution favorable. Il m'a donné à entendre que, pour lever toutes les difficultés, il suffirait qu'un médecin attestât que Chevalier n'avait pas toute sa raison et n'était pas responsable de ses actes.

— Mais, observa Pradel, Chevalier n'était pas fou. Il avait toute sa raison.

— Ce n'est pas à nous de le dire, répliqua madame Doulce. Et qu'en savons-nous?

— Non, dit Nanteuil, il n'avait pas toute sa raison.

Pradel haussa les épaules :

— Après tout, c'est possible. La folie et la raison, c'est affaire d'appréciation... A qui pourrait-on bien demander un certificat?

Madame Doulce et Pradel se rappelèrent successivement trois médecins; mais ils ne purent trouver l'adresse du premier; le second avait un mauvais caractère et l'on reconnut que le troisième était mort.

Nanteuil dit qu'il fallait s'adresser au docteur Trublet.

— C'est une idée! s'écria Pradel. Allons demander un certificat au docteur Socrate... Quel jour sommes-nous?... Vendredi. C'est son jour de consultation. Nous le trouverons chez lui.

Le docteur Trublet logeait dans une vieille maison, au plus haut de la rue de Seine. Pradel emmena Nanteuil, dans l'idée que Socrate ne refuserait rien à une jolie femme. Constantin Marc, qui ne pouvait vivre, à Paris, loin des comédiens, les accompagna. L'affaire Chevalier commençait à l'amuser. Il la trouvait comique, c'est-à-dire appartenant aux comédiens. Bien que l'heure de la consultation fût passée, le salon du docteur était encore plein de gens qui voulaient être guéris. Trublet les renvoya et reçut, dans son cabinet, les gens de théâtre. Il se tenait devant une table encombrée de livres et de papiers. Contre la fenêtre, un fauteuil articulé s'étalait, infirme et cynique. Le directeur de l'Odéon exposa l'objet de sa visite, et il conclut :

— Le service de Chevalier ne sera célébré à l'église que si vous attestez que ce malheureux garçon ne jouissait pas de toute sa raison.

Le docteur Trublet déclara que Chevalier pouvait bien se passer du service religieux.

— Adrienne Lecouvreur, qui valait mieux que lui, s'en est passé. Mademoiselle Monime, après sa mort, n'eut point de messe et, comme vous savez, on lui refusa « l'honneur de pourrir dans un vilain cimetière, avec tous les gueux du quartier ». Elle ne s'en trouva pas plus mal.

— Vous n'ignorez pas, docteur Socrate, répondit Pradel, que les comédiens sont les plus religieux des hommes. Mes pensionnaires seraient désolés s'ils ne pouvaient assister à la messe de leur camarade. Ils se sont déjà assuré le concours de plusieurs artistes lyriques et la musique sera très belle.

— Ça, c'est une raison, dit Trublet. Je n'y contredis pas. Charles Monselet, qui était un homme d'esprit, songea, peu d'heures avant sa mort, à sa messe en musique. « Je connais beaucoup d'artistes de l'Opéra, dit-il, j'aurai un *Pie Jesu* aux truffes. » Mais, puisque l'archevêché n'autorise pas, cette fois, le concert spirituel, il conviendrait de le remettre à une autre occasion.

— Pour ce qui est de moi, répliqua le directeur, je n'ai aucune croyance religieuse. Mais je considère que l'Église et le Théâtre sont deux grandes puissances sociales et qu'il y a intérêt à ce qu'elles soient amies et alliées. Je ne manque jamais, pour ma part, une occasion de sceller l'alliance. Au prochain carême, je ferai lire par Durville un sermon de Bourdaloue. Je suis subventionné : je dois être concordataire.

» Et puis, quoi qu'on en dise, le catholicisme est

encore la forme la plus acceptable de l'indifférence religieuse.

— Eh bien! objecta Constantin Marc, si vous voulez montrer de la déférence à l'Église, pourquoi lui poussez-vous, de force ou de ruse, un cercueil dont elle ne veut pas?

Le docteur parla dans le même sentiment et finit par dire :

— Mon cher Pradel, ne vous occupez donc pas de cette affaire-là.

Mais alors Nanteuil, les yeux ardents, la voix sifflante :

— Il faut qu'il aille à l'église, docteur; signez ce qu'on vous demande, écrivez qu'il n'avait pas sa raison. Je vous en prie.

Il n'y avait pas que de la religion dans ce désir. Il s'y mêlait un sentiment intime et un fonds obscur de vieilles croyances, ignorées d'elle-même. Elle espérait que, porté à l'église, aspergé d'eau bénite, Chevalier serait apaisé, deviendrait un bon mort et ne la tourmenterait plus. Elle craignait, au contraire, que, privé de bénédictions et de prières, il n'errât sans cesse autour d'elle, maudit et malfaisant. Et, plus simplement, dans sa peur de le revoir, elle voulait que les prêtres aussi prissent soin de l'enterrer, que tout le monde s'y mît, pour qu'il le fût davantage, autant qu'il était possible et tout à fait. Ses lèvres tremblaient; elle tordait ses mains jointes.

Trublet, vieux connaisseur, la regardait avec intérêt. Il avait l'intelligence et le goût de la machine féminine. Celle-ci le ravissait. En l'observant, sa face camuse brillait de plaisir.

— Soyez tranquille, mon enfant. Il y a toujours moyen de s'entendre avec l'Église. Ce que vous me demandez n'est pas dans mes attributions; je suis un médecin laïque.

Mais nous avons aujourd'hui, Dieu merci ! des médecins religieux qui envoient leurs malades aux eaux ecclésiastiques et dont la fonction spéciale est de constater les guérisons miraculeuses. J'en connais un qui loge dans le quartier; je vais vous donner son adresse. Allez le voir, l'évêché n'a rien à lui refuser. Il arrangera votre affaire.

— Non pas, dit Pradel. Vous avez donné vos soins à ce malheureux Chevalier. C'est à vous de délivrer un certificat.

Romilly approuva :

— Évidemment, docteur. Vous êtes médecin du théâtre. Il faut laver son linge sale en famille.

Et Nanteuil tourna vers Socrate un regard de prière.

— Mais, demanda Trublet, qu'est-ce que vous voulez que je dise?

— C'est bien simple, répondit Pradel. Dites qu'il était, dans une certaine mesure, irresponsable.

— Vous me sollicitez bonnement à parler comme un médecin des tribunaux. C'est trop exiger de moi.

— Vous croyez donc, docteur, que Chevalier était en possession de sa pleine et entière responsabilité morale?

— Je crois, au contraire, qu'il n'était responsable de ses actes à aucun degré.

— Alors?...

— Mais je crois aussi qu'il ne différait nullement en cela de vous, de moi, de tous les autres hommes. Mes confrères légistes distinguent entre les responsabilités individuelles. Ils ont des procédés pour reconnaître les responsabilités pleines et celles auxquelles il manque un ou plusieurs quartiers. Il est remarquable, d'ailleurs, que, pour faire condamner un malheureux, ils lui trouvent toujours une pleine responsabilité... Et la leur, elle est donc pleine... comme la lune?

Et le docteur Socrate développa devant les gens de

théâtre étonnés une ample théorie du déterminisme universel. Il remonta jusqu'aux origines de la vie. Et, semblable au Silène de Virgile qui, barbouillé du suc des mûres, chantait à des bergers de Sicile et à la naïade Églé l'origine du monde, il se répandit en paroles abondantes :

— Appeler un malheureux à répondre de ses actes!... mais, quand le système solaire n'était encore qu'une pâle nébuleuse, formant dans l'éther une couronne légère d'une circonférence mille fois plus vaste que l'orbite de Neptune, il y avait belle lurette que nous étions tous conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement et que votre responsabilité, ma chère enfant, la mienne, celle de Chevalier, celle de tous les hommes, était, non pas atténuée, mais abolie d'avance. Tous nos mouvements, causés par des mouvements antérieurs de la matière, sont soumis aux lois qui gouvernent les forces cosmiques, et la mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle.

Il montra de la main une armoire fermée :

— J'ai là, en bouteilles, de quoi transformer, abolir ou exaspérer la volonté de cinquante mille hommes.

— Ce ne serait pas de jeu, objecta Pradel.

— J'en conviens, ce ne serait pas de jeu. Mais ces substances ne sont pas essentiellement des produits de laboratoire. Le laboratoire combine, il ne crée rien. Ces substances sont éparses dans la nature. A l'état libre, elles nous enveloppent et nous pénètrent, elles déterminent notre volonté : elles conditionnent notre libre arbitre, qui n'est que l'illusion causée en nous par l'ignorance de nos déterminations.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda Pradel ahuri.

— Je dis que la volonté est une illusion causée par l'ignorance où nous sommes des causes qui nous obligent

à vouloir. Ce qui veut en nous, ce n'est pas nous, ce sont des myriades de cellules d'une activité prodigieuse, que nous ne connaissons pas, qui ne nous connaissent pas, qui s'ignorent les unes les autres, et qui pourtant nous constituent. Elles produisent par leur agitation d'innombrables courants que nous appelons nos passions, nos pensées, nos joies, nos souffrances, nos désirs, nos craintes et notre volonté. Nous nous croyons maîtres de nous, et seulement une goutte d'alcool excite, pour les engourdir ensuite, ces éléments par lesquels nous sentons et voulons.

Constantin Marc interrompit le docteur :

— Pardon! Puisque vous parlez de l'action de l'alcool, je voudrais vous consulter à ce sujet. Je bois un petit verre d'armagnac après chaque repas. Ce n'est pas trop, dites-moi?

— C'est beaucoup trop. L'alcool est un poison. Si vous avez chez vous une bouteille d'eau-de-vie, jetez-la par la fenêtre.

Pradel était pensif. Il estimait qu'en supprimant la volonté et la responsabilité chez tous les hommes, le docteur Socrate lui faisait un tort personnel.

— Vous direz ce que vous voudrez. La volonté et la responsabilité ne sont pas des illusions. Ce sont des réalités tangibles et fortes. Je sais à quoi m'engage mon cahier des charges, et j'impose ma volonté à mon personnel.

Et il ajouta avec amertume :

— Je crois à la volonté, à la responsabilité morale, à la distinction du bien et du mal. Sans doute, selon vous, ce sont des idées bêtes...

— Assurément, répondit le docteur, ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables, puisque nous

sommes des bêtes. On l'oublie toujours. Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que, sans ces idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix de la bêtise ou de la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales.

— Quel paradoxe! s'écria Romilly.

Le docteur poursuivit avec sérénité :

— La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité. Nous ne nous en préoccupons pas pour un cristal ou pour un arbre. Nous pratiquons l'indifférence morale à l'endroit des animaux. Nous la pratiquons à l'endroit des sauvages. Cela nous permet de les exterminer sans remords. C'est ce qu'on appelle la politique coloniale. On ne voit pas non plus que les croyants exigent de leur dieu une haute moralité. Dans l'état actuel de la société, ils n'admettraient pas volontiers qu'il fût libidineux et se compromît avec des femmes; mais ils trouvent bon qu'il soit vindicatif et cruel. La morale est le consentement mutuel à garder ce qu'on a, terre, maisons, meubles, femmes, et notre vie. Elle n'implique chez ceux qui s'y soumettent aucun effort particulier d'intelligence ou de caractère. Elle est instinctive et féroce. La loi écrite la suit de près et s'accorde assez bien avec elle. Aussi voit-on que les hommes d'un grand cœur ou d'un beau génie furent presque tous accusés d'impiété et, comme Socrate, fils de Phénarète, et Benoît Malon, frappés par la justice de leur pays. Et l'on peut dire qu'un homme qui n'a pas été condamné tout au moins à la prison honore médiocrement sa patrie.

— Il y a des exceptions, dit Pradel.

— Il y en a peu, répondit le docteur Trublet.

Mais Nanteuil suivait son idée :

— Mon petit Socrate, vous pouvez bien attester qu'il était fou. C'est la vérité. Il n'avait pas sa raison. Je le sais bien, moi.

— Sans doute, il était fou, ma chère enfant. Mais c'est une question de savoir s'il l'était plus que les autres hommes. L'histoire tout entière de l'humanité, remplie de supplices, d'extases et de massacres, est une histoire de déments et de furieux.

— Docteur, demanda Constantin Marc, est-ce que par hasard vous n'admireriez pas la guerre? C'est pourtant une chose splendide, quand on y pense. Les animaux se dévorent simplement entre eux. Les hommes ont imaginé de se massacrer en beauté. Ils ont appris à s'entre-tuer avec des cuirasses étincelantes, sous des casques surmontés de panaches et desquels tombent des crinières peintes en rouge. Par l'usage de l'artillerie et l'art des fortifications, ils ont introduit la chimie et les mathématiques dans la destruction nécessaire. C'est une invention sublime. Et, puisque l'extermination des êtres nous apparaît comme le but unique de la vie, la sagesse de l'homme est d'avoir fait de cette extermination une jouissance et une splendeur... Car enfin vous ne pouvez nier, docteur, que le meurtre est une loi de la nature, et que, par conséquent, il est divin.

A quoi le docteur Socrate répondit :

— Nous ne sommes que de malheureux animaux et pourtant nous sommes à nous-mêmes notre providence et nos dieux. Les animaux inférieurs, dont les règnes immémoriaux ont précédé le nôtre sur cette planète, l'ont transformée par leur génie et leur courage. Les insectes ont tracé des chemins, fouillé la terre, creusé

les troncs d'arbres et les rochers, bâti des maisons, fondé des cités, changé le sol, l'air et les eaux. Le travail des plus humbles, des madrépores, a créé des îles et des continents. Tout changement matériel produit un changement moral, puisque les mœurs dépendent du milieu. La transformation que l'homme à son tour fait subir à la terre est certes plus profonde et plus harmonieuse que les transformations opérées par les autres animaux. Pourquoi l'humanité ne parviendrait-elle pas à changer la nature jusqu'à la rendre pacifique? Pourquoi l'humanité tout infime qu'elle est et sera, ne réussirait-elle pas un jour à supprimer ou, du moins, à régler la concurrence vitale? Pourquoi n'abolirait-elle pas enfin la loi du meurtre? On peut beaucoup attendre de la chimie. Pourtant je ne vous réponds de rien. Il est possible que notre race persiste dans la mélancolie, le délire, la manie, la démence et la stupeur jusqu'à sa fin lamentable dans la glace et les ténèbres. Ce monde est peut-être irrémédiablement mauvais. En tous cas, je m'y serai bien amusé. On y jouit d'un spectacle divertissant et je commence à croire que Chevalier était plus fou que les autres hommes d'avoir volontairement quitté sa place.

Nanteuil prit une plume sur le bureau et la tendit, trempée d'encre, au docteur.

Il commença d'écrire :

« Ayant été plusieurs fois appelé à donner mes soins à...

Il s'interrompit et demanda le prénom de Chevalier :

— Aimé, répondit Nanteuil.

» ... à Aimé Chevalier, j'ai pu constater dans son économie certains troubles de la sensibilité, de la vue et de la motilité, indices ordinaires...

Il alla prendre un livre sur un rayon de sa bibliothèque.

— Ce serait un grand hasard si je ne découvrais pas

de quoi confirmer mon diagnostic dans ces leçons du professeur Ball sur les maladies mentales.

Il feuilleta le livre.

— Et tenez, mon cher Romilly, voici ce que je trouve pour commencer; à la dix-huitième leçon, page 389 : « On rencontre beaucoup de fous parmi les acteurs. » Cette observation du professeur Ball me rappelle que l'illustre Cabanis demanda un jour au docteur Esprit Blanche si le théâtre n'était pas une cause de folie.

— Vraiment? demanda Romilly, inquiet.

— N'en doutez point, répondit Trublet. Mais écoutez ce que dit à cette même page le professeur Ball : « Il est incontestable que les médecins sont extrêmement prédisposés à l'aliénation mentale. » Et rien n'est plus vrai. Parmi les médecins, les prédestinés entre tous sont les aliénistes. Il est souvent difficile de décider lequel est le plus fou, du fou ou de son médecin. On dit aussi que les hommes de génie sont enclins à la folie. C'est certain. Toutefois il ne suffit pas d'être un imbécile pour être raisonnable.

Il feuilleta un moment encore les *Leçons* du professeur Ball, puis il se remit à écrire :

» ... indices ordinaires de l'excitation maniaque, et, si l'on considère que le sujet était d'un tempérament névropathique, on aura lieu de croire que sa constitution le conduisit à la folie, qui, selon les professeurs les plus autorisés, n'est que l'exagération du caractère habituel de l'individu, et il n'est pas possible de lui accorder une entière responsabilité morale. »

Il signa et tendit le papier à Pradel :

— Voilà qui est innocent et trop vide de sens pour contenir le moindre mensonge.

Pradel se leva :

— Croyez bien, cher docteur, que nous ne vous aurions pas demandé de mentir.

— Pourquoi? Je suis médecin. Je tiens boutique de mensonges. Je soulage, je console. Peut-on consoler et soulager sans mentir?

Puis, regardant Nanteuil avec sympathie :

— Les femmes et les médecins savent seuls combien le mensonge est nécessaire et bienfaisant aux hommes.

Et, comme Pradel, Constantin Marc et Romilly prenaient congé :

— Passez donc par la salle à manger. J'ai reçu un petit fût de vieil armagnac. Vous allez m'en dire des nouvelles.

Nanteuil était restée dans le cabinet du docteur.

— Mon petit Socrate, j'ai passé une nuit affreuse. Je l'ai vu...

— Pendant votre sommeil?

— Non, tout éveillée.

— Vous êtes sûre que vous ne dormiez pas?

— J'en suis sûre.

Il pensa lui demander si la vision avait parlé. Mais il retint la question sur ses lèvres, de peur de suggérer à un sujet si sensible des hallucinations de l'ouïe, qu'en raison de leur caractère impérieux, il redoutait bien plus que les hallucinations de la vue. Il savait la docilité des malades à obéir aux ordres que des voix leur donnent. Renonçant à interroger Félicie, il s'avisa, à tout hasard, de lever les scrupules de conscience qui pouvaient la troubler. Toutefois, ayant observé que, d'ordinaire, le sentiment de la responsabilité morale est faible chez les femmes, il n'y fit pas grand effort et se contenta de dire légèrement :

— Ma chère enfant, il ne faut pas vous croire responsable de la mort de ce malheureux. Le suicide passionnel

est l'aboutissant fatal d'un état pathologique. Tout individu qui se suicide devait se suicider. Vous n'êtes que la cause occasionnelle d'un accident déplorable assurément, mais dont il ne faut pas exagérer l'importance.

Il jugea que c'en était assez sur ce point et s'appliqua tout de suite à dissiper les terreurs dont elle était environnée. Il s'efforça de la persuader par des raisonnements simples qu'elle voyait des images sans réalité, purs reflets de sa propre pensée. Pour illustrer sa démonstration, il lui conta une histoire rassurante :

— Un médecin anglais, lui dit-il, soignait une dame, comme vous. très intelligente, qui, comme vous, voyait des chats sous les meubles et était visitée par des fantômes. Il la persuada que ces apparences ne répondaient à rien. Elle le crut et ne se troubla point. Un jour qu'après une longue retraite elle reparaissait dans le monde, entrant dans un salon, elle vit la maîtresse de la maison qui lui montrait un fauteuil et l'invitait à s'asseoir. Elle vit aussi, dans ce fauteuil, un vieux gentleman narquois. Elle se dit que, de ces deux personnes, l'une était nécessairement imaginaire et, décidant que le gentleman n'existait pas, elle s'assit dans le fauteuil. En touchant le fond, elle respira. A compter de ce jour, elle ne vit plus aucun fantôme d'homme ni de bête. Avec le vieux gentleman narquois, elle les avait étouffés tous sous son séant.

Félicie secoua la tête :

— Ça n'a pas de rapport.

Elle voulait dire que son fantôme à elle n'était point un vieux monsieur falot, sur lequel on s'assied, que c'était un mort jaloux, qui ne la visitait pas sans dessein. Mais elle craignait de parler de ces choses, et, laissant tomber ses bras sur ses genoux, elle se tut.

La voyant ainsi accablée et morne, il lui représenta que

ces troubles de la vision n'étaient ni rares ni bien graves, et qu'ils se dissipaient promptement sans laisser de traces.

— Moi aussi, ajouta-t-il, j'ai eu une vision.

— Vous?

— Oui, j'ai eu une vision, il y a une vingtaine d'années, en Égypte.

Il s'aperçut qu'elle le regardait avec curiosité et il commença le récit de son hallucination, après avoir allumé toutes les lampes électriques, pour dissiper les fantômes de l'ombre.

— Du temps que j'étais médecin au Caire, chaque année, au mois de février, je remontais le Nil jusqu'à Louksor, et de là, j'allais, avec des amis, visiter dans le désert les tombeaux et les temples. Ces promenades à travers les sables se font à dos d'âne. La dernière fois que je me rendis à Louksor, je louai un jeune ânier, dont l'âne blanc, Rhamsès, était plus vigoureux que les autres. Cet ânier, qui se nommait Sélim, était aussi plus robuste, plus svelte et plus beau que les autres âniers. Il avait quinze ans. Ses yeux doux et farouches brillaient sous un voile magnifique de longs cils noirs; son visage brun était d'un ovale ferme et pur. Il marchait pieds nus dans le désert, d'un pas qui faisait songer à ces danses de guerriers dont parle la Bible. Tous ses mouvements avaient de la grâce; sa gaieté de jeune animal était charmante. En piquant de la pointe de son bâton l'échine de Rhamsès, il causait avec moi dans un langage court, mêlé d'anglais, de français et d'arabe; il parlait volontiers des voyageurs qu'il avait conduits et qu'il croyait être tous des princes ou des princesses; mais, si je le questionnais sur ses parents et ses compagnons, il se taisait, d'un air d'indifférence et d'ennui. Quand il mendiait la promesse d'un bon baschich, le nasillement de sa voix prenait des inflexions caressantes.

Il méditait des ruses subtiles et dépensait des trésors de prières pour se faire donner une cigarette. S'apercevant qu'il m'était agréable que les âniers traitassent leurs animaux avec douceur, il baisait devant moi Rhamsès sur les naseaux, et, durant les haltes, valsait avec lui. Il se montrait parfois ingénieux à obtenir ce qu'il désirait. Mais il était trop imprévoyant pour jamais témoigner la moindre reconnaissance de ce qu'il avait obtenu. Avide de piastres, il convoitait plus ardemment encore les menus objets qui brillent et qu'on peut cacher, les épingles d'or, les bagues, les boutons de manchettes, les briquets en nickel; quand il voyait une chaîne d'or, son visage s'éclairait d'une lueur de volupté.

» L'été qui suivit fut le temps le plus dur de ma vie. Une épidémie de choléra avait éclaté dans la Basse-Égypte. Je courais la ville du matin au soir dans un air embrasé. Les étés du Caire sont accablants pour les Européens. Nous traversions les semaines les plus chaudes que j'eusse encore connues. J'appris un jour que Sélim, amené devant le tribunal indigène du Caire, venait d'être condamné à mort. Il avait assassiné une enfant de fellahs, une petite fille de neuf ans, pour lui voler ses anneaux d'oreilles, et il l'avait jetée dans une citerne. Les anneaux, tachés de sang, avaient été retrouvés sous une grosse pierre, dans la vallée des Rois. C'était de ces bijoux sauvages que les Nubiens nomades façonnent au marteau avec des shellings ou des pièces de quarante sous. On me dit que Sélim serait certainement pendu, parce que la mère de la fillette refusait le prix du sang. Le khédive en effet n'a pas le droit de grâce, et le meurtrier, selon la loi musulmane, ne peut racheter sa vie que si les parents de la victime acceptent de lui une somme d'argent en compensation.

J'étais trop occupé pour penser à cette affaire. Je m'expliquai facilement que Sélim, rusé, mais irréfléchi, caressant, insensible, eût joué avec la fillette, lui eût arraché ses anneaux, l'eût tuée et cachée. Bientôt je n'y songeai plus. Du vieux Caire l'épidémie s'étendait sur les quartiers européens. Je visitais trente et quarante malades par jour et je faisais à chacun d'abondantes injections veineuses. Je souffrais de désordres au foie, j'étais ravagé d'anémie, je tombais de fatigue. Pour ménager mes forces, il me fallait prendre un peu de repos à midi. Je m'étendais, après le déjeuner, dans la cour intérieure de ma maison et, là, je me baignais pour une heure dans cette ombre africaine épaisse et fraîche comme de l'eau. Un jour que j'étais couché de la sorte dans ma cour sur mon divan, au moment où j'allumais une cigarette, je vis venir Sélim. Il souleva de son beau bras de bronze la tenture de la porte et s'approcha de moi, dans sa robe bleue. Il ne parlait pas, mais il souriait de son sourire innocent et sauvage et ses lèvres d'un rouge sombre découvraient des dents éclatantes. Ses yeux, sous l'ombre azurée des cils, brillaient de désir en regardant ma montre posée sur la table.

» Je pensai qu'il s'était échappé. Et j'en étais surpris, non que les captifs soient étroitement surveillés dans ces prisons orientales où les hommes, les femmes, les chevaux et les chiens sont mêlés dans des cours mal closes, sous la garde d'un soldat armé d'un bâton. Mais les musulmans ne sont jamais tentés de fuir leur sort. Sélim s'agenouilla avec une grâce suppliante, et approcha ses lèvres de ma main, pour la baiser selon la coutume antique. Je ne dormais pas et j'en eus la preuve. J'eus aussi la preuve que l'apparition avait été courte. Quand Sélim disparut, je remarquai que ma cigarette qui brûlait n'avait pas encore de cendre.

— Est-ce qu'il était mort quand vous l'avez vu? demanda Nanteuil.

— Non pas, répondit le docteur. J'appris, quelques jours après, que Sélim, dans sa prison, tressait de petites corbeilles, ou qu'il jouait, pendant de longues heures, avec un chapelet de boules de verre, et qu'aux visiteurs européens, surpris de la douceur caressante de ses yeux, il demandait une piastre en souriant : la justice musulmane est lente. Il fut pendu six mois plus tard. Personne, ni lui-même, n'y fit grande attention. J'étais alors en Europe.

— Et depuis il n'est pas revenu?

— Jamais.

Nanteuil le regarda, déçue.

— J'avais cru qu'il était venu quand il était mort. Mais du moment qu'il était en prison, bien sûr que vous ne pouviez pas le voir chez vous, et que c'était une idée.

Le docteur, comprenant la pensée de Félicie, se hâta d'y répondre :

— Ma petite Nanteuil, croyez-moi. Les fantômes des morts n'ont pas plus de réalité que les fantômes des vivants.

Sans prendre garde à ce qu'il disait, elle lui demanda si vraiment c'était parce qu'il souffrait du foie qu'il avait eu une vision. Il répondit qu'il pensait que le mauvais état des organes digestifs, une fatigue diffuse, une tendance à la congestion, l'avaient prédisposé.

— Il y eut, je crois, ajouta-t-il, une cause plus immédiate. Étendu sur mon divan, j'avais la tête très basse. Je la soulevai pour allumer une cigarette et la laissai retomber aussitôt. Cette attitude favorise singulièrement les hallucinations. Il suffit parfois de se coucher la tête renversée, pour voir, pour entendre, des formes, des sons

imaginaires. C'est pourquoi je vous conseille, mon enfant, de dormir avec un traversin et un gros oreiller.

Elle se mit à rire.

— Comme maman, alors!... majestueusement!

Puis, sautant sur une autre idée :

— Dites donc, Socrate, ce sale individu, pourquoi l'avez-vous vu plutôt qu'un autre? Vous lui aviez loué un âne, vous n'y pensiez plus. Et il est venu. C'est tout de même drôle.

— Vous me demandez pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. Je serais bien embarrassé de vous le dire. Souvent nos visions, liées avec nos pensées intimes, nous en présentent l'image; parfois, elles ne s'y rattachent en rien et nous montrent une figure inattendue.

Il l'exhorta de nouveau à ne pas se laisser effrayer par des fantômes.

— Les morts ne reviennent pas. Quand l'un d'eux vous apparaît, soyez assurée que vous voyez une imagination de votre cerveau.

Elle demanda :

— Pouvez-vous me garantir qu'il n'y a rien après la mort?

— Mon enfant, il n'y a rien après la mort qui puisse vous effrayer.

Elle se leva, prit son petit sac et son manuscrit, tendit la main au docteur :

— Vous ne croyez à rien, vous, mon vieux Socrate.

Il la retint un moment dans l'antichambre, lui recommanda de se ménager, de mener une vie calme et rafraîchissante, de prendre du repos.

— Si vous croyez que c'est facile dans notre métier!... Demain, j'ai une répétition au foyer, une répétition sur la scène, une robe à essayer; ce soir, je joue. Et voilà plus d'un an que je mène cette vie-là.

X

Sous le grand vide réservé par la hauteur des voûtes au vol des prières moutonnait le troupeau bigarré des êtres humains.

Ils étaient là, tous, au pied du catafalque entouré de lumières et couvert de fleurs : Durville, le vieux Maury, Delage, Vicar, Destrée, Léon Clim, Valroche, Aman, Regnard, Pradel et Romilly, et Marchegeay, le régisseur. Elles étaient là toutes, madame Ravaud, madame Doulce, Ellen Midi, Duvernet, Herschell, Falempin, Stella, Marie-Claire, Louise Dalle, Fagette, Nanteuil, agenouillées et vêtues de noir, comme des élégies. Quelques-unes lisaient dans des livres de messe. Il y en avait qui pleuraient. Toutes apportaient au moins au cercueil de leur camarade leurs paupières battues et leur teint blêmi par le froid du matin. Des journalistes, des acteurs, des auteurs dramatiques, des familles entières de ces artisans qui vivent du théâtre et une foule de curieux emplissaient la nef.

Les chantres poussaient les cris lamentables du *Kyrie eleison*; le prêtre baisa l'autel, se tourna vers le peuple et dit :

— *Dominus vobiscum.*

Romilly, enveloppant du regard le public :

— Chevalier a une bonne salle.

— Regarde donc Louise Dalle, dit Fagette. Pour avoir l'air en deuil, elle a mis un waterproof en caoutchouc noir.

Demeuré un peu en arrière avec Pradel et Constantin Marc, le docteur Trublet faisait, à voix basse, selon sa coutume, ses essais moraux :

— Remarquez, dit-il, que, sur l'autel et autour du cercueil, on allume, en guise de cierges, de petites veilleuses sur des queues de billard et qu'ainsi l'on offre au Seigneur de l'huile à quinquet pour de la cire vierge. Les hommes pieux qui vivent dans le sanctuaire ont été de tout temps enclins à faire à leur dieu de ces petites tromperies. L'observation n'est pas de moi; elle est, je crois, de Renan.

Le célébrant, à droite de l'autel, récitait à voix basse :

— *Nolumus autem vos ignorare fratres de dormientibus ut non contristemini, sicut et ceteri qui spem non habent.*

— Qui est-ce qui prend le rôle de Florentin? demanda Durville à Romilly.

— C'est Regnard : il n'y sera pas plus mauvais que Chevalier.

Pradel tira Trublet par la manche :

— Docteur Socrate, je vous prie de me dire si, comme savant, comme physiologiste, vous voyez de graves difficultés à ce que l'âme soit immortelle.

Il demandait cela en homme affairé et pratique qui a besoin d'un renseignement personnel.

— Vous savez sans doute, mon cher ami, répondit Trublet, ce que disait à ce sujet l'oiseau de Cyrano. Un jour Cyrano de Bergerac entendit deux oiseaux converser dans un arbre. L'un disait : « L'âme des oiseaux est immortelle. — Ce n'est pas douteux, répliqua l'autre.

Mais ce qui ne se conçoit pas, c'est que des êtres qui n'ont ni bec ni plumes, qui n'ont pas d'ailes et qui marchent sur deux pieds, croient avoir, comme les oiseaux, une âme immortelle. »

— C'est égal, dit Pradel, d'entendre l'orgue, ça me f... des idées pieuses.

— *Requiem æternam dona eis, Domine.*

L'auteur célèbre de *la Nuit du 23 Octobre 1812* apparut dans l'église, et, au même moment, il fut partout à la fois, dans la nef, sous le porche et dans le chœur. Comme le Diable boiteux, il fallait qu'enfourchant sa béquille il volât par-dessus les têtes pour passer comme il le fit en un clin d'œil du député Morlot, qui, libre penseur, restait sur le parvis, à Marie-Claire agenouillée sous le catafalque.

Dans la même seconde, il chuchota aux oreilles de tous et de toutes des paroles agiles :

— Pradel, concevez-vous ce garçon qui plante là son rôle, un rôle excellent, et va se suicider comme une gourde? Il se brûle la cervelle l'avant-veille de la première. Il nous oblige à faire un raccord et nous retarde de huit jours. Quel crétin! Il était diablement mauvais. Mais c'est une justice à lui rendre : il sautait bien, l'animal. Mon bon Romilly, nous faisons le raccord aujourd'hui à deux heures. Veillez à ce que Regnard ait la copie de son rôle et sache grimper sur les toits. Pourvu qu'il ne nous claque pas dans les mains, comme Chevalier! S'il allait aussi se suicider, celui-là! Ne riez pas. Il y a un sort sur certains rôles. Ainsi, dans mon *Marino Faliero*, le gondolier Sandro se casse le bras à la répétition générale. On me donne un autre Sandro. Il se foule le pied à la première représentation. On m'en donne un troisième, il attrape la fièvre typhoïde... Ma petite Nanteuil, je te confierai une

magnifique création quand tu seras aux Français. Mais j'ai juré mes grands dieux de ne plus faire jouer une seule pièce dans ce théâtre-ci.

Et tout aussitôt, sous la petite porte qui ferme le chœur du côté de l'Épitre, montrant à des confrères l'épitaphe de Racine, scellée dans le mur, en Parisien curieux des antiquités de sa ville, il rappelait l'histoire de cette pierre; il disait que le poète avait été enseveli, selon son désir, à Port-Royal-des-Champs, au pied de la fosse de M. Hamon, et qu'après la destruction de l'abbaye et la violation des sépulcres, le corps de messire Jean Racine, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, avait été transporté sans honneurs à Saint-Étienne-du-Mont. Et il contait comment la pierre tombale, portant, sous le cimier de chevalier et l'écu au cygne d'argent, l'inscription composée par Boileau et mise en latin par M. Dodart, avait servi de dalle dans le chœur de la petite église de Magny-Lessart, où elle avait été trouvée en 1808.

— La voici! ajouta-t-il. Elle était brisée en six morceaux et le nom de Racine effacé par les souliers des paysans. On a rajusté les fragments et refait les lettres qui manquaient.

Sur ce sujet il s'étendait avec sa vivacité et son abondance coutumières, tirant de sa prodigieuse mémoire une multitude de faits curieux et d'amusantes historiettes, animant l'histoire et passionnant l'archéologie. Son admiration et sa colère jaillissaient coup sur coup, avec violence dans la solennité du lieu, à travers la pompe de la cérémonie.

— Je voudrais bien savoir, par exemple, quels sont les goujats stupides qui ont scellé cette pierre dans ce mur. *Hic jacet nobilis vir Johannes Racine*. Ce n'est pas vrai! Ils font mentir l'épitaphe de l'honnête Boileau. Le corps de Racine n'est pas à cette place. Il a été déposé

dans la troisième chapelle à gauche en entrant. Quels idiots!

Et, soudain tranquille, il montra la pierre tombale de Pascal.

— Elle provient du musée des Petits-Augustins. On n'aura jamais assez de louanges pour Lenoir, qui, sous la Révolution, recueillit, conserva...

Il improvisa un second cours familier d'archéologie lapidaire, plus brillant que le premier, fit de l'histoire de Pascal un drame amusant et terrible, et disparut. Il était resté en tout dix minutes dans l'église.

Sur ces têtes pleines de soucis mondains et de désirs profanes le *Dies iræ* grondait comme un orage :

Mors stupebit et natura,
Quum resurget creatura
Judicanti responsura.

— Dites-donc, Dutil : comment cette petite Nanteuil, qui est jolie et intelligente, a-t-elle pu se mettre avec un sale cabot comme Chevalier?

— Votre ignorance du cœur des femmes m'étonne.

— Herschell était plus jolie quand elle était brune.

Qui Mariam absolvisti
Et latronem exaudisti
Mihi quoque spem dedisti.

— Il faut que j'aille déjeuner.

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui connaisse le ministre?

— Durville est claqué. Il souffle comme un phoque.

— Faites-moi donc passer une petite note sur Marie Falempin. Elle a été délicieuse dans *les Trois Magots*, je vous assure.

Inter oves locum præsta
Et ab hædis me sequestra,
Statuens in parte dextra.

— Alors, c'est pour Nanteuil qu'il s'est fait sauter le caisson? Une petite grue qui ne vaut pas son derrière plein d'eau chaude!

Le célébrant mit le vin et l'eau dans le calice et dit :

— *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti...*

— Est-ce que, vraiment, docteur, il s'est tué parce que Nanteuil ne voulait plus de lui?

— Il s'est tué, répondit Trublet, parce qu'elle en aimait un autre. L'obsession des images génétiques détermine parfois la manie et la mélancolie.

— Vous ne connaissez pas les cabots, docteur Socrate, dit Pradel. Il s'est tué pour faire un effet, pas pour autre chose.

— Il n'y a pas que les cabots, dit Constantin Marc, qui éprouvent un besoin irrésistible d'attirer à tout prix l'attention sur eux. L'année dernière, chez moi, à Saint-Bartholomé, pendant qu'on battait à la machine, un enfant de treize ans mit dans l'engrenage son bras, qui fut broyé jusqu'à l'épaule. Le médecin qui l'avait amputé lui demanda, en faisant un pansement, pourquoi il s'était ainsi mutilé. L'enfant avoua que c'était pour qu'on fît attention à lui.

Cependant Nanteuil, les yeux secs et les lèvres serrées, regardait fixement le drap noir qui recouvrait le cercueil

et attendait avec impatience qu'il y eût assez d'eau bénite, de cierges et de prières latines sur le mort pour qu'il s'en allât bon et résigné. Elle l'avait revu, cette nuit, et elle pensait qu'il était revenu parce que les prêtres n'avaient pas encore prononcé sur lui les paroles de paix. Puis, songeant qu'un jour elle mourrait aussi et serait couchée comme cet homme dans un cercueil, sous un drap noir, elle frissonna d'épouvante et ferma les yeux. L'idée de la vie était si puissante en elle qu'elle se figurait la mort comme une vie affreuse. Elle eut peur de mourir, et elle pria pour vivre longuement. Agenouillée, la tête inclinée et la cendre voluptueuse de ses cheveux légers lui tombant sur le front, elle lisait, pénitente profane, dans son livre, des paroles qu'elle ne comprenait pas et qui la rassuraient :

« Seigneur Jésus-Christ, Roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des peines de l'enfer et des profondeurs de l'abîme. Délivrez-les de la gueule du lion. Que l'enfer ne les ensevelisse pas et qu'ils ne tombent pas dans les ténèbres; mais que saint Michel, le prince des Anges, les conduise à la lumière sainte, que vous avez promise à Abraham et à sa postérité... »

Au moment de l'Élévation, l'assistance, pénétrée d'un vague sentiment que le mystère devenait plus auguste, cessa les conversations particulières et affecta quelque apparence de recueillement. Et, dans le silence des orgues, au tintement de la clochette agitée par un enfant, les têtes se courbèrent. Puis, après le dernier évangile, quand, l'office terminé, le prêtre, suivi de ses acolytes, s'approcha du catafalque au chant du *Libera*, il y eut dans la foule un mouvement de délivrance et l'on se bouscula un peu pour défiler devant le cercueil. Les femmes, dont la piété, la tristesse et la contrition dépendaient de leur immobilité

et de leur agenouillement, furent tout de suite ramenées à leurs idées coutumières par le mouvement et les rencontres du défilé. Elles échangèrent entre elles et avec les hommes les propos de leur état :

— Tu sais, dit Ellen Midi à Falempin, que Nanteuil entre à la Comédie-Française.

— Pas possible!

— L'engagement est signé.

— Comment a-t-elle obtenu ça?...

— C'est pas en jouant la comédie, bien sûr, répondit Ellen qui commença une histoire très scandaleuse.

— Prends garde, dit Falempin, elle est derrière toi.

— Je la vois bien! Elle en a eu, un front, de venir ici, crois-tu?

Marie-Claire coula dans l'oreille de Durville une nouvelle extraordinaire :

— On dit qu'il s'est suicidé. Eh bien! ce n'est pas vrai. Il ne s'est pas suicidé du tout. Et la preuve, c'est qu'on l'enterre à l'église.

— Alors? demanda Durville.

— Monsieur de Ligny l'a surpris avec Nanteuil et l'a tué.

— Allons donc!

— Je t'assure que je suis bien informée.

Les conversations devenaient vives et familières.

— Vous voilà, vieux marcheur!

— La recette baisse déjà.

— Stella s'est fait recommander par dix-sept députés, dont neuf de la commission du budget.

— Je lui avais pourtant dit, à Herschell : « Le petit Bocquet, ce n'est pas votre affaire. Il vous faut un homme sérieux. »

Quand la bière, aux bras des croque-morts, passa sous le portail, les rayons délicieux d'un soleil d'hiver

descendirent sur les visages des femmes et sur les roses du cercueil. Rangés des deux côtés du parvis, quelques jeunes gens des Écoles cherchaient les figures célèbres; les petites ouvrières des ateliers voisins, se tenant deux à deux enlacées, méditaient les toilettes des actrices. Et, dressés contre le porche sur leurs pieds endoloris, deux vagabonds, accoutumés à vivre sous le grand ciel doux ou farouche, tournaient lentement des regards mornes, tandis qu'un collégien contemplait avec ivresse les cheveux ardents qui tordaient leurs flammes sur la nuque de Fagette.

Arrêtée devant les portes, au plus haut des degrés, elle causait avec Constantin Marc et quelques journalistes :

— ... Monsieur de Ligny? Il était assidu chez moi bien avant de connaître Nanteuil. Il me regardait des heures entières, avec des yeux passionnés, sans oser rien me dire. Je le recevais volontiers parce qu'il était très convenable. C'est une justice à lui rendre : il a d'excellentes manières. Il se montrait aussi réservé que possible. Enfin, un jour, il me déclara qu'il était amoureux fou de moi. Je lui répondis que, puisqu'il me parlait sérieusement, je ferais de même; que j'éprouvais un vrai chagrin de le voir dans cet état; que, chaque fois que pareille chose arrivait, j'en étais vivement contrariée; que j'étais une femme sérieuse, que j'avais arrangé ma vie et que je ne pouvais rien pour lui. Il était désespéré. Il m'annonça qu'il partait pour Constantinople, qu'il ne reviendrait plus. Il ne se décidait ni à rester ni à s'en aller. Il tomba malade. Nanteuil, qui croyait que je l'aimais et que je voulais le garder, se donna tout le mal possible pour me le prendre. Elle lui fit des avances folles. Je la trouvais parfois un peu ridicule, mais, comme vous pensez bien, je ne faisais aucun obstacle à ses projets. De son côté,

monsieur de Ligny, pour me donner du regret, du dépit, que sais-je? dans l'espoir de me rendre jalouse, répondait très clairement aux avances de Nanteuil. Voilà comment ils se mirent ensemble. J'en fus enchantée. Nanteuil et moi, nous sommes les meilleures amies du monde.

Madame Doulce, entre la haie des curieux, descendait lentement les degrés et se donnait l'illusion d'entendre la foule murmurer : « C'est la Doulce ! »

Elle saisit Nanteuil au passage, la pressa sur son cœur, et, dans un beau mouvement de charité chrétienne, l'enveloppa de son manteau, en disant avec des sanglots :

— Essaie de prier, mon enfant, et prends cette médaille. Elle a été bénie par le pape. C'est un père dominicain qui me l'a donnée.

Madame Nanteuil, un peu essoufflée, mais qui rajeunissait depuis qu'elle recommençait d'aimer, sortit la dernière. Durville lui serra la main.

— Ce pauvre Chevalier! murmura-t-il.

— Ce n'était pas une mauvaise nature, répondit madame Nanteuil. Mais il a manqué de tact. Un homme du monde ne se suicide pas de cette manière. Ce garçon n'avait pas d'éducation.

Le corbillard se mit en mouvement dans l'ombre colossale du Panthéon et descendit la rue Soufflot, bordée de librairies. Les camarades de Chevalier, les employés du théâtre, le directeur, le docteur Socrate, Constantin Marc, quelques journalistes et quelques curieux suivirent. Le clergé et les actrices prirent place dans les voitures. Nanteuil, malgré l'avis contraire de madame Doulce, suivit avec Fagette dans un coupé de place.

Le temps était beau. On causait familièrement derrière le corbillard.

— Mais c'est au diable bouilli, le cimetière!

— Montparnasse? trente minutes au plus.

— Tu sais que Nanteuil est engagée à la Comédie-Française?

— Est-ce que nous répétons aujourd'hui? demanda Constantin Marc à Romilly.

— Certainement, à trois heures, au foyer. Nous répétons jusqu'à cinq heures. Ce soir, je joue; demain, je joue; dimanche, je joue en matinée et le soir... Nous autres comédiens, nous n'avons jamais fini, il faut toujours recommencer, toujours donner de sa personne...

Le poète Adolphe Meunier lui mit la main sur l'épaule :

— Ça va bien, Romilly?

— Et vous, Meunier?... Toujours pousser le rocher de Sisyphe. Et ce ne serait rien. Mais le succès ne dépend point que de nous. Si la pièce est mauvaise et tombe, tout ce que nous y avons mis, notre travail, notre talent, un morceau de notre vie s'écroule avec... Et ce que j'en ai vu de ces éboulements! Que de fois la pièce s'est abattue sous moi, comme une rosse, et m'a fichu par terre! Ah! si l'on n'était puni que de ses fautes!...

— Mon cher Romilly, répliqua vivement Meunier, croyez-vous que notre fortune, à nous auteurs dramatiques, ne dépende pas des comédiens autant que de nous-mêmes? Croyez-vous que jamais ils ne jettent bas, par leur imprudence ou leur maladresse, une œuvre qui s'élançait de haut vol? Est-ce que nous aussi, comme le légionnaire de César, nous ne sommes pas saisis de trouble et d'angoisse à cette pensée que notre sort n'est pas assuré par notre propre valeur, mais qu'il dépend de ceux qui combattent avec nous?

— C'est la vie, cela! dit Constantin Marc. En toute entreprise, partout et toujours, nous payons pour les fautes des autres.

— Il n'est que trop vrai, reprit Meunier, qui venait de voir tomber son drame lyrique de *Pandolphe et Clarimonde*. Mais cette iniquité nous révolte.

— Elle ne doit nullement nous révolter, répliqua Constantin Marc. Il y a une loi sacrée qui gouverne le monde, à laquelle nous devons obéir, que nous devons adorer, c'est l'injustice, l'auguste, la sainte injustice. Elle est bénie partout sous les noms de bonheur, fortune, génie et grâce. C'est une faiblesse de ne pas la reconnaître et la vénérer sous son vrai nom.

— C'est bizarre, ce que vous dites là! fit le doux Meunier.

— Réfléchissez, reprit Constantin Marc. Vous aussi, vous êtes du parti de l'injustice, puisque vous recherchez les honneurs, et que vous voulez raisonnablement étouffer vos concurrents, désir naturel, injuste et légitime. Connaissez-vous rien de plus stupide et de plus odieux que ces gens que nous avons vu réclamer la justice? L'opinion publique, qui n'est pourtant pas bien intelligente, le sens commun, qui n'est pourtant pas un sens supérieur, a senti qu'ils étaient au rebours de la nature, de la société, de la vie.

— Certainement, dit Meunier, mais la justice...

— La justice n'est que le rêve de quelques imbéciles. L'injustice, c'est la pensée même de Dieu. La doctrine du péché originel suffirait seule à me rendre chrétien, et la doctrine de la grâce renferme en elle toutes les vérités humaines et divines.

— Vous avez la foi? demanda respectueusement Romilly.

— Je n'ai pas la foi, mais je voudrais l'avoir. Je la considère comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir en ce monde. A Saint-Bartholomé, je vais à la messe

tous les dimanches et fêtes, et je n'ai pas entendu une seule fois le curé faire son prône, sans me dire : « Je donnerais tout ce que j'ai, ma maison, mes champs, mes bois, pour être aussi bête que cet animal-là. »

Michel, le jeune peintre à la barbe mystique, disait à Roger, le décorateur :

— Ce pauvre Chevalier avait des idées. Mais toutes n'étaient pas bonnes. Un soir, il entra radieux et transfiguré dans la brasserie, s'assit près de nous, et, tordant son vieux feutre entre ses longs doigts rouges, s'écria : « J'ai découvert la vraie manière de jouer le drame. Personne jusqu'ici n'a su jouer le drame, personne, entendez-vous! » Et il nous conta sa découverte : « Je viens de la Chambre. On m'avait fait grimper à l'amphithéâtre. Je voyais les députés grouiller comme des insectes noirs au fond d'un puits. Tout à coup un petit homme, trapu, monte à la tribune. Il avait l'air de porter sur son dos un sac de charbon. Il écartait les coudes et fermait les poings. Il était comique, quoi! Il avait l'accent méridional et faisait des fautes de diction. Il parla des travailleurs, des prolétaires, de la justice sociale. C'était superbe; sa voix, son geste, vous prenaient aux entrailles; la salle faillit crouler sous les applaudissements. Je me suis dit : « Ce qu'il fait, je le ferai au théâtre, et mieux. Moi, un comique, je jouerai le drame. Les grands rôles de drame doivent, pour produire leur effet, être tenus par un comique, mais qui ait de l'âme. » Et le pauvre garçon croyait avoir conçu un art nouveau. « On verra », disait-il.

A l'angle du boulevard Saint-Michel, un journaliste s'approcha de Meunier :

— Est-ce vrai que Robert de Ligny a été amoureux fou de Fagette?

— S'il l'aime, ce n'est pas depuis longtemps. Il y a quinze jours, au théâtre, il m'a demandé : « Qu'est-ce que c'est que cette petite blonde? » Et il montrait Fagette.

— Je ne sais d'où vient, disait le courriériste d'un journal du soir au courriériste d'un journal du matin, cette manie que nous avons de calomnier l'humanité. Je suis étonné, au contraire, du nombre de braves gens que je découvre. C'est à croire que les hommes ont la pudeur du bien qu'ils font, et qu'ils se cachent pour accomplir des actes de dévouement et de générosité... N'est-ce pas votre avis?

— Moi, répondit le courriériste d'un journal du matin, chaque fois que j'ai ouvert une porte par méprise, je le dis au propre et au figuré, j'ai découvert une ignominie insoupçonnée. Si tout à coup la société se retournait comme un gant et qu'on en vît le dedans, nous tomberions tous évanouis de dégoût et d'effroi.

— Dans le temps, dit Roger au peintre Michel, j'ai connu sur la Butte l'oncle de Chevalier. Il était photographe et s'habillait comme un astrologue. C'était un vieux fou qui envoyait toujours à un client le portrait d'un autre. Les clients réclamaient... Mais pas tous. Il y en avait même qui se trouvaient ressemblants.

— Qu'est-ce qu'il est devenu?

— Il a fait faillite et il s'est pendu.

Sur le boulevard Saint-Michel, Pradel, qui marchait au côté de Trublet, profitait encore de l'occasion pour se renseigner sur l'immortalité de l'âme et la destinée de l'homme après la mort. Il n'obtenait rien qui lui parût suffisamment positif et répétait :

— Je voudrais savoir.

A quoi le docteur Socrate répondait :

— Les hommes ne sont pas faits pour savoir; les

hommes ne sont pas faits pour comprendre. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour cela. Un cerveau d'homme est plus grand et plus riche en circonvolutions qu'un cerveau de gorille, mais il n'y a de l'un à l'autre aucune différence essentielle. Nos plus hautes pensées et nos plus vastes systèmes ne seront jamais que le prolongement magnifique des idées que contient la tête des singes. Ce que nous savons de plus que le chien sur l'univers nous amuse et nous flatte; c'est peu de chose en soi et nos illusions croissent avec nos connaissances.

Mais Pradel n'écoutait plus. Il récitait mentalement le discours qu'il devait prononcer sur la tombe de Chevalier.

Quand le convoi tourna vers les pelouses défleuries qui couvrent l'avenue de l'Observatoire, le tramway lui céda le passage, par respect pour la mort.

Trublet en fit la remarque.

— Les hommes, dit-il, respectent la mort, parce qu'ils estiment justement que, s'il est respectable de mourir, chacun est assuré d'être respectable du moins en cela.

Les comédiens émus s'entretenaient entre eux de la mort de Chevalier. Durville, mystérieusement, d'une voix profonde, révélait le drame :

— Ce n'est pas un suicide. C'est un crime passionnel. Monsieur de Ligny a surpris Chevalier avec Nanteuil. Il lui a tiré sept balles de revolver. Deux balles ont atteint notre malheureux camarade à la tête et à la poitrine, quatre se sont perdues et la cinquième a effeuré Nanteuil au-dessous du sein gauche.

— Nanteuil est blessée?

— Légèrement.

— Monsieur de Ligny sera poursuivi?

— On étouffera l'affaire, et l'on aura raison. Mais je suis exactement informé.

Dans les voitures aussi, les comédiennes semaient des bruits divers. Les unes croyaient à un meurtre, les autres à un suicide.

— Il s'est tiré un coup de revolver dans la poitrine, assurait Falempin. Il n'était que blessé. Le médecin l'a dit : si on lui avait donné des soins à temps, on l'aurait sauvé. Mais ils l'ont laissé sur le plancher, baignant dans son sang.

Et madame Doulce dit à Ellen Midi :

— Moi, il m'est arrivé bien souvent de m'approcher d'un lit de mort. Alors je m'agenouille et je prie. Aussitôt, je me sens pénétrée d'une sérénité céleste.

— Vous avez de la chance! lui répondit Ellen Midi.

Au bout de la rue Campagne-Première, sur les boulevards larges et gris, ils sentirent tous la longueur du chemin parcouru et la tristesse du passage. Ils sentirent que derrière ce cercueil ils avaient franchi les confins de la vie et qu'ils étaient chez les morts. A leur droite, s'étendaient les marbriers et les fleuristes funéraires, des étalages de pots de fleurs et le mobilier économique des tombes, jardinières en zinc, couronnes d'immortelles en ciment, anges gardiens en plâtre. A leur gauche, ils voyaient derrière le mur bas du cimetière se dresser les croix blanches entre les têtes nues des tilleuls et partout ils respiraient, dans la poussière pâle, la mort, la mort banale, régulière, administrée par la Ville et l'État et pauvrement enjolivée par la piété des familles.

Entre les deux lourds piliers de pierre, surmontés de sabliers ailés, ils passèrent. Le char s'avança lentement sur le sable qui criait dans le silence. Il semblait, au milieu des maisons des morts, avoir doublé de hauteur. Les gens du cortège lisaient sur les tombes des noms célèbres ou regardaient la statue d'une jeune fille assise,

un livre à la main. Le vieux Maury déchiffrait sur les épitaphes l'âge des défunts. Les vies courtes et plus encore les vies moyennes l'affligeaient comme un mauvais présage. Mais, quand il rencontrait des morts exemplaires par leur grand âge, il en recevait avec joie l'espérance et la probabilité d'un long reste de vie.

Le char s'arrêta au milieu d'une allée latérale. Le clergé et les femmes descendirent de voiture. Delage reçut dans ses bras, du haut du marchepied, la bonne madame Ravaud, qui devenait un peu lourde, et tout à coup, moitié railleur, moitié sérieux, il lui fit des propositions. Elle n'était plus jeune; elle avait un demi-siècle de théâtre. Delage, en ses vingt-cinq ans, la trouvait prodigieusement vieille. Et, tout en lui parlant à l'oreille, il s'excitait, s'entêtait, devenait sincère, la désirait vraiment, par curiosité perverse, par envie de faire quelque chose d'extraordinaire et certitude d'être de force à le faire, peut-être par instinct professionnel de joli garçon, et parce qu'enfin, ayant d'abord demandé ce qu'il ne voulait pas, il commençait à vouloir ce qu'il avait demandé. Madame Ravaud s'échappa, indignée et flattée.

Et le cercueil allait à bras d'homme par un chemin étroit bordé de cyprès nains, sous un bourdonnement de prières.

In paradisum deducant te Angeli, in tuo adventu suscipiant te Martyres et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem, Chorus Angelorum te suscipiat et cum Lazaro, quondam paupere, æternam habeas requiem.

Bientôt il n'y eut plus de voie tracée. Il fallut, à la suite du cercueil agile, du prêtre et des enfants de chœur, s'éparpiller, enjamber les pierres couchées et se couler entre les cippes et les stèles. On perdait, on retrouvait le mort. Nanteuil mettait de l'ardeur à le poursuivre, inquiète,

brusque, son livre à la main, tirant sa jupe accrochée aux grilles, et frôlant les couronnes sèches qui laissaient sur sa robe des têtes d'immortelles. Enfin, les premiers arrivés sentirent l'âcre odeur de la terre fraîche et, du haut des dalles voisines, virent la fosse dans laquelle descendait le cercueil.

Les comédiens avaient fait libéralement les frais de l'enterrement; ils s'étaient cotisés pour acheter à leur camarade ce qu'il lui fallait de terre, deux mètres concédés pour cinq ans. Romilly, au nom des acteurs de l'Odéon, avait versé à l'Administration 300 francs, exactement 301 fr. 80 centimes. Il avait même dessiné un projet de monument, une stèle brisée à laquelle des masques comiques étaient suspendus. Mais à ce sujet on n'avait pas pris de décision.

Le célébrant bénit la fosse. Et le prêtre et les enfants murmurèrent des paroles alternées :

— *Requiem æternam dona ei, Domine.*

— *Et lux perpetua luceat ei.*

— *Requiescat in pace.*

— *Amen.*

— *Anima ejus et animæ omnium fidelium defunctorum, per misericordiam Dei, requiescant in pace.*

— *Amen.*

— *De profundis...*

Chacun vint jeter de l'eau bénite sur le cercueil. Nanteuil surveilla tout, les prières, les pelletées de terre, les aspersions, puis, agenouillée sur un coin de tombe, à l'écart, elle récita avec ferveur : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Pradel, au bord de la fosse, parla. Il se défendit de faire un discours. Mais le théâtre de l'Odéon ne pouvait pas laisser partir sans une parole d'adieu un jeune artiste aimé de tous.

— Je dirai donc, au nom de la grande et cordiale famille dramatique, les mots qui sont dans tous les cœurs...

Groupés autour de l'orateur dans des attitudes classées, les comédiens écoutaient avec une science profonde. Ils écoutaient en action, de l'oreille, de la bouche, de l'œil, des bras, des jambes. Ils écoutaient chacun dans sa manière, avec noblesse, ingénuité, douleur ou révolte, selon son emploi.

Non, le directeur du théâtre ne laisserait pas partir sans une parole d'adieu le vaillant comédien qui, dans sa trop courte carrière, avait donné plus que des espérances.

— Chevalier, fougueux, inégal, inquiet, communiquait à ses créations un caractère particulier, une physionomie distinctive. Nous l'avons vu, il y a bien peu de jours, je pourrais dire : il y a bien peu d'heures, imprimer à une figure épisodique un relief puissant. L'illustre auteur de la pièce en était frappé. Chevalier touchait au succès. Il avait le feu sacré. On s'est demandé la cause de sa fin si cruelle. Ne cherchez pas. Chevalier est mort de son art : il est mort de la fièvre dramatique. Il est mort dévoré par la flamme qui tous nous consume lentement. Hélas! le théâtre, dont le public voit seulement les sourires et les larmes aussi douces que les sourires, est un maître jaloux qui exige de ses serviteurs un dévouement absolu, les plus douloureux sacrifices, et qui parfois demande des victimes. Adieu, Chevalier, au nom de tous vos camarades. Adieu!

Les mouchoirs essuyèrent des larmes. Les comédiens pleuraient sincèrement; ils pleuraient sur eux.

Quand ils se furent tous écoulés, le docteur Trublet, resté seul dans le cimetière avec Constantin Marc, embrassa du regard la multitude des tombes.

— Vous rappelez-vous, dit-il, une réflexion d'Auguste

Comte : « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux »? Certes, les morts sont de beaucoup les plus nombreux. Par leur multitude et la grandeur du travail accompli, ils sont les plus puissants. Ce sont eux qui gouvernent; nous leur obéissons. Nos maîtres sont sous ces pierres. Voici le législateur qui a fait la loi que je subis aujourd'hui, l'architecte qui a bâti ma maison, le poète qui a créé les illusions qui nous troublent encore, l'orateur qui nous a persuadés avant notre naissance. Voici tous les artisans de nos connaissances vraies ou fausses, de notre sagesse et de nos folies. Ils sont là, les chefs inflexibles, auxquels on ne désobéit pas. En eux est la force, la suite et la durée... Qu'est-ce qu'une génération de vivants, en comparaison des générations innombrables des morts? Qu'est-ce que notre volonté d'un jour, devant leur volonté mille fois séculaire?... Nous révolter contre eux, le pouvons-nous? Nous n'avons pas seulement le temps de leur désobéir!

— Enfin, vous y venez, docteur Socrate! s'écria Constantin Marc; vous renoncez au progrès, à la justice nouvelle, à la paix du monde, à la pensée, vous vous soumettez à la tradition... Vous consentez à la vieille erreur, à la bonne ignorance, à la vénérable iniquité de nos pères. Vous rentrez dans la tradition française, vous vous soumettez à la coutume antique, à l'autorité des ancêtres.

— Où prenez-vous la coutume et la tradition? demanda Trublet; où prenez-vous l'autorité? Il y a des traditions inconciliables, des coutumes diverses, des autorités opposées. Les morts ne nous imposent pas une volonté. Ils nous soumettent à des volontés contradictoires. Les opinions du passé qui pèsent sur nous sont incertaines et confuses. En nous écrasant, elles se détruisent les unes

les autres. Tous ces morts ont vécu, comme nous, dans le trouble et la contradiction. Chacun en son temps a fait à sa manière, dans la haine ou l'amour, le songe de la vie. Faisons ce rêve à notre tour, avec bienveillance et joie, s'il est possible, et allons déjeuner. Je vais vous mener dans un petit bouchon de la rue Vavin, chez Clémence, qui ne fait qu'un plat, mais un plat prodigieux : le cassoulet de Castelnaudary, qu'il ne faut pas confondre avec le cassoulet à la mode de Carcassonne, simple gigot de mouton aux haricots. Le cassoulet de Castelnaudary contient des cuisses d'oie confites, des haricots préalablement blanchis, du lard et un petit saucisson. Pour être bon, il faut qu'il ait cuit longuement sur un feu doux. Le cassoulet de Clémence cuit depuis vingt ans. Elle remet dans le poêlon tantôt de l'oie ou du lard, tantôt un saucisson ou des haricots, mais c'est toujours le même cassoulet. Le fond reste; et ce fond antique et précieux lui donne la saveur que, dans les tableaux des vieux maîtres vénitiens, on trouve aux chairs ambrées des femmes. Venez, je veux vous faire goûter le cassoulet de Clémence.

XI

Après avoir fait sa prière, Nanteuil, sans écouter le discours de Pradel, sauta dans une voiture pour rejoindre Robert de Ligny, qui l'attendait devant la gare Montparnasse. Au milieu des passants, ils se donnèrent la main et se regardèrent sans se rien dire. Mieux que jamais ils se sentirent liés l'un à l'autre. Robert l'aimait.

Il l'aimait sans le savoir. Elle n'était pour lui, à ce qu'il croyait, qu'un plaisir dans la série infinie des plaisirs possibles. Mais le plaisir avait pris pour lui la forme de Félicie, et, s'il avait mieux réfléchi aux innombrables femmes qu'il se promettait dans la vaste suite de sa vie nouvellement commencée, il aurait reconnu que, maintenant, c'était toutes des Félicies. Il aurait pu du moins s'apercevoir que, sans intention de lui être fidèle, il ne songeait pas à la tromper, et que, depuis qu'elle s'était donnée, il n'en avait pas désiré une autre. Il ne s'en apercevait pas.

Cette fois pourtant, sur cette place agitée et banale, en la voyant, non plus dans l'ombre voluptueuse de la nuit, ni sous ces lueurs caressantes de l'alcôve, qui donnaient à sa forme nue le vague délicieux d'une voie lactée, mais sous la dure lumière d'un jour diffus, aux clartés minu-

tieuses d'un soleil sans gloire et sans ombres qui accusait sous la voilette les paupières brûlées de larmes, les joues nacrées et les lèvres froissées, il sentit qu'il éprouvait pour cette chair un goût mystérieux et profond.

Il ne l'interrogea pas. Ils se dirent des mots tendres. Et, comme elle avait très faim, il la mena déjeuner dans un cabaret connu, dont le nom brillait en lettres d'or sur une des vieilles maisons de la place. Ils se firent servir dans un jardin d'hiver, dont les rochers, le bassin et l'arbre étaient multipliés par des glaces encadrées de treillis vert. Devant la nappe, en consultant le menu, ils causèrent avec plus d'abandon qu'ils n'avaient fait jusque-là. Il lui disait que les émotions et les tracas de ces trois derniers jours l'avaient énervé, mais qu'il n'y pensait plus et que ce serait absurde de s'occuper encore de cette affaire. Elle lui parlait de sa santé, se plaignait de ne pouvoir dormir que d'un mauvais sommeil et d'avoir des rêves. Mais elle ne lui disait pas ce qu'elle voyait dans ses rêves, et elle évitait de parler du mort. Il lui demanda si elle n'avait pas eu une matinée fatigante et pourquoi elle était allée jusqu'au cimetière, ce qui ne servait à rien.

Incapable de lui expliquer les profondeurs de son âme soumise aux rites, aux cérémonies propitiatoires et aux incantations, elle secoua la tête comme pour dire : « Fallait ».

Tandis qu'aux tables voisines des déjeuneurs achevaient leur repas, ils causèrent longtemps, tous deux à voix basse, en attendant d'être servis.

Robert s'était promis, il s'était juré de ne jamais reprocher à Félicie d'avoir eu Chevalier pour amant, ou même de lui faire une seule question à ce sujet. Et pourtant, par une sourde rancune, par une mauvaise humeur remontée, par une naturelle curiosité, et aussi

parce qu'il l'aimait trop pour se contenir, il lui dit d'une voix amère :

— Tu as été avec lui, autrefois.

Elle se tut et ne nia pas. Non qu'elle sentît qu'il était désormais inutile de mentir. Au contraire, elle avait l'habitude de nier l'évidence, et, certes, elle avait trop le sens des hommes pour ignorer qu'en amour il n'y a pas de mensonge si grossier qu'ils ne puissent croire s'ils en ont envie. Mais cette fois, contre sa nature et son habitude, elle ne mentit pas. Elle avait peur d'offenser le mort. Elle pensait que le renier ce serait lui faire tort, lui retrancher sa part, l'irriter. Elle se tut, craignant de le voir venir s'accouder à la table avec son rire fixe et sa tête trouée, et de l'entendre dire de sa voix plaintive : « Félicie, tu n'as pas oublié, pourtant, notre petite chambre de la rue des Martyrs!... »

Ce que, depuis sa mort, il était devenu pour elle, elle n'aurait pu le dire, tant c'était hors de ses croyances et contraire à sa raison et tant les mots qui l'eussent exprimé lui semblaient vieux, ridicules et hors d'usage. Mais, d'une hérédité lointaine ou plutôt de quelques récits entendus dans son enfance, elle tirait le sentiment confus qu'il était au nombre de ces morts qui tourmentaient autrefois les vivants et qu'exorcisaient les prêtres : car, en pensant à lui, elle commençait instinctivement le signe de la croix et ne s'arrêtait que pour ne pas paraître ridicule.

Ligny, la voyant triste et troublée, se reprocha ses paroles dures et inutiles, et, dans le moment même où il se les reprochait, il en ajoutait d'aussi dures et d'aussi inutiles :

— Tu m'avais pourtant dit que ce n'était pas vrai!

Elle répondit avec ferveur :

— C'est que je voulais, vois-tu, que ce ne fût pas vrai.

Elle ajouta :

— Ah! mon chéri, depuis que je suis à toi, je t'assure bien que je n'ai pas été à un autre. Je n'y ai pas de mérite : ça me serait impossible.

Comme les jeunes animaux, elle avait besoin de gaieté. Le vin, qui brillait dans son verre ainsi que de l'ambre liquide, fut une joie pour ses yeux et elle en mouilla sa langue avec volupté. Elle s'intéressa aux plats qu'on lui servait, et surtout aux pommes soufflées, semblables à des ampoules d'or. Puis elle observa les déjeuneurs attablés dans la salle et s'amusa d'eux, leur prêtant, sur leur mine, des sentiments ridicules ou des passions grotesques. Elle remarquait les regards malveillants que lui jetaient les femmes, et les efforts que faisaient les hommes pour lui paraître beaux et considérables. Et elle fit une réflexion générale :

— Robert, as-tu remarqué que les gens ne sont jamais naturels? Ils ne disent pas une chose parce qu'ils la pensent. Ils la disent parce qu'ils croient que c'est celle-là qu'il fallait dire. Cette habitude les rend très ennuyeux. Et il est extrêmement rare de trouver quelqu'un de naturel. Toi, tu es naturel.

— En effet, je ne crois pas être poseur.

— Tu poses comme les autres. Mais tu poses dans ta nature. Je vois bien quand tu veux m'épater...

Elle lui parla de lui-même, et, ramenée par le cours involontaire de ses idées au drame de Neuilly, elle demanda :

— Ta mère ne t'a rien dit?

— Non.

— Elle a su, pourtant...

— C'est probable.

— Est-ce que tu t'entends bien avec elle?

— Mais oui!

— On dit qu'elle est encore très belle, ta mère. Est-ce vrai?

Il ne répondit pas et essaya de changer la conversation. Il n'aimait pas que Félicie lui parlât de sa mère ni s'occupât de sa famille. Monsieur et madame de Ligny jouissaient de la plus haute considération dans la société parisienne. M. de Ligny, diplomate d'origine et de carrière, était en soi très honorable. Il l'était même avant que de naître par les services diplomatiques que ses ancêtres avaient rendus à la France. Son bisaïeul avait signé l'abandon de Pondichéry à l'Angleterre. Madame de Ligny vivait très correctement avec son mari. Mais, sans aucune fortune, elle menait grand train et ses toilettes étaient une des dernières gloires de la France. Elle recevait dans son intimité un ancien ambassadeur. Le vieillard, son âge, sa situation, ses opinions, ses titres, sa grande fortune rendaient cette liaison respectable. Madame de Ligny tenait à distance les dames de la République, et leur donnait, quand il lui plaisait, des leçons de convenances. Elle n'avait rien à redouter de l'opinion élégante. Robert savait qu'elle était respectable aux gens du monde. Mais il craignait toujours qu'en parlant d'elle Félicie ne le fît pas avec toute la réserve nécessaire. Il avait peur que, n'étant pas du monde, elle ne dît ce qu'il ne fallait pas dire. Il avait tort : Félicie ne connaissait pas la vie intime de madame de Ligny; et, si elle l'avait connue, elle ne l'aurait pas blâmée. Cette dame lui inspirait une curiosité naïve et une admiration mêlée de crainte. Son amant ne voulant pas lui parler de sa mère, elle voyait dans cette réserve une morgue aristocratique et même une marque de mésestime qui révoltaient son orgueil de fille libre et de plébéienne. Elle lui disait avec aigreur : « Je peux bien te parler de ta mère. » La première fois, elle avait ajouté : « La mienne la vaut bien. »

Mais elle s'était aperçue que c'était commun, et elle ne le disait plus.

Maintenant la salle était vide.

Elle regarda sa montre, et, voyant qu'il était trois heures :

— Il faut que je file. On répète *la Grille*, cet après-midi. Constantin Marc doit être déjà au théâtre... En voilà encore un drôle de garçon! Il raconte que, dans le Vivarais, il culbute toutes les femmes. Et il est si timide qu'il n'ose seulement pas causer avec Fagette et Falempin. Je lui fais peur. Ça m'amuse.

Elle était si lasse qu'elle n'avait pas le courage de se lever.

— C'est bizarre! on dit partout que je suis engagée aux Français. Ce n'est pas vrai. Il n'en est même pas question... Bien sûr que je ne pourrai pas rester indéfiniment où je suis. A la longue, on s'abrutirait là dedans. Mais rien ne presse. J'ai un grand rôle à créer dans *la Grille*. On verra après. Ce que je demande, moi, c'est à jouer la comédie. Je n'ai pas envie d'entrer aux Français pour n'y rien faire.

Tout à coup, regardant devant elle avec des yeux pleins d'épouvante, elle se rejeta en arrière, pâlit et poussa un cri aigu. Puis ses paupières battirent, et elle murmura qu'elle étouffait.

Robert lui ouvrit son corsage et lui mouilla les tempes d'un peu d'eau.

Elle dit :

— Un prêtre! j'ai vu un prêtre... Il était en surplis... Ses lèvres remuaient et ne faisaient pas de bruit... Il m'a regardée.

Il tâcha de la rassurer :

— Voyons, ma chérie, comment veux-tu qu'un prêtre, un prêtre en surplis, passe dans le restaurant?

Elle écoutait, docile, et se laissait persuader :

— Tu as raison, tu as raison, je sais bien.

Très vite, dans sa petite tête, les illusions se dissipaient. Elle était née deux cent trente ans après la mort de Descartes, dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui lui avait pourtant enseigné l'usage de la raison, comme aurait dit le docteur Socrate.

A six heures, Robert la prit, au sortir de la répétition, sous les arcades et l'emmena en voiture.

Elle demanda :

— Où allons-nous?

Il hésita un peu.

— Tu ne veux pas retourner là-bas dans notre maison?

Elle se récria :

— Ah! non, par exemple! Jamais!

Il lui répondit qu'il l'avait pensé, qu'il chercherait autre chose : un petit rez-de-chaussée à Paris; qu'en attendant, pour aujourd'hui, ils se contenteraient d'un logis de hasard.

Elle le regarda, les yeux fixes et lourds, l'attira violemment à elle, et lui brûla l'oreille et le cou du souffle de son désir. Puis ses bras se détachèrent, elle retomba molle et triste à son côté.

Quand le fiacre s'arrêta :

— Tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas? mon Robert, de ce que je vais te dire : Pas aujourd'hui... demain...

Elle avait jugé nécessaire de faire ce sacrifice au mort jaloux.

XII

Le lendemain, il la mena dans une chambre meublée, qu'il avait choisie banale, mais gaie, au premier étage d'un hôtel donnant sur un square, près de la Bibliothèque. Au milieu du square s'élevait, soutenue par des nymphes robustes, la vasque d'une fontaine. Les allées bordées de lauriers et de fusains étaient désertes et, de la place peu fréquentée, on entendait le murmure énorme et rassurant de la ville. La répétition avait fini très tard. Quand ils entrèrent dans la chambre, la nuit, déjà plus lente à venir en cette saison de neiges fondues, commençait d'assombrir les tentures. Les grandes glaces de l'armoire et de la cheminée s'emplissaient de lueurs vagues et d'ombres.

Elle ôta sa veste de fourrure, alla regarder à la fenêtre, entre les rideaux, et dit :

— Robert, les marches du perron sont mouillées.

Il lui répondit qu'il n'y avait pas de perron, mais le trottoir et la chaussée, puis un autre trottoir et la grille du square.

— Tu es une Parisienne, tu connais bien cette place. Il y a au milieu, dans les arbres, une fontaine monumentale, avec des femmes énormes qui n'ont pas des seins aussi jolis que les tiens.

Dans son impatience, il l'aida à défaire sa robe de drap. Mais il ne trouvait pas les agrafes et s'égratignait aux épingles.

Il dit :

— Je suis maladroit.

Elle répondit en riant :

— Bien sûr que tu n'es pas aussi habile que madame Michon!... Ce n'est pas tant la maladresse; mais tu as peur de te piquer. Les hommes, c'est lâche. Tandis que les femmes, il faut bien qu'elles s'habituent à souffrir... C'est vrai! une femme, ça a mal presque tout le temps.

Il ne remarqua pas qu'elle était pâle, avec un cercle d'ombre autour des yeux. Il la désirait trop et ne la voyait plus.

Il lui dit :

— Elles sont très sensibles à la douleur, elles sont aussi très sensibles au plaisir... Connais-tu Claude Bernard?

— Non!

— C'était un grand savant. Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.

Nanteuil en dégrafant son corset :

— S'il a voulu dire par là que toutes les femmes sont sensibles, c'est un rude cornichon. Il aurait fallu lui envoyer Fagette, et il aurait vu s'il est facile d'en obtenir quoi que ce soit, dans le domaine... comment dit-il ça?... de la sensibilité physique et morale.

Et elle ajouta, avec un orgueil très doux :

— Ne t'y trompe pas, mon Robert, des femmes comme moi, il n'y en a pas des tas.

Comme il l'attirait dans ses bras, elle se dégagea :

— Tu me retardes.

Puis, assise et repliée sur elle-même pour défaire ses bottines :

— Tu ne sais pas? le docteur Socrate m'a raconté, l'autre jour, qu'il avait eu une apparition. Il a vu un ânier



qui avait assassiné une petite fille. J'ai rêvé, cette nuit, de cette histoire-là; seulement, dans mon rêve, je ne savais jamais si l'ânier était un homme ou une femme. Ce qu'il était embrouillé, mon rêve!... A propos du docteur Socrate, devine de qui il est l'amant... De la dame qui tient le cabinet de lecture de la rue Mazarine. Elle n'est plus très jeune, mais elle est très intelligente. Est-ce que tu crois qu'il la trompe?... J'ôte mes bas, c'est plus convenable.

Et elle lui conta une histoire de théâtre :

— Je crois que, décidément, je ne resterai pas longtemps à l'Odéon.

— Pourquoi?

— Tu vas voir. Pradel m'a dit aujourd'hui, avant la répétition : « Ma petite Nanteuil, il n'y a jamais rien eu entre nous. C'est ridicule... » Il a été très convenable, mais il m'a fait comprendre que nous étions, l'un vis-à-vis de l'autre, dans une situation irrégulière qui ne pouvait se prolonger indéfiniment... Parce que tu sais que Pradel a établi une règle. Autrefois il choisissait parmi ses pensionnaires. Il avait des favorites, on criait. Maintenant, pour la bonne administration du théâtre, il les prend toutes, même celles qui ne lui plaisent pas, même celles qui lui déplaisent. Il n'y a plus de favorites. Tout va bien. Ah! c'est un vrai directeur, cet homme-là.

Comme Robert, dans le lit, écoutait sans rien dire, elle alla le secouer :

— Alors, ça te serait égal que je me mette avec Pradel?

— Non, ma chérie, non, ça ne me serait pas égal. Mais ce n'est pas ce que je dirais qui l'empêcherait.

Penchée sur lui, elle lui donnait des caresses ardentes, en forme de menaces et de châtiment, et elle lui criait :

— Tu ne m'aimes donc pas, que tu n'es pas jaloux? Je veux que tu sois jaloux.

Puis, brusquement, elle s'éloigna de lui, et, retenant sur son épaule gauche la chemise qui avait glissé sous le sein droit, elle s'attarda devant la table de toilette et demanda avec inquiétude :

— Robert, tu n'as rien apporté ici de l'autre chambre?

— Rien.

Alors, doucement, timidement, elle se coula dans le lit. Mais, à peine y était-elle étendue, qu'elle s'accouda à l'oreiller, et, le cou tendu, la bouche entr'ouverte, écouta. Il lui semblait entendre ce bruit léger de pas dans le sable qu'elle avait entendu dans la maison du boulevard de Villiers. Elle courut à la fenêtre, vit l'arbre de Judée, la pelouse, la grille. Sachant ce qu'elle allait voir encore, elle voulut se cacher la tête dans les mains. Mais elle ne put soulever les bras, et le visage de Chevalier se dressa devant elle.

XIII

Elle était rentrée chez elle avec une fièvre ardente. Robert, ayant dîné en famille, regagna son grenier. Dans l'état où Nanteuil l'avait laissé, il était agacé et de très mauvaise humeur.

Sa chemise et son habit, préparés sur le lit par le valet de chambre, avaient l'air de l'attendre dans une attitude domestique et servile. Il commença de s'habiller avec une vivacité un peu rageuse. Il était impatient de sortir. Il ouvrit son œil-de-bœuf, écouta la rumeur de la ville et vit au-dessus des toits la lueur que faisait Paris dans le ciel. Il aspira toute la chair amoureuse amassée, par cette nuit d'hiver, dans les théâtres et les grands cabarets, les cafés-concerts et les bars.

Irrité de ce que Félicie avait déçu son désir, il était décidé à se contenter ailleurs, et, ne se sentant point de préférence, il se croyait seulement embarrassé de choisir; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait envie d'aucune des femmes qu'il connaissait et qu'il n'avait même pas envie des inconnues. Il ferma sa fenêtre et s'assit devant le feu.

C'était un feu de coke : madame de Ligny, qui portait des manteaux de vingt-cinq mille francs, économisait sur la table et les feux. Elle ne souffrait pas qu'on brûlât du bois dans les chambres.

Il réfléchit à ses affaires dont, jusque-là, il s'était peu soucié, à la carrière où il était entré et qu'il voyait obscure devant lui. Le ministre était grand ami de sa famille. Montagnard cévenol, nourri de châtaignes, ses yeux éblouis clignaient aux tables fleuries. Trop fin pourtant et trop habile pour ne pas garder, sur la vieille aristocratie qui l'accueillait, l'avantage des dures volontés et des refus hautains, Ligny le connaissait et n'attendait de lui nulle faveur. En cela plus perspicace que sa mère, qui se croyait quelque pouvoir sur ce petit homme noir et velu, submergé par ses jupes impérieuses, chaque jeudi, du salon à la table. Il le jugeait désobligeant. Et puis il y avait quelque chose entre eux. Robert, par malchance, avait précédé son ministre dans l'intimité d'une personne que celui-ci aimait jusqu'à l'absurdité, madame de Neuilles, une femme galante. Et il croyait voir que le petit homme velu s'en doutait et l'en regardait de travers. Enfin il s'était fait au quai d'Orsay l'idée que les ministres ne peuvent et ne veulent jamais grand'chose. Mais il n'exagérait rien et croyait très possible de se faire attacher au cabinet. Jusqu'ici ç'avait été son désir. Il tenait beaucoup à ne pas quitter Paris. Sa mère, au contraire, eût préféré qu'il allât à La Haye, où un poste de troisième secrétaire était vacant. Maintenant il se décidait tout à coup pour La Haye. « Je partirai, se dit-il. Le plus tôt sera le meilleur. » Sa résolution prise, il en examina les motifs. D'abord, c'était excellent pour son avenir. Ensuite, le poste de La Haye était agréable. Un camarade, qui l'avait occupé, vantait l'hypocrisie délicieuse de la petite capitale endormie, où tout était machiné, truqué pour l'agrément du corps diplomatique. Il considéra même que La Haye était l'auguste berceau d'un nouveau droit international, et il alla jusqu'à

décrocher cette raison qu'il ferait plaisir à sa mère. Après quoi il s'aperçut qu'il voulait partir seulement à cause de Félicie.

Il eut sur elle des pensées qui n'étaient pas bienveillantes. Il la savait menteuse et peureuse, méchante pour ses amies. Il avait la preuve qu'elle aimait les plus sales cabots ou que, tout au moins, elle s'en arrangeait. Il n'était pas certain qu'elle ne le trompât pas, non qu'il eût rien découvert de suspect dans la vie qu'elle menait, mais parce qu'il doutait raisonnablement de toutes les femmes. Il se représenta tout le mal qu'il savait d'elle et se persuada que c'était une petite rosse; et, sentant qu'il l'aimait, il pensa qu'il l'aimait seulement parce qu'elle était très jolie. Cette raison lui parut bonne, mais, en y regardant, il s'aperçut qu'elle n'expliquait rien; qu'il aimait cette fille non parce qu'elle était très jolie, mais parce qu'elle était jolie d'une certaine manière, parce qu'elle l'était à sa façon, étrangement, qu'il l'aimait pour ce qu'il y avait en elle de rare et d'incomparable, parce qu'enfin c'était une merveilleuse chose d'art et de volupté, un joyau vivant d'un prix inestimable. Alors, se sentant faible, il pleura, il pleura sa liberté perdue, sa pensée captive, son âme troublée, sa chair et son sang dévoués à un petit être faible et perfide.

A regarder le coke rouge dans la grille de la cheminée, il s'était brûlé les yeux. Il les ferma de douleur et vit, sous ses paupières closes, des nègres qui s'agitaient dans un tumulte obscène et sanglant. Tandis qu'il cherchait de quel livre de voyages, lu dans des années d'adolescence, sortaient ces noirs, il les vit diminuer, se résoudre en points imperceptibles et disparaître dans une Afrique rouge, qui peu à peu représenta la blessure aperçue à la lueur d'une allumette la nuit du suicide. Il songea :

— Cet imbécile de Chevalier. Je n'y pensais guère.

Tout à coup, sur ce fond de sang et de flamme parut la forme cambrée de Félicie, et il sentit en lui se tendre un désir cruel et chaud.

XIV

Il l'alla voir le lendemain, dans le petit appartement du boulevard Saint-Michel. Ce n'était pas son habitude. Il n'aimait guère à se rencontrer avec madame Nanteuil, qui était pourtant à son égard très polie et même obséquieuse, mais qui l'ennuyait et le gênait.

Ce fut elle qui le reçut dans le salon modique. Elle le remercia de l'intérêt qu'il portait à la santé de Félicie, l'instruisit que la pauvre enfant avait été, la veille au soir, agitée et souffrante, mais qu'elle allait mieux.

— Elle travaille son rôle, dans sa chambre. Je vais l'avertir que vous êtes ici. Elle sera bien contente de vous voir, monsieur de Ligny. Elle sait que vous l'aimez bien. Et les vrais amis sont rares, surtout dans le monde du théâtre.

Robert observait madame Nanteuil avec une attention qu'il ne lui avait pas encore prêtée. Il cherchait à voir en elle la figure que sa fille aurait plus tard. Volontiers il lisait en passant sur le visage des mères la bonne aventure des filles. Et cette fois il déchiffrait obstinément les traits et les formes de cette dame comme une intéressante prophétie. Il n'y lut rien qui fût de mauvais augure, ni de bon. Madame Nanteuil, grasse, le teint reposé, la peau fraîche, n'était pas désagréable, dans le mol empâtement de ses chairs. Mais sa fille ne lui ressemblait pas du tout.

La voyant toute calme et placide, il lui dit :

— Vous n'êtes pas nerveuse, vous?

— Je ne l'ai jamais été. Ma fille ne tient pas de moi. C'est tout le portrait de son père. Il était délicat, sans avoir une mauvaise santé. Il est mort d'une chute de cheval... Vous prendrez bien une tasse de thé, monsieur de Ligny.

Félicie entra. Les cheveux répandus sur les épaules, elle était enveloppée d'un peignoir de laine blanche, retenu très lâche à la taille par une grosse cordelière de passementerie, et traînait ses mules rouges; elle avait l'air d'un enfant. L'ami de la maison, Tony Meyer, marchand de tableaux, quand il la voyait dans ce vêtement, d'aspect un peu monacal, l'appelait frère Ange de Charolais, parce qu'il lui trouvait de la ressemblance avec un portrait de Nattier représentant mademoiselle de Charolais dans l'habit franciscain. Robert restait surpris et muet devant cette fillette.

— C'est gentil à vous, fit-elle, d'être venu prendre de mes nouvelles. Je vous remercie. Je vais mieux.

— Elle travaille beaucoup, elle travaille trop, dit madame Nanteuil. Son rôle de *la Grille* la fatigue.

— Mais non, maman.

On parla théâtre, et la conversation fut pauvre.

Dans un silence, madame Nanteuil demanda à M. de Ligny s'il recherchait toujours les vieilles gravures de modes.

Félicie et Robert la regardèrent sans comprendre. Ils lui avaient naguère parlé de gravures de modes pour expliquer des rendez-vous qu'ils n'avaient pu cacher. Mais ils n'y songeaient plus. Depuis lors, un morceau de la lune, comme disait le vieil auteur, était tombé dans leur amour; seule, madame Nanteuil, en son respect profond des fictions, se rappelait :

— Ma fille m'a dit que vous aviez beaucoup de ces gravures anciennes et qu'elle y trouvait des idées pour ses costumes.

— Parfaitement, madame, parfaitement.

— Venez, monsieur de Ligny, dit Félicie. Je voudrais vous montrer un projet de costume pour Cécile de Rochemaure.

Et elle l'entraîna dans sa chambre.

C'était une petite chambre tendue de papier fleuri, meublée d'une armoire à glace, de deux chaises de crin et d'un lit de fer à courtepointe de piqué blanc, surmonté d'un bénitier et d'un rameau de buis.

Elle lui donna un long baiser sur la bouche.

— Je t'aime, tu sais!

— C'est bien sûr?

— Oh! oui. Et toi?

— Moi aussi, je t'aime. Je n'aurais pas cru que je t'aimerais autant.

— Alors, c'est venu après.

— Ça vient toujours après.

— C'est vrai, ce que tu dis là, Robert. Avant, on ne sait pas.

Elle secoua la tête.

— J'ai été bien malade hier.

— Tu as vu Trublet? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit que le repos, le calme m'était nécessaire... Mon chéri, il faudra que nous soyons raisonnables une quinzaine de jours encore. Ça t'ennuie?

— Mais oui.

— Moi aussi, ça m'ennuie. Mais qu'est-ce que tu veux?...

Il fit deux ou trois tours, furetant dans les coins. Elle le regardait avec un peu d'inquiétude, craignant qu'il ne

l'interrogeât sur ses pauvres bijoux et ses pauvres bibelots, cadeaux modestes, mais dont on ne peut pas toujours expliquer l'origine. On dit ce qu'on veut, bien sûr, mais on peut se couper, avoir des ennuis, et vraiment ça n'en vaut pas la peine. Elle détourna son attention.

— Robert, ouvre ma boîte à gants.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ta boîte à gants?

— Les violettes que tu m'as données la première fois. Mon chéri, ne me quitte pas. Ne t'en va pas!... Quand je pense que tu peux t'en aller d'un jour à l'autre dans des pays étrangers, à Londres, à Constantinople, je deviens folle.

Il la rassura, lui dit qu'on avait pensé l'envoyer à La Haye; mais qu'il n'irait pas, qu'il se ferait attacher au cabinet du ministre.

— Tu me promets?

Il promit sincèrement. Et elle devint très gaie.

Lui montrant la petite armoire à glace :

— Vois-tu, mon chéri, c'est là que j'étudie mon rôle. Quand tu es venu, je travaillais ma scène du quatre. Je profite de ce que je suis seule pour chercher le ton juste. Je tâche de dire large et fondu. Si j'écoutais Romilly, je détaillerais et ce serait mesquin. J'ai à dire : « Je ne vous crains pas. » C'est le grand effet du rôle. Sais-tu comment Romilly voudrait que je dise : « Je ne vous crains pas. » Je vais t'expliquer. Je mets la main sous le nez, j'écarte les doigts et je dis un mot à chaque doigt, séparément, sur un ton particulier, avec une physionomie spéciale : « Je, ne, vous, crains, pas », comme si je montrais les marionnettes! Un peu plus, je mettrais à tous mes doigts un petit chapeau en papier. C'est fin, c'est spirituel, crois-tu?

Puis, soulevant ses cheveux et découvrant son front courageux :

— Je vais te montrer comment je fais ça.

Subitement transfigurée et grandie, elle dit avec un air de fierté ingénue et de tranquille innocence :

» — Non, monsieur, je ne vous crains pas. Pourquoi vous craindrais-je! Vous avez pensé me prendre à votre piège et vous vous êtes mis à ma merci. Vous êtes un homme d'honneur. Maintenant que je suis sous votre toit, vous me direz ce que vous avez dit au chevalier d'Amberre, votre ennemi, quand il eut franchi cette grille. Vous me direz : « Vous êtes chez vous : commandez. »

Elle avait le don mystérieux de changer d'âme et de visage. Ligny était sous le charme du beau mensonge.

— Tu es étonnante!

— Écoute-moi, mon chat. J'aurai un grand bonnet de linon, avec des barbes qui me descendront en étages sur les joues. Parce que, tu sais, dans la pièce, je suis une jeune fille de la Révolution. Et il faut que je le fasse sentir. Il faut que j'aie la Révolution en moi, tu comprends?

— Tu connais la Révolution?

— Mais oui!... Je ne sais pas les dates, bien sûr. Mais j'ai le sentiment de l'époque. Pour moi, la Révolution c'est d'avoir la poitrine fière sous un fichu croisé et les genoux bien libres dans une jupe rayée, et c'est d'avoir un petit feu aux pommettes. Voilà!

Il l'interrogea sur la pièce. Et il s'aperçut qu'elle ne la connaissait pas. Elle n'avait pas besoin de la connaître. Elle devinait, elle trouvait d'instinct tout ce qu'il lui fallait.

— Dans les répétitions, je n'indique pas un seul de mes effets. Je garde tout pour le public. Romilly en sera

bleu... Ce qu'ils seront tous embêtés... Ah! mon chéri, Fagette en fera une maladie.

Elle s'assit sur une mauvaise petite chaise. Son front, tout à l'heure d'un blanc de marbre, était rose; elle avait repris son air de gamine.

Il s'approcha, il la regarda dans le gris charmant des yeux, et, comme la veille au soir, devant le feu de coke, il pensa qu'elle était menteuse et peureuse, méchante pour ses amies; mais il le pensa avec indulgence. Il pensa qu'elle aimait les plus sales cabots ou tout au moins qu'elle s'en arrangeait; mais il le pensa avec une douce pitié; il se rappela tout le mal qu'il savait d'elle, mais sans amertume. Il sentit qu'il l'aimait, que c'était moins parce qu'elle était jolie que parce qu'elle l'était à sa manière, qu'il l'aimait enfin parce qu'elle était un joyau vivant et une incomparable chose d'art et de volupté. Il la regarda dans le gris charmant des yeux, dans les prunelles où nageaient sous une eau lumineuse comme de petits signes astrologiques. Il la regarda d'un regard si profond qu'elle en sentit le fil la traverser tout entière. Et, sûre qu'il avait vu en elle, elle lui dit, les yeux dans les yeux, en lui tenant la tête serrée entre ses deux mains :

— Eh bien! oui, je suis une sale cabotine; mais je t'aime et je me fiche de l'argent. Et il n'y en a pas beaucoup qui me valent. Et tu le sais bien.

XV

Ils se voyaient tous les jours au théâtre et faisaient ensemble des promenades à pied.

Nanteuil jouait presque chaque soir et travaillait avec ardeur le rôle de Cécile. Elle retrouvait peu à peu la tranquillité, passait des nuits moins agitées, n'obligeait plus sa mère à lui tenir la main pendant qu'elle s'endormait, et n'étouffait plus dans des cauchemars. Une quinzaine de jours s'écoulèrent ainsi. Puis, un matin, tandis qu'assise devant sa toilette elle se peignait les cheveux, comme le temps était sombre, elle avança la tête vers la glace, et elle y vit, non pas son visage mais celui du mort. Un filet de sang lui coulait d'un coin de la lèvre; il riait et la regardait.

Alors elle se décida à faire ce qu'elle croyait utile et bon. Elle prit une voiture et alla le voir. En passant sur le boulevard Saint-Michel, elle avait acheté chez sa fleuriste une botte de roses. Elle les lui apportait. Elle se mit à genoux devant la petite croix noire qui marquait l'endroit où on l'avait mis. Elle lui parla et le pria d'être raisonnable, de la laisser tranquille. Elle lui demanda pardon de l'avoir traité autrefois avec dureté. On ne s'entend pas toujours dans la vie. Mais il devait comprendre maintenant et pardonner. A quoi lui servait-il de la tourmenter? Elle ne

demandait pas mieux que de garder de lui un bon souvenir. Elle irait le voir de temps en temps. Mais qu'il renonçât à la poursuivre et à l'effrayer.

Elle s'efforça de le flatter et de l'endormir par de douces paroles :

— Je comprends que tu aies voulu te venger. C'est naturel. Mais tu n'es pas méchant, au fond. Ne sois plus fâché. Ne me fais plus peur. Ne viens plus. Je viendrai, moi, je viendrai souvent. Je t'apporterai des fleurs.

Elle avait bien envie de le tromper, de l'endormir par de fausses promesses, de lui dire : « Reste, ne t'agite plus, reste, et je te jure de ne plus rien faire qui te déplaise, je te promets d'obéir à ta volonté. » Mais elle n'osait pas mentir sur une tombe, et elle était sûre que ce serait inutile, que les morts savent tout.

Un peu lasse, elle prolongea quelques moments encore, plus mollement, ses supplications et ses prières, et elle s'aperçut que l'horreur que lui causaient les tombes, elle ne l'éprouvait pas, cette fois, et qu'elle n'avait pas peur du mort. Elle en chercha la raison et découvrit qu'il ne l'effrayait pas parce qu'il n'était pas là.

Et elle songea :

— Il n'est pas là; il n'est jamais là; il est partout, excepté là où on l'a mis. Il est dans les rues, dans les maisons, dans les chambres.

Et elle se leva désespérée, sûre maintenant de le rencontrer partout, excepté dans le cimetière.



XVI

Après quinze jours de patience, Ligny la pressa de reprendre la vie d'autrefois. Le terme était échu, qu'elle-même avait fixé. Il ne voulait pas attendre davantage. Elle souffrait autant que lui de ne plus se donner. Mais elle craignait de voir revenir le mort. Elle trouva des prétextes gauches pour différer les rendez-vous, et puis elle avoua qu'elle avait peur. Il la méprisait de montrer si peu de raison et de courage. Il ne sentait plus qu'elle l'aimait et il lui disait des paroles dures. Et il la poursuivait sans cesse de son désir.

Alors vinrent les jours âpres et les heures ingrates. Comme elle n'osait plus entrer avec lui sous un toit, ils montaient en fiacre et, après avoir roulé longuement dans les banlieues, ils descendaient sur de mornes avenues, s'y enfonçaient sous l'âpre vent d'est, marchant à grands pas, comme flagellés par le souffle d'une invisible colère.

Une fois pourtant, le jour était si doux, qu'il les pénétra de sa douceur. Ils suivaient côte à côte les allées désertes du Bois. Les bourgeons, qui commençaient à se gonfler à la pointe des branches fines et noires, faisaient aux arbres, sous le ciel rose, des cimes violettes. A leur gauche, s'étendait la prairie semée de bouquets d'arbres nus, et l'on voyait les maisons d'Auteuil. Les lents coupés

clos des vieillards passaient sur la route, et les nourrices poussaient des voitures d'enfants. Une auto traversa de son bourdonnement le silence du Bois.

— Tu aimes ces machines-là? demanda Félicie.

— Je trouve ça commode, voilà tout.

C'est vrai qu'il n'était pas chauffeur. Il n'avait de goût pour aucun sport et ne s'occupait que des femmes.

Montrant un fiacre qui venait de les dépasser :

— Robert, tu as vu?

— Non.

— Il y avait dedans Jeanne Perrin avec une femme.

Et, comme il montrait une paisible indifférence, elle lui dit sur un ton de reproche :

— Tu es comme le docteur Socrate : tu trouves ça naturel?

Le lac dormait clair et tranquille entre ses murailles sombres de sapins. Ils prirent à leur droite le sentier qui longe la berge où les oies blanches et les cygnes lissent leurs plumes.

A leur approche, une flottille de canards, comme des nacelles vivantes, le col en forme de proue, cingla vers eux.

Félicie leur dit, d'un ton de regret, qu'elle n'avait rien à leur donner.

— Lorsque j'étais petite, ajouta-t-elle, papa me menait le dimanche donner du pain aux bêtes. C'était ma récompense, quand j'avais bien étudié toute la semaine. Papa se plaisait à la campagne. Il aimait les chiens, les chevaux, toutes les bêtes. Il était très doux, très intelligent. Il travaillait beaucoup. Mais l'existence est difficile pour un officier qui n'a pas de fortune. Il souffrait de ne pas pouvoir faire comme les officiers riches, et puis il ne s'entendait pas avec maman. Il n'a pas été heureux dans

la vie, papa. Il était souvent triste. Il parlait peu; sans nous parler, nous nous comprenions, tous les deux. Il m'aimait bien... Mon Robert, plus tard, dans longtemps, dans bien longtemps, j'aurai une maisonnette à la campagne. Et quand tu y viendras, mon chéri, tu me trouveras en jupe courte donnant du grain à mes poules.

Il lui demanda comment l'idée lui était venue d'entrer au théâtre.

— Je savais bien que je ne me marierais pas, puisque je n'avais pas de dot. Et de voir mes grandes amies dans les modes ou dans les télégraphes, ça ne m'encourageait pas à faire comme elles. Déjà toute petite, je trouvais joli d'être actrice. J'avais joué à la pension dans une petite pièce, pour la saint Nicolas. Ça m'avait amusée. La maîtresse disait que je ne jouais pas bien; mais c'était parce que maman lui devait trois mois. Dès l'âge de quinze ans, j'ai pensé sérieusement au théâtre. Je suis entrée au Conservatoire. J'ai travaillé, j'ai beaucoup travaillé. C'est éreintant notre métier. Mais de réussir, ça repose.

A la hauteur du chalet de l'île, ils trouvèrent le bac amarré à l'estacade. Il y sauta entraînant Félicie.

— Ces grands arbres sont beaux, même sans feuilles, dit-elle; mais je croyais que, dans cette saison, le chalet était fermé.

Le passeur lui répondit que, par les beaux jours d'hiver, les promeneurs aimaient à aller dans l'île, parce qu'on y était tranquille, et qu'à l'instant même, il venait encore d'y conduire deux dames.

Un garçon, qui habitait la solitude de l'île, leur servit du thé, dans un salon rustique, meublé de deux chaises, d'une table, d'un piano et d'un divan. Les lambris étaient moisis, les parquets disjoints. Elle regarda par la fenêtre la pelouse et les grands arbres.

— Qu'est-ce que c'est, demanda-t-elle, que cette grosse boule sombre dans le peuplier?

— C'est du gui, ma chérie.

— On dirait un animal pelotonné autour de la branche, et qui la ronge. C'est désagréable à voir.

Elle posa la tête sur l'épaule de son ami et lui dit languissamment :

— Je t'aime.

Il l'entraîna sur le divan. Elle le sentait qui, glissant à ses pieds, coulait sur elle des mains inhabiles d'impatience, et elle le laissait faire, inerte, découragée, prévoyant que c'était inutile. Les oreilles lui tintaient comme une clochette. Le tintement cessa et elle entendit à sa droite une voix étrange, claire, glaciale, dire : « Je vous défends d'être l'un à l'autre. » Il lui sembla que la voix parlait de haut dans une lueur, mais elle n'osa tourner la tête. C'était une voix inconnue. Involontairement, et malgré elle, elle chercha à se rappeler sa voix à lui, et elle s'aperçut qu'elle en avait oublié le son, qu'elle ne pourrait jamais le retrouver. Elle pensa : « C'est peut-être la voix qu'il a maintenant. » Effrayée, elle ramena vivement sa jupe sur ses genoux. Mais elle se retint de crier et ne parla pas de ce qu'elle venait d'entendre, de peur qu'on ne la crût folle et parce qu'elle discernait tout de même que ce n'était pas réel.

Ligny s'éloigna :

— Si tu ne veux plus de moi, dis-le franchement. Je ne te prendrai pas de force.

Assise le buste droit et les genoux serrés, elle lui dit :

— Tant que nous sommes dans la foule, tant qu'il y a du monde autour de nous, je te désire, je te veux; et, dès que nous sommes seuls, j'ai peur.

Il lui répondit par une moquerie facile et méchante :

— Ah! si, pour t'exciter, il te faut un public!...

Elle se leva et se remit à la fenêtre. Une larme coulait sur sa joue. Elle pleura longtemps en silence. Puis vivement elle l'appela :

— Regarde donc!

Et elle lui montra Jeanne Perrin qui se promenait sur la pelouse avec une jeune femme. Elles se tenaient enlacées, se donnaient l'une à l'autre des violettes à respirer et souriaient.

— Vois! elle est heureuse, tranquille, cette femme.

Et Jeanne Perrin, goûtant la paix des longues habitudes, allait satisfaite et tranquille, ne laissant pas même paraître l'orgueil de ses préférences étranges.

Félicie la regardait avec une curiosité qu'elle ne s'avouait pas à elle-même et l'enviait de son calme.

— Elle n'a pas peur, elle.

— Laisse-la donc. Quel mal nous fait-elle?

Et il la prit violemment par la taille.

Elle se dégagea en frissonnant. A la fin, déçu, frustré, humilié, il se mit en colère, la traita de sotte, jura qu'il ne supporterait pas plus longtemps ces façons ridicules.

Elle ne lui répondit rien et recommença de pleurer.

Irrité de ces larmes, il lui parla durement :

— Puisque tu ne peux plus me donner ce que je te demande, c'est inutile de nous revoir. Nous n'avons plus rien à nous dire. D'ailleurs, je vois bien que tu ne m'aimes plus. Et tu l'avouerais, si tu pouvais une fois dire la vérité : tu n'as jamais aimé que ce misérable cabotin.

Alors elle éclata de colère et gémit de désespoir :

— Menteur! menteur! C'est abominable ce que tu dis là. Tu vois que je pleure et tu veux me faire souffrir davantage. Tu profites de ce que je t'aime pour me rendre

malheureuse. C'est lâche! Eh bien, non, je ne t'aime plus. Va-t'en! Je ne veux plus te voir. Va-t'en... Mais c'est vrai, qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que nous allons passer notre vie à nous regarder comme çà avec fureur, avec désespoir, avec rage? Ce n'est pas de ma faute... Je ne peux pas, je ne peux pas. Pardonne-moi, mon chéri, mon amour. Je t'aime, je t'adore, je te veux. Mais chasse-le, toi. Tu es un homme, tu sais ce qu'il faut faire. Chasse-le. Tu l'as tué, ce n'est pas moi. C'est toi. Tue-le donc tout à fait... Je deviens folle, mon Dieu! je deviens folle.

Le lendemain, Ligny demanda à être envoyé comme troisième secrétaire à La Haye. Il fut nommé huit jours après et partit aussitôt, sans avoir revu Félicie.

XVII

MADAME NANTEUIL ne pensait qu'à sa fille. Sa liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux de la rue de Clichy, lui laissait des loisirs et la liberté du cœur. Elle rencontra au théâtre un fabricant d'appareils électriques, encore jeune, au-dessus de ses affaires et d'une extrême politesse, M. Bondois. Il était d'un tempérament amoureux et d'un caractère timide, et, comme les femmes belles et jeunes lui faisaient peur, il s'était accoutumé à ne désirer que les autres. Madame Nanteuil était encore très agréable. Mais, un soir qu'elle était mal habillée, et n'avait pas bonne mine, il s'offrit. Elle l'accepta pour faire aller un peu la maison et pour que sa fille ne manquât de rien. Son dévouement lui procura le bonheur. M. Bondois l'aimait et la cultivait ardemment. Étonnée d'abord, elle en fut ensuite heureuse et tranquille; il lui parut naturel et bon d'être aimée, et elle ne devait pas croire qu'elle en eût passé la saison, quand on lui prouvait le contraire.

Elle s'était toujours montrée bienveillante, d'un caractère facile et d'une humeur égale. Mais jamais encore elle n'avait fait paraître dans sa maison un si heureux génie et de si gracieuses pensées. Douce aux autres et à elle-même, gardant au cours des heures changeantes le sourire qui découvrait ses belles dents et creusait des

fossettes dans ses joues grasses, reconnaissante à la vie de ce qu'elle lui donnait, fleurie, épanouie, abondante, elle était la joie et la jeunesse de la maison.

Tandis que madame Nanteuil ne concevait et n'exprimait que des idées riantes et claires, Félicie devenait sombre, maussade et chagrine. Des plis se creusaient dans son joli visage; sa voix grinçait. Elle avait connu tout de suite la situation qu'occupait M. Bondois dans sa famille et, soit qu'elle eût préféré que sa mère ne vécût et ne respirât que pour elle, soit qu'elle souffrît en sa piété filiale d'être forcée de l'estimer moins, soit qu'elle lui enviât un plaisir, soit qu'elle éprouvât seulement ce malaise que nous causent les choses de l'amour quand elles se font trop près de nous, Félicie, tous les jours, de préférence durant les repas, reprochait amèrement à madame Nanteuil, par allusions très claires et en termes mal voilés, le nouvel ami de la maison, et témoignait à M. Bondois lui-même, chaque fois qu'elle le rencontrait, un dégoût expansif et une abondante aversion. Madame Nanteuil n'en ressentait qu'une affliction légère et elle excusait sa fille en considérant que cette enfant n'avait encore aucune expérience de la vie. Et M. Bondois, à qui Félicie inspirait une terreur surhumaine, s'efforçait de l'apaiser par des signes respectueux et de menus présents.

Elle était violente parce qu'elle souffrait. Les lettres qu'elle recevait de La Haye irritaient son amour et le rendaient douloureux. Elle se desséchait, en proie aux images brûlantes. Quand elle voyait trop précisément son ami absent, ses tempes bourdonnaient, son cœur battait violemment, puis une ombre lourde s'épaississait dans sa tête; toute la sensibilité de ses nerfs, toute la chaleur de son sang, toutes les forces de son être coulaient en elle et descendaient pour s'amasser en désir dans les profondeurs

de sa chair. Alors elle ne songeait plus qu'à retrouver Ligny. C'est lui seul qu'elle voulait, et elle s'étonnait elle-même du dégoût qu'elle ressentait pour tout autre que lui. Car elle n'avait pas toujours eu l'instinct si exclusif. Elle se promettait d'aller tout de suite demander de l'argent à Bondois et de prendre le train pour La Haye. Et elle ne le faisait pas. Ce qui l'arrêtait, c'était moins la pensée de déplaire à son amant, qui eût trouvé ce voyage incorrect, qu'une vague peur de réveiller l'ombre endormie.

Elle ne l'avait pas revue depuis le départ de Ligny. Mais il se passait encore en elle et autour d'elle des choses troublantes. Dans la rue, un barbet la suivait qui apparaissait et s'évanouissait tout à coup. Un matin qu'elle était couchée, sa mère lui dit : « Je vais chez la modiste », et sortit. Deux ou trois minutes après, Félicie la vit, qui rentrait dans la chambre comme si elle y avait oublié quelque chose. Mais l'apparition s'avança sans regard, sans paroles, sans bruit et disparut en touchant le lit.

Elle eut des illusions plus inquiétantes. Un dimanche, elle jouait en matinée, dans *Athalie*, le rôle du jeune Zacharie. Comme elle avait de très jolies jambes, ce travesti lui plaisait, et elle était contente aussi de montrer qu'elle savait dire les vers. Mais elle remarqua qu'il y avait à l'orchestre un prêtre en soutane. Ce n'était pas la première fois qu'un ecclésiastique assistait à une représentation matinale de cette tragédie tirée de l'Écriture. Pourtant elle en éprouva une impression pénible. Quand elle entra en scène, elle vit distinctement Louise Dalle, coiffée du turban de Jozabeth, charger un revolver devant le trou du souffleur. Elle eut le jugement assez ferme et l'esprit assez présent pour écarter cette vision absurde, qui disparut. Mais elle dit ses premiers vers d'une voix éteinte.

Elle se sentait à l'estomac des brûlures. Elle souffrait

d'étouffements; parfois, sans cause, une angoisse indicible la prenait aux entrailles, son cœur battait d'un mouvement fou, et elle craignait de mourir.

Le docteur Trublet la soignait avec une prudence attentive. Elle le voyait souvent au théâtre et parfois elle allait le consulter dans le vieux logis de la rue de Seine. Elle ne passait pas par le salon d'attente; le domestique la faisait entrer tout de suite dans la petite salle à manger où luisaient dans l'ombre des faïences arabes, et elle passait toujours la première. Un jour Socrate parvint à lui faire comprendre la manière dont les images se forment dans le cerveau et comment ces images ne correspondent pas toujours à des objets extérieurs, ou du moins n'y correspondent pas toujours avec exactitude.

— Les hallucinations, ajouta-t-il, ne sont le plus souvent que de fausses perceptions. On voit ce qui est, mais on le voit mal, et l'on fait d'un plumeau une tête hérissée, d'un œillet rouge la gueule d'un monstre, d'une chemise un fantôme dans son linceul. Insignifiantes erreurs.

Elle trouva dans ces raisons la force de mépriser et de dissiper ses visions de chiens, de chats ou de personnes vivantes et familières. Mais elle craignait de revoir le mort. Et les terreurs mystiques nichées dans des plis obscurs de son cerveau étaient plus fortes que les démonstrations du savant. On avait beau lui dire que les morts ne revenaient jamais, elle savait bien le contraire.

Socrate lui recommanda cette fois encore de prendre des distractions, de voir des amis, et de préférence des amis agréables, et de fuir, comme ses deux plus perfides ennemies, l'ombre et la solitude.

Et il ajouta cette prescription :

— Surtout évitez les personnes et les choses qui peuvent avoir quelque rapport avec l'objet de vos visions.

Il ne s'apercevait pas que c'était impossible. Et Nanteuil ne s'en aperçut pas non plus.

— Alors vous me guérirez, mon bon Socrate? dit-elle en tournant vers lui ses jolis yeux gris, pleins de prières.

— Vous vous guérirez vous-même, mon enfant. Vous vous guérirez, parce que vous êtes laborieuse, raisonnable et courageuse... Mais oui, vous êtes à la fois peureuse et brave. Vous avez peur du danger, mais vous avez du cœur à vivre. Vous guérirez, parce que vous n'êtes pas en sympathie avec le mal et la souffrance. Vous guérirez, parce que vous voulez guérir.

— Vous croyez qu'on guérit quand on veut?

— Quand on veut d'une certaine façon intime et profonde, quand ce sont nos cellules qui veulent en nous, quand c'est notre inconscient qui veut; quand on veut avec la volonté sourde, abondante et pleine de l'arbre vigoureux qui veut reverdir au printemps.

XVIII

Cette nuit-là, ne pouvant s'endormir, elle se retournait dans son lit et rejetait les couvertures. Elle sentait que le sommeil était loin encore, qu'il viendrait sur les premiers rayons, pleins de poussières dansantes, que le matin darde aux fentes des rideaux. La veilleuse, dont le petit cœur ardent luisait à travers sa chair de porcelaine, lui faisait une compagne mystique et familière. Félicie souleva les paupières et but d'un regard cette lueur blanche et laiteuse qui la tranquillisait. Puis, refermant les yeux, elle retomba dans l'ennui tumultueux de l'insomnie. Par instants, il lui venait à la mémoire une phrase de son rôle, à laquelle elle n'attachait aucune signification et qui l'obsédait : « Nos jours sont ce que nous les faisons. » Et son esprit se fatiguait à retourner sans cesse quatre ou cinq idées.

« Il faudra, demain, que j'aille essayer ma robe chez madame Royaumont. Hier, je suis entrée avec Fagette dans la loge de Jeanne Perrin, qui s'habillait, et qui a montré ses jambes velues, comme si elle en était fière. Elle n'est pas laide, Jeanne Perrin ; elle a même une belle tête ; mais c'est son expression qui me déplaît. Comment madame Colbert fait-elle pour me réclamer trente-deux francs?

Quatorze et trois, dix-sept, et neuf, vingt-six. Je ne lui dois que vingt-six francs. « Nos jours sont ce que nous les » faisons. » Que j'ai chaud! »

D'un bond de ses reins souples, elle se retourna et ses bras nus s'ouvrirent pour étreindre l'air comme un corps subtil et frais.

« Il me semble qu'il y a un siècle que Robert est parti. C'est mal de sa part de m'avoir laissée seule. Je m'ennuie après lui. »

Et, pelotonnée dans son lit, elle se rappelait studieusement comme c'était quand ils se tenaient pressés l'un contre l'autre. Elle l'appelait :

— Mon chat! mon petit loup!

Aussitôt les idées recommençaient dans sa tête leur manège fatigant.

— « Nos jours sont ce que nous les faisons. Nos jours » sont ce que nous les faisons. Nos jours... » Quatorze et trois, dix-sept, et neuf, vingt-six. J'ai bien vu que Jeanne Perrin faisait exprès de montrer ses longues jambes d'homme, toutes sombres de poils. Est-ce vrai, ce qu'on dit, que Jeanne Perrin donne de l'argent aux femmes? Il faudra que demain, à quatre heures, j'aille essayer ma robe. Il y a une chose terrible, c'est que madame Royaumont ne sait jamais bien monter les manches. Que j'ai chaud! Socrate est un bon médecin. Mais, des moments, il s'amuse à abrutir les personnes.

Tout à coup elle pensa à Chevalier et elle sentit comme une influence de lui qui se coulait le long des murs de la chambre. Elle crut voir que la clarté de la veilleuse en était obscurcie. C'était moins qu'une ombre et c'était inquiétant. L'idée la traversa tout à coup que cette chose subtile venait des portraits du mort. Elle n'en avait gardé aucun dans sa chambre. Mais l'appartement en contenait

encore, qu'elle n'avait pas détruits. Elle en fit le compte avec soin et trouva qu'il devait en rester trois : un premier, très jeune, sur un fond nuageux; un autre, rieur et familier, à cheval sur une chaise; un troisième, en don César de Bazan. Dans sa hâte de les anéantir, elle sauta du lit, alluma une bougie et, traînant ses mules, glissa, en chemise, dans le salon, jusqu'à la table de palissandre, surmontée d'un palmier phénix, souleva le tapis, fouilla le tiroir. Il contenait des jetons, des bobèches, quelques morceaux de bois décollés des meubles, deux ou trois pendeloques du lustre et quelques photographies, parmi lesquelles elle ne trouva qu'un seul Chevalier, le plus jeune, sur un fond nuageux.

Elle chercha les deux autres dans un petit meuble façon de Boulle qui ornait l'intervalle des fenêtres et portait les lampes de Chine. Là dormaient des globes de verre dépoli, des abat-jour, des coupes de cristal garnies de bronze doré, un porte-allumettes en porcelaine peinte, orné d'un enfant endormi près d'un chien, contre un tambour, des livres débrochés, des partitions en lambeaux, deux éventails brisés, une flûte et un petit tas de portraits-cartes. Elle y découvrit un deuxième Chevalier, le don César de Bazan. Le dernier n'y était pas. Elle se demanda inutilement où on avait bien pu le fourrer. En vain elle fouilla les boîtes, les coupes, les cache-pots, le casier à musique. Et, tandis qu'elle le recherchait ardemment, le portrait grandissait et se précisait dans son imagination, atteignait la taille humaine, prenait un air moqueur et la narguait. Elle avait la tête en feu, les pieds glacés et sentait la peur lui entrer dans le creux de l'estomac. Au moment de renoncer et d'aller cacher sa tête dans l'oreiller, elle se rappela que sa mère gardait des photographies dans son armoire à glace. Elle reprit courage. Doucement,

elle entra dans la chambre de madame Nanteuil endormie, à pas muets gagna l'armoire, l'ouvrit avec lenteur, sans bruit, et, montée sur une chaise, explora la plus haute tablette, chargée de vieux cartons. Elle mit la main sur un album qui datait du second Empire et qu'on n'avait pas ouvert depuis vingt ans. Elle remua des tas de lettres, des liasses de papier timbré et de reconnaissances du Mont-de-Piété. Réveillée par la lumière de la bougie et par le bruit de souris que faisait la chercheuse, madame Nanteuil demanda :

— Qui est là?

Aussitôt, voyant juché sur une chaise, en longue chemise de nuit, une grosse natte dans le dos, le petit fantôme familier :

— C'est toi, Félicie? Tu n'es pas malade?... Qu'est-ce que tu fais là?

— Je cherche quelque chose.

— Dans mon armoire?

— Oui, maman.

— Veux-tu bien aller te coucher! tu vas t'enrhumer... Dis-moi ce que tu cherches, au moins. Si c'est le chocolat, il est sur la planche du milieu, à côté du sucrier en argent.

Mais Félicie avait saisi un paquet de photographies qu'elle feuilletait rapidement. Sous ses doigts impatients passaient madame Doulce, couverte de dentelles; Fagette, éclatante et les cheveux dévorés de lumière; Tony Meyer, les yeux rapprochés l'un de l'autre et le nez tombant sur les lèvres; Pradel, à la barbe fleurie; Trublet, chauve et camus; M. Bondois, l'œil craintif et le nez roide sur une moustache épaisse. Bien qu'elle n'eût point la tête à s'occuper de M. Bondois, elle lui donna au passage un regard hostile et, d'aventure, lui fit tomber sur le nez une goutte de bougie.

Madame Nanteuil, tout à fait réveillée, s'étonnait :

— Félicie, qu'est-ce que tu as à fourgonner comme ça dans mon armoire?

Félicie, qui tenait enfin le portrait tant cherché, ne répondit que par un cri de joie sauvage et s'envola de la chaise emportant son mort et, par mégarde, M. Bondois avec.

Rentrée dans le salon, elle s'accroupit devant la cheminée et fit un feu de papier dans lequel elle jeta les trois photographies de Chevalier. Elle les regarda flamber, et, quand les trois cartes, tordues et noircies, se furent envolées sans forme ni matière, elle respira largement. Elle croyait bien, cette fois, avoir ôté au mort jaloux la substance de ses apparitions et s'être délivrée de l'obsession.

En reprenant son bougeoir, elle vit M. Bondois dont le nez disparaissait sous un rond de cire blanche. Ne sachant qu'en faire, elle le jeta en riant dans la cheminée encore flambante.

Rentrée dans sa chambre, elle se mit devant sa glace et serra sa chemise sur elle, pour marquer ses formes. Une réflexion, qui lui traversait parfois la tête, s'y arrêta cette fois un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire. Elle se disait à elle-même :

— Pourquoi est-on faite comme ça, avec une tête, des bras, des jambes, des mains, des pieds, une poitrine, un ventre? Pourquoi comme ça et pas autrement? C'est drôle!

En cet instant, la forme humaine lui apparaissait arbitraire, bizarre, étrange. Mais son étonnement cessa vite. Et, se regardant, elle se plut. Elle avait d'elle un goût vif et profond. Elle découvrit ses seins, les tint délicatement sur le creux de ses mains, les contempla dans la glace avec tendresse, comme s'ils eussent été non pas d'elle,

mais à elle, comme deux êtres animés, comme une couple de colombes.

Après leur avoir souri, elle se recoucha. Se réveillant à une heure tardive de la matinée, elle éprouva une seconde de surprise d'être couchée seule. Parfois, en songe, elle se dédoublait et, sentant sa propre chair, rêvait qu'elle recevait les caresses d'une femme.

XIX

La répétition générale de *la Grille* était annoncée pour deux heures. Dès une heure, le docteur Trublet avait pris sa place accoutumée dans la loge de Nanteuil.

Félicie, aux mains de madame Michon, reprochait à son docteur de ne rien lui dire. Mais c'est elle qui, préoccupée, l'esprit tendu sur le rôle qu'elle allait jouer, n'écoutait pas. Elle recommanda qu'on ne laissât entrer personne dans la loge. Pourtant elle reçut avec plaisir Constantin Marc, se trouvant en sympathie avec lui.

Il était très ému. Pour cacher son trouble, il affectait de parler de ses bois du Vivarais, il commençait des histoires de chasse et des contes de paysans, qu'il n'achevait pas.

— J'ai le trac, dit Nanteuil. Et vous, monsieur Marc, est-ce que vous ne sentez pas des coups dans l'estomac?

Il se défendit d'éprouver aucune émotion. Elle insista :

— Avouez que vous voudriez bien que ce soit fini.

— Eh bien, puisque vous y tenez, peut-être que j'aimerais mieux que ce fût fini.

Sur quoi, le docteur Socrate, d'un air simple et d'une voix tranquille, lui adressa cette parole interrogative :

— Ne pensez-vous pas que ce qui doit s'accomplir ne soit déjà accompli et n'ait été de tout temps accompli?

Et, sans attendre de réponse, il ajouta :

— Si les phénomènes du monde parviennent successivement à notre connaissance, nous n'en devons pas conclure qu'ils sont en réalité successifs, et nous avons encore moins de raisons de croire qu'ils se produisent au moment où nous les percevons.

— C'est évident, dit Constantin Marc, qui n'avait pas écouté.

— L'univers, poursuivit le docteur, nous apparaît sans cesse imparfait, et nous avons l'illusion qu'il s'achève sans cesse. Comme nous percevons les phénomènes successivement, nous croyons qu'en effet ils succèdent les uns aux autres. Nous nous imaginons que ceux que nous ne voyons plus sont passés et que ceux que nous ne voyons pas encore sont futurs. Mais on peut concevoir des êtres construits de telle façon qu'ils découvrent simultanément ce qui pour nous est le passé et l'avenir. On en peut concevoir qui perçoivent les phénomènes dans un ordre rétrograde et les voient se dérouler de notre futur à notre passé. Des animaux disposant de l'espace autrement que nous et capables, par exemple, de se mouvoir avec une vitesse plus grande que celle de la lumière, se feraient de la succession des phénomènes une idée très différente de celle que nous en avons.

— Pourvu qu'aujourd'hui Durville ne me fasse pas de blagues en scène! s'écria Félicie pendant que madame Michon lui passait ses bas sous sa jupe.

Constantin Marc l'assura que Durville n'y songeait même pas et il la supplia de ne pas s'inquiéter.

Et le docteur Socrate reprit sa démonstration :

— Nous-mêmes, par une nuit claire, le regard sur l'Épi de la Vierge, qui palpite à la cime d'un peuplier, nous voyons à la fois ce qui fut et ce qui est. Et l'on peut dire également que nous voyons ce qui est et ce qui sera.

Car, si l'étoile, telle qu'elle nous apparaît, est le passé par rapport à l'arbre, l'arbre est l'avenir par rapport à l'étoile. Cependant l'astre qui, de loin, nous montre son petit visage de feu, non tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était lors de notre jeunesse, peut-être même avant notre naissance, et le peuplier, dont les jeunes feuilles tremblent dans l'air frais du soir, se rejoignent en nous dans un même moment du temps et nous sont présents l'un et l'autre à la fois. Nous disons d'une chose qu'elle est dans le présent quand nous la percevons précisément. Nous disons qu'elle est dans le passé lorsque nous n'en gardons qu'une image indistincte. Une chose fût-elle accomplie depuis des millions d'années, si nous en recevons une impression aussi forte que possible, ce ne sera pas pour nous une chose passée : elle nous sera présente. L'ordre dans lequel roulent les choses dans les abîmes de l'univers nous est inconnu. Nous ne connaissons que l'ordre de nos perceptions. Croire que l'avenir n'est pas, parce que nous ne le connaissons pas, c'est croire qu'un livre est inachevé parce que nous n'avons pas fini de le lire.

Ici le docteur s'arrêta un moment. Et Nanteuil, dans le silence, entendit battre son cœur. Elle s'écria :

— Continuez, mon bon Socrate, continuez, je vous en prie. Si vous saviez comme vous me faites du bien en causant!... Vous pensez que je n'écoute pas un mot de ce que vous dites. Mais de vous entendre dire des choses lointaines, ça me distrait; ça me fait sentir qu'il n'y a pas que mon entrée; ça m'empêche de m'enfoncer dans le trou noir... Dites n'importe quoi, mais ne vous arrêtez pas...

Le sage Socrate, qui sans doute avait prévu la bonne influence que sa parole exerçait sur la comédienne, poursuivit son discours :

— L'univers se construit aussi fatalement qu'un triangle dont un côté et deux angles sont donnés. Les choses futures sont déterminées. Elles sont dès lors terminées. Elles sont comme si elles existaient. Elles existent déjà. Elles existent si bien que nous les connaissons en partie. Et, si cette partie est infime par rapport à leur immensité, elle est en proportion très appréciable avec la partie que nous pouvons connaître des choses accomplies. Il nous est permis de dire que, pour nous, l'avenir n'est pas beaucoup plus obscur que le passé. Nous savons que les générations succéderont aux générations dans le travail, la joie et la souffrance. J'étends mes regards par delà la durée de la race humaine. Je vois les constellations changer lentement dans le ciel leurs formes, qui semblaient immuables; je regarde le Chariot dételer son antique attelage, le Bouclier d'Orion se rompre, Sirius s'éteindre. Nous savons que le soleil se lèvera demain et que longtemps encore, dans les nuées épaisses ou les vapeurs légères, il se lèvera tous les matins.

Adolphe Meunier entra discrètement sur la pointe des pieds.

Le docteur lui serra la main :

— Bonjour, monsieur Meunier. Nous voyons la nouvelle lune du mois prochain. Nous ne la voyons pas aussi distinctement que la nouvelle lune de cette nuit, parce que nous ne savons pas dans quel ciel gris ou roux elle montrera son derrière de vieille casserole sur mon toit, parmi les tuyaux coiffés de chapeaux pointus et de capotes romantiques, aux regards des chats amoureux. Mais ce lever de la lune prochaine, si nous étions assez savants pour le connaître d'avance dans ses moindres circonstances, toutes nécessaires, nous nous ferions une idée aussi nette de la nuit dont je parle que de celle où nous

sommes : l'une et l'autre nous seraient également présentes.

» La connaissance que nous avons des faits est l'unique raison qui nous porte à croire à leur réalité. Nous connaissons certains faits à venir. Nous devons donc les tenir pour réels. Et, s'ils sont réels, ils sont réalisés. Ainsi donc il est croyable, mon cher Constantin Marc, que votre pièce est jouée, depuis mille ans, ou depuis une demi-heure, ce qui revient absolument au même. Il est croyable que nous sommes tous morts depuis longtemps. Pensez-le, et vous serez tranquille.

Constantin Marc, qui avait très mal suivi ces raisons et qui n'en sentait ni l'à-propos, ni la convenance, répondit un peu agacé que tout cela était dans Bossuet.

— Dans Bossuet! s'écria le docteur outré, je vous défie bien d'y trouver rien de semblable. Bossuet n'avait aucune philosophie.

Nanteuil se tourna vers le docteur. Elle était coiffée d'un grand bonnet de linon, à haute coiffe arrondie, serré sur la tête par un large ruban bleu et dont les barbes descendant en étages lui ombrageaient le front et les joues. Elle s'était changée en une blonde ardente. Des cheveux roux lui tombaient en boucles sur les épaules. Sur son sein se croisait un fichu d'organdi pris dans une large ceinture violette. Sa jupe blanche rayée de rose, coulant comme mouillée de la taille un peu haute, la faisait paraître très longue. Et elle apparaissait en figure de rêve.

— Delage aussi, dit-elle, fait de sales blagues : savez-vous celle qu'il a faite à Marie-Claire? Ils jouaient tous les deux dans *les Femmes savantes*. En scène, il lui a mis un œuf dans la main. Elle n'a pas pu s'en débarrasser de tout l'acte.

A l'appel de l'avertisseur, elle descendit, suivie de Constantin Marc. Ils entendaient le bruit de la salle, la

rumeur du monstre, et il leur semblait qu'ils entraient dans la gueule ardente de la bête apocalyptique.

La Grille fut bien accueillie. Venue en fin de saison, sans espoir d'une longue durée, elle trouva grâce devant tous. Vers le milieu du premier acte, on y sentit du style, de la poésie et, çà et là, des obscurités. Dès lors on la respecta, on affecta de s'y plaire, on voulut l'avoir comprise. On lui passa de n'être guère dramatique. Elle était littéraire, et, cette fois, on admettait le genre.

Constantin Marc ne connaissait encore personne à Paris. Il avait fait venir au théâtre trois ou quatre propriétaires du Vivarais qui rougeoyaient à l'orchestre, dans leurs cravates blanches, roulaient des yeux ronds et n'osaient applaudir. Comme il n'avait pas d'amis, personne ne pensa à nuire à son succès. Et même, dans les couloirs, on le faisait homme de talent contre d'autres. Très ému cependant, il errait de loge en loge ou s'abattait au fond de l'avant-scène du directeur. Il s'inquiétait des critiques.

— Soyez tranquille, lui dit Romilly. Ils diront de votre pièce le bien ou le mal qu'ils pensent de Pradel. Et, dans ce moment-ci, ils en pensent plus de mal que de bien.

Adolphe Meunier l'avertit, avec un pâle sourire, que la salle était bonne et que les critiques trouvaient l'écriture de la pièce très soignée. Il attendit en retour quelques paroles obligeantes sur *Pandolphe et Clarimonde*. Mais Constantin Marc ne songea pas à les lui adresser.

Romilly secoua la tête :

— Il faut prévoir les éreintements. Monsieur Meunier le sait bien. La presse a été envers lui d'une injustice féroce.

— Hélas! soupira Meunier, on ne dira jamais autant de mal de nous qu'on en a dit de Shakespeare et de Molière.

Le succès de Nanteuil fut grand, et marqué moins encore par de bruyants rappels que par l'approbation plus discrète et plus profonde des amateurs délicats. Elle avait montré des qualités qu'on ne lui connaissait pas encore, la pureté de la diction, la noblesse des attitudes, une grâce chaste et fière.

Sur la scène, pendant le dernier entr'acte, le ministre lui adressa ses félicitations. C'était signe que la salle était favorable : car les ministres n'expriment jamais des opinions singulières. Derrière le grand-maître de l'Université, se pressait une foule flatteuse de fonctionnaires, de gens du monde et d'auteurs dramatiques. Les bras allongés vers elle comme des pompes, ils lui exprimaient tous à la fois leur admiration. Et madame Doulce, étouffée par leur nombre, abandonnait aux boutons des vêtements d'hommes des lambeaux de ses innombrables dentelles de coton.

Le dernier acte fut le triomphe de Nanteuil. Elle eut mieux du public que des pleurs et des cris. Elle obtint de tous les yeux ces regards humides et pourtant sans larmes, de toutes les poitrines ce murmure profond et presque muet, que seule arrache la beauté.

Elle sentit qu'elle avait démesurément grandi en un moment, et, la toile tombée, elle murmura :

— Cette fois, ça y est!

Elle se déshabillait dans sa loge pleine de corbeilles d'orchidées, de bouquets de roses et de gerbes de lilas, quand on lui apporta une dépêche. Elle l'ouvrit. C'était un télégramme de La Haye qui contenait ces mots :

M'associe de cœur à succès certain.

ROBERT.

Au moment où elle achevait de lire, le docteur Trublet entra dans la loge.

Elle lui jeta au cou ses bras ardents de fatigue et de joie, l'attira contre sa poitrine moite et mit sur ce visage de Silène méditatif un plein baiser de sa bouche enivrée.

Socrate, qui était un sage, reçut ce baiser comme un présent du sort, sachant bien qu'il n'était pas pour lui, mais qu'il était dédié à la gloire et à l'amour.

Nanteuil s'aperçut elle-même que dans son ivresse elle avait peut-être chargé ses lèvres d'un souffle trop ardent, car elle dit en jetant les bras dans le vague :

— Tant pis! je suis si heureuse!

XX

A Pâques, un événement considérable accrut sa joie. Elle fut engagée à la Comédie-Française. Depuis quelque temps, sans le dire, elle sollicitait pour cela. Sa mère l'avait aidée dans ses démarches. Madame Nanteuil était aimable, depuis qu'elle était aimée. Maintenant elle portait des corsets droits et avait des jupons qu'elle pouvait montrer partout. Elle fréquenta les bureaux du ministère, et l'on croit que, sollicitée par un sous-chef aux beaux-arts, elle céda de très bonne grâce. Du moins, Pradel l'affirmait.

Il s'écriait tout réjoui :

— On ne la reconnaît plus, la maman Nanteuil! Elle est devenue très désirable, et je l'aime mieux que sa petite rosse de fille. Elle a meilleur caractère.

Comme les autres, Félicie Nanteuil avait dédaigné, méprisé, dénigré la Comédie-Française. Elle avait dit comme les autres : « Je n'ai guère envie d'entrer dans cette maison-là. » Et, quand elle fut de la maison, elle exulta de joie et d'orgueil. Ce qui doublait son plaisir, c'est qu'elle devait débuter dans *l'École des Femmes*. Déjà elle travaillait le rôle d'Agnès avec un vieux professeur obscur qu'elle estimait parce qu'il avait toutes les traditions, M. Maxime.

Elle jouait, le soir, Cécile de *la Grille* et vivait dans une fièvre de travail, quand elle reçut une lettre par laquelle Robert de Ligny lui annonçait qu'il revenait à Paris.

Durant son séjour à La Haye, il avait fait quelques expériences qui lui avaient démontré la force de son amour pour Félicie. Il avait eu des femmes qui passaient pour agréables et jolies. Mais ni madame Boumdernoot, de Bruxelles, grande et fraîche, ni les sœurs van Cruysen, modistes sur le Vyver, ni Suzette Berger, des Folies-Marigny, alors en tournée par l'Europe septentrionale, ne lui avaient donné dans le plaisir un sentiment de plénitude. Près d'elles, il avait regretté Félicie et découvert que, de toutes les femmes, il ne désirait que celle-là. Sans madame Boumdernoot, les sœurs van Cruysen et Suzette Berger, il n'aurait jamais connu tout le prix qu'avait pour lui Félicie Nanteuil. Si l'on s'en tient aux mots, on dira qu'il l'avait trompée. C'est le terme propre. Il y en a d'autres qui reviennent à celui-là et sont d'un moins bon usage. Mais, si l'on y regarde de plus près, il ne l'avait pas trompée. Il l'avait cherchée, il l'avait cherchée hors d'elle et avait appris qu'il ne la trouverait qu'en elle. Dans son inutile sagesse, il en éprouvait presque de la colère et de l'effroi, inquiet de mettre désormais la multitude de ses désirs sur si peu de substance et dans un endroit unique et fragile. Et il aimait d'autant plus Félicie qu'il l'aimait avec quelque rage et quelque haine.

Le jour même de son arrivée, il lui donna rendez-vous dans une garçonnière qu'un collègue riche du ministère des Affaires étrangères lui avait prêtée. C'était, sur l'avenue de l'Alma, au rez-de-chaussée d'une maison avenante, deux petites pièces tendues de soleils aux cœurs bruns, aux pétales d'or, qui montaient égaux, tranquilles

et sans ombre, sur le mur réjoui. Modernes de style, les meubles d'un vert pâle, décorés de tiges fleuries, suivaient dans leurs contours les courbes molles des liliacées et prenaient la douceur des végétations humides. La psyché s'inclinait légèrement dans son cadre de plantes bulbeuses aux formes souples, terminées par des corolles closes, et, dans ce cadre, la glace avait la fraîcheur de l'eau. Une peau d'ours blanc s'allongeait au pied du lit.

— Toi! toi!... C'est toi!...

Elle ne pouvait dire autre chose.

Elle lui voyait des prunelles luisantes et lourdes de désir, et, tandis qu'elle le regardait, un nuage s'épaississait sur ses yeux. Le feu subtil de son sang, la brûlure de ses reins, le souffle chaud de sa poitrine, l'ardeur fumeuse de son front lui vinrent ensemble à la bouche, et elle appuya longuement sur les lèvres de son amant un baiser rempli de toutes ces flammes et frais comme une fleur dans la rosée.

Ils se demandaient l'un à l'autre vingt choses à la fois et entremêlaient leurs questions.

— Est-ce que tu t'ennuyais loin de moi, Robert?

— Alors, tu débutes à la Comédie?

— Est-ce que c'est joli, La Haye?

— Oui, une petite ville paisible. Des maisons rouges, grises, jaunes, avec des pignons en escalier, des volets verts, des géraniums aux fenêtres.

— Qu'est-ce que tu faisais là dedans?

— Pas grand'chose... Je faisais le tour du Vyver.

— Tu n'allais pas avec les femmes, au moins?

— Ah! ma foi, non... Comme tu es jolie, ma chérie! Tu es guérie maintenant?

— Oui, oui, je suis guérie.

Et, tout à coup suppliante :

— Robert, je t'aime. Ne me quitte pas. Si tu me quittais, bien sûr que je n'en prendrais pas un autre. Et qu'est-ce que je deviendrais? Tu sais que je ne peux pas me passer d'amour.

Il lui répondit brusquement, d'un ton rude, qu'il ne l'aimait que trop, qu'il ne pensait qu'à elle.

— J'en deviens stupide!

Cette rudesse la ravit et la rassura mieux que n'eût fait la molle douceur des serments et des promesses. Elle sourit et commença à se déshabiller généreusement.

— Quand débutes-tu à la Comédie?

— Ce mois-ci.

Elle ouvrit son petit sac et en tira, avec sa poudre de riz, son bulletin de répétition, qu'elle tendit à Robert. Ce qu'elle ne se lassait pas d'admirer dans ce papier, c'était qu'il portait l'en-tête de la Comédie, avec la date lointaine, auguste, de la fondation.

— Tu vois. Je débute dans Agnès de *l'École des Femmes.*

— C'est un joli rôle.

— Je te crois!

Et, en se déshabillant, des vers lui venaient aux lèvres, et elle les murmurait :

> « Moi! j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonnée.
> Oui, dit-elle, blessé; mais blessé tout de bon;
> Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
> Las! qui pourrait, lui dis-je, en avoir été cause?
> Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?... »

» Tu vois, je n'ai pas maigri...

> « Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
> Et c'est de leur regard qu'est venu tout son mal... »

» J'ai plutôt engraissé, mais pas trop.

> « Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
> Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde? »

Il écoutait ces vers avec plaisir. S'il n'avait pas beaucoup plus de lettres antiques ni de tradition française que ses jeunes contemporains, il avait plus de goût et des curiosités plus vives. Et, comme tous les Français, il aimait Molière, le comprenait, le sentait profondément.

— C'est délicieux, dit-il. Maintenant, viens.

Elle laissa couler sa chemise avec une grâce tranquille et bienfaisante. Mais, parce qu'elle voulait se faire désirer, et pour l'amour de la comédie, elle commença le récit d'Agnès :

> « J'étais sur le balcon à travailler au frais,
> Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
> Un jeune homme bien fait qui, rencontrant ma vue... »

Il l'appela, l'attira à lui. Elle lui glissa des bras, et, s'approchant de la psyché, elle continua de réciter et de jouer devant la glace :

> « D'une humble révérence aussitôt me salue. »

Elle fléchit le genou, une première fois légèrement, ensuite un peu plus bas, puis, la jambe gauche en avant, et rejetant la jambe droite en arrière, elle salua profondément :

> « Moi, pour ne point manquer à la civilité,
> Je fis la révérence aussi de mon côté... »

Il l'appela, plus pressant. Mais elle fit une seconde révérence, dont elle marqua les temps avec une amusante précision. Et elle ne s'arrêta plus de réciter ni de faire des révérences aux endroits où le texte et la tradition les indiquent.

« Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui, d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant... »

Elle exécutait tous les jeux de scène sérieusement, avec conscience et le soin de bien faire. Ses attitudes, dont quelques-unes déconcertaient parce qu'il eût fallu une jupe pour les expliquer, étaient presque toutes jolies et toutes intéressantes, en ce qu'elles accusaient dans un corps jeune des muscles fermes sous leur molle enveloppe, et révélaient, à chaque mouvement, des correspondances et des harmonies qu'on n'observe pas d'ordinaire.

En revêtant sa nudité de la bienséance des attitudes et de l'ingénuité des expressions, elle réalisait par fortune et caprice un joyau d'art, une allégorie de l'Innocence dans le goût d'Allegrain ou de Clodion. Et, dans cette figurine animée, résonnait avec une pureté délicieuse le grand vers comique. Robert, charmé malgré lui, la laissa aller jusqu'au bout. Ce qui l'amusait surtout, c'était que la chose la plus publique de toutes, une scène de théâtre, lui fût offerte ainsi d'une façon privée et secrète. Et, en observant les façons cérémonieuses de cette fille toute nue, il se donnait aussi le plaisir philosophique de découvrir avec quoi l'on fait de la dignité dans les meilleures compagnies.

« Il passe, vient, repasse et toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ses tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais... »

Cependant elle admirait dans la glace ses seins fraîchement éclos, sa taille agile, ses bras un peu minces, ronds et fuselés, ses jambes fines, ses beaux genoux polis, et, voyant tout cela servir au bel art de la comédie, elle

s'animait, s'exaltait; une légère rougeur, comme un fard, colorait ses joues.

« Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui... »

Il lui cria, du lit, où il était accoudé :

— Maintenant, viens!

Alors, tout animée et empourprée :

— Et moi, tu crois donc que je ne t'aime pas!...

Elle se jeta au côté de son ami. Abandonnée et souple, elle renversa la tête, offrant aux baisers ses yeux voilés de cils ombreux et sa bouche entr'ouverte où luisait un humide éclair.

Tout à coup elle se dressa sur ses genoux. Ses prunelles fixes étaient pleines d'une horreur indicible. De sa gorge sortit un cri rauque, suivi d'une plainte douce et longue comme un son d'orgue. Elle montra du doigt, en détournant la tête, la fourrure blanche étendue au pied du lit.

— Là! là!... Il est couché en chien de fusil, la tête trouée... Il me regarde en riant avec du sang au coin de la bouche...

Ses yeux, grands ouverts, roulèrent tout blancs. Son corps se tendit en arc, et, quand il eut repris sa souplesse, elle tomba comme morte.

Il lui mouilla les tempes d'eau froide et la ranima. D'une voix enfantine, elle se plaignit d'être brisée à toutes les jointures. Sentant une brûlure au creux de ses mains, elle regarda et vit que la paume était coupée et saignait.

Elle dit :

— C'est mes ongles qui sont entrés dans ma main. Ils sont pleins de sang, mes ongles, vois!

Elle le remercia tendrement des soins qu'il lui avait donnés, et s'excusa avec douceur de lui causer tous ces ennuis.

— C'est pas pour ça que tu étais venu, hein?

Elle essaya de sourire et regarda autour d'elle.

— C'est joli, ici.

Son regard rencontra le bulletin de répétition ouvert sur la table de nuit, et elle soupira :

— Qu'est-ce que ça fait que je sois une grande artiste, si je ne suis pas heureuse?

Sans le savoir, elle répétait mot pour mot ce que Chevalier avait dit quand elle l'avait repoussé.

Puis, soulevant sa tête encore lourde au-dessus de l'oreiller qu'elle avait creusé, elle tourna vers son amant ses yeux tristes et lui dit avec résignation :

— Nous nous aimions bien, nous deux. C'est fini. Nous ne serons plus jamais l'un à l'autre, plus jamais... Il ne veut pas!

NOTES

Ces notes ont été rédigées par M. Adolphe Goubin, docteur ès lettres.

On sait que M. Goubin est un de nos jeunes savants les plus distingués. Il serait superflu de louer l'exactitude de son esprit. (Sur M. Goubin, cf. *Le Mannequin d'osier*, passim.)

NOTES

Page 207, titre. — *Histoire comique.*

Le mot *comique* ayant deux sens distincts, il importe de les faire connaître ici.

Comique, adj. Qui appartient à la comédie. (*Le Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1694.)

Comique, adj. des 2 g. Qui appartient à la Comédie...

Comique signifie aussi: Plaisant, propre à faire rire.

(*Dictionnaire de l'Académie française*, 5ᵉ édition. L'an VII de la République.)

Comique, adj. : 1º Qui appartient à la comédie. 2º Par extension, plaisant, qui fait rire (Littré).

Voici des exemples de la première acception:

La vie *comique* n'est pas si heureuse qu'elle paraît (Scarron).

Les jaloux chez le peuple *comique* passent pour ridicules (Le Sage).

Auquel de ces deux sens l'auteur de la présente histoire a-t-il pris le mot comique, la question semblera peut-être douteuse? Pour la résoudre, on consultera l'avis du plus grand nombre. C'est l'avis contraire qu'il faudra préférer.

Au reste il n'est peut-être pas inutile de se reporter à la page 295 de l'*Histoire comique*, ligne 25, où le mot *comique* est employé.

Page 209, ligne 1. — *C'était dans une loge d'actrice...*

Il y a peut-être intérêt à rapprocher de l'histoire comique, contée dans ce livre, l'aventure de mademoiselle Clairon. Le

lecteur discernera aisément laquelle des deux est la plus vraie.

Voici ce qu'on lit dans une lettre adressée par mademoiselle Clairon à un ami de sa vieillesse, Henri Mester :

« En 1743, ma jeunesse et mes succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie-Française me procurèrent une suite considérable de jeunes fats, de vieux voluptueux, parmi lesquels se trouvèrent quelques êtres honnêtes et sensibles. M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, âgé d'environ trente ans, d'une belle figure, très bien fait, faisant des vers avec esprit et facilité, fut un de ceux que je touchai le plus profondément...

» Je lui permis de venir chez moi, et ne lui laissai point de doute sur l'amitié qu'il m'inspirait. Me voyant libre et sensible, il prit patience, espérant que le temps amènerait un sentiment plus tendre...

» Son projet était de ne plus voir que moi, de m'amener à ne plus voir que lui... Je pouvais consentir qu'on m'arrêtât avec des fleurs, et non qu'on me retînt avec des chaînes. Je vis dès ce moment la nécessité de détruire de fond en comble l'espoir consolant dont il se nourrissait, et de réduire la société de tous les jours à des visites de loin en loin. Cela lui causa une grande maladie... Il mourut...

» J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs, dont j'avais continûment besoin auprès des gentilshommes de la Chambre et des comédiens ; le bon Pipelet..., Rosely, l'un de mes camarades... Je venais de chanter de fort jolies moutonnades, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsque au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde ; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance.

» L'intendant était amoureux et jaloux : il me dit avec beaucoup d'humeur, lorsque je revins à moi, que les signaux de mes rendez-vous étaient trop bruyants... Ma pâleur, le tremblement qui me restait, quelques larmes qui coulaient malgré moi, et mes prières pour qu'on restât une partie de la nuit, prouvèrent que j'ignorais ce que ce pouvait être...

» Tous mes gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu le même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air...

» Une autre fois, je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré pour choisir des étoffes... L'unique sujet de notre entretien, dans ces deux courses, fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant à rien, était cependant frappé de mon aventure ; il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire, s'il me répondait. Soit par faiblesse ou par audace, je fis ce qu'il me demandait : le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité...

» Après cette scène, je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte ; je me trompais.

» Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. Nous y devions passer trois jours : on avait oublié quelques logements. Madame Grandval n'en avait point... A trois heures du matin, je lui offris de partager la chambre à deux lits qu'on m'avait arrangée dans l'avenue de Saint-Cloud : elle accepta. Je lui donnai le petit lit ; dès qu'elle y fut, je me mis dans le mien. Tandis que ma femme de chambre se déshabillait, pour se coucher à côté de moi, je lui dis : « Nous sommes au bout du monde ; il fait un temps affreux, le cri serait bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici... »

» Il partit ! Madame Grandval crut que l'enfer était dans la chambre : elle courut en chemise, du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil du reste de la nuit ; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

» Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil, tiré dans une de mes fenêtres. Tous nous entendîmes le coup, tous nous vîmes le feu ; la fenêtre n'avait nulle espèce de dommage...

» Ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure dans le même carreau de vitre...

» Accoutumée à mon revenant... ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent ; le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes... nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous. »

(*Mémoires de mademoiselle Clairon*. Edition Barrière. Didot, éditeur, 1888, in-18, pages 53 à 62.)

Mademoiselle Clairon apprit un peu plus tard que M. S..., désespérant qu'elle vînt le voir sur son lit de mort, avait dit au moment d'expirer: « La barbare !... elle n'y gagnera rien; je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie !... »

M. Barrière rappelle, en publiant ce récit, un endroit des *Mémoires* de mademoiselle Clairon, où la comédienne dit que, dans son enfance, on ne l'entretenait que « d'aventures de revenants et de sorciers, qu'on lui disait être des histoires véritables ».

Page 210, ligne 1. — *Tâchez de ne plus rêver de chat, dit madame Michon ; parce que c'est mauvais signe...*

Chat blanc. — Trahison par des amis.
— noir. — Perfidie de femme.
— roux. — Tristesse, chagrin.
— égratignant. — Attaque nocturne.
— miaulant. — Funérailles, mort d'un parent.

(*La double clef des songes ou l'ancienne et la nouvelle interprétation d'onéiromancie réunies, par Halbert [d'Angers]*. Paris, Bernardin Béchet et fils, s. d., in-18.)

« Mes visions commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvai alors obsédé par la présence d'un gros chat, qui se montrait et disparaissait sans que je susse trop comment. »

(Wigan, dans Brierre de Boismont. *Des Hallucinations*, Paris, Baillière, 1862, in-8, p. 31.)

Voyez aussi *Histoire comique*, page 306 et la note relative à cette page.

Page 210, ligne 12. — *Ma chère enfant, nous soignerons l'estomac et vous ne verrez plus de chats sous les meubles...*

« Une mauvaise disposition des organes digestifs, en réagissant sur le cerveau et ses membranes, a souvent donné lieu à des hallucinations. Il en est de même des congestions, des inflammations des organes. »

(Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 238.)

Page 214, ligne 4. — *Autrefois la nature humaine était différente de ce qu'elle est aujourd'hui.*

Ἡ γὰρ πάλαι ἡμῶν φύσις οὐχ αὕτη ἦν ἥ περ νῦν, ἀλλ'ἀλλοία κτλ.

ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ. (*Plat. quaé sup. op. text. recogn.*, Godofredus Stallbaum, Lipsiæ, 1824, in-12, t. VII, p. 190.)

Le docteur Trublet aurait pu tout aussi bien citer la fable de Phèdre intitulée *Prométhée* (L. IV, fable XV). On y voit que les inversions sexuelles viennent de ce que Prométhée, par qui furent modelés les premiers hommes, alla souper chez Bacchus avant d'avoir achevé son ouvrage, qu'il termina le soir même dans un trouble fâcheux, donnant à telle de ses figurines animées ce qui convenait à telle autre et réciproquement.

Page 234, ligne 15. — *Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche.*

Comparez:

Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain:
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.

(*Bérénice*, acte V, sc. VI.)

Page 235, ligne 30. — ... *comme Cérès chez la vieille femme.*

La vieille femme qui donna de la bouillie à Cérès se nommait Baubo. La déesse changea l'enfant, qui l'avait raillée de son avidité, en un lézard d'un aspect hideux, *le gecko*.

L'auteur a sans doute songé à la belle composition de Prud'hon, gravée par Copia. (*Catalogue de l'œuvre de P.-P. Prud'hon*, par Edmond de Goncourt, nº 37.)

Page 253, ligne 27. — *L'empereur laissera reposer trois semaines les troupes à Moscou...*

Page 254, ligne 5. — *Voilà les querelles de mademoiselle Mars et de mademoiselle Leverd terminées !*

Ce fragment de dialogue est littéralement emprunté à la tragédie de Mallet. (*Soirées de Neuilly*, t. II, pp. 63-64. — Voir la note de la page 289.)

Jeanne-Emilie Leverd (1788-1843) débuta à la Comédie-Française en 1808. Elle y joua jusqu'en 1832, et soutint contre mademoiselle Mars (1779-1847) une illustre querelle.

Page 288, ligne 19. — *Sous Louis XVIII, le peuple enfonça les portes de Saint-Roch...*

Mademoiselle Raucourt mourut à Paris, le 15 janvier 1815. Ses funérailles furent l'occasion de scènes violentes. Le clergé de Saint-Roch, sa paroisse, ayant refusé de recevoir le corps, le peuple enfonça les portes de l'église. Louis XVIII envoya aussitôt au curé, par un de ses aumôniers, l'ordre de procéder à la cérémonie religieuse.

Page 289, ligne 12. — *C'est un livre curieux, qu'on trouve parfois encore sur les quais.*

Les *Soirées de Neuilly, esquisses dramatiques et historiques, publiées par M. de Fongeray* (Paris, Moutardier, 1827, 2 vol. in-8).

Ce livre intéressant est de Dittmer et Cavé, comme le dit M. Pradel. Il est orné, comme le dit encore M. Pradel, d'une lithographie d'Henry Monnier, représentant un gros homme chauve, en large habit carré, bas de soie et culotte. Voici ce qu'on lit au n° 257 de la *Bibliographie romantique*, par Charles Asselineau, 1873, in-8 (Appendice):

« Nous tenons de M. Henry Monnier que le prétendu portrait de M. de Fongeray n'est rien moins que celui de Stendhal (Henri Beyle) légèrement changé. »

Page 292, ligne 20. — *... Loth, tel qu'on le voit entre ses deux filles dans les estampes des vieux maîtres.*

Voyez notamment la petite gravure somptueuse et fine d'Aldegrever, et une très belle pièce de Lucas de Leyde.

Page 296, ligne 6. — *Adrienne Lecouvreur, qui valait mieux que lui, s'en est passée.*

Le docteur Trublet cite Voltaire.

« J'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière: elle fut enterrée, toute seule de sa bande, au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. »

Candide, XXII.

Ce passage ne se trouve pas dans l'édition de 1759.
Cf. aussi:

. . . .

Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés:
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle !
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez.

(La Mort de mademoiselle Lecouvreur, célèbre actrice, 1730. *Œuvres de Voltaire*, Lequien, 1825, tome XII, p. 25.)

Page 306, ligne 11. — *Un médecin anglais, lui dit-il, soignait une dame, comme vous très intelligente...*

Ce médecin anglais est Thomas-Henri Huxley, né à Ealing (Middlesex) en 1825, professeur de physiologie et d'anatomie comparée à l'Université de Londres. L'observation que rapporte le docteur Trublet se trouve dans l'appendice des *Leçons de physiologie élémentaire*, que Huxley publia à Londres en 1866.

Page 306, ligne 33. — ... *il lui représenta que ces troubles de la vision n'étaient ni rares ni bien graves...*

« Les hallucinations isolées, qui apparaissent tout à coup chez des individus qui n'avaient aucun signe de folie, guérissent promptement. »
(Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 616.)

« La fréquence des hallucinations de la vue chez les personnes saines d'esprit est un fait d'observation. »
(*Ibid.*, p. 588.)

Page 309, ligne 7. — ... *et je faisais à chacun d'abondantes injections veineuses.*

Le docteur Trublet employait la solution d'Hayem:

Eau	1000
Chlorure de sodium	5
Sulfate de soude.	10

La solution doit être faite à hautes doses, deux litres à deux litres et demi.

Pour sa belle conduite pendant l'épidémie, le docteur Trublet fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il soigna avec le même zèle les riches Européens et les Arabes du Vieux Caire.

Page 310, ligne 28. — ... *j'avais la tête très basse.*

Le docteur Brierre de Boismont admet que chez certaines personnes le fait d'avoir la tête basse détermine des hallucinations. Et il cite l'observation suivante:

« Un homme d'une haute intelligence était constamment hanté par un spectre, qui lui apparaissait quand il était couché, et semblait en vouloir à ses jours. Lorsqu'il s'asseyait sur son lit, le spectre disparaissait; il se montrait immédiatement dès qu'il reprenait la position horizontale. »
(Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 38.)

Page 323, ligne 26. — *Est-ce que nous aussi, comme le légionnaire de César...*

L'élégant auteur de *Pandolphe et Clarimonde*, M. Adolphe Meunier, fait sans doute allusion à cet endroit des *Commentaires*:

« Romanorum manus tantis munitionibus distinetur, nec facile pluribus locis occurrit. Multum ad terrendos nostros valuit clamor, qui post tergum pugnantibus exstitit, quod suum periculum in aliena vident virtute consistere: omnia enim plerumque, quæ absunt, vehementius hominum mentes perturbant. » (Cæs., *De Bell. gall.*, VII, 84.)

On s'explique facilement une telle allusion à un classique latin, quand on sait que l'auteur de *Pandolphe et Clarimonde* fut répétiteur dans une institution libre, avant de se faire connaître comme poète lyrique et dramatique.

Page 331, ligne 33. — *Vous rappelez-vous, dit-il, une réflexion d'Auguste Comte: « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux »?*

Auguste Comte ne s'en est pas tenu à cette réflexion. Il a dit:
« Les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts: telle est la loi fondamentale de l'ordre humain. »
« La population objective (les vivants), malgré sa subordination croissante envers la population subjective (les morts, qui subsistent dans le cœur et l'esprit des vivants), reste nécessairement indispensable à toute influence de celle-ci. » (*Catéchisme positiviste*, 3e édition, 1890, in-8, pp. 70 et 72.)

Page 333, ligne 7. — ... *le cassoulet de Castelnaudary, qu'il ne faut pas confondre avec le cassoulet à la mode de Carcassonne...*

M. le docteur Trublet emploie la forme populaire: *cassoulet*. Urbain Dubois, classique de la cuisine, donne la forme *cassolet*. (*Cuisine de tous les pays, études cosmopolites*, 7e édition, Paris, Dentu, 1895, grand in-8, pp. 343-344.)

Page 344, ligne 16. — *Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.*

M. de Ligny ne cite pas exactement la phrase de Claude Bernard, qu'il avait lue probablement dans quelque article de vulgarisation. Je ne suppose pas qu'il ait eu entre les mains le petit recueil, pourtant fort répandu et d'une lecture facile, intitulé la *Science expérimentale*, qui contient l'admirable étude sur la *physiologie du cœur*. C'est là que Claude Bernard dit: « La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme: c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'*elle a le cœur plus tendre que l'homme.* » (Troisième édition, *Baillière*, 1890, in-18, p. 365.)

Page 363, ligne 7. — *Elles se tenaient enlacées, se donnaient l'une à l'autre des violettes à respirer et souriaient.*

Sappho à Atthis:
« Pars en joie, et qu'il te souvienne de moi, car tu sais combien je t'ai chérie. Je veux du moins te rappeler les déesses que tu vas quitter et combien de belles choses nous en avons reçues. Combien de couronnes de violettes, de guirlandes de roses tu as suspendues dans ma demeure, de combien de colliers de fleurs tu as enlacé ma gorge délicate. »
Fragment nouvellement découvert d'une ode à Atthis. (*Revue des études grecques*, tome XV, p. 63.)

Τρίβας, *id est frictrix, fœmina fœmineo amore ardens.*

Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentiturque virum prodigiosa venus.

Martial, I, XCI.

« ... Je suis très certain qu'un grand nombre d'entre elles (les femmes) présentent ce penchant...
» Dans bien des cas, il ne faudra pas faire dépendre d'un penchant morbide les pratiques quelque peu étranges employées par les femmes...

» Ces pratiques peuvent se constater dans plusieurs mondes, par exemple dans celui des actrices... Je pense que, parmi les femmes du monde, on trouverait également des cas de perversion sexuelle. »
(*Les Perversions de l'instinct génital, par le docteur A. Moll, trad. de l'allemand par le docteur Pactet, chef de clinique des maladies mentales à la Faculté de Médecine de Paris, et le docteur Romme.* Paris, Carré, 1893, in-8, pp. 303-309.)

Page 377, ligne 21. — *Ne pensez-vous pas que ce qui doit s'accomplir ne soit déjà accompli?*

M. Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne, a réfuté avec autant d'ardeur que de clarté cette théorie de l'avenir présent, que le docteur Trublet n'avait pas craint de construire devant M. Constantin Marc, dans la loge de mademoiselle Nanteuil. M. le docteur Trublet, je suis autorisé à le dire, se tient pour honoré d'avoir attiré et retenu l'attention d'un savant tel que M. Le Dantec, et il s'honore aussi d'être associé, dans l'argumentation du physiologiste, au poète Maurice Maeterlinck.
(Cf. *L'Existence actuelle de l'avenir*, par Félix Le Dantec, dans la *Revue Blanche* du 1er février 1903, pp. 197 et suiv.)
Maurice Maeterlinck avait passé de beaucoup en audace intellectuelle le docteur Trublet quand il avait dit, dans le *Temple enseveli*: « Il est à certains égards tout à fait incompréhensible que nous ne connaissions pas l'avenir. »

Bibliographie

CRAINQUEBILLE

A. *Edition originale*

L'Affaire Crainquebille. 63 compositions de Steinlen, gravées par Deloche, E. et F. Florian, les deux Froment, Gusman, Mathieu et Perrichon. Paris, Edouard Pelletan, 1901. In-4° et in-8° jésus. Couverture blanche rempliée. 4 ff. n. ch., 101 pages (f. titre, titre et texte), 7 ff. n. ch. Tiré à quatre cents exemplaires numérotés, achevé d'imprimer par Lahure, le 15 décembre 1901. Le tirage comprend : d'une part, 2 exemplaires sur whatman, et 25 exemplaires sur japon ancien ou sur grand vélin (in-quarto, texte réimposé) ; d'autre part, 30 exemplaires sur chine, et 343 exemplaires sur vélin à la cuve des Papeteries du Marais (in-octavo jésus). Ont été tirées en outre 25 collections d'épreuves d'artistes de toutes les gravures, dont 5 sur japon ancien et 20 sur chine.

B. *Deuxième édition*

L'affaire Crainquebille. Edition complète. Paris, Cahiers de la quinzaine. In-16 de 80 pp. Cette édition, tirée à cinq mille exemplaires, a été achevée d'imprimer le 9 octobre 1902. (Premier cahier de la quatrième série.)

C. *Troisième édition*

Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1904). In-18. Couverture jaune. 2 ff. n. ch. (faux titre et titre) et 331 pp.

(texte et table). Les exemplaires sur japon (60) et sur hollande (100) sont sous couverture glacée rouge sombre. Paru le 10 mai 1904.

Ce volume contient en édition originale: *Putois, La Cravate, Les Grandes Manœuvres à Montil, Emile, Adrienne Buquet, La Pierre gravée, La Signora Chiara, Le Christ de l'Océan*, la première partie de *Jean Marteau* et *Monsieur Thomas*.

D. *Publications antérieures*

a) Crainquebille parut d'abord dans le FIGARO, en décembre 1900 et janvier 1901 [Les initiales H. C. indiquent la rubrique collective *Histoire contemporaine*]:

H. C. — *L'Affaire Crainquebille*	FIGARO	21 novembre 1900;
H. C. — *Le Témoin*	—	28 novembre 1900;
H. C. — *Apologie pour M. le Président Bourriche*	—	5 décembre 1900;
H. C. — *Crainquebille ou l'Esprit des Lois*	—	10 janvier 1901;
H. C. — *Crainquebille ou les Suites d'une Condamnation*	—	16 janvier 1901;

b) Putois parut également dans le FIGARO:

H. C. — *Putois*	FIGARO	17 octobre 1900;
H. C. — *Putois réalisé*	—	24 octobre 1900;
H. C. — *Putois achevé*	—	31 octobre 1900;

c) Le fragment intitulé *Riquet*, après avoir été publié sous ce même titre, dans LE FIGARO du 26 septembre 1900, a été utilisé dans M. BERGERET A PARIS (février 1901), chapitre second.

d) Les *Pensées de Riquet* ont été publiées pour la première fois dans un article intitulé: *Riquet* (FIGARO du 28 février 1900), qui n'a pas été repris en volume et dont elles occupent la dernière partie.

e) La Cravate parut dans le FIGARO du 10 octobre 1900, précédé de la rubrique H. C.

f) A la suite de ce conte venait, dans l'édition originale de CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES, la nouvelle intitulée *Onésime Dupont*. Cette nouvelle, ayant été recueillie déjà dans PIERRE NOZIÈRE, en 1899 (ŒUVRES COMPLÈTES, tome VI), a été retranchée des éditions actuelles de CRAINQUEBILLE.

g) Les Grandes Manœuvres à Montil, précédé de la rubrique H. C., parut dans le FIGARO du 19 septembre 1900.

h) Emile, précédé de la rubrique H. C., parut dans le FIGARO du 13 décembre 1899.

i) Adrienne Buquet parut d'abord dans l'ECHO DE PARIS du 1er février 1893.

j) La Signora Chiara est la reprise, entièrement remaniée, d'un conte intitulé *La Cure du Docteur Hardel*, parut d'abord dans le MUSÉE DES DEUX MONDES du 1er octobre 1876, ensuite dans la JEUNE FRANCE du 1er novembre 1878.

k) Les Juges intègres. Parut, précédé de la rubrique H. C., dans le FIGARO du 26 décembre 1900.

l) Le Christ de l'Océan. Un premier état de ce conte se lit dans l'UNIVERS ILLUSTRÉ du 6 août 1892. Le sommaire l'intitule: *Le Christ de Dives, légende*. Repris dans l'ECHO DE PARIS du 25 janvier 1893.

m) Jean Marteau se compose de deux sections, dont la première a paru sous le titre: « H. C. — *Un Rêve* », dans le FIGARO du 7 novembre 1900, et la seconde sous le titre: « H. C. — *Le Bon Juge* », dans le FIGARO du 14 novembre 1900.

n) Monsieur Thomas, précédé de la rubrique H. C., parut dans le FIGARO du 19 novembre 1900.

o) Vol domestique parut, sous le titre: « H. C. — *Une Délinquante* », dans le FIGARO du 12 décembre 1900.

p) Edmée ou la Charité bien placée a été publié, sous le titre: « H. C. — *Conte pour commencer gaiement l'année* », dans le FIGARO du mercredi 2 janvier 1901.

Les *Cahiers de la Quinzaine* (quinzième cahier de la troisième série, en date du 1er mai 1902) ont publié quatre récits repris ultérieurement dans la troisième édition de *Crainquebille*. Ce sont: *La loi est morte, mais le juge est vivant* (deuxième section de *Jean Marteau*), *Vol domestique, Les Juges intègres, La Morale canine, Pensées de Riquet*.

Les deux petits volumes intitulés: *Opinions sociales*, réunissant divers écrits politiques d'Anatole France (Paris, Librairie Georges Bellais, 1902), contiennent plusieurs récits repris également dans l'édition définitive de *Crainquebille: Conte pour commencer gaiement l'année (Edmée ou la Charité bien placée); Crainquebille*, chap. II, III, V, VI, VII, VIII; sous le titre: *La justice civile et militaire*, les contes intitulés *Vol domestique, La loi est morte, mais le juge est vivant*. En outre, on

trouvera ci-après l'article intitulé: *Dialogue sur l'antisémitisme* (FIGARO, 23 septembre 1899). Retenu primitivement pour *M. Bergeret à Paris*, puis inséré dans *Opinions sociales*, il s'apparente aux divers dialogues réunis dans l'édition définitive de *Crainquebille*, à laquelle toutefois Anatole France ne l'a pas joint.

E. *Manuscrits*

La Bibliothèque Nationale possède, légués par Mme Arman de Caillavet (Fonds Français, nouvelles acquisitions, nº 10801), les manuscrits de treize des fragments de l'*Histoire contemporaine*, qui furent recueillis dans CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES. Ces manuscrits ont servi pour la composition du FIGARO, dont le texte devint à son tour, après d'importantes retouches, la base de la composition du volume.

Compris dans un volume in-4º dont ils constituent à peu près les deux tiers (180 feuillets sur 295), ils n'y sont classés ni dans l'ordre de leur publication en périodique ni dans l'ordre de leur publication en volume. En voici la liste:

Crainquebille (deux articles sur cinq):
IV *Crainquebille ou l'Esprit des Lois.*
V *Crainquebille ou les Suites d'une Condamnation.*
Putois:
I *Putois.*
II *Putois réalisé.*
III *Putois achevé.*
Riquet.
La Cravate.
Les Grandes Manœuvres à Montil.
Jean Marteau (sections I et II).
Monsieur Thomas.
Vol domestique.
Edmée ou la Charité bien placée.

DIALOGUE SUR L'ANTISÉMITISME

(FIGARO, 23 septembre 1899)

MADAME CÉSAIRE

Moi, je suis antisémite de sentiment.

M. BERGERET

Il n'y a pas de raison à opposer à celle-là. Mais le sentiment n'autorise pas l'iniquité. C'est à vous-même que vous faites tort en étant injuste envers les juifs. L'arrêt du Conseil de guerre qui a condamné Dreyfus innocent cause plus de dommage aux juges qu'à leur victime.

MADAME CÉSAIRE

C'est une antipathie qui me vient de naissance.

LE CITOYEN COTON

Ou plutôt ne l'avez-vous pas prise dans les petites histoires saintes qu'on vous donnait à lire quand vous étiez enfant?

MADAME CÉSAIRE

Je ne crois pas.

M. BERGERET

Du moins avez-vous pu remarquer, madame, que les juifs sont traités avec beaucoup d'amour et beaucoup de haine dans ces menus livres de doctrine chrétienne. Avant Jésus-Christ, ils sont le peuple élu, la nation chérie de Dieu. Bossuet les loue comme jamais rabbin n'osa le faire. Mais après Jésus-Christ tout change. Ils ont accompli le plus grand des crimes; ils sont

des maudits. Le traître Judas devient le symbole de toute leur race. Sans doute vous leur reprochez la mort de votre Dieu.

MADAME CÉSAIRE

A propos! j'ai lu, dans un article très bien fait, que Jésus n'était pas Juif, qu'il était né en terre des gentils, qu'il était aryen. Je m'en doutais. Mais j'ai été bien contente d'en avoir la certitude.

M. BERGERET

Vous croyez, madame, que Jésus n'était pas Juif. Alors que faites-vous des deux généalogies par lesquelles Luc et Matthieu rattachent le Messie à la race de David, pour l'accomplissement des prophéties?

MADAME CÉSAIRE

Je n'en fais rien. Je suis trop contente que Jésus-Christ ne soit pas Juif.

M. ROMANCEY

Moi je suis ennemi des juifs, et ce n'est pas pour des raisons confessionnelles. Je leur reproche d'être cosmopolites. Et je considère le cosmopolitisme comme le plus grand danger qui menace la France.

M. BERGERET

Si c'est être cosmopolite que d'élire domicile chez tous les peuples, il est vrai que les juifs sont cosmopolites de nature et de tempérament. Ils le furent toujours. Ils l'étaient avant que le délicieux Titus eût grandement favorisé cette inclination naturelle en faisant de la Judée un désert. Mais il faudrait rechercher si les juifs ne sont pas capables de s'attacher à leur patrie adoptive. On reconnaît en France que les juifs d'Allemagne sont Allemands. On reconnaît en Allemagne que les juifs français sont Français.

M. ROMANCEY

Les juifs n'ont pas de patrie. Ils sont agioteurs ou spéculateurs. Ils procèdent au dépouillement méthodique des chrétiens. Cela crève les yeux.

M. BERGERET

Il y a quatre-vingt mille juifs en France. Tous ne sont pas agioteurs. Le plus grand nombre est pauvre. Autrefois, les soirs d'été, en passant par le faubourg Saint-Antoine, je voyais, sur des bancs, autour d'une petite place plantée d'arbres, des juifs déguenillés. Vieillards, femmes, enfants, filles aux noires chevelures, serrés les uns contre les autres, ils montraient, sous l'armée innombrable des étoiles, avec tranquillité une misère antique, d'un éclat oriental.

Ceux-là, toute la journée, travaillaient chez les petits patrons du faubourg ou brocantaient de vieux habits. Je crois qu'ils étaient plus attachés à leur religion que les barons israélites qui tiennent trop de place dans notre société. Mais ils ne procédaient point au dépouillement méthodique des chrétiens. Depuis lors j'ai vécu en province et je ne sais ce que sont devenus ces juifs du Marais. Mais je connais des israélites qui ont voué leur vie à la science et qui, par leurs travaux, honorent la France, notre patrie et la leur. L'un est un des premiers hellénistes du monde, l'autre a fait de grandes découvertes en assyriologie; un troisième a recherché avec une admirable méthode les lois du langage. On trouve des juifs dans tous les départements du savoir humain. Ceux-là sont aussi étrangers au commerce de l'or qu'Aboulafia le Kabbaliste, qui se livrait à de profonds calculs, non pour établir l'état de sa fortune, car il ne possédait rien, mais pour connaître la valeur numérique du nom de Dieu.

M. ROMANCEY

Je ne m'occupe pas des juifs qui se confinent dans la science. Je m'attaque à la haute banque israélite, qui est cosmopolite par tradition et par intérêt.

M. BERGERET

La haute banque catholique a-t-elle d'autres mœurs? J'en doute. Je ne vois pas qu'à la Bourse le jeu du chrétien soit différent du jeu de l'israélite.

MADAME CÉSAIRE

J'ai perdu dans les Mines d'or. Mon argent a passé aux juifs. Je ne m'en console pas. Il m'aurait été bien moins pénible d'être dépouillée par des chrétiens. Voyons, est-il possible de subir la

loi de l'argent juif? Je m'adresse à vous, monsieur Coton. Nous n'avons pas les mêmes idées en religion et en politique. Vous êtes pour la suppression du budget des cultes, ce qui serait une iniquité monstrueuse, une spoliation. Vous êtes pour la socialisation du capital... C'est comme cela qu'on dit, n'est-ce pas?...

LE CITOYEN COTON

Oui, madame.

MADAME CÉSAIRE

C'est une chose affreuse! Quand on a voulu mettre l'impôt sur le revenu, j'en ai été malade... Positivement! Je connaissais la femme d'un ministre. Je suis allée la trouver. Je me suis jetée à ses genoux. Je lui ai dit: «Madame, ne permettez pas à votre mari d'accomplir cette infamie.» C'est vous dire que nous n'avons pas les mêmes opinions. Mais vous êtes Français, vous êtes Français de race, d'origine, Français de vieille souche...

LE CITOYEN COTON

Je suis fils d'un cordonnier de la Villette et d'une laitière de Palaiseau.

MADAME CÉSAIRE

Eh bien! est-ce que vous n'éprouvez pas pour le Juif une invincible répulsion? Est-ce que tout en eux, leur parler, leur aspect, ne vous choque pas?

LE CITOYEN COTON

Excusez-moi, madame. Je n'ai pas de ces délicatesses. Au sortir de l'Ecole normale, je suis entré à la rédaction d'un journal socialiste. J'écris pour le peuple et je pense comme lui. Le bonhomme Prolo ne hait point un homme pour la forme de son nez. Et puis, permettez-moi de vous le dire: il est affranchi des superstitions qui abêtissent les bourgeois et les rendent méchants. Il ne croit pas que les juifs ont une figure de bouc, des cornes au front et un appendice caudal, qu'ils répandent du sang par le nombril le vendredi saint et qu'ils crucifient un enfant en cérémonie. Il sait qu'il y a des juifs cupides, enrichis par l'usure et l'agio et qui n'ont que des pensées de lucre. Il sait qu'il y a des juifs occupés uniquement de justice et qui consacrèrent leur vie entière à l'affranchissement des prolétaires. Les

distinctions de race ne le préoccupent point, parce qu'elles sont chimériques et qu'il vit dans le réel, au dur contact de la nécessité.

MADAME CÉSAIRE

Ah! si, par exemple! il y a des ouvriers antisémites; je les ai vus défiler sur les boulevards, devant le Cercle militaire, un jour de grande manifestation.

LE CITOYEN COTON

Ne vous faites pas d'illusions, madame, le prolétariat ne se soucie point de l'antisémitisme. Il a d'autres chats à fouetter.

M. ROMANCEY

Monsieur Coton, la question sémitique est une question vitale pour la France. Je suis propriétaire et agriculteur. Je parle en connaissance de cause.

LE CITOYEN COTON

Donc la lutte est entre l'aristocratie territoriale et l'aristocratie financière. C'est une guerre de possédants. L'ouvrier n'a pas à s'en mêler.

M. ROMANCEY

Il y a encore à l'antisémitisme d'autres causes profondes.

M. BERGERET

J'en suis persuadé. L'antisémitisme politique et social, qui se rattache à l'antisémitisme religieux par les ralliés de M. Méline et les moines journalistes de *la Croix*, est fomenté non seulement par l'aristocratie terrienne, agricole, qui ne peut soutenir la concurrence étrangère, s'appauvrit et s'épuise, mais aussi par la petite bourgeoisie arriérée et routinière, qui ne sait pas s'adapter aux formes nouvelles, plus amples, de l'industrie et du commerce. Tout ce monde souffre, et s'en prend au juif qui prospère, et non pas toujours sans insolence.

LE CITOYEN COTON

Tout cela, c'est du battage! On crie «Sus au juif!» pour culbuter la République, et se ruer aux places. Le beau monde com-

mence à sentir le besoin d'exercer, sous le Roi, des fonctions lucratives. Il a fortement écopé dans le krach des mines d'or. Les Mines d'or, ç'a été le Panama de l'aristocratie.

M. ROMANCEY

Il y a un fait, c'est que le juif nous dévore. Mais patience! Nous ne manquons pas d'énergie. On trouvera moyen, un jour, de lui faire rendre gorge, et on le mettra tout nu dehors.

LE CITOYEN COTON

Fort bien! Mais quand vous aurez dépouillé et chassé Israël, lorsque M. de Rothschild aura vendu sa maison pour un âne, les travailleurs en deviendront-ils plus heureux? Le régime capitaliste leur sera-t-il plus favorable? Les patrons leur feront-ils des conditions meilleures? Le jour de notre émancipation sera-t-il plus proche? Pourquoi serions-nous antisémites? Quelles raisons aurions-nous de préférer Rodin[1] à Shylock ? Est-il plus agréable d'être dévoré par M. Vautour que d'être croqué par Moïse Geiermann. Nous n'avons rien à voir avec la synagogue, mais nous nous méfions de Notre-Dame-de-l'Usine. La puissance inique de l'argent, voilà le mal. Nous sommes également ennemis du capital juif et du capital chrétien. Nous regardons tranquillement les chrétiens et les sémites lutter pour la galette. Que Jacob dépouille saint Pierre ou que saint Pierre mette la main sur le sac du juif, peu nous importe. Mais il nous sera agréable de voir la richesse se concentrer dans un très petit nombre de mains. Notre mission se trouvera ainsi simplifiée le jour de la grande liquidation.

1. Il s'agit d'un personnage du roman d'Eugène Sue, *Le Juif errant*, qui représente le type caricatural du jésuite *(note de l'éditeur)*.

HISTOIRE COMIQUE

A. *Edition originale*

HISTOIRE COMIQUE. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1903). In-18. Couverture jaune. 2 ff. n. ch. et 324 pages. Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 60 exemplaires sur japon et 100 sur hollande. Le texte de ces 160 exemplaires est suivi de 24 pages supplémentaires, les notes rédigées par M. Adolphe Goubin. Aux 160 exemplaires de luxe, il convient d'ajouter les 50 exemplaires d'un tirage spécial, sur papier ordinaire, et sous couverture imprimée bleu glacé, portant comme titre: HISTOIRE COMIQUE. Edition augmentée des « Notes de M. Goubin » et non mise dans le commerce. Ces exemplaires, tous numérotés, sont identiques, au papier près, à ceux du tirage sur japon et sur hollande. Paru le 29 avril 1903.

B. *Publications antérieures*

I. Un premier état de l'HISTOIRE COMIQUE a paru, sous le titre: *Chevalier, nouvelle*, dans la VIE CONTEMPORAINE ET REVUE PARISIENNE RÉUNIES du 15 décembre 1894, en cinq chapitres numérotés de I à V.
II. L'HISTOIRE COMIQUE a été publiée dans la REVUE DE PARIS des 15 décembre 1902, 1er janvier et 15 janvier 1903.

C. *Manuscrits*

a) Le manuscrit de la nouvelle *Chevalier* appartient à la Bibliothèque Nationale, à laquelle il a été légué par Mme Arman

de Caillavet. Il y figure sous le n° 10798 (Fonds français, nouvelles acquisitions) et se compose de 83 feuillets in-4°.

b) Le manuscrit de l'Histoire comique, légué à la Bibliothèque Nationale par Mme Arman de Caillavet, fait partie du manuscrit composite 21610 (Fonds français, nouvelles acquisitions), dont il occupe les feuillets 148 à 311. Chaque chapitre s'y trouve séparé du suivant par une feuille de fort papier gris portant le numéro du chapitre et, à partir du cinquième, un titre écrit, puis biffé, de la main d'Anatole France. Ce manuscrit a servi à l'établissement du texte de la Revue de Paris.

c) Le manuscrit utilisé pour la composition du volume appartient à M. Calmann-Lévy. Il est constitué par les feuillets de la Revue de Paris, où se trouvent inscrites les corrections nouvelles d'Anatole France et rétablis les passages dont la suppression avait été demandée par la direction de la revue. Entre autres additions manuscrites, il y a lieu de signaler le dernier quart du ch. IX pp. 305 à 311 de la présente édition) et les *Notes* de M. Goubin.

A la suite de ce premier ensemble, le manuscrit présente trois jeux successifs d'épreuves d'auteur, apportant chacun des additions autographes, dont voici les principales:

Dans le premier, très retouché — 1re d'auteur, 6 février 1903 — Anatole France a inséré deux ajoutés manuscrits particulièrement importants: le chapitre XIV en entier et la presque totalité du chapitre XVI.

Le second (2e d'auteur, 6 mars 1903) est augmenté du manuscrit du chapitre XVIII.

Le troisième, incomplet — 3e d'auteur, 28 mars 1903 — ne comporte qu'un seul remaniement de quelque ampleur.

D. *Edition moderne*

Histoire comique. Pointes sèches et eaux-fortes de Edgar Chahine. Un vol. in-4° de 188 pages. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1905). Tiré à 300 exemplaires, dont 20 sur chine, 80 sur japon et 200 sur vélin à la cuve.

TABLE DES MATIÈRES

CRAINQUEBILLE

HISTOIRE COMIQUE

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en Suisse